



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
Research Library, The Getty Research Institute

L'ESPRIT

DES

JOURNAUX,

FRANÇOIS ET ÉTRANGERS.

*Dédié à Son A. R. Mgr. le Duc CHARLES
de Lorraine & de Bar, &c. &c. &c.*

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS-DE-LETTRES:

OCTOBRE, 1778.

TOME X.



A PARIS,

Chez VALADE, Libraire, rue Saint-Jacques,
vis-à-vis celle des Mathurins.

Pour les Pays étrangers, à LIEGE,

Chez JEAN-JACQUES TUTOT, Imprimeur:

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

Conditions pour l'Abonnement.

On s'adressera , pour toute la France , à Paris, chez *Valade* , Libraire , rue Saint-Jacques, vis-à-vis celle des Mathurins , aux conditions suivantes ; savoir : le prix de la Souscription est de 27 liv. pour Paris , & de 33 pour la Province , rendu franc de port par-tout le Royaume.

A Liege , pour les Pays étrangers , chez *J. J. Tutot* , Imprimeur - Libraire , & à M. *Mauff* , Officier au Bureau des Postes Impériales , pour toute l'Allemagne.

A Bruxelles , à M. *Horgnies* , Expéditeur des Gazettes étrangères , pour tous les Pays-Bas Autrichiens.

A Amsterdam , chez *Van-Harrevelt* , Libraire , dans le Kalvestraat , pour toute la Hollande.

Les Libraires , & autres personnes qui voudront faire annoncer des Livres , Estampes , Musique , & autres objets , dans l'*Esprit des Journaux* , sont priés de les adresser au Directeur du Journal , chez *Valade*. Et pour les mêmes objets , pour tous les Pays étrangers , chez *J. J. Tutot* , Imprimeur-Libraire , place S. Barthelemi , à Liege.



L'ESPRIT

DES

JOURNAUX.

MÉMOIRES pour servir à l'histoire de Caienne & de la Guiane Françoisé, dans lesquels on fait connoître la nature du climat de cette contrée, les maladies qui attaquent les Européens nouvellement arrivés, & celles qui regnent sur les blancs & les noirs ; avec des observations sur l'histoire-naturelle du pays, & sur la culture des terres ; par M. BAJON, ancien chirurgien-major de l'isle de Caienne, & de ses dépendances, correspondant de l'académie royale des sciences, & de celle de chirurgie de Paris. Tome I. in-8vo. de 478 pages, avec figures, Tome II. in-8vo. de 416 pages. Prix 12 liv. brochés. A Paris, chez Grangé, imprimeur-libraire, rue de la Parcheminerie ; la veuve Duchesne, rue St. Jacques, & Esprit, libraire au Palais-Royal. 1777-1778.

C Et ouvrage intéresse également les sciences & l'état. L'auteur, observateur habile, bon ci-

4 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

toyen, a examiné pendant douze années de séjour, le climat & le sol de l'isle de Caïenne & de la Guiane, leurs productions les plus rares, les maladies qui y regnent, les remedes qu'on doit leur opposer, & tout ce qu'on peut faire pour y conserver les hommes & les enrichir par d'abondantes récoltes.

On trouve dans le premier volume seize mémoires.

Dans le Ier. on expose la nature du climat de Caïenne. Il y regne deux saisons, l'été & l'hiver : la premiere est la plus courte. Elle commence vers la fin de juillet, & finit en novembre ; elle ne dure guere que trois mois, durant lesquels il ne pleut presque jamais ; ce qui rend la terre si sèche, que la plus grande partie des plantes périssent. La chaleur de cette saison seroit insupportable, si elle n'étoit pas tempérée par des nuits longues, & par des vents qu'on nomme *brises*. Les arbres, qui couvrent presque tout ce vaste continent, & dont les feuilles conservent toujours leur verdure, sont encore très-propres à modérer la chaleur du soleil.

La seconde saison, ou l'hiver, est la saison des pluies ; le ciel est presque toujours couvert, & le soleil caché par des nuages ; ce qui n'empêche pas qu'on n'y éprouve quelquefois une chaleur plus insupportable que celle de l'été. Cette saison est la plus longue ; elle commence vers le mois de novembre, & ne finit que sur la fin de juin ou de juillet.

La chaleur, qui se fait sentir dans cette con-

trée, n'est pas, comme on voit, précisément la même durant toute l'année. Les jours où elle est la plus forte (ce qui arrive ordinairement dans le mois d'octobre), le thermometre (de M. de Reaumur) monte jusqu'à 28 degrés, ce qui n'est pas même bien commun, observe M. Bajon; tandis qu'en hiver, il ne monte qu'à 23 & 24. C'est la température qu'on remarque à Caïenne, & à quelque distance de la mer; en pénétrant dans l'intérieur des terres, on y trouve de la différence; à midi le thermometre passe très-souvent le terme de 28 degrés; & le matin de ces mêmes jours, il descend au-dessous de 24.

Ainsi le climat de Caïenne est beaucoup plus tempéré que sa position près de la ligne (*) ne semble l'indiquer; mais comme les chaleurs y sont presque toujours les mêmes, elles produisent des effets considérables sur les Européens nouvellement débarqués.

Ces effets sont la raréfaction des fluides; l'abondance de l'insensible transpiration, la grande humidité de l'atmosphère, la nature des alimens. Ces causes réunies se font sentir plus ou moins promptement sur les nouveaux habitans. Les forces diminuent peu-à-peu; le visage perd ses couleurs vermeilles; le teint devient d'un blanc plus ou moins basané; les solides sont privés de leur ton; les sécrétions se dérangent;

(*) Caïenne est par quatre degrés cinquante-six minutes de latitude nord.

6 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

les excréations naturelles ne se font plus avec la même régularité. Pour prévenir la violence de ces accidens , & leurs suites , l'auteur indique les précautions qu'il convient de prendre. Il recommande de ne pas s'exposer au soleil dans les momens où sa chaleur est la plus forte ; d'habiter un lieu aéré & élevé ; de se baigner le soir à l'eau froide ou légèrement dégourdie ; de changer souvent de linge ; de se promener le soir & le matin ; de manger peu ; de s'abstenir des fruits trop acides ; de joindre à un usage modéré de viande des légumes frais ; de boir son vin trempé ; d'éviter la trop grande contention d'esprit , les exercices du corps fatigans ; d'être très modéré dans les plaisirs de l'amour. Outre ces précautions continuées durant quelque tems , M. Bajon conseille de se faire saigner une fois du bras , & de se purger au moins deux fois.

L'auteur , après avoir décrit , dans son premier mémoire , les dérangemens qui se font dans l'économie animale , chez ceux qui viennent d'Europe s'établir à Caienne , énonce dans le second les maladies qui sont les suites de ces dérangemens. Les nouveaux habitans commencent constamment par être attaqués de fièvres doubles tierces , qui finissent très-souvent par être continues. M. Bajon suit la marche de ces dernières qui n'attaquent guere que les personnes les plus robustes , les plus replettes , & en général celles qui se font le moins ménagées en arrivant dans le pays ; communément elles se terminent le treizieme jour ; il est rare

qu'elles aillent jusqu'au quinzième ou dix-septième. Quant aux personnes qui sont d'un tempérament plus délicat, elles sont sujettes à une espèce de fièvre dont les symptômes sont moins violens & moins mauvais; cette fièvre prend presque toujours le caractère de la bilieuse ardente; elle ne se termine guère que vers le 13^e. ou le 17^e. jour. Lorsqu'un Européen a essuyé une de ces espèces de fièvres, on dit qu'il est acclimaté; & il n'est plus sujet qu'aux maladies ordinaires du pays. Quelques-uns sont exempts de ces fièvres, il est vrai; c'est qu'ils en sont préservés par d'autres incommodités; telles que des dartres, des écoulemens vénériens, des érysipèles périodiques, des ulcères; les femmes ont pour préservatifs l'écoulement naturel, & sur-tout les fleurs blanches auxquelles un grand nombre sont sujettes; cependant on observe que les femmes, à Caïenne, vivent plus long-tems que les hommes. Notre auteur ne se borne pas à faire le tableau de ces maladies; il passe en revue les différens moyens employés pour les combattre, & entreprend de les faire rejeter, pour établir un traitement plus méthodique.

Les maladies épidémiques & contagieuses sont très-rares à Caïenne. La maladie de Siam, si redoutable & si commune à Saint-Domingue, n'a jamais été observée à Caïenne; les fièvres pestilentielles, la petite-vérole, les fièvres pourprées sont absolument inconnues dans ce climat. La seule maladie épidémique que M. Bajon ait eu occasion d'y observer, est celle qui

8 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

emporta la plus grande partie des hommes qui y furent transportés en 1763 & 1764 , pour y former des établissemens. Il en donne l'histoire dans son troisieme mémoire. Il rapporte ensuite comment , par les précautions que l'on prit en 1766 , on empêcha la petite-vérole répandue parmi des negres nouvellement débarqués , de se communiquer à la colonie.

Le quatrieme mémoire traite des maladies auxquelles les femmes sont sujettes à Caienne. M. Bajon observe qu'elles sont peu fécondes ; ce qu'il attribue à la grande débauche des hommes , & aux dérangemens des évacuations périodiques du sexe. La grossesse , dans cette contrée , est accompagnée de peu d'accidens ; l'avortement y est assez rare. Les accouchemens y sont faciles ; on en voit peu de difficiles ou de laborieux. L'auteur , témoin d'accidens arrivés par l'impéritie & par la mauvaise manœuvre des négresses accoucheuses , les met sous les yeux du lecteur , & prescrit les regles qu'il faut suivre pour éviter ces désordres ou y remédier ; il trace la maniere dont il faut conduire les femmes en couches , dans quelque cas qu'elles se trouvent. Il passe ensuite à deux incommodités fort communes aux femmes des pays chauds , les fleurs blanches & les descentes de matrice. Il confirme (*), dans ce mé-

(*) Les premiers essais que M. Bajon a faits sont consignés dans le *journal de médecine* , juin 1779 : page 512.

moire, les bons effets d'une plante du pays (nommée *basilic sauvage*), contre les fleurs blanches. Cette plante a encore la vertu d'arrêter les gonorrhées; mais il ne faut l'employer que quand on est assuré qu'il ne reste plus de virus; on se sert, avec un égal succès, du basilic sauvage contre les chûres de la matrice, maladie fort commune chez les négresses.

Les maladies, qui attaquent les petits enfans, sont l'objet du cinquième mémoire. M. Bâjon entre, à cet égard, dans des détails d'autant plus intéressans & nécessaires, qu'il est très-difficile à Caienne d'élever les enfans; ils échappent rarement au *mal de mâchoire*, aux mouvemens convulsifs, aux fièvres putrides & vermineuses, aux chancres & aux ulcères de la gorge & des amygdales, & aux accidens qui accompagnent la dentition. Il entre dans le détail des causes de ces différentes maladies, & s'élève, avec raison, contre l'usage où l'on est, en Amérique, de faire nourrir les enfans par des négresses; il montre les dangers de cette coutume, il recommande aux mères qui veulent préserver ces êtres fragiles des maux dont ils sont environnés, de les allaiter elles mêmes; les succès de celles qui ont rempli ce devoir sacré doivent être pour les autres un encouragement bien flatteur; elles en retireront deux avantages; l'un de conserver les gages précieux de l'union conjugale; l'autre de se mettre à l'abri des incommodités produites par l'engorgement du lait dans les mamelles, & par son reflux dans la masse des humeurs. Notre au-

10 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

teur blâme un abus qui s'est introduit malheureusement par-tout , & qu'on a bien de la peine à déraciner , c'est de donner , aux enfans qui tétrent , de la bouillie faite avec de la farine ; il indique l'espece de nourriture qui leur convient le plus. Il prescrit ensuite la méthode qu'il faut suivre dans le traitement des maladies de l'enfance. Il recommande , contre les vers , la décoction du simarouba frais , & surtout du lait ou suc d'un grand arbre du pays , nommé *figuier*. Les premières observations de l'auteur sur les propriétés vermifuges de cette liqueur laiteuse , ont été consignées dans le *journal de médecine* (*Supplém. de 1770 , pag. 65*).

Dans le sixième mémoire il est question du tétanos , objet intéressant pour toutes les colonies. L'auteur en distingue deux especes ; l'une , qui attaque les nouveau-nés , se nomme , dans toutes les isles , *mal de mâchoire* , (*) parce que cette partie est la première affectée ; l'autre espece est connue à Caienne seulement , sous le nom de *catarrhe*. Le mal de mâchoire est si commun dans certains quartiers de Caienne , qu'on peut à peine conserver un tiers des enfans qui y naissent. Lorsque cette cruelle maladie les attaque , depuis l'instant de leur naissance jusqu'au 9^e. jour , elle est constamment

(*) C'est un état spasmodique des muscles de la mâchoire inférieure , par lequel la bouche se trouve très-étroitement fermée ,

regardée comme mortelle. En effet, il n'en réchappe pas un. M. Bajon examine quelle peut être la cause de ce mal, & présente les observations qu'il a faites pour appuyer l'opinion qu'il adopte. Il avoue de bonne foi que tous les moyens mis par lui en usage contre le mal de mâchoire, pour sauver ces petits infortunés de la mort, ont été sans succès. Mais il a trouvé le moyen de les en préserver; il consiste à faire remonter le sang contenu dans la veine ombilicale, jusqu'au dessus de l'endroit du cordon qu'on doit lier; de sorte que la portion qui doit rester après la ligature & la section, soit blanche, & ne contienne plus de ce fluide.

Voici ce que dit à ce sujet M. Bajon :
 » Il y avoit déjà long-tems que je réfléchissois
 » sur les moyens propres à prévenir le *mal de*
 » *mâchoire*, lorsque les observations de M. Le-
 » vret (*) parurent. Je fus d'autant plus frappé
 » des effets qu'il attribue au sang qui séjourne
 » dans la portion du cordon qui reste après la
 » ligature & la section, & dans la portion

(*) Voyez le *journal de médecine*, tome XXXVII, pag. 348 & suiv. M. Levret expose dans ces observations l'utilité de la méthode de faire remonter le sang renfermé dans la veine ombilicale, jusqu'au-dessus de l'endroit du cordon qu'il faut lier, de manière que la portion qui doit rester après la ligature & la section, soit blanche, & ne contienne pas du tout de ce fluide. M. Bajon cite les propres expressions de M. Levret.

12 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» de la veine ombilicale , jusqu'au sinus de la
» veine-porte , que j'avois observé plusieurs
» fois que la chute du cordon , occasionnée
» par une grande putréfaction de cette partie
» (toujours produite par la quantité de flui-
» des qui restoient en stagnation), étoit conf-
» tamment un signe de *mal de mâchoire* , de sorte
» que dans l'instant même j'eus l'idée d'em-
» ployer ce procédé , persuadé qu'il prévien-
» droit cette putréfaction : en effet j'ai toujours
» vu que lorsqu'on avoit bien blanchi le cor-
» don , il séchoit plutôt qu'il ne pourrissoit ,
» & qu'il ne tomboit totalement que vers le
» 6e. ou le 7e. jour , tandis qu'à tous les en-
» fans attaqués du *mal de mâchoire* , il tombe ,
» avec beaucoup de pourriture , le 3e. ou le
» 4e. jour , au plus tard. «

» Je continuai d'employer ce moyen chez
» tous les nouveaux-nés qui me tomberent
» entre les mains ; & le succès en a été si
» complet que , depuis l'année 1772 , que j'ai
» commencé à m'en servir , jusqu'à la moitié
» de l'année 1776 , où je suis parti de cette
» colonie , je n'ai pas vu mourir un seul en-
» fant de cette maladie. Je ne saurois trop in-
» sister sur la bonté de cette méthode , & en-
» gager ceux qui pratiquent les accouchemens
» dans les pays où cette maladie est commune ,
» à vouloir bien la mettre en usage : je leur
» promets que s'ils l'emploient avec toutes les
» précautions indiquées par M. Levret , & s'ils
» ont sur-tout l'attention de bien blanchir le
» cordon , en répétant plusieurs fois la même

» opération pour faire remonter le sang en
 » haut, & empêcher qu'il n'en reste dans la
 » portion de veine qui est entre l'ombilic &
 » le foie, ils auront toujours la satisfaction de
 » voir leur travail suivi du succès le plus heu-
 » reux. » Nous nous sommes crus d'autant
 plus obligés de rapporter ce passage, que M. Sal-
 chow, professeur de médecine, & médecin-
 pensionné du pays de Suderdithmarshen, a
 constaté, il y a près de deux ans, l'efficacité
 de la même méthode pour préserver de la pe-
 tite-vérole, comme le chevalier Digby & M.
 Levret l'ont annoncé. *Voyez* notre journal d'août
 dernier, page 318.

Cependant les auteurs de la *gazette de santé* ;
 regardent comme une pratique ridicule ce dé-
 gorgement du conduit ombilical au moment de
 la naissance des enfans ; ils ne peuvent se per-
 suader que l'air puisse être la cause ou le vé-
 hicule de cette maladie ; mais il est très-pro-
 bable, selon eux, qu'elle ne se répand que
 par des foyers de contagion. D'après cette
 idée, il y auroit, ajoutent-ils, une expérience
 bien simple à tenter en Amérique, dans les lieux
 où la maladie regne, ce seroit de faire accou-
 cher les femmes par des personnes qui auroient
 la plus grande attention à tenir les linges qu'on
 emploie, très-propres, & un soin particulier
 d'éloigner des accouchées, ainsi que les nou-
 veaux nés, sur-tout au moment qu'on les re-
 çoit & qu'on leur lie le cordon ombilical,
 tout ce qui pourroit être suspecté d'infection.
 Mais d'après les expériences faites par M.

14 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Bajon, depuis 1772 jusqu'en 1776, & le succès qu'elles ont eu, il nous semble que le préservatif contre le *mal de mâchoire*, est trouvé en dégorgeant le cordon ombilical des enfans au moment de leur naissance. Cette pratique peut n'être pas d'accord avec quelques systèmes particuliers; mais il est difficile de se refuser à l'évidence, & le zèle de M. Bajon pour le bien public, ne peut laisser naître de soupçon sur la vérité des faits qu'il avance dans son ouvrage.

Notre auteur parle aussi du tétanos des adultes, dont il fait deux espèces; il en décrit la marche & le traitement qu'il a soin d'appuyer de plusieurs observations. Il est à propos de remarquer que les chevaux sont quelquefois atteints du tétanos, & que peu en reviennent. Les perroquets privés y sont également sujets, & périssent dans les premiers momens de l'invasion. L'auteur n'a pu trouver aucune méthode curative, digne de confiance, pour ce tétanos des adultes, quoiqu'il ait tenté tous les moyens connus jusqu'ici; mais il observe que quelques negres possèdent la connoissance de certains végétaux qui paroissent spécifiques contre cette maladie. » Il y a certainement à » Caïenne, dit-il, un negre qui guérit le tétanos avec quelques plantes du pays... La » vérité, qui me fera toujours chère, me fait » dire ici que j'ai été témoin de plusieurs guérisons qu'il a opérées chez des personnes » dont j'avois jugé la maladie mortelle : je » lui ai même vu guérir avec les mêmes re-

» medes, des chevaux qui étoient dans un état
 » presque désespéré. « M. Bajon desire avec
 raison que le gouvernement prenne les mesures
 convenables pour savoir quels sont les végé-
 taux qu'emploie ce negre, & la maniere dont
 il les administre.

Le septieme mémoire a pour objet les mala-
 dies chroniques; & le huitieme, les maladies
 de la peau.

Une maladie inconnue en Europe fait le
 sujet du neuvieme. Elle est désignée sous le
 nom de *pians*. Elle semble, dit M. Bajon, par-
 ticuliere à ces noirs qui naissent sous les cli-
 mats brûlans de l'Afrique, & qui, par leur
 émigration, l'ont portée dans toutes les parties
 de l'Amérique méridionale où elle est actuelle-
 ment, peut-être, plus commune qu'en Afrique
 même. Notre auteur se plaint, avec raison,
 que les médecins & les chirurgiens n'entrepren-
 nent jamais de la traiter. Parmi les motifs qui
 devroient les engager à s'occuper de la curation
 des *pians*, il en est un bien puissant; c'est
 que ce virus semble se propager de jour en
 jour; qu'il attaque les blancs tant Européens
 que Créoles, & que plusieurs habitans de
 Cayenne en sont trop souvent les victimes.
 » N'est-il pas à craindre, ajoute-t-il, que lors-
 » que cette maladie sera parvenue à sa plus
 » grande force, elle ne quitte son domaine
 » pour s'étendre tout-à-coup, & pour exercer
 » sa fureur par-tout où il y aura des hommes?
 » N'est-ce pas là la marche qu'a suivie le vi-
 » rus vénérien avec lequel les *pians* ont la

» plus grande analogie ? « M. Bajon nous apprend qu'il est aussi rare de voir des negres qui n'aient jamais les pians, qu'il l'est de rencontrer en Europe des personnes exemptes de la petite-vérole. Les pians ont encore cela de commun avec la petite-vérole, qu'ils n'attaquent pas deux fois le même individu lorsqu'ils ont été bien traités. Cette maladie est contagieuse, & quand un negre en est atteint, elle se communique assez promptement à ceux qui ne l'ont pas eue, pourvu toutefois qu'il y ait un contact plus ou moins immédiat. Cependant la voie la plus ordinaire dont les negres contractent cette maladie, c'est leur commerce avec les negresses. Le savant observateur distingue trois especes de pians, & semble porté à regarder ce mal comme le second degré de la vérole, & le *mal rouge* ou lepre, comme le troisieme degré. Quoi qu'il en soit, le véritable remede des pians est le mercure; mais il faut l'administrer avec beaucoup de précautions. Les gens de l'art, qui se destinent à aller pratiquer dans les colonies américaines, trouveront ici, sur l'administration du mercure sous ce ciel brûlant, des conseils excellens, & pour la curation des pians un plan méthodique dont ils tireront le plus grand avantage.

» Les habitans d'une partie de l'Afrique; » dit M. Bajon, sont sujets à une maladie particulière, qu'on n'a observée nulle part que » dans ces climats, & à laquelle on a donné » le nom de *dragonneau*. « C'est de cette maladie qu'il est question dans le dixieme mémoire.

L'auteur permettra d'observer ici qu'un écrivain grec, nommé *Agatharchides*, qui a composé une histoire de Perse, parle de cette maladie comme existante en Asie. Voici le passage de cet historien d'après Plutarque ; nous nous servons de la traduction d'Amyot : » Et » ceux qui furent malades alentour de la mer » rouge , (*ce qui s'entend probablement des soldats de l'armée des Perses avancée dans l'Arabie* ,) ainsi comme *Agatharchides* écrit , eurent des accidens estranges , que personne n'auoit iamais ne leus ne veus : & entre autres , qu'il leur sortoit de petits serpenteaux qui leur mangeoient le gras des iambes & les souris des bras , &c. » Galien en effet , sur la tradition ou sur la foi de quelque historien , observe que cette maladie est fréquente en Arabie. Paul d'Egine rapporte aussi qu'elle existe dans l'Inde & dans les contrées qui sont au-dessus de l'Egypte , c'est-à-dire l'Arabie. Suivant Avicenne , elle est commune auprès de Médine (en Arabie) , dans le Corasan , en Egypte & ailleurs. C'est , sans doute , parce qu'elle n'étoit point rare auprès de Médine , que les traducteurs barbares des livres de médecine , arabes , l'ont appelée *vena Medinensis*. On voit par-là que ce mal regne & dans l'Asie & dans l'Afrique ; ce qui n'empêche pas de dire que les negres paroissent y être plus sujets aujourd'hui que les autres peuples de l'Afrique , & que les asiatiques. M. Bajon , au reste , ayant été à portée de traiter beaucoup de negres atteints de ce mal , l'a mieux observé , & par consé-

18 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

quent mieux décrire que les voyageurs. Le dragonneau, dit-il, est un véritable ver chez lequel la sensibilité & l'irritabilité sont on ne peut pas plus marquées; ce que M. Bajon prouve par les observations qu'il a faites. Il ajoute un peu plus loin : » Le siege du dragonneau est constamment le tissu cellulaire » qui unit les tégumens aux muscles ; souvent » il passe dans l'interstice de ceux-ci , & s'étend » fort au loin en serpentant & se repliant de » plusieurs façons ; j'en ai trouvé qui avoient » cinq à six pieds de long ; il y en a d'autres qui sont beaucoup plus courts. Lorsque » ce ver est sorti , il est blanc , de figure ronde , & de la grosseur d'une corde de violon. En le disséquant , j'ai observé qu'il étoit » formé de cinq à six filets assez gros , joints » ensemble par un tissu cellulaire fort gras , » semblable à une espece de gluten mucilagineux & assez solide. La premiere partie de » ce ver , qui a coutume de sortir , est ronde , » & annonce assez que c'est la tête de l'animal ; & la derniere qui sort , va toujours » en diminuant , devient pointue , & est très-sûrement la queue Lorsque ce ver paroît être arrivé à son dernier degré d'accroissement , il excite à la peau une inflammation plus ou moins vive , toujours suivie d'un abcès. L'abcès étant ouvert , l'animal présente la tête , & sort de la longueur de trois ou quatre pouces , en même-tems que la matiere purulente ; la sortie du reste du corps se fait lentement & en plusieurs jours ,

» suivant qu'il est plus ou moins long : com-
 » munément il en sort trois ou quatre pouces
 » par jour. On est dans l'usage, pour aider sa
 » sortie & prévenir sa rupture qui est toujours
 » dangereuse, de le rouler autour d'un petit
 » bâton à mesure qu'il sort, & d'affujettir ce
 » bâton sur l'ouverture de l'abcès, au moyen
 » d'un petit bandage. «

M. Bajon dit que le dragonneau se trouve dans toutes les parties du corps, mais bien plus fréquemment aux extrémités inférieures. Il en a tiré un qui se promenoit autour du globe de l'œil dans le tissu cellulaire qui unit la conjonctive avec la cornée opaque; il en a vu deux sur le dos, mais jamais sur le ventre ni sur la poitrine. Il croit au reste que cette maladie dépend de quelque vice particulier dû aux alimens dont on use en Afrique, ou à l'air qu'on y respire. Nous remarquerons ici que les Arabes qui habitent, comme on sait, en Asie, attribuent, aujourd'hui même encore, cette maladie à l'usage des eaux stagnantes.

M. Bajon, dans ce mémoire, indique très-bien la conduite qu'il faut tenir pour débarrasser le corps de ce ver singulier, & le traitement convenable soit avant sa sortie, soit après son entière extraction, soit lorsqu'il en est resté une portion, laquelle produit toujours une inflammation violente qui, en peu de tems, se termine par la suppuration, & souvent par la gangrene.

Dans le mémoire qui suit (*l'onzième*,) il s'agit des animaux vénimeux de la Guiane & de

20 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Caïenne. Les plus dangereux sont le serpent à sonnettes ou à grelots, & le serpent à grage. Bien qu'ils soient communs dans ces contrées, on voyage souvent pendant long-tems sans en rencontrer aucun.

Le serpent à sonnettes devient d'une grosseur monstrueuse; son venin est le plus actif & le plus violent de tous ceux qu'on connoisse. Quiconque a le malheur d'en être mordu, périt en très-peu de tems, si l'on n'y apporte les secours les plus prompts. Heureusement ce reptile n'est pas aussi hardi que le prétendent quelques naturalistes; car toutes les fois qu'il est poursuivi par des hommes, son premier soin est de fuir. D'ailleurs, comme il n'avance point sans faire un bruit assez remarquable, on est averti de sa rencontre, & par conséquent à portée de l'éviter. Aussi M. Bajon assure, que dans l'espace de douze ans qu'il a resté dans ce pays, il n'a vu qu'un petit nombre de ces animaux, & que les Indiens & les negres chasseurs, continuellement occupés à parcourir les bois & toutes sortes de terrains incultes, en sont très-rarement mordus.

Le serpent à grage a la tête beaucoup plus grosse que les autres serpens, de sorte que sa gueule est très-grande, ses mâchoires longues & fendues; ses dents sont disposées de façon qu'elles sont toutes courbes, & leur convexité se trouve vers le dehors, & la concavité vers l'intérieur de la gueule; les dents de toute la circonférence des mâchoires sont peu longues, toutes pointues comme les dents d'une scie, &

leur courbure est proportionnée à leur longueur. Les dents vénimeuses sont au nombre de quatre, deux en haut & deux en bas, situées précisément à la pointe de chaque mâchoire; ces dents, qui occupent la place des incisives, sont environ six fois aussi longues que les autres, & leur courbure est considérable. Lorsque l'animal ferme la gueule, ces dents se croisent les unes entre les autres; elles sont creuses: toutes les fois que le reptile s'élance pour mordre, il ouvre une gueule effroyable; ses dents embrassent une portion considérable de chair, sur quelque membre qu'elles se portent; rarement cette portion de chair est emportée par le serpent, mais il arrive presque toujours que les dents se cassent.

Les indiens & les negres connoissent beaucoup de plantes dont plusieurs ont la vertu de remédier aux accidents causés par la morsure de ces serpens. Le sucre brut, appliqué sur la plaie & pris intérieurement, s'emploie avec succès. L'alkali volatil, administré par M. Bâjon, a réussi; on trouve de lui une observation à ce sujet dans le *journal de médecine*, août 1770. Il a constaté depuis, l'efficacité de l'alkali volatil; cependant il déclare, d'après sa propre expérience, que la vertu de ce sel n'est pas toujours bien sûre.

Après avoir réfuté quelques méprises de M. l'abbé Sonnini, notre auteur indique les secours qu'il convient d'administrer contre le venin de la mouche à drague, le scorpion, la bête à mille pieds, & la fourmi flamande.

22 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

On trouve dans le douzième mémoire, la description d'un oiseau nommé *Parragua*, semblable pour la forme & l'organisation, à nos poules & à nos faisans. Le mâle, dont la voix est très-forte, & qui exprime positivement les trois sons qui forment son nom, a quelque chose de particulier dans la trachée-artère : cet organe de la respiration & de la voix, au lieu d'entrer tout droit dans la poitrine, comme dans les autres oiseaux, se porte au contraire vers l'extérieur de cette cavité, passe sur la partie antérieure de la clavicule gauche, descend le long & au dehors du sternum, seulement recouvert de la peau jusques près de la partie inférieure du cartilage xiphoïde où il se recourbe, en faisant une anse, & remonte de l'autre côté du sternum, à peu de distance de la portion descendante, gagne enfin la partie supérieure de la poitrine, passe sur la partie antérieure de la clavicule droite, & entre dans cette cavité pour aller s'y distribuer comme à l'ordinaire.

L'histoire du *Maraye*, oiseau qui a beaucoup de ressemblance avec le *parragua*, fait le sujet du treizième mémoire. La trachée-artère, dans le *maraye*, a aussi quelque chose de remarquable. Voici comment le savant observateur en décrit la position : » Comme dans tous les » animaux elle descend le long du col, sur » la partie antérieure de l'œsophage; parvenue » à l'entrée de la poitrine, elle se dirige vers » l'extérieur de cette cavité, & passe sur la » portion antérieure de la clavicule gauche,

» s'avance sur la partie supérieure du sternum,
 » recouverte simplement de la peau, & des-
 » cend de quelques lignes sur cet os ; elle se
 » recourbe ensuite, & remonte vers la partie
 » droite, & passe sur la portion antérieure de
 » la clavicule du même côté, sur laquelle elle
 » se recourbe pour entrer dans la poitrine où
 » elle va se terminer, comme dans les autres
 » animaux..... La portion de la trachée-arte-
 » re, qui s'avance sur le sternum, forme une
 » anse avant que de remonter ; cette anse se
 » trouve fortement embrassée par un muscle
 » très-fort ». M. Bajon relève encore quelques
 méprises de M. l'abbé Sonnini.

Le quatorzième mémoire est destiné à l'his-
 toire d'un autre oiseau de la Guiane ; on l'ap-
 pelle *Yacou*. Il forme une espèce différente des
 deux précédens. L'auteur a fait graver la figure
 de ces trois oiseaux.

M. Bajon, dans les mémoires quinzième &
 seizième, parle du manioc, de la manière de
 le cultiver, de ses différentes préparations, de
 l'eau qui se tire de la racine fraîche, de ses qua-
 lités vénéneuses, & des moyens d'en arrêter
 les effets. L'auteur fait connoître en quoi dif-
 fère le manioc proprement dit, du camanioc ;
 celui-ci a la racine oblongue, plus compacte,
 laquelle ne fournit point de suc nuisible. Ces
 deux espèces se cultivent dans toutes sortes de
 terres. Cette culture demande peu de soin. On
 fait avec ces racines, 1^o. la cassave, qui est
 une espèce de gâteau dont se nourrissent les
 negres, & une partie des blancs de la Guiane ;

24 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

2°. le couac , c'est une préparation de la farine de manioc qui , au feu , devient grenue , & que les indiens & beaucoup de negres préfèrent à la cassave. On en fait aussi diverses boissons plus ou moins estimées. Après en avoir détaillé les procédés , M. Bajon expose les diverses opinions des auteurs sur la nature du suc extrait du manioc. Les animaux qui boivent de ce suc frais périssent en fort peu de tems. Il n'est pas aussi nuisible , lorsqu'il est anciennement extrait , ou s'il a bouilli , ou si l'on y a dissout du sel de tartre ; alors les animaux en sont seulement incommodés. Notre auteur croit qu'il y a dans ce suc une partie volatile légèrement acide , qui s'évapore aisément , & qui est la seule nuisible. L'eau de rocou , qui agit comme un vomitif , passe pour l'antidote du poison du manioc. Elle ne réussit cependant pas constamment ; c'est souvent infructueusement qu'on la combat avec les alkalis fixes ou volatils. Le suc de basilic ordinaire est le seul moyen qui ne manque point son effet.

Les mémoires qui composent ce premier volume , remplis de choses curieuses , utiles & neuves , & présentés du style simple qui convient à la vérité , méritent d'être accueillis. Le jugement que nous en portons , est appuyé de celui de l'académie des sciences , & fortifié du suffrage de plusieurs personnes en état de prononcer sur un ouvrage aussi utile. Nous ne voyons pas que l'auteur ait essuyé de critiques , de la part des journalistes , qu'en donnant l'air fixe pour cause du teranos à Caïenne.

ne. Tout lecteur sensé verra dans cette assertion un exemple de l'abus qu'on fait en médecine de toutes les découvertes qu'on a faites dans la physique ou dans la chymie. On pourroit demander à M. Bajon s'il croit réellement que le tétanos de Caienne vient plutôt d'un acide que d'un alkali, & si cette affection ne peut pas tout aussi-bien être occasionnée par celui-ci que par celui-là ? Ne vaudroit-il pas mieux, & n'y auroit-il pas plus de véritable philosophie à s'abstenir de toute explication, que d'en donner de si vagues ?

Le second volume de cet ouvrage n'est pas moins intéressant que le premier ; il est composé de douze mémoires.

Dans le premier, M. Bajon marque d'abord la situation de la Guiane & de l'isle de Caienne ; il en fixe les limites ; il indique les différens établissemens formés dans cette colonie ; il fait mention aussi de l'administration tant dans l'ordre ecclésiastique que dans l'ordre civil & militaire.

La Guiane, dit-il, est un pays très-grand dans lequel tout paroît encore dans l'état de nature. Les établissemens foibles & languissans de cette contrée y laissent voir à peine des traces de l'homme civilisé & instruit. Ce n'est que sur les bords de la mer, ou dans son voisinage, que l'on trouve ces établissemens. Si l'on pénètre dans l'intérieur des terres, on n'apperoit nulle part de routes frayées par l'homme, mais seulement par des animaux sauvages de toute espèce, dont le nombre est d'autant

26 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

plus grand, qu'ils ont pu vivre & se multiplier dans une paix profonde qui n'a jamais été troublée par les besoins de l'homme. Les naturels du pays, qu'on appelle *Sauvages* ou *Indiens*, sont en très-petit nombre; on en trouve quelques uns sur les bords de la mer, ou aux embouchures des principales rivières; on connoît peu ceux de l'intérieur des terres. Ils vivent en petites sociétés, toujours commandées par un chef auquel tout le monde obéit; on le nomme *capitaine*. Les Indiens, en général, n'aiment pas à vivre avec les Européens, ni auprès de leurs établissemens: aussi s'en éloignent-ils toujours autant qu'ils le peuvent. Cependant ils sont très-utiles aux habitans de ces contrées. Les Européens, qui habitent les différens établissemens de la Guiane, les prennent pour chasser & pour pêcher; ils s'acquittent de ces fonctions mieux que personne, lorsqu'ils veulent s'en donner la peine; on les emploie aussi à différens travaux pour le roi, & principalement dans les voyages qu'on fait le long des côtes, ou sur les rivières, pour pénétrer dans les terres. Ils sont beaucoup plus au fait de ces navigations que les blancs ou les noirs.

Quant au terrain de la Guiane, il est bas & uni sur les bords de la mer; il est successivement couvert & découvert par le flux & reflux; il y a des prairies continuellement inondées, d'autres le sont seulement durant la saison des pluies, tandis que d'autres sont toujours seches. Celles-ci produisent une herbe toujours verte & excellente pour la nourriture

du bétail. C'est-là que paissent des bœufs & des vaches qui s'y sont multipliés considérablement depuis huit à neuf ans. On y entretient aussi des cochons & des chevres.

A proportion que l'on s'éloigne de la mer, le terrain s'élève considérablement; on y voit des montagnes plus ou moins hautes. Quoiqu'on ait peu de connoissances sur les minéraux de la Guiane, M. Bajon est persuadé que les montagnes nombreuses de cette contrée doivent en renfermer beaucoup. Ce qui le prouve, ce sont des traces de volcans, indiquées par des laves.

L'auteur passe ensuite en revue les différens arbres fruitiers du pays. Mais on y cultive, depuis peu, des arbres transportés de l'Inde, tels que le canellier, & le giroflier, lesquels y viennent très-bien. Les terrains qui sont à une certaine distance de la mer, élevés & secs, sont couverts d'arbres dont le bois est très-dur; plusieurs sont propres à la charpente, à la mâture & à la construction. Outre ces arbres qui offrent à cette colonie une ressource très-grande, on trouve encore dans ces forêts immenses des productions utiles; la vanille, la salsepareille, le baume de copahu, la casse, le simarouba, le cacao, la gomme élastique, &c. objets d'une branche considérable de commerce pour les Portugais, mais dont les habitans de la Guiane n'ont point su, jusqu'à présent, tirer aucun parti. Ils se bornent à cultiver l'indigo, les cannes à sucre, le coton, le café, le cacao, le rocou. Ces différentes plantes réus-

28 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

fissent très-bien ; cependant cette colonie ne prospère point. L'auteur , qui a suivi les opérations , croit avoir découvert les raisons qui , jusqu'ici , ont empêché les colons de s'enrichir , & les indique. Ils pourroient encore tirer de grands avantages de la pêche , sur-tout de celle du lamentein ; ce poisson , dont le volume est énorme , est très-commun vers le sud de la Guiane , dans des lacs qui se trouvent aux environs de Mayacaré. M. Bajon entre dans le détail de ce qu'il faudroit faire pour l'établissement qu'il propose à cet égard , & pour former des marais salans.

On voit par-là que , si cette colonie est encore dans un état de foiblesse , on ne sauroit en accuser l'infécondité du pays , mais l'indolence , l'inactivité , une culture trop routinière , &c.

Le second mémoire a pour objet le traitement des plaies relativement aux pays chauds. M. Bajon montre combien est pernicieuse la coutume où l'on est dans les isles d'employer une foule d'onguents qu'on a déjà pros crits avec raison en Europe. Il a réduit le traitement des plaies à une très-grande simplicité. Le topique dont il a fait usage avec le plus de succès , & qui lui a paru remplir le plus complètement l'unique but qui est de guérir , est une légère décoction de quelques plantes vulnéraires du pays , à laquelle il ajoute un tiers de taffia. On a soin de bien laver la plaie & ses environs avec cette décoction ; on y trempe les plumeaux dont on la couvre , ainsi qu'une légère com-

presse que l'on met par-dessus. Ce moyen rend presque toujours la suppuration d'une bonne qualité, ni trop abondante, ni trop médiocre, & les chairs restent fermes, grenues, & vermeilles, sans se boursoufler, pourvu toutefois qu'aucune cause étrangère ne vienne pas compliquer la maladie. Lorsque les plaies sont abreuvées de beaucoup de sérosité, on rendra ce topique bien plus actif, en augmentant la dose du taffia, & en diminuant celle de la décoction vulnéraire; on ne fera même aucune difficulté d'employer seule cette liqueur spiritueuse. Le taffia, outre sa qualité tonique, abonde en parties huileuses qui le rendent balsamique. Il produit encore une résolution aux environs des plaies, qui presque toujours sont un peu engorgées, & opposent par-là un obstacle à leur guérison. Enfin, l'usage de cette liqueur sur les plaies de ces climats, dispose les chairs à la cicatrisation, sans jamais les racornir; de sorte que très souvent on peut faire usage de ce topique, depuis le commencement de la suppuration d'une plaie, jusqu'à sa parfaite consolidation. Il convient même d'en continuer l'usage sur la cicatrice, long-tems après qu'elle est faite, pour la raffermir, & empêcher qu'elle ne se déchire, ou ne se rouvre.

Notre auteur recommande encore de ne point faire usage des emplâtres qu'on met par-dessus les plumaceaux, pour les maintenir en place, & de ne point charger les plaies de beaucoup de linges qui échauffent inutilement la partie malade : mais il avertit que dans ces

climats les plaies considérables , & qui suppurent beaucoup , doivent être pansées plus souvent , que dans ceux qui sont tempérés ou froids. Ce mémoire est rempli de choses excellentes ; nous exhortons les jeunes chirurgiens qui se proposent d'aller exercer leur art dans les isles , de le lire & de le méditer. M. Bajon ne se contente pas de donner les préceptes , il les unit à la pratique dans une observation qu'il communique , & que nous croyons devoir rapporter ici , en l'abrégeant néanmoins.

Le 29 d'août 1773 , un économe de M. Gaëtan Prépaud , faisant faire un atattis sur l'habitation des allées , fut surpris par un arbre très-gros , qui , tombant d'un côté où il ne s'attendoit pas , ne lui laissa pas le tems de s'échapper. Les negres , qui abattoient le bois , s'étoient d'abord aperçu que l'arbre tomboit de son côté , & le virent succomber sous ce poids énorme ; ils accoururent après que l'arbre fut tombé , & le trouverent en partie caché par le tronc : dès lors ils le crurent tout-à-fait écrasé.

Comme l'arbre étoit très-branchu , ils ne purent l'approcher qu'après avoir coupé quelques-unes de ses branches. Arrivés auprès de lui , ils apperçurent qu'il respiroit encore ; le tronc de l'arbre passoit obliquement sur son corps , c'est-à-dire , sur le ventre de droit à gauche , sur une portion de la poitrine , & sur tout le bras gauche ; de sorte que la tête & le bras droit ne furent point endommagés , & n'étoient couverts que de quelques branches. Les negres fi-

rent d'abord quelques tentatives pour débar-
 rasser cet homme; mais n'ayant pu y parve-
 nir, ils se déterminèrent à couper les bran-
 ches, & à scier le tronc de l'arbre, au dessus
 & au-dessous du corps, pour lever ensuite la
 pièce, & le retirer commodément; ce qui fut
 exécuté. Lorsqu'on l'eut retiré de cet endroit,
 & qu'il put respirer un peu plus à l'aise, il
 prononça quelques mots, & demanda un peu
 de vin; on lui en donna: les negres le mi-
 rent ensuite dans un hamac, & l'apportèrent chez
 M. Prépaud, dont la maison est à trois quarts
 de lieues de l'endroit où étoit arrivé l'accident.
 M. Bajon appelé, ne put arriver au secours
 du blessé qu'à dix heures du soir; il le trouva
 étendu sur un lit, respirant avec peine & avec
 beaucoup de lenteur: le pouls étoit petit &
 peu sensible; la peau froide & gluante; le bras
 gauche étoit prodigieusement gonflé & noir;
 une portion de l'extrémité supérieure de l'hu-
 merus qui étoit fracturé en pointe, sortoit à
 travers la peau de plus d'un pouce & demi,
 & l'extrémité inférieure de ce même os per-
 çoit également la peau du côté opposé. Les
 tégumens de cette partie, quoique percée, con-
 tenoient intérieurement une très-grande quan-
 tité de sang épanché, bien qu'il en coulât tou-
 jours par les plaies; ce qui sembloit annoncer
 l'ouverture de quelque vaisseau considérable.
 Le blessé ne pouvoit remuer ni les reins, ni
 les cuisses, ni les jambes; ces parties n'avoient
 cependant éprouvé aucune fracture, mais elles
 étoient couvertes de contusions, ainsi que tout

32 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

le côté gauche depuis l'épaule jusqu'aux fesses. Après avoir fait rentrer les pointes sortantes des os, pratiqué les incisions nécessaires, & réduit la fracture, M. Bajon appliqua le bandage à dix-huit chefs. Le seul topique, qu'il employa alors, fut deux tiers de raffia avec un tiers d'eau dans laquelle il avoit mis dissoudre autant de sel marin qu'il fut possible. Toutes les plaies furent lavées avec cette liqueur, & les pieces de l'appareil en furent imbibées; elle servit également à laver les autres plaies répandues sur le corps de cet infortuné. Le lendemain il se plaignoit de ressentir beaucoup plus de douleur que la veille; le pouls étoit plus fort, plus développé & fiévreux; la respiration pénible; le malade crachoit un sang noir & coagulé. Le soir la fièvre étoit plus forte & développée, la respiration très-laborieuse. Le malade n'osoit faire aucun effort pour cracher; il avoit les extrémités inférieures paralysées; les selles & les urines étoient supprimées depuis l'instant de l'accident. L'appareil levé, le bras parut sensiblement mieux; l'enflure avoit considérablement diminué. Le pansement se fit comme la veille; le blessé fut saigné ensuite; il le fut encore deux fois. Le quatrième jour, il remuoit un peu la jambe & la cuisse droites; la fièvre étoit toujours forte, mais la respiration étoit plus libre, & l'expectoration plus aisée. Pour être plus assiduellement soigné par M. Bajon, le malade fut transporté par douze negres dans un hamac, à Caienne. Les plaies continuoient d'aller à merveille; mais la fièvre

se soutint très-forte jusqu'au 15e. Enfin le trentieme le blessé commença à se lever un peu ; il reprit insensiblement des forces & de l'embonpoint ; & au bout de deux mois la cure fut complete. Les os fracturés étoient très-bien réduits, & si exactement réunis qu'il n'y avoit pas la moindre difformité. Cependant M. Bajon voulut que le bras fût encore quelque tems maintenu par un léger bandage, & qu'on l'arrosât de taffia.

La guérison de ce blessé réduit à un état aussi fâcheux, fait honneur au chirurgien qui s'en est chargé, & forme une preuve non équivoque de sa capacité ; aussi fut-elle récompensée par la confiance des habitans de Caïenne.

Passons au troisieme mémoire qui a pour objet le traitement des inflammations, des abcès & des gangrenes. L'auteur commence par cette proposition qu'on peut regarder comme principe : quoique les maladies inflammatoires des pays chauds paroissent être les mêmes que celles des pays froids ou tempérés, on ne doit cependant pas les traiter de la même maniere. Ainsi il recommande de ne point prodiguer les saignées, lors sur-tout que le malade est depuis long-tems dans le pays, s'il a naturellement la fibre lâche & molle, si les humeurs paroissent appauvries, & si l'état œdémateux se joint à l'état inflammatoire. On sera au contraire moins réservé sur l'usage de la saignée, si le malade est nouvellement arrivé d'Europe, s'il est jeune & robuste, s'il a la fibre seche & rigide, si la tumeur paroît plus phlegmoneuse

34 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

qu'érysipléateuse. Quant aux topiques, il faut les varier suivant l'état de la tumeur. Le cataplasme de mie de pain, de lait & du safran ne convient pas dans ces climats, parce que le lait fermente très-prompement; devient très-aigre & peu propre à produire l'effet qu'on desire; mais si l'on est forcé de l'employer, il faut avoir l'attention de le mettre fort épais, & de le changer très-souvent. Dès que la fluctuation est sensible au dehors, dans les abcès qui surviennent aux viscères & sur-tout au foie, on ne doit pas différer d'en faire l'ouverture, afin de prévenir le délabrement que le pus ne manqueroit pas de causer par son séjour. Les dangers qui suivroient ce retard, sont prouvés par des observations produites par l'auteur. Il prescrit pour les abcès & les gangrenes un cataplasme de manioc; c'est un puissant antiseptique: la substance du manioc, en se desséchant, absorbe la grande quantité d'humeurs que le dégorgement fournit.

Les vices, qui accompagnent presque toujours les ulcères des pays chauds, & qui opposent un obstacle à leur guérison, sont des chairs extrêmement mollasses, baveuses, fort élevées, de couleur blanchâtre, souvent pourries, ou d'un très-mauvais caractère; des supurations putrides, ichoreuses, trop épaisses, trop fereuses. &c....., Tels sont les objets que M. Bajon traite dans le quatrième mémoire, dans la vue d'indiquer la route qui paroît la plus convenable pour détruire ces vices, & procurer une guérison parfaite.

Ces deux mémoires (le troisième & le quatrième) sont de la plus grande importance. L'auteur y établit une pratique sage, conforme à la saine doctrine, & appuyée par l'expérience & des succès. L'académie royale de chirurgie lui a déjà rendu justice, en lui accordant en 1773 une médaille d'or. Quand les maîtres de l'art ont prononcé, il ne nous reste qu'à applaudir à leur jugement.

M. Bajon présente dans le cinquième des observations sur quelques quadrupèdes de la Guiane; tels que le tigre, dont il y a deux espèces; la biche dont il a trois espèces; le cochon dont il y a aussi trois espèces; cet animal est différent du cochon d'Europe : l'espèce qu'on nomme cochon des bois, est très-commune & très-nombreuse. Les mœurs & les habitudes des cochons des bois paroissent être sociales. On ne les trouve jamais seuls; & lorsqu'ils voyagent, ils s'attroupent au nombre de mille & quelquefois plus. C'est à la fin des pluies & au commencement de l'été qu'on a coutume de les voir passer. Ces troupes sont composées de cochons de tout âge; il y en a même de très-petits qui suivent leurs mères; leur marche est presque toujours dirigée vers l'est, & jamais vers l'ouest. Lorsqu'ils rencontrent quelque grande rivière, celui qui est à la tête de la bande, & qui la conduit, s'arrête un instant, & lorsqu'il y en a quelques-uns rassemblés sur les bords, il entre le premier dans l'eau pour la traverser; tous les autres le suivent successivement, jusqu'à ce que tous soient passés; ce

36 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

qui dure long-tems , car souvent la bande tient une lieue de long. Quelque larges que soient les rivières , ils les traversent toujours , parce qu'ils nagent très-bien. Lorsqu'ils sont parvenus au bord opposé de la rivière , ils continuent leur route , sans que rien puisse les déranger du chemin qu'ils ont pris. Aussi passent-ils souvent dans des endroits habités , même dans des jardins , & quelquefois dans la cour des habitations , lorsqu'elle se rencontre sur leur route. C'est ce qui est cause qu'on en tue beaucoup ; car dès qu'on est averti de leur passage , tout le monde y accourt avec des bâtons , des haches , des couteaux , & le premier outil qu'on trouve sous sa main. Un coup de bâton , porté sur le nez , les fait tomber roides sur le champ. Au reste ces animaux se servent cruellement de leurs dents pour mordre les chiens qui les poursuivent , & même les hommes. Si un seul homme en rencontroit une bande au milieu du bois , le parti le plus sûr pour lui seroit de monter sur un arbre , & de les laisser passer tranquillement ; car s'il s'avisoit de les attaquer ou de prendre la fuite , ils iroient tous sur lui , & le mettroient bientôt en pièces.

M. Bajon parle encore de trois espèces de chiens sauvages , & d'un autre animal nommé marmose , dont il donne la description & la figure.

Le tapir ou maïpouri fait l'objet du sixieme mémoire. Le septieme contient des observations générales sur les mœurs & les habitudes

des oiseaux de la Guiane; on trouve dans le huitieme, la description & l'histoire d'un oiseau nommé camoucle.

Les mémoires qu'on trouve ici sur l'histoire-naturelle, offrent, au sujet de la génération, une singularité unique en son genre, & qui nous paroît devoir attirer les regards les plus attentifs des physiciens : c'est sur la structure des parties de la génération des femelles marmoses; ces animaux font leurs nids sur les arbres comme les oiseaux. MM. de Buffon & Daubenton en décrivent les trois especes, sous le nom de *Sarigue* ou *Opossum*, de *Marmose* & de *Cayopolin*.

Leur fœtus ne se trouve point dans le lieu qu'il occupe ordinairement chez les autres animaux, & jamais on n'a vu de femelles pleines; elles ont leurs petits pendus aux mamelles, qui sont placées sous le ventre, & recouvertes d'une poche. On n'a jamais pu découvrir en quel tems, ni par quelle voie ils ont été transportés dans cette poche. M. Bajou en a trouvé de la grosseur d'un grain d'orge, déjà adhérens au mamelon, ce qui feroit soupçonner qu'ils n'ont pas été formés ailleurs; mais de pareils faits aussi extraordinaires, & si contredits par l'anatomie connue, doivent être encore discutés & examinés de plus près.

Tout ce qu'on peut en conclure, c'est que la nature n'est guere uniforme dans la reproduction des êtres, & que la marche qu'elle tient à cet égard nous fera long-tems inconnue.

Le neuvieme mémoire est très-curieux par les expériences faites sur un poisson à commo-

38 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

tion électrique, connu à Caienne sous le nom d'*anguille tremblante*. Elles paroissent prouver qu'il existe dans ce poisson un fluide qui donne une commotion électrique aux corps animés, soit immédiatement, soit par communication, à l'aide des métaux, de la terre acide, des corps mouillés, de l'eau, &c. Dans l'eau cependant l'anguille est moins électrique, & conserve moins cette propriété qu'à l'air & sur la terre. M. Bajon a constamment remarqué que les atouchemens multipliés affoiblissent considérablement ce poisson, & accélèrent sa mort. Nous sommes fâchés de ne pouvoir nous étendre davantage sur les phénomènes singuliers renfermés dans ce mémoire; nous ne pouvons non plus indiquer que les objets traités dans les mémoires suivans: le dixieme présente des observations générales sur la culture des terres de la Guiane & de Caienne; l'onzieme, sur la culture particuliere des plantes qui produisent les denrées du pays; le douzieme & dernier, sur les corps lumineux qui brillent, dans l'obscurité, sur la mer.

Tous ces mémoires annoncent que M. Bajon est non-seulement très-versé dans son art, heureux dans sa pratique, mais encore bon observateur, naturaliste laborieux & patient. Combien ne devoit-on pas espérer d'instructions & d'observations nouvelles de sa part, s'il fût resté dans cette contrée, encore bien peu connue!

(*Journal de médecine, gazette de santé; journal encyclopédique; journal des sciences & beaux-arts; journal de Paris; gazette de littérature; affiches & annonces de Paris.*)

*SERMONS de M. DE SURIAN, évêque de
Vence, ci-devant prêtre de l'oratoire, l'un des
quarante de l'académie françoise. Petit carême.
A paris, chez Nyon l'aîné, libraire, rue
S. Jean-de-Beauvais. vol. in-12. d'environ
372 pages. 1778.*

LES sermons de M. de Surian, ont été prêchés, en 1719, pendant la minorité de Louis XV & en sa présence. Ce digne prélat; par un sentiment bien peu commun, se défia, comme il le disoit lui-même, de sa jeunesse & de ses partisans : il fut trop éclairé pour n'être pas modeste; son ame ressembloit à son éloquence; elle étoit simple & élevée. Il savoit combien les louanges des hommes dépendent des faveurs de la fortune, des circonstances des tems & des lieux; sur-tout combien il est dangereux, après avoir obtenu les plus brillans-succès, dans un auditoire, d'échouer au grand jour de l'impression. Son respect pour le public, & l'extrême défiance de ses forces, nous auroit vraisemblablement dérobé pour jamais la connoissance de ces morceaux précieux d'éloquence chrétienne, si un des héritiers de son nom ne se fût enfin déterminé à les faire imprimer.

On devoit s'attendre que l'éditeur de ces sermons, donneroit en même-tems quelque dé-

tail sur les actions, le caractère & la vie privée de ce vertueux évêque; mais il a cru pouvoir y suppléer, en rapportant en substance les discours qui furent prononcés, lorsqu'on reçut son successeur (M. d'Alembert) à l'académie Française. Ces discours renferment moins son éloge que la satire de son siècle.

» M. de Surian, observe M. d'Alembert, ne
 » fut redevable qu'à lui-même de la réputation & des honneurs dont il a joui; il
 » ignore la souplesse du manège, la bassesse
 » de l'intrigue, les détours de l'hypocrisie &
 » les moyens qui menent aux dignités par le
 » mépris. Il respectoit assez la religion pour
 » vouloir la faire aimer aux autres; il avoit
 » appris que les opinions des hommes leur
 » sont du moins aussi chères que leurs passions, mais sont encore moins durables quand
 » on les abandonne à elles-mêmes; que l'erreur ne résiste que trop à l'épreuve des remèdes violens; que la modération, la douceur & le tems détruisent tout, excepté la vérité.
 » Il fut sur-tout bien éloigné de ce zèle aveugle
 » & barbare, qui cherche l'impiété où elle
 » n'est pas, & qui, moins ami de la religion,
 » qu'ennemi des sciences & des lettres, ou de
 » ceux qui les cultivent avec éclat, outrage &
 » calomnie des écrivains non moins irréprochables dans leur conduite, que dans leurs
 » ouvrages...

» Rempli des grandes vérités du christianisme... nourri de l'étude des livres saints, M.
 » l'évêque de Vence n'eut, selon M. Gresset,

» qui répondit au discours de M. d'Alembert ;
 » d'autre guide que la religion elle-même ; ses
 » talens pour la chaire furent bientôt procla-
 » més par la voix publique, & couronnés du
 » succès. Il n'étoit point de ces prédicateurs
 » frivoles & méprisables, qui, à la face des
 » autels mêmes, cherchant moins les palmes
 » du sanctuaire que les lauriers des spectacles,
 » viennent montrer qu'ils ne savent que le
 » langage du monde, ne veulent que lui plai-
 » re, & n'emportent de nos temples, qu'une
 » gloire profane & des succès sacrilèges... So-
 » litaire paisible, philosophe chrétien, sans ca-
 » bale, sans protecteur, attendu par un peuple
 » nombreux, sans avoir mendié d'auditeurs, il
 » venoit du fond de sa retraite apporter la
 » lumière, dévoiler les chimères du monde,
 » les illusions de l'amour-propre, les petites
 » de la grandeur, la foiblesse des esprits-forts,
 » le néant de la sagesse humaine. Il venoit
 » consoler l'infortune, attendrir la prospérité,
 » apprendre aux impies à trembler, aux in-
 » crédules à adorer, aux grands à mourir,
 » aux hommes à s'aimer.... &c. &c. On ne
 » le vit jamais sous un appareil singulier de
 » modestie, ramper aux pieds des grands, mé-
 » nager adroitement tous les partis, chrétien
 » le matin & le soir *philosophe*, flatter ses prê-
 » neurs, décrier ses rivaux.. On ne l'entendit
 » jamais, sous prétexte d'attaquer, sans respect
 » humain, les vices du haut parage, affec-
 » ter de violer les premières convenances, par
 » les traits les plus hardis, les plus durs, quel-

42 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» quelquefois même les plus atroces, & prétendre
 » ainsi à la gloire d'un apostolat intrépide, en
 » se parant d'un zèle factice, pour parvenir
 » plus promptement aux honneurs, ou pour
 » flatter une multitude effrénée, qui s'estime
 » d'autant plus, qu'on ravale davantage ses
 » maîtres.... Notre siècle n'offre que trop de
 » ces talens subalternes, de ces beaux esprits
 » sans génie, qui, se croyant sublimes, ne peu-
 » vent manquer de se trouver éloquentes & de
 » se sentir capables de composer, de grands
 » traités d'éloquence, dont ils se persuadent
 » d'offrir à la fois au public & l'exemple &
 » le précepte... &c. &c.

» Ce ne fut point de ces orateurs lâches &
 » vils, qui se taisent dès qu'ils sont récompen-
 » tés ; de ces bouches *pseudapostoliques*, que la
 » fortune rend muettes... Dévoué tout entier
 » à l'instruction des peuples confiés à sa vigi-
 » lance, M. l'évêque de Vence, (ajoute M.
 » Gresset) leur consacra tous ses soins & tout
 » les jours de sa vie : pasteur d'autant plus
 » cher à son troupeau, que ne le quittant ja-
 » mais, il en étoit plus connu ; bien différent
 » de ces pontifes agréables & profanes, crayon-
 » nés par Despréaux, qui, regardant leur de-
 » voir comme un ennui, l'oisiveté comme un
 » droit, leur résidence naturelle comme un
 » exil, viennent promener leur inutilité parmi
 » le luxe de la capitale, montrer à la cour de
 » l'ambition sans talent, de l'intrigue sans af-
 » faires, de l'importance sans crédit, &c. &c.

» Enfin, plein d'années de vertus & de gloi-

re, M. de Surian mourut pleuré des siens,
 » comme un pere tendre, honoré & chéri,
 » expire au milieu des gémissemens d'une fa-
 » mille éplorée, dont il emporta l'estime, la
 » reconnoissance & les regrets, &c. »

Comme il y a plus de vingt ans que ces discours académiques ont été prononcés, (en 1754) on ne pourra pas soupçonner l'éditeur d'avoir voulu faire aucune espèce d'allusion fâcheuse.

Mais les passions & les ridicules ont à peu près, dans tous les tems, une physionomie assez ressemblante. Ce n'est point dans les portraits vagues & généraux des vices des hommes, mais dans l'application qu'on en fait que réside la malignité.

Ce volume contient neuf sermons, dont voici les sujets : sur *la Purification de la sainte Vierge*, les *tentations des rois*, les *caractères de la grandeur chrétienne* ; sur *l'humanité*, la *bonté des rois*, la *piété des rois*, le *mépris des grandeurs humaines*, les *avantages de la résurrection*, le *petit nombre des élus*.

Nous voudrions qu'il nous fût permis de donner l'analyse de ces différens discours ; mais les ames pieuses, qui aiment à s'édifier & à se nourrir du pain de la parole divine, s'empresferont de les lire, en entier. Le reste des lecteurs, qui connoissent le petit Carême de Massillon, chercheroient en vain dans M. de Vence cette douce chaleur, cette touche élégante & moëlleuse, qui caractérisent les sermons de l'ancien évêque de Clermont : mais on peut avoir

44 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

des droits à l'éloquence de la chaire , & se trouver encore loin de Maffillon ; c'est ce qui nous fait présumer que les discours de M. de Surian auroient eu un plus grand succès , s'ils eussent été imprimés d'abord après qu'ils ont été prononcés. On retrouve dans ces deux prédicateurs la même morale , le même zèle , les mêmes principes , puisqu'ils les avoient puisés dans la même source ; mais on n'y retrouve point le même génie , la même correction , la même richesse , la même harmonie , & sur-tout le pathétique délicieux , si propre à faire aimer la vertu , & à ramener les cœurs sensibles à la pratique de la morale sublime de l'évangile.

Cependant pour faire mieux juger de la manière d'écrire de M. de Vence , nous allons rapporter quelques traits pris au hasard dans son sermon sur les caractères de la grandeur chrétienne , & dans celui sur la bonté des rois , &c.

» Un prince élevé sur la terre , doit se re-
» garder comme un homme qui représente
» Dieu , dont les pensées , les desirs , les sen-
» timens , les vues doivent avoir quelque chose
» de noble , d'élevé , qui exprime Dieu , qui
» soit digne de Dieu Quand un roi gou-
» verne ses peuples , l'homme doit disparaître
» avec ses foiblesses , avec ses passions , avec
» ses vices , pour ne laisser voir que la sainteté
» de Dieu , dont il est l'image. Il faut que
» cette ressemblance lui change le cœur , lui
» élève l'ame , le rende un homme nouveau ,
» fasse disparaître en lui les sentimens de la

» haine , de l'interêt, de la vengeance , le porte
 » à pardonner , à compâtrir , à soulager com-
 » me Dieu , & à conduire les hommes à la
 » vertu par les bienfaits & les graces Il
 » faut qu'on puisse dire : ce roi que vous
 » voyez sur la terre semble régner ; mais c'est
 » Dieu qui regne par lui. Sa royauté n'est
 » qu'une portion de la royauté divine ; en sa
 » personne Dieu juge , Dieu parle , Dieu pu-
 » nit , Dieu récompense , Dieu fait la paix ,
 » Dieu fait la guerre. Son regne est l'empire
 » de Dieu ; il n'agit que par son esprit. Il n'est
 » pas roi pour lui-même , mais pour Dieu , &c.

» Non , mes freres , Dieu dans le ciel , &
 » les hommes dans leurs histoires , ne comp-
 » tent aux maîtres du monde que les jours
 » marqués par quelques bienfaits ; ils ne transf-
 » mettent à la postérité que les actions de clé-
 » mence. Les rois qui n'ont voulu que se faire
 » craindre meurent tout entiers ; leur gloire
 » s'évanouit comme un songe. Ils ressemblent
 » au tonnerre qui , grondant sur la tête des
 » hommes , donne quelque effroi , mais qui
 » dans un instant se dissipe , & ne laisse après
 » lui qu'une odeur infecte. La mémoire des
 » rois miséricordieux triomphe des tems , &
 » nous louons encore la clémence de David ,
 » la bonté de Josias , &c. Qu'on ne dise
 » pas que cette vertu toujours paisible , ne fait
 » voir dans les souverains ni victoires ni triom-
 » phes. Eh , quoi ! n'est-ce donc pas une assez
 » belle victoire que celle qui vous gagne tous
 » les cœurs ? Eh , quoi ! n'est-ce pas pour un

46 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» bon roi le jour d'un beau triomphe, que
 » celui où il soulage ton peuple, où il rend
 » ses sujets heureux ? ... A ce triomphe, je
 » l'avoue, on ne voit ni villes saccagées, ni
 » remparts renversés, ni provinces désolées,
 » ni ennemis enchaînés, mais on y voit un
 » plus doux spectacle ; la pauvreté surmontée,
 » l'indigence vaincue, la misère captive, en-
 » nemis seuls redoutables à un bon roi, & dont
 » la défaite pour lui est la plus belle victoire.
 » On y voit avec lui marcher en triomphe la
 » piété, la modération, la justice ; on y voit
 » l'abondance, la joie, le repos & la félicité
 » publique On n'entend point à ce triom-
 » phe nouveau le bruit des instrumens ni les
 » cris des misérables, mais quelque chose de
 » plus touchant, les vœux & les acclamations
 » d'un peuple content & heureux, un concert
 » secret de tous les cœurs qui applaudissent à
 » l'envi, & qui comblent de bénédictions celui
 » qui leur a fait une destinée si douce
 » Mon Dieu ! que ces victoires sont aimables,
 » que ces triomphes sont beaux ! Qu'un prince
 » est grand à mes yeux ! qu'il est héros au
 » milieu de la félicité publique ! Rois,
 » n'oubliez jamais cette maxime : c'est être
 » grand que d'être bon ; vos bienfaits seuls
 » feront votre véritable gloire. La plus pré-
 » cieuse couronne des princes, est celle qui est
 » tissue par l'affection des peuples ; & le plus
 » ferme appui de leur trône est l'amour de
 » leurs sujets, &c. «

Le sermon sur le petit nombre des élus, nous

a paru renfermer aussi de grandes beautés, mais qui n'ont pas dû produire rien de semblable à ce qui se passa dans l'auditoire de M. de Maffillon, lorsqu'il prêcha sur le même sujet. On se rappelle encore que, par un mouvement subit & involontaire, tous les assistans furent prêts à sortir de leurs sieges, & qu'ils restèrent comme frappés d'une terreur religieuse, au moment que l'orateur s'élevant lui-même, pour ainsi dire, au-dessus de la sphere humaine, jetoit l'épouvante dans les cœurs par les traits sublimes d'une éloquence rapide. Ce n'étoit pas alors la mode qu'on battît des mains aux beaux endroits d'un sermon, ni que le prédicateur s'arrêtât pour donner le tems aux applaudissemens d'éclater ; les auditeurs de ce tems-là avoient, sans doute, moins de goût, & l'orateur moins d'indulgence pour leur enthousiasme. Nos mœurs se sont bien perfectionnées à cet égard ; mais quoi qu'il en soit, le lecteur impartial s'apercevra facilement que M. de Vence n'est pas resté au-dessous de son sujet, d'un sujet si fécond, si propre à porter une salutaire frayeur dans l'ame des pécheurs endurcis. Voici à peu-près comme il s'exprime dans son exorde :

» *Multi vocati pauci vero electi...* O mon
 » Dieu !... à l'idée seule de cette vérité ter-
 » rible, je vois presque toute la sainte anti-
 » quité dans le saisissement & l'épouvante :
 » l'un n'a plus de paroles ; l'autre pleure amé-
 » rement : celui-là sent dans tous ses membres
 » un tremblement universel ; dans celui-ci la

48 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» crainte est si pénétrante , qu'elle l'empêche
 » de respirer. Job , si patient , maudit le jour
 » de sa naissance ; David se croit précipité dans
 » le fond d'un abîme ; Jérémie voudroit que le
 » sein de sa mere eût été son tombeau. Cette
 » idée affreuse fait même agoniser un Dieu ;
 » c'est elle qui , dans le jardin des Olives ,
 » le jette dans la défaillance , fait plier sa
 » force & le rend triste jusqu'à la mort , &c....
 » Quand j'envisage les suites de la mort , &
 » l'appareil redoutable du jugement ; lorsqu'en
 » esprit je descends dans les enfers , ces specta-
 » cles divers m'allarment , me confondent , sur-
 » tout lorsqu'en conséquence de l'oracle de J. C.
 » *peu d'élus* , je pense que cette mort sera la
 » mort éternelle de presque tous ceux qui m'é-
 » coutent ; que ce jugement sera la condamna-
 » tion de presque tous les chrétiens qui m'envi-
 » ronnent ; que cet enfer sera la demeure fixe
 » de presque tous ceux avec qui je vis , à qui
 » je parle ; quand je songe que peut-être c'est-
 » là mon sort & mon partage , &c. tout m'af-
 » flige , tout me dégoûte de la terre ; je ne
 » me sens disposé qu'à la douleur & aux lar-
 » mes , &c. Soit donc que vous cherchiez les
 » élus de Dieu , *dans la sainteté du christianif-*
 » *me* , ou *dans la vérité de la conversion* , ou
 » *dans la fermeté de la justice recouvrée* , vous
 » frémirez de voir l'accomplissement de l'ora-
 » cle..... *Multi vocati* , &c. « Telle est la di-
 » vision de ce discours. En parcourant dans le
 » premier point le petit nombre des chrétiens qui
 » méritent véritablement ce nom , dans les di-
 vers

vers états de la société, pauvres ou riches, ignorans ou savans, &c. Prêtres ou séculiers, il parle des philosophes de son tems, comme s'il avoit connu les incrédules de nos jours.

» Ces hommes orgueilleux, pour avoir trop
 » curieusement approfondi la religion, l'ont
 » perdue; ils ont osé nier tout ce qu'ils n'ont
 » pu comprendre. L'incrédulité est l'esprit du
 » tems : notre siècle, pour vouloir être trop
 » philosophe, n'est plus chrétien, & le poison
 » a passé des savans au peuple, *negaverunt Do-*
 » *minum, & dixerunt non est ipse*, &c. Si nos
 » yeux se tournent vers le sanctuaire de Dieu,
 » hélas ! que voyons-nous ? la maison même
 » du Seigneur prostituée à la vanité & à la
 » mollesse : pour quelques-uns qui répondent
 » par leur vie à la sainteté de leur vocation,
 » combien d'autres la déshonorent ? La cor-
 » ruption a pénétré jusques dans la solitude
 » même ; la beauté des déserts s'est flétrie ; la
 » terre toute souillée, pleure de se voir....
 » *Luxit & elanguit terra* ; elle n'est plus aux
 » yeux de Dieu qu'une grande plaie & une
 » corruption universelle : un même nuage d'i-
 » niquité enveloppe tous les états, tous les
 » âges, &c. Venez, ô mon Dieu ! au secours
 » de votre église ; jamais cet édifice céleste ne
 » s'éleva si lentement.... O nouvelle Sion !
 » Religion sainte, que vous êtes défigurée !
 » êtes-vous donc la même qui descendîtes du
 » ciel, portant dans votre sein un peuple d'é-
 » lus, & si féconde en justes ? Vos beaux jours

50 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» sont passés, voici le tems de votre tristesse,
» se, &c. &c.

Nous citerons encore le morceau suivant, tiré du *sermon sur le mépris des grandeurs humaines*. L'orateur s'adresse aux grands du siècle & leur demande par où ils se trouvent heureux :

» Est-ce, leur dit-il, par ces richesses immenses que vous avez acquises ? Mais vous êtes
» forcés de nous répondre qu'elles ne vous ont
» pas donné la félicité, parce qu'elles ne vous
» ont pas ôté la cupidité ; que ce bien est hors
» de vous & tout détaché de votre ame, mais
» que le dedans, c'est-à-dire, vous-mêmes, est
» encore pauvre & indigent ; que les besoins de
» votre cœur excèdent votre abondance ; qu'il y
» a, ce semble, un malheur inséparable des richesses, qui fait qu'elles étendent le vuide qu'elles
» promettent de remplir, qu'elles multiplient le
» crime, sans assouvir la passion, & qu'au-lieu de
» nourrir le cœur, elles l'affament davantage....
» Est-ce par les voluptés & les délices de la vie ?
» Mais combien de fois avons-nous arraché de
» votre bouche cet avis sincere que le remede
» des plaisirs, c'est les plaisirs mêmes ; que leur
» usage en inspire le dégoût ; qu'ils laissent dans
» l'ame un poids d'amertume qui l'accable,
» qu'on n'en goûte guere que l'espérance, &c....
» Est-ce enfin par la facilité où votre condition vous semble mettre de satisfaire à votre gré tous vos penchans ? Mais votre ame
» en est-elle au fond plus heureuse ? je le veux ;
» dans l'élévation où Dieu vous a fait naître,
» vous trouvez la pompe de la grandeur, la
» magnificence des palais, la somptuosité des

» habits, la délicatesse des repas, le charme
 » des spectacles, & pardeffus cela des cha-
 » grins, des inquiétudes, des remords, un
 » vuide immense qui vous dévore; lorsque le
 » monde vous croit heureux, vous n'êtes pas
 » tranquilles; votre bonheur n'est que dans la
 » surface; vous cachez sous un faux dehors
 » de félicité une ame au fond plus misérable;
 » vous êtes comme cet arbre de l'écriture qu'un
 » feuillage encore frais couvroit au-dehors,
 » mais dont un ver secret rongeoit le cœur &
 » dévoroit toute la substance; vous avez beau
 » vous donner des divertissemens & des ré-
 » jouissances; vous n'en avez jamais que de
 » trompeuses; vous vous dégoûtez de vos pas-
 » sions par vos passions elles-mêmes; plus vo-
 » tre condition vous offre de bonne heure l'u-
 » sage des plaisirs, & plutôt vous en avez la
 » satiété & la lassitude : heureux plutôt que
 » nous, vous cessez plutôt de l'être. Vos plai-
 » sirs une fois épuisés, vous êtes livrés à l'en-
 » nui, la grande plaie des grands, & néanmoins
 » la destinée la plus douce qu'ils puissent at-
 » tendre; votre propre félicité vous est à char-
 » ge; tout ce qui a pour vous un caractère de
 » nouveauté peut vous plaire quelque tems, à
 » peu-près comme le changement de situation
 » plaît à un malade; il se trouve mieux, parce
 » qu'il n'est plus comme il étoit, mais cette
 » consolation n'est pas longue, & la douleur la
 » suit de près; dès que votre inquiétude a es-
 » sayé de toutes les places, qu'elle a usé tou-
 » tes ses ressources, il ne vous reste plus rien

52 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» pour être heureux ; dans cet état même de
 » dégoût, vous qui êtes si difficiles à réjouir ;
 » vous qui ne sentez plus aucun plaisir, vous
 » êtes plus sensibles à la peine ; la moindre con-
 » trainte vous accable, le moindre plaisir dé-
 » rangé vous désespère ; vous vous faites des
 » chagrins de ce qui feroit des momens de fé-
 » licité pour le peuple. Alors le crime même
 » vous apportant de la honte ne vous cause
 » aucune joie, & en un mot, tous les objets
 » ensemble, loin de donner à votre cœur le
 » rassasiement, rendent sa faim plus cruel-
 » le, &c. «

Les autres sujets traités par M. de Surian, ne le sont pas avec moins d'élégance & de solidité. Nous avons admiré sur-tout le discours sur la *bonté des souverains*, & un beau morceau sur la flatterie dans le sermon sur les *tentations des rois*. Le dernier discours de ce volume, qui a pour objet le *petit nombre des élus*, avoit déjà paru parmi les *sermons choisis pour les jours de carême*, 2 volumes, imprimé à Liege en 1738, & étoit un des plus estimés de ce recueil.

Les divers morceaux que nous venons de citer, suffiront pour nous convaincre qu'on ne doit pas confondre M. de Surian dans la foule des missionnaires ou des simples faiseurs d'homélies, comme bien des gens semblent vouloir le faire entendre. On trouve dans ses sermons cette éloquence nerveuse, pathétique, pleine d'onction, des célèbres orateurs de la fin du dix-septième siècle & du commencement de celui-ci.

(*Journ. ecclésiastique, journ. des sciences & beaux-arts ; journ. de Paris ; affiches & annon. de Paris.*)

LEIPZIGER Musen almanach , &c. *Almanach des Muses de Leipfick , pour l'année 1778. A Leipfick , in-8vo.*

LE portrait de M. Denis , poëte de Vienne , fert de frontispice à ce volume , où , si l'on trouve une agréable variété , l'on trouve aussi beaucoup trop d'inégalité dans les pieces qui y sont insérées. A la suite de la première , intitulée le *fixieme voyage de Joseph* , chanté en février 1777 , par le Barde Sined , sont des odes , des cantates , des épigrammes , des balades , des épîtres , des dialogues ; en un mot , tous les genres de poésie sont mêlés dans ce recueil. On y lit aussi des romances , genre fort agréable à la vérité , mais qui demande une naïveté plus difficile à saisir , quand elle n'est pas naturelle , que l'enthousiasme & le sublime. De toutes les romances insérées dans ce volume , celle dont la lecture nous a le plus intéressés , est la suivante.

PERETTE , conte des Fées.

De tout tems , les bonnes Fées ont eu beaucoup d'inclination pour les enfans. La Fée Mab étoit très bonne ; aussi enleva-t-elle une jeune & très-jolie fille ; c'étoit une petite enfant nommée Perette : on me l'a dit , & j'en suis sûr. Le plan d'éducation que Mab suivit , étoit con-

54 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

forme à l'étiquette. M. Basedow même en eût été content : point de gêne , point de contrainte : Perette n'avoit qu'à desirer, & dans l'instant elle obtenoit tout ce qui pouvoit lui plaire. Elle n'avoit que 16 années, & déjà elle savoit coudre & broder, dessiner même, faire du filer & de la dentelle; elle s'habillait avec goût, avoit des graces à prendre du tabac, & dansoit à ravir. Vous voilà grande fille, lui dit un jour la Fée. Vous êtes instruite autant que je le desirois; choisissez maintenant l'état que vous voulez embrasser. Oh ma bonne! répondit Perette, faites ce choix pour moi; mais sur-tout dispensez-moi de me marier, du moins encore.

Tel étoit l'attachement de Perette, qu'elle ne vouloit point quitter sa bienfaitrice; mais celle-ci fut inexorable : non, repliqua-t-elle, pour que tu te détermines avec connoissance de cause, je veux que tu ailles voir les autres filles que j'ai élevées, & auxquelles j'ai donné des époux : prépare-toi à te mettre en voyage.

En voyage une jeune beauté! en vérité, cela n'est pas prudent! Oh, très-prudent; car voici comme s'y prit la Fée; elle transforma Perette en très-joli papillon. Voilà donc l'aimable Perette, qui, à l'aide de ses ailes légères, traverse les rivières, les forêts, les côteaux, les vallées, & s'élance chez madame Honesta, qu'elle trouve assise devant son grand miroir, & dévotement occupée à lire ses prières du soir. Le grand talent de Mde. Honesta étoit de parler sans cesse, à tout propos, & souvent

fans propos , de vertu , de devoir , de décence. Prompte à se scandaliser , le plus léger sourire la révoltoit. Aussi la regardoit-on comme la plus pieuse des femmes , & son mari comme le plus heureux des époux ; il n'y avoit que ses domestiques qui pensoient bien différemment.

Le mari , que la jalousie ne tourmentoît pas , étoit absent ; lorsque Perette entra chez madame Honesta : celle-ci lut à haute voix ses prières ; ensuite elle appella doucement un domestique jeune & bien fait , avec lequel elle s'enferma décemment dans sa chambre à coucher.

Fort étonnée de l'aventure , Perette s'envola par la fente d'une fenêtre , & arriva au château de Phriné. Phriné d'une figure aimable, venoit de se lever , elle étoit assise & lisoit un roman françois , qui l'enchantoit ; car il étoit rempli de faux bel-esprit , de faux merveilleux & de belles estampes.

A la suite de quelques momens de lecture ; Phriné tire le cordon de la sonnette : une fille-de-chambre vient la coëffer , & cette longue scene fut égayée par un jeune cavalier , qui *se faisoit mal aux yeux* , à force de lancer sur elle , tantôt des regards tendres , tantôt des regards enflammés. Leur conversation étoit fort intéressante ; car ils parloient de bals , de spectacles , de cadeaux , de concerts , de carnaval , de klubbs & de pickeniques. La toilette finit enfin ; la fille-de-chambre se retira ; le jeune cavalier , libre d'expliquer tout ce qu'il avoit voulu dire par ses regards , se jette

56 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

aux pieds de Phriné, parle de son amour, du martyre cruel qu'il souffroit, exhale la passion la plus vive. Il n'eût pas manqué peut-être d'émouvoir la belle Phriné, si l'époux de celle-ci, qui, d'un cabinet voisin, avoit tout entendu, ne se fût mis tout-à-coup à tonner avec toute l'impétuosité germanique.

Perette, aussi vivement effrayée que l'eût été Phriné, s'enfuit ; &, sans savoir où elle alloit, elle se jette dans une maison, où tout lui paroît de la plus étrange nouveauté. C'étoit la maison de la très-savante Alzinde, qui connoît toutes les étoiles, & qui ignore entièrement le compte de ses brebis. Elle est fort curieuse : son mari rentre-t-il bien fatigué, bien affamé ? Alzinde se hâte de lui montrer quelque animal rare, & ne le quitte pas, qu'elle ne lui ait appris le nom que M. de Buffon a donné à cet animal. Quelqu'un rend-il visite à cette femme érudite ? elle lui parle métaphysique, physique, astronomie, morale, histoire-naturelle. Donne-t-elle à manger ? au dessert, elle fait étaler des coquillages, des insectes, des pétrifications ; &, pour achever d'amuser ses convives, elle leur récite quelques fragmens de poésies grecques. Perette s'ennuya & sortit ; elle fit bien ; car Alzinde l'avoit vue & vouloit l'attraper, pour grossir sa belle collection de papillons. Le sort la conduisit chez la sale Phryginde, qui s'occupoit depuis trois jours, à chercher dans tous les coins, au grenier, dans les étables, à la cave, pour y trouver un œuf qu'elle supposoit y avoir été perdu. Il n'y

avoit sur la terre entière qu'un être plus avare, plus sale, plus dégoûtant que Phryginde, & c'étoit justement son mari.

Perette, élevée à la propreté, détesta bientôt ce manoir dégoûtant; & après quelque tems de repos, elle prit l'effor, traversa les campagnes, vola de ville en ville, de village en village, & se rendit chez la Fée Mab, à qui elle rendit compte de tout ce qu'elle avoit vu dans ses diverses courses. De tous ces modèles, lui dit Mab, choisis celui que tu veux imiter. Aucun, répondit la voyageuse. J'aimerois mieux vivre chez les sauvages. Est-ce donc là, puiffante Fée le fruit de la brillante éducation que tu as donnée à tes élèves? Je les ai toutes aimées, répartit Mab; c'étoient les meilleures personnes du monde, avant que d'être mariées. Mais peut-être leurs époux étoient aussi des enfans, qu'il eût fallu élever. Perette pleura, & jura que jamais elle ne ressembleroit à aucune de ces femmes; mais la chronique ne nous a point appris si, mariée, elle valut mieux que les autres.

(*Gazette universelle de littérature.*)



DICIONNAIRE historique , critique , politique & moral des bénéfices , contenant tous les établissemens ecclésiastiques , tant séculiers , réguliers , qu'hospitaliers , militaires de la France , où l'on trouvera les titres de tous les bénéfices , les noms des patrons & des collateurs ; avec une note historique sur chacun d'eux & sur les personnages célèbres ou intéressants qui y reposent. Par M. H. D. C. () , avocat au parlement. Tome I. in-8vo. A Paris , chez l'Auteur , & chez D. C. Couturier , pere , imprimeur-libraire , aux galeries du louvre. 1778.*

C E n'est pas au droit du plus fort que l'église doit ses biens temporels. Ce fut à la piété des peuples & à leurs offrandes , ensuite à l'opinion de la fin prochaine du monde , opinion qui s'établit sur la fausse interprétation d'un passage de l'apocalypse ; & jamais erreur ne fut si profitable ; de-là vinrent tant de biens , que S. Augustin , l'empereur Théodose , & après eux Charlemagne , se crurent obligés de mettre des

(*) Le nom de l'auteur , mal indiqué aux acheteurs , par des lettres initiales , est M. Hennique de Chevilli ; nous ignorons son adresse , qu'il auroit dû donner aussi.

bornes à une libéralité, qui, en enrichissant l'église, exposoit les mœurs de ses ministres.

Les biens de l'église, divisés en quatre parts, formerent le revenu de l'évêque, celui des ecclésiastiques; la troisieme part fut destinée à la fabrique des églises, & la quatrieme aux pauvres.

Il se forma des sociétés de pauvres volontaires; les ordres religieux furent institués; ces familles devinrent si nombreuses, que la part des pauvres eût été insuffisante, si les chefs d'ordre ne leur eussent prescrit des travaux utiles; & ces travaux devinrent la source de nouvelles richesses.

L'auteur attribue l'accroissement de la part des évêques & des abbés, à l'obligation où ils étoient sous les souverains de la premiere race, de fournir au roi des soldats, qu'ils commandoient, à cause des biens dépendans de leurs bénéfices. Ces expéditions dispendieuses, dit-il, ne permirent plus à ces religieux guerriers de se contenter de la part assignée aux évêques, sur les revenus ecclésiastiques: ils anticiperent sur la part des prêtres, auxquels l'église accorda, pour pourvoir à leur subsistance, les dixmes qu'elle établit, fondée sur l'autorité des livres saints.

Les croisades produisirent de nouveaux ordres religieux & de riches dotations; l'ordre des Templiers, aux biens duquel succéda l'ordre de Malthe; celui de Saint-Lazare, celui de Mont-Carmel, &c.

L'intérêt naquit de l'abondance; & les diffi-

60 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

cultés, les rixes, les abus, les questions, les procès sur la dispensation & l'administration des biens ou bénéfices ecclésiastiques, naquirent de l'intérêt : il profita de tout, & même des erreurs superstitieuses. Celle de la fin prochaine du monde se renouvella ; que risquoit-on à donner à l'église, des biens qui devoient être consumés par les flammes, avec leurs possesseurs, avec la famille du donateur, l'univers entier ? Il y avoit tout à gagner, puisqu'au lieu de ces biens prêts à être détruits, le donataire promettoit des biens célestes qui ne périront jamais.

» La religion & l'intérêt, dit encore l'auteur, ces deux moteurs de l'univers, & faits pour être l'un & l'autre dans une perpétuelle opposition, devoient nécessairement produire les variations que l'on remarqua dans le gouvernement de l'église, concernant les bénéfices. Chaque siècle a son esprit, ses mœurs & ses hommes, qui, en le caractérisant, en font l'ornement ou la honte. La succession des âges nous offre le tableau des atteintes que la cupidité s'est efforcée de donner à la doctrine de l'église sur son temporel.

» Les biens de l'église, ajoute-t-il, ayant cessé d'être en commun, la division en a été faite sous la dénomination de *bénéfices*, & ils ont été distingués par différents titres. Voilà le fond de ce dictionnaire, qui devroit intéresser, non-seulement les ecclésiastiques, mais tous les ordres de citoyens.

On y considère les motifs & le but des éta-

blissemens ecclésiastiques, religieux, hospitaliers & militaires. Vœux faits dans des circonstances critiques; graces demandées au ciel; victoires, succès, calamités publiques; tels sont presque tous les motifs des fondateurs ou bienfaiteurs de l'église, représentés par les patrons des bénéfices; & il est peu de maisons nobles qui n'aient des bénéfices à leur nomination; mais les pouillés sont infidèles, remplis d'erreurs grossières & dangereuses; l'auteur s'est ouvert de nouvelles sources.

La notice historique qu'il ajoute à chaque bénéfice, contient l'époque de la création, le motif du fondateur, les anecdotes qui le concernent, les principaux événemens liés à chaque église, & qui méritent les regards de la postérité. Il corrige à cet égard les erreurs du *Gallia Christiana*, & supplée à ses omissions. Une simple nomenclature de bénéfices eût été d'une aridité insupportable. Cet ouvrage, dont on publie le premier volume, en formera six in-8vo. qui paroîtront successivement tous les quatre mois, au prix de 6 liv. chaque volume broché.

L'auteur eût bien voulu faire entrer dans son plan les revenus des bénéfices; mais il a craint, avec quelque raison, que cet article n'alarmât. Le seul secret qu'il se soit permis de révéler, est celui qu'un très-grand nombre de patrons font de leurs nominations, secret qu'il attribue ou à la liberté de pouvoir disposer à leur gré, ou à la crainte des sollicitations, ou au desir de se soustraire au pouvoir absolu

62 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

qui les dépouille souvent du droit le plus canonique.

Pour arracher ce secret, pour démêler les faits de l'histoire d'avec les écarts de l'imagination des écrivains des ordres monastiques, qui attribuent aux églises, aux fondateurs, aux chefs, des prodiges quelquefois ridicules, il a fallu bien de la patience. Il n'a cité que des anecdotes bien constatées, & il y en a de fort singulieres.

Ce premier volume ne contient que le diocèse de Paris, qui forme un sixieme de l'ouvrage; ce qui n'est pas surprenant, à cause des anecdotes que fournissent les églises, avec lesquelles presque tout ce qu'il y a eu de plus grands hommes en France, soit du côté des talens, soit par leurs dignités, leur naissance & leurs actions, ont quelque rapport, soit par leurs dons, soit par leurs sépultures. Plusieurs de ces anecdotes sont connues; l'auteur eût pu les supprimer sans perte pour le lecteur; mais il s'en excuse par la nature du sujet qui les ramene nécessairement. En voici une qui, pour avoir été moins répandue, n'en est pas moins singuliere. Dans la chapelle de l'assomption de l'église de Notre-Dame, pendent six lampes qui furent données par Louis XIV, & par la reine son épouse; au milieu de ces lampes est une nef d'argent, provenant de la ville de Paris, qui y entretient un luminaire perpétuel, à cause d'un vœu qu'elle avoit fait en 1357, pour des froids excessifs, & pour la délivrance du roi Jean : ce vœu

consistoit en une bougie roulée aussi longue que l'enceinte de Paris : elle se renouvelloit chaque année. Cette bougie a été convertie en une lampe.

Voici une anecdote plus intéressante : dans la même église, au-dessous de la statue colossale de S. Christophe, est un autel postiche, & dans l'enfoncement un relief représentant un trait d'histoire fort touchant ; un pere meurt laissant quinze enfans, dont il déclare qu'un seul est légitime & véritablement de lui. Lorsqu'il est question de recueillir la succession, chacun prétend être cet enfant privilégié. Pour les mettre d'accord, il est ordonné qu'on attachera le corps à un arbre, qu'il servira de but, & que celui dont la fleche approchera le plus près du cœur, aura tout l'héritage. Ils y consentent, tirent l'un après l'autre ; mais il s'en trouve un, qui, s'indignant de cette action, jette son arc & sa fleche, & proteste qu'il aime mieux renoncer à la succession, que de percer le cœur de son pere, quoique mort ; à ce cri du sang, il fut déclaré le seul fils légitime, & il recueillit la succession.

On trouve dans cet ouvrage plusieurs coutumes & usages conservés depuis les plus anciens tems par l'église de Paris ; les notes surtout offrent des choses curieuses sur les antiquités de cette capitale. Ces notes sont très-variées. Dans la quantité de faits qu'elles contiennent, il y en a qui caractérisent bien le tems où ils sont arrivés.

Vers l'an 1199, Adam, clerc du roi, fit un

64 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

legs, en faveur de l'hôtel-Dieu, de deux maisons dans Paris, à condition, que le jour de son anniversaire, on fourniroit, sur leur revenu, aux malades, tout ce qui leur viendrait dans la pensée de manger, pourvu qu'on pût le trouver. C'étoit une générosité bien meurtrière, aussi a-t-elle été supprimée.

Parmi quelques réflexions remplies de philosophie & d'humanité, qu'on trouve dans les notes, nous choisissons les suivantes, quoiqu'elles ne soient pas nouvelles ; mais on ne sauroit trop les redire.

L'une regarde l'hôtel-Dieu, immensément riche, dit l'auteur ; mais il le seroit davantage, ajoute-t-il, que les malades n'y seroient pas mieux traités. Celui que la misère contraint de s'y retirer y est fort mal.

L'autre a pour objet le fort-l'Evêque, où se rendoit anciennement la justice de l'évêque de Paris ; c'est depuis un siècle, dit l'auteur, une des plus affreuses prisons, où l'infortuné qui gémit sous le poids d'engagemens qu'il ne peut remplir, est horriblement confondu avec le plus vil criminel, & dans un état qui offense à la fois la raison & l'humanité. La prison est le gage de la justice, & ne doit pas être un supplice.

On y trouve plusieurs autres observations de ce genre ; telles sont celles qu'il fait sur les inhumations dans les églises & sur les cimetières placés au centre de la ville, & dans les quartiers où la circulation de l'air est le plus interceptée.

Les personnages enterrés dans les églises, donnent lieu à de très-savantes notes & à des réflexions philosophiques. Il dit qu'on trouve dans le nécrologe de la maison des Chartreux, un cordonnier (Pierre Loisel) & sa femme, enterrés dans le chapitre, à la construction duquel ils avoient contribué par leurs bienfaits. L'auteur demande si les Chartreux auroient dû recevoir l'argent d'un artisan, qui, sans doute, avoit des parens pauvres ?

Une reflexion singuliere est celle qui regarde le Pere Joseph, Capucin, l'ame du conseil de Richelieu; ce moine avoit pour conseil à son tour, un frere servant de la maison, qui ne savoit pas lire; il étoit fin & rusé, & frere Joseph entroit avec lui dans les détails du ministere.

» Ces gradations que l'on trouve, dit l'auteur,
 » dans le dédale des cours, lorsqu'on les voit
 » de près, sont fort plaisantes. Un frere coupe-
 » choux conduit le premier royaume du mon-
 » de, comme l'enfant de la femme de Thémis-
 » tocle gouvernoit toute la Grece. C'est ce
 » même frere qui donna l'idée au pere Joseph
 » d'établir des espions, devenus d'un usage uni-
 » versel ». Un évêque, dit-on, (Galen, évê-
 » de Munster,) a inventé les bombes. Un moine
 a trouvé la poudre à canon, & Louis XI, qui
 faisoit mettre dans un sac pour les jeter à la
 riviere, les personnages qui lui déplaisoient, a
 établi l'*Angelus*.

Dans quelques endroits, l'auteur paroît courir après ce qu'on appelle *esprit*; dans quelques autres, il montre un peu de partialité; dans

66 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

une note concernant le président Faucher, il dit que ce savant étant allé à S. Germain, saluer Henri IV, dans la vue d'en obtenir quelque bienfait, ce prince doué de tant d'heureuses qualités, mais qui *n'étoit pas généreux*, lui montra une *médaillon* en pierre, qu'on avoit posée dans une niche du château neuf, & qui par un hasard singulier, se trouva ressembler à cet auteur; que ce prince lui dit : *M. le président, j'ai fait mettre là votre effigie pour perpétuelle mémoire*; que Faucher mécontent, revint chez lui & fit ces vers :

J'ai trouvé dedans Saint-Germain,
De mes longs travaux le salaire;
Le roi, de pierre m'a fait faire,
Tant il est courtois & humain.
S'il pouvoit aussi-bien de faire,
Me garantir, que mon image,
Ah! que j'aurois fait bon voyage!
J'y retournerois dès demain.
Viens Tacite, Salluste, & toi
Qui as tant honoré Padoue;
Venez ici faire la moue
En quelque coin ainsi que moi.

L'auteur ajoute qu'on rendit à Faucher le service de mettre ces vers sous les yeux du roi, qui, saisissant l'épigramme, le fit employer sur son état, pour dix-huit cens livres de gages, avec le titre de son historiographe.

Cette anecdote n'auroit pas dû valoir à Henri IV, l'épithète de prince peu *généreux*, que personne ne mérita moins que lui : le reproche de Faucher l'eût sans doute privé pour

toujours des bienfaits d'un souverain moins grand, moins généreux, & moins sensible à la gloire.

En parlant de la paroisse de Saint-Germain-l'Auxerrois, l'auteur rapporte cette anecdote. En 1505, un vicaire refusa d'enterrer une femme, jusqu'à ce que qu'on lui eût fait voir son testament, & que les droits funéraires fussent payés; (c'étoit un usage établi.) Le parlement instruit du fait, manda les curés de Paris, & abolit pour jamais cette coutume tyrannique. Plusieurs hommes célèbres sont enterrés dans cette église; entr'autres Abraham Remy, un de nos meilleurs poètes latins; on trouve cette anecdote à son sujet: il étoit fort malade, & corrigeant une épreuve; Vitré, son imprimeur, lui dit de remettre l'ouvrage au lendemain, *Demain?* lui répondit Remy, *à quelque heure que vous veniez, vous me trouverez étendu sur cette table*: il tint parole.

Parmi les notes, l'auteur a mêlé de tems-en-tems des réflexions solides & philosophiques. Au sujet de l'église des *Saints-Innocens*, qui dut son accroissement aux miracles après les reliques d'un enfant que les Juifs avoient crucifié, l'auteur rapporte que ce trait de la barbarie des Juifs rappella les cruautés qu'ils avoient commises dans le royaume, desorte que quatre ans après, Philippe-Auguste, suivant l'avis du P. Bernard, hermite du bois de Vincennes, que le prince consultoit, chassa tous les Juifs de son royaume, cassant & annullant les obligations de ses sujets envers eux, fit élargir leurs

68 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

prisonniers pour dettes, & déclara tous leurs biens confisqués pour être employés en œuvres-pies, s'en réservant un cinquième. Il ajoute cette réflexion en note : » Si ce religieux eût » fu accorder son zèle pour la religion, avec » les règles de l'équité & du droit naturel, il » n'eût pas conseillé à Philippe-Auguste de donner un édit semblable. Ce monarque avoit bien le droit de chasser de ses états, ce peuple infidèle & barbare, & de faire punir les coupables, mais non pas de leur enlever leurs biens, leurs effets, & d'affranchir ses sujets de leurs obligations envers eux. C'est ce qui s'appelle violer les droits sacrés de la propriété, la base & le fondement des sociétés civiles, & que les souverains doivent maintenir de toute leur autorité. «

L'anecdote suivante a donné lieu au couvent de l'Assomption, de la rue St. Honoré. Etienne Haudry ou Oudry, originaire d'Auxerre, ayant fait un pèlerinage à St. Jacques en Galice, fut long-tems absent ; sa femme le crut mort ; elle s'enferma dans sa maison avec quelques femmes veuves, vivant en communauté dans la retraite & la prière, & habillées d'une manière sauvage. Haudry de retour de son voyage, se présente à la porte de sa maison, changée en couvent ; on lui en refuse l'entrée, & sa femme lui oppose un vœu de chasteté. Haudry eut beau lui en représenter la nullité, il fallut faire un second pèlerinage à Rome, pour obtenir du pape la permission de coucher avec sa femme ; encore ne lui fut-elle accordée qu'à

condition de laisser à cette maison, de quoi nourrir & entretenir douze femmes. Le pauvre Haudry se soumit à cette dure loi, toute injuste qu'elle seroit aujourd'hui : loi que le pape n'avoit aucun droit d'imposer.

Nous avons dit plus haut que quelquefois l'auteur n'étoit pas exempt de partialité, & ce défaut dans son ouvrage l'a fait juger avec humeur par quelques journalistes. Il a dit, en parlant des auteurs qui lui ont été utiles pour sa compilation, qu'il n'y avoit trouvé que des *bévues grossières*, des *omissions importantes*, des *faits tronqués*, de *petits traits précieusement recueillis*, des *dissertations froides & déplacées*, &c. & il a dû s'attendre à être examiné de très-près par ceux auxquels ces reproches ont pu déplaire. Nous passerons sous silence les traits qui visent à jeter du ridicule sur l'auteur, & nous nous attacherons à remarquer les fautes essentielles qui pourroient induire en erreur à la lecture de l'ouvrage. Il y en a, sans doute, qu'on ne doit regarder que comme des fautes d'impression, mais aussi on en trouve qui supposent nécessairement un travail fait avec trop de précipitation & sans avoir pris les renseignemens nécessaires pour la rédaction de plusieurs articles.

L'auteur dit que la terre de Saint-Cloud fut érigée par Louis XIV en Duché-Pairie en 1690; il se trompe : les lettres-patentes d'érection furent expédiées au mois d'avril 1674.

Il prétend que l'évêché de Blois fut ajouté aux suffragans de Paris en 1693; s'il eût con-

70 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

sulté les *mémoires du clergé*, tome II, pag. 3 & 186, il auroit vu que la bulle d'érection est datée des calendes de juillet 1697.

Suivant l'auteur, Dagobert renouvela l'église de saint Denis en 639 : mais avant cette époque, Dagobert étoit mort à Epinay. On lit à la même page, que sous le regne de *Clotaire II*, en 727, *Théodiande* fut la première bienfaitrice de l'abbaye de saint Denis; mais comment a-t-elle pu vivre sous le regne d'un prince qui étoit mort cent ans avant cette époque?

Il assure que Hubert II, inhumé dans l'église des Jacobins, céda ses états, à la France, en 1350 : le fait n'est point exact; ce prince avoit fait cession de ses états à Philippe de Vallois, par un traité passé en 1343, confirmé en 1344, & consommé en 1349.

On nous apprend qu'Henri IV, en 1587, étant entré victorieux dans Paris, somma l'abbaye de saint Germain de se rendre, & monta au clocher pour y examiner sa capitale & son royaume; si l'auteur eût consulté le président Hénault, il auroit vu que la reddition de Paris est de 1594. On nous parle aussi d'un chancelier d'*Arnouville*, mort en 1728 : si l'on eût ouvert l'almanach royal, on auroit appris qu'il n'y eut jamais en France de chancelier d'*Arnouville*.

L'article de la Sorbonne présente autant d'erreurs que de faits : l'auteur nous assure que cette maison fut fondée en 1250 : il la vieillit de trois ans : il ajoute qu'elle obtint des

recteurs au XVIe. siècle ; jamais la Sorbonne n'a eu de recteurs : il assure que ces docteurs reçoivent des moines parmi eux : c'est une erreur : quelques religieux peuvent obtenir le bonnet de docteurs en théologie dans la faculté de Paris ; mais aucun d'eux n'a eu l'honneur d'être membre de la maison & société de Sorbonne. Enfin, M. Hennique nous dit qu'Anselme de Laon, Guillaume de Champeaux, Gilbert de la Porée, Maurice de Sully, Pierre le Chantre & le maître des sentences donnerent *les premières leçons dans le college des pauvres maîtres, étudiants en théologie de Sorbonne* : tout cela est faux ; ces savans illustres étoient morts plus de cinquante ans avant l'existence des pauvres maîtres étudiants en théologie de Sorbonne.

Il fait bâtir une cathédrale par le ministre Sully, qu'il identifie avec un évêque du même nom. Il confond Arnould d'Andilly avec le célèbre Arnould, de Port royal. Il amène les Normands en France, & leur fait brûler Paris avant le règne de Charlemagne. Quelquefois il s'amuse à franciser des expressions latines consacrées par l'usage ; & dit qu'en 1640 un concile de Paris condamna *l'Optat Gaulois* : en sorte qu'on ignore s'il veut parler de l'ouvrage de l'évêque Optat sur les *Donatistes*, ou du livre de Hersan : intitulé *Optatus Gallicus*. D'ailleurs, pourquoi M. Hennique de Cheuilly traduit-il le mot *Gallicus* par le mot *Gaulois* ? Ne fait-il pas qu'au dix-septième siècle nous n'étions plus ni Gaulois ni Visigots ?

72 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

La plupart des anecdotes sont tirées des *Es-
sais sur Paris* ; les autres faits plus analogues
au titre de l'ouvrage , sont copiés en partie
dans *l'histoire ecclésiastique & civile de Paris*, par
M. l'abbé le Bœuf.

(*Mercur de France ; journal des sciences &
beaux arts ; gazette universelle de littérature.*)

TRAITÉ des prairies artificielles, des enclos &
de l'éducation des moutons de race Angloise,
in-4to. de 200 pages ; par M. DE MANTE.
A Paris, chez Hochereau, libraire, quai de
Conti.

LAUTEUR avoue dans la préface » qu'on
» pourra trouver dans son ouvrage des choses
» déjà connues ; tout ce qui s'est écrit en An-
» gleterre & trouvé digne de l'attention des
» cultivateurs sur l'amélioration des terres ,
» ayant été traduit en François.

En effet , les deux traités des prairies artifi-
cielles & des enclos ne sont qu'un abrégé des
auteurs Anglois, entr'autres d'un très-bon ou-
vrage intitulé : *le parfait Fermier* , traduit par M.
de Fréville, & publié, en 1774, chez Panc-
kouke, libraire, rue des Poitevins.

Le nouvel abrégiateur propose des méthodes
qu'il croit excellentes , & peut-être a-t-il
grande raison ; mais il nous permettra d'obser-
ver qu'elles exigent presque toutes de très-for-

tes

tes *avances*, & c'est précisément ce qui manque à la majeure partie de nos cultivateurs, fermiers ou propriétaires.

Par exemple, les laboureurs des environs de Paris seroient étonnés des procédés qu'il indique pour la culture du trefle, de la luzerne & du fainfoin; nous doutons qu'il parvienne de long-tems à les faire adopter. La pratique est infiniment plus simple & moins dispendieuse; nos colons s'en trouvent assez bien, il est probable qu'ils s'y tiendront.

Il seroit à souhaiter néanmoins que des propriétaires aisés, qui ne paient point de tailles, tels que les gentilshommes & les ecclésiastiques, voulussent essayer ces méthodes & rendre compte au public de leurs essais. Les sociétés d'agriculture sembloient avoir été destinées à cette bonne œuvre, il faut espérer qu'elles pourront un jour l'accomplir.

Quant à l'éducation des moutons & à la perfection des laines, c'est un objet sur lequel nous osons assurer qu'il ne restera bientôt plus rien à desirer, quelque important qu'il soit à tous égards. M. Daubenton, de l'académie des sciences, qui s'en est occupé toute sa vie, publiera bientôt son grand ouvrage : chef-d'œuvre du génie le plus sage, le plus patient & le plus actif en même-tems.

En attendant la plénitude des lumieres, on trouvera des observations intéressantes dans l'ouvrage de M. de Mante; nous croyons faire plaisir aux lecteurs de citer quelques faits cu-

74 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

rieux sur les troupeaux de moutons d'Angleterre & d'Espagne.

Suivant M. de Mante, on compte en Angleterre environ quarante-trois ou quarante-quatre millions de bêtes à laine; en Irlande vingt-un ou vingt-deux; en Ecoſſe dix à onze, en tout un peu plus de ſoixante & ſeize millions; il en eſtime le rapport annuel en argent de France à ſix francs au moins, c'eſt quatre cens cinquante-fix millions de produit total pour les moutons des trois royaumes.

En Eſpagne, les moutons qui produiſent la laine précieuſe ne ſe montent plus, dit-il, qu'à cinq millions, qui donnent environ ſept francs de produit par tête. Au total trente-cinq millions.

» Les troupeaux ſont de dix mille; un ſeul
 » homme en a le gouvernement; il faut pour
 » cela qu'il ſoit actif, fort vigilant, connoiſ-
 » ſeur en pâturages, & dans les maladies des
 » moutons; il faut en outre qu'il ſoit proprié-
 » taire de quatre ou cinq cens bêtes; il a un
 » pouvoir abſolu ſur ſes bergers qui ſont au
 » nombre de cinquante, c'eſt-à-dire, par mil-
 » liers de moutons avec autant de chiens.

» Ces moutons paſſent l'été dans les mon-
 » tagnes de Léon, de la Vieille-Caſtille &
 » de l'Arragon; ils paſſent l'hiver dans les plai-
 » nes des provinces les plus méridionales d'Eſ-
 » pagne. On compte cent cinquante lieues de
 » diſtance entre ces plaines & ces montagnes;
 » les moutons parcourent cette route en qua-
 » rante jours; elle eſt tracée par un uſage
 » immémorial & par les ordonnances.

Autrefois en Espagne, le *troupeau royal* étoit regardé comme un des plus précieux *joyaux de la couronne*. Il y avoit un *conseil du grand troupeau royal*, & un code d'immunités, privilèges, réglemens, prohibitions & loix pénales, qui formoit un volume de cinq cens pages in-folio.

Le *troupeau royal* n'existe plus, on l'a vendu peu-à-peu par portions. C'est sous le regne de Philippe I, qu'on se défit des quarante mille moutons qui restoient encore à la couronne. Mais le *conseil du troupeau royal* subsiste toujours depuis ce tems, quoique le roi n'ait plus une seule brebis en propre. C'est ce qu'assure M. de Mante, page 124.

On trouve dans son ouvrage, les dessins gravés de quatre charrues, deux au commencement, deux autres à la fin : on voit aussi dans le milieu celui d'une machine à couper les pailles & fourrages, avec le plan d'une bergerie très-dispendieuse.

La machine à couper la paille & les fourrages est usitée en Angleterre ; mais à l'inspection du dessin, le couteau nous paroît tourné dans le sens contraire à celui que l'on voit dans les fermes Angloises, entr'autres dans celle du célèbre M. Arbuthnot. Pour les charrues, on en trouve de cent especes dans les livres, & encore plus dans les campagnes ; chaque fermier riche & intelligent s'en fait construire plusieurs suivant ses goûts & ses besoins ; il est peu de cultivateurs qui n'en aient trois ou qua-

76 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

tre différentes pour les façons diverses qu'ils donnent à leurs terres.

(*Mercur de France.*)

MISCELLANEOUS state papers , &c. *Pieces mêlées relatives aux affaires d'état ; depuis l'an 1501 jusqu'à l'an 1726. 2 volumes in-4to.* Londres, chez Cadell.

C E qui a beaucoup contribué à décréditer plusieurs collections de ce genre , c'est que les éditeurs, par des motifs d'intérêt personnel , se sont plus attachés à grossir les volumes de leurs recueils, qu'à en choisir les matériaux ; mais on n'a rien à craindre ici de semblable ; & le nom du lord Hardwicke, éditeur de cette collection, suffit pour donner une idée avantageuse des morceaux qu'il y a rassemblés. Le premier article, extrait de la collection de Harley, contient des détails sur la réception de Catherine, femme d'Arthur, prince de Galles, & peut servir de pendant à la description du *champ de drap d'or*, que l'on conserve au château de Windsor.

Le second article tiré de la même collection, est une lettre originale de Thomas Leigh, un des visiteurs des monastères, adressée à Thomas Cromwell, garde du petit sceau. Cette lettre est curieuse par la peinture fidelle qu'elle contient de la licence des mœurs à cette époque.

L'article troisieme, aussi tiré de la collection de Harley, contient diverses dépêches du conseil-privé, au duc de Norfolk, au marquis d'Exeter, & à sir Antoine Brown, relativement à la révolte qui éclata dans le Nord en 1536.

Suivent à l'article quatrieme deux lettres, l'une de Roger Ascham, célèbre grammairien, & l'autre de sir Richard Moryson, ambassadeur d'Henri VIII, à la cour de l'empereur Charles-Quint.

L'article cinquieme est le journal de l'évêque d'Ely & du vicomte Montagu, envoyés en ambassade à Rome l'an 1555. Ce fut la dernière que le S. Siege reçut de l'Angleterre, comme le noble éditeur l'observe. Ce journal, qui est tiré de la collection de Harley, contient diverses particularités curieuses sur l'Italie & les Italiens de ce tems-là.

L'article sixieme est composé de plusieurs lettres concernant Calais, dont la première est datée du 23 mai 1557. Il paroît par ces lettres que la négligence du ministère Anglois; fut cause de la perte de Calais & de Guynes, en laissant manquer ces deux places de munitions & du nombre de troupes nécessaire pour les défendre.

L'article septieme contient une suite de lettres de Nicolas Throckmorton, ambassadeur en France, qui forment un supplément précieux à celles qui ont déjà été publiées par le docteur Forbes.

L'article huitieme est une lettre fort curieuse

78 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

de M. Jones , à Sir Nicolas Throckmorton. Nous en extrairons ce qui a rapport au mariage projeté de la reine Elifabeth , avec le lord Robert Dudley , pour qui il paroît évidemment qu'elle avoit beaucoup d'inclination.

» Avec toute la diligence que j'ai pu faire ,
 » je ne suis arrivé à la cour que lundi au
 » soir vingt-cinq novembre ; j'ai remis le même
 » jour mes dépêches à M. le secrétaire , &
 » ayant été retenu par lui le lendemain , je n'ai
 » pu parler à S. M. que le mercredi au soir à
 » Greenwich , où elle vint coucher d'Eltham ,
 » après y avoir dîné & chassé toute la journée
 » avec divers mylords.

» Avant de lui parler , je fis part à M. le
 » secrétaire , le lendemain de mon arrivée , du
 » discours du lord de S. Jean , & de votre opi-
 » nion touchant la déclaration faite en France ,
 » ce que je mis par écrit à sa prière ; M. le se-
 » crétaire montra cela à la reine , comme
 » S. A. me le dit dans notre entretien , & une
 » troisième personne en eut connoissance , je
 » ne fais comment. Je vous raconterai toute
 » l'histoire , & vous pourrez faire vos con-
 » jectures en conséquence. J'eus occasion dans
 » cette conversation , de parler de la lettre
 » remise au roi & à la reine de France , en
 » faveur du comte d'Arran , & de ce que la
 » reine de France avoit dit que S. M. vouloit
 » épouser son écuyer. Le vingt-six novembre ,
 » tous les seigneurs du conseil dînèrent chez
 » l'ambassadeur d'Ecosse , qui leur donna une
 » fête distinguée. Je m'y rendis pour me pré-

» fenter aux mylords , & après que j'eus at-
 » rendu la moitié du dîner , mylord Robert se
 » leva , vint dans la cour , & m'envoya un
 » gentilhomme pour me prier de l'attendre , ce
 » que je fis après avoir communiqué le mes-
 » sage à M. le secrétaire. Etant venu à moi ,
 » il me demanda si la reine de France avoit
 » dit que S. M. vouloit épouser son écuyer ,
 » & il me dit qu'il avoit vu tout le détail de
 » vos négociations & votre correspondance ,
 » & que M. le secrétaire l'avoit assuré que la
 » reine de France avoit tenu ce propos. Je
 » répondis que je n'avois rien à dire sur cette
 » matière. Il me pressa si vivement , que je
 » ne pus nier que la reine de France eût dit
 » que S. M. vouloit épouser son écuyer. Ce
 » fut tout ce qu'il me dit , & il me pria de
 » ne pas faire connoître à M. le secrétaire le
 » sujet de notre entretien , ce dont je me suis
 » bien donné de garde ; je juge par-là que M.
 » le secrétaire n'a fait cette confidence qu'à la
 » reine , & que c'est d'elle que mylord Robert
 » l'a su. Le même soir , je parlai à M. Killi-
 » grew , & lui remis votre lettre ; il me dit
 » d'un air triste , à la fin de notre entretien ,
 » je pense vraiment que mylord Robert em-
 » portera le lievre , & qu'il aura la reine , à
 » quoi je ne répondis rien. J'ai cru à propos
 » de vous écrire toutes ces choses avant de
 » parler de mon entretien avec S. M.

» Le vingt-sept , je parlai à S. M. à Green-
 » wich à six heures du soir , & je lui fis part
 » de ce que les ambassadeurs d'Espagne & de

80 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» Venise & le marquis avoient dit, & de ce que
 » vous pensiez sur le concile général. Quand
 » j'eus fini la première partie de mon premier
 » discours : par ma foi, dit-elle, je pensois
 » bien cela, ce n'étoit pas la peine de vous
 » envoyer ici. Je lui dis que si cela avoit été
 » écrit en chiffre, cela auroit pu venir à la
 » connoissance de quelques autres personnes.
 » D'aucune autre, me dit-elle, que de mon
 » secrétaire, ou autrement on auroit pu se ser-
 » vir de mon propre chiffre. Quand je vins
 » à toucher de plus près au vif, j'ai déjà en-
 » rendu parler de cela, me dit-elle, & ce n'é-
 » toit pas la peine de vous faire partir avec
 » cette nouvelle. Je lui dis que votre zèle pour
 » son service étoit si grand, que vous vous
 » empressiez de donner avis à S. M. de tout
 » ce qui l'intéressoit, & que vous pensiez qu'il
 » ne falloit s'ouvrir sur de pareilles choses
 » qu'à elle-même. Quand je vins au point qui
 » touchoit son extraction, ce que j'exposai en
 » des termes aussi véhémens que le cas le ré-
 » queroit,.... elle rit & se tourna d'un côté
 » & de l'autre, & mit sa main sur son visage.
 » Elle me dit là-dessus, que ce point avoit été
 » discuté dans le pays, & que le résultat avoit
 » été contraire à ce que je lui rapportois....
 » Elle m'écouta très-patiemment, & cela, je
 » pense, parce que j'avois fait, avant de lui
 » parler, une longue protestation, que je crus
 » nécessaire, considérant combien mylord Ro-
 » bert étoit instruit. S. M. me promit *fidem*,
 » *taciturnitatem* & *favorem* ; j'éprouvai cette

» dernière par moi-même ; mais pour ce qui
 » vous concerne , elle ne fit pas une fois men-
 » tion de vous , excepté qu'elle me demanda
 » à deux reprises , si vous m'aviez dit de lui
 » déclarer tout cela , ce que je lui affirmai.
 » C'est tout ce que j'ai cru à propos d'écrire ,
 » touchant l'ambassadeur d'Espagne. Quant aux
 » discours de l'ambassadeur de Venise , elle dé-
 » clara qu'elle n'avoit rien découvert à aucun
 » ambassadeur ni à aucun autre , & que per-
 » sonne n'étoit instruit de ces matieres que son
 » secrétaire , qui étoit , me dit-elle , un homme
 » assez sage. Quand je lui redis les propres
 » termes , *veneficii & maleficii reus* , elle me les
 » fit répéter deux ou trois fois , & il me parut
 » que cela l'affectoit davantage que ce que je
 » lui avois rapporté de l'ambassadeur d'Es-
 » pagne. Quant à ce que je lui dis du marquis ,
 » elle crut bien la première partie concernant
 » son affection pour elle , mais à l'égard de la
 » dernière , concernant la promesse que S. M.
 » lui avoit faite de n'épouser aucun autre que
 » lui , elle m'affirma qu'il n'avoit jamais été
 » question entre eux de pareille chose. »

L'article suivant contient des lettres de Sir William Cecil & du comte de Bedford à sir Nicolas Throckmorton , tirées des papiers originaux qui sont en la possession du lord Hardwicke.

L'article dixième est une note relative à un conseil tenu à Greenwich en 1561 , par ordre de la reine sur une demande faite à sa majesté par l'ambassadeur d'Espagne , savoir que l'abbé

82 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

de Martinengo fût admis en Angleterre en qualité de nonce du pape. Cette piece est tirée de la bibliotheque des avocats à Edimbourg.

L'article onzieme est une lettre du comte d'Huntingdon au comte de Leiceſter, dont l'original ſe conſerve au Muſeum Britannique. Le comte ſe plaint dans cette lettre d'être ſuſpect mal-à-propos à la reine, à cauſe de ſes prétentions à la couronne d'Angleterre.

L'article douzieme contient des lettres de Marie, reine d'Ecoſſe, au duc de Norfolk, tirées de la collection du docteur Forbe, que le lord Hardwicke poſſede. Il obſerve dans une note que ce ſont des lettres d'amour & de politique, & à ce titre elles intéreſſeront doublement les lecteurs.

A l'article treizieme ſont des lettres de ſir Edouard Stafford, ambaffadeur en France après ſir Nicolas Throckmorton; & à l'article ſuivant eſt une lettre de la reine d'Ecoſſe à Charles Paget, dont il eſt fait mention dans la derniere édition, *in-4to.* de l'hiſtoire de Hume.

L'article quinzieme contient des dépoſitions faites contre la Reine d'Ecoſſe. On lit en tête la remarque ſuivante. *Cet expoſé des dépoſitions faites contre la reine d'Ecoſſe à Fotheringay, & des aveux poſtérieurs de ſes ſecrétaires à la chambre étoilée, eſt beaucoup plus complet que celui qu'on trouve dans l'hiſtoire de Camden ou dans le recueil des procès des criminels d'état; & le crime de conſpiration contre la vie d'Elizabeth dont Marie fut accuſée, paroît ſuffiſamment prouvé.*

L'article ſeizieme contient une lettre de ſir

Edouard Stafford, ambassadeur en France à la reine, & une autre du même au lord trésorier Burleigh. Il paroît par la première que l'ambassadeur Anglois avoit la confiance d'Henri III à un degré singulier, & cette lettre jette un jour nouveau à certains égards sur les sentimens & la conduite politique de ce prince.

L'article suivant est une relation écrite par le même ambassadeur, de la mort du duc de Guise & du cardinal de Lorraine, son frere, tués à Blois le 14 décembre 1588, & des événemens qui s'ensuivirent. Cette relation s'écarte en quelques points de celles du président de Thou & de Davila; mais elle n'est pas originale ni authentique. Elle est tirée cependant de la collection de Harley.

L'article dix-huitième contient des lettres écrites par lord Leicester & d'autres adressées à lui relativement à son administration dans les Pays-Bas. L'éditeur observe avec raison que Leicester y peint fortement son caractère passionné & vindicatif, mais avec plus de talens pour les affaires que Cambden & d'autres historiens ne lui en accordent. Cet article est terminé par deux lettres de sir Philippe Sidney au même.

L'article vingtième contient divers papiers relatifs à un traité particulier conclu avec l'Espagne sous le regne d'Elizabeth.

A l'article suivant sont des lettres de sir François Walsingham à sir Edouard Stafford, ambassadeur en France, où l'on voit que ce habile ministre étoit quelquefois exclu des se-

84 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

crets de la reine, particulièrement dans la négociation avec le duc de Parme, & qu'il fut sur le point de résigner.

L'article vingt-deuxième est une lettre de Henri Cusse, secrétaire du comte d'Essex, au secrétaire de la reine, Cecil, sur les instructions remises par le comte à l'ambassadeur du roi d'Ecosse, concernant les droits de ce dernier au trône d'Angleterre. Cette lettre dont le lord Hardwicke possède une copie authentique, a été écrite par Cusse après sa condamnation.

Viennent ensuite deux lettres de sir Dudley Carleton, depuis vicomte Dorchester, concernant la conspiration de sir Walter Raleigh; une lettre de M. Chamberlain à sir Dudley Carleton à Turin; & une lettre du comte de Buckingham à M. le secrétaire Winwood. Cette dernière est précédée d'un avertissement de l'éditeur que nous rapporterons, ainsi que la lettre elle-même. *Sir Walter Raleigh*, dit l'éditeur, *accusoit le roi Jacques d'avoir révélé le projet de son voyage à Gundomar. Le lecteur jugera jusqu'à quel point la lettre suivante confirme cette accusation. Winwood, qui étoit grand ennemi des Espagnols, doit avoir exécuté cette commission avec répugnance.* Voici la lettre du comte de Buckingham.

» M. j'ai montré à sa majesté votre lettre
 » & celle de sir Henri Worton qui y étoit
 » incluse; l'opinion de Sa Majesté, à l'égard de
 » l'avertissement qu'elles contiennent, est que
 » cette découverte est propre à unir le duc &
 » les Vénitiens plus étroitement ensemble, &
 » à procurer la paix avec l'Espagne à de meil-

» leurs conditions. Sa majesté voit par une
 » lettre qu'elle a reçue de l'ambassadeur d'Es-
 » pagne, que vous ne l'êtes pas encore allé
 » trouver pour lui faire part des arrangemens
 » pris par sa majesté pour le voyage de sir
 » Walter Raleigh; il faut donc que vous y
 » alliez le plutôt qu'il vous sera possible pour lui
 » communiquer les intentions de sa majesté sur
 » cette affaire. Je suis votre ami.

BUCKINGHAM.

L'article vingt-fixieme contient la correspon-
 dance du roi Jacques, du prince Charles & du
 duc de Buckingham. Cet article est composé
 de plus de cinquante lettres dont les originaux
 sont au Museum Britannique. En voici une du
 roi Jacques au prince & au duc.

» Mes chers enfans, je vous écris ce dix-
 » sept mars ma dernière lettre, que j'envoie
 » par mon vaisseau appelé *l'aventure*, à mes
 » deux enfans aventuriers que Dieu bénisse,
 » & pour commencer par lui, à *jove principium*,
 » je vous envoie, mes enfans, deux de vos cha-
 » pelains propres à cet objet, Mawe & Wrenn,
 » avec tous les ornemens nécessaires pour le
 » service de Dieu. Je leur ai donné pleine-
 » ment mes instructions, & j'espère qu'ils s'ac-
 » quitteront de leur ministère d'une manière
 » décente & conforme à la pureté de la pri-
 » mitive église, & même aussi rapprochée des
 » cérémonies Romaines, que cela peut se faire
 » légitimement, car j'ai toujours eu pour prin-
 » cipe de suivre l'église de Rome *usque ad*

86 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» *aras.* Je remets aux chapelains ci-dessus nom-
 » més le soin de vous instruire de toutes les
 » particularités relatives. Je vous envoie vos
 » robes de l'ordre ; vous n'oublierez pas de les
 » porter le jour de S. George , & de dîner
 » avec, si elles vous arrivent à tems , & je
 » prie Dieu que cela soit , car les Espagnols
 » verront de bon œil mes deux enfans dîner
 » avec ces robes. Je vous envoie aussi les bijoux
 » que je vous ai promis, quelques-uns des miens,
 » & ceux des vôtres qui valent la peine d'être
 » envoyés. J'envoie à mon enfant (*My Baby*)
 » pour présent à sa maîtresse, une belle croix
 » de Lorraine, qui n'est pas si riche qu'ancien-
 » ne , mais qui n'est cependant pas à mépriser
 » pour la valeur ; un beau miroir avec mon
 » portrait dedans , pour être suspendu à sa cein-
 » ture , & vous pourrez lui dire que je l'ai
 » fait enchanter par magie , de maniere que
 » toutes les fois qu'elle y regardera elle verra
 » la plus belle personne qui soit dans les états
 » de son frere ou dans ceux de votre pere ;
 » vous lui présenterez encore deux beaux dia-
 » mans longs enchassés en maniere d'ancre , avec
 » un beau diamant pendant qui y est attaché ;
 » vous lui donnerez un joli fil de perles ; vous
 » lui donnerez un colier de treize gros rubis
 » & de treize perles ; & vous lui donnerez un
 » ornement de tête de vingt-deux grosses perles
 » en poires ; & vous lui donnerez trois beaux
 » diamans pendans , le plus gros pour le porter
 » sur le front , attaché à une aiguille , & les deux
 » autres pour les porter aux deux oreilles ; &

» mon cher enfant aura pour porter lui-même,
 » deux beaux joyaux qui lui appartiennent....
 » Quant à toi, mon petit compere (*my sweet*
 » *Gossip*) je t'envoie un beau diamant à table,
 » que je t'aurois donné déjà si tu avois voulu
 » le prendre, pour porter à ton chapeau, ou
 » comme il te plaira ; & si mon enfant (*my*
 » *Baby*) veut épargner pour toi les deux longs
 » diamans en forme d'ancre avec le diamant
 » pendant ; ce fera un ornement très-convena-
 » ble à un amiral ; il a assez d'autres joyaux & de
 » plus précieux pour sa maîtresse Et main-
 » tenant pour la maniere dont mon enfant pré-
 » sentera ses joyaux à sa maîtresse, je l'en laisse
 » le maître, en prenant l'avis de Steenie & de
 » mylord de Bristol ; seulement, je ne vou-
 » drois pas les présenter tous à la fois, il vau-
 » droit mieux les donner à différentes occa-
 » sions, & je voudrois qu'on gardât les plus
 » rares & les plus riches pour les derniers.
 » J'ai aussi envoyé quatre autres croix de
 » moindre valeur, avec un grand diamant en-
 » châssé dans un anneau, que vous donnerez
 » en présent aux seigneurs suivant leur qua-
 » lité ; mais j'envoyerais sur la flotte divers au-
 » tres joyaux pour faire des présens.... Vous
 » voyez que tant que je suis privé de la con-
 » solation de converser avec mes enfans, je
 » suis forcé de m'entretenir avec eux par de
 » longues lettres, & je m'en fais un plaisir.
 » Dieu vous bénisse, mes chers enfans, &
 » vous accorde, après un heureux voyage, un
 » heureux retour dans les bras de votre cher
 » papa. &

JACQUES, Roi, &c.

88 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Les expressions *my sweet Boys, Baby, Gossip, Dear Dad*, qu'on trouve dans cette lettre, & qui y sont assez souvent répétées, peuvent faire juger les lecteurs qui savent l'Anglois, du ton puérile de cette correspondance ; ce qui est encore plus ridicule & moins excusable, c'est la basse flatterie de Buckingham, qui finit toutes ses lettres aux jeunes princes par cette formule servile *your humble slave and dog*.

L'article suivant, qui est le dernier du volume, contient plusieurs lettres du lord Bristol, le même dont il est parlé dans la lettre du roi Jacques, & est terminé par un morceau curieux, où l'on trouve entre autres choses le détail de toute la magnificence que Buckingham étala à Paris en 1625, lorsqu'il y vint chercher la reine Henriette-Marie, sœur de Louis XIII.

L'éditeur ajoute à ce volume un supplément qui renferme une lettre de Richard III, à l'évêque de Lincoln ; une lettre du comte de Leicester à la reine Elisabeth, & différentes lettres des commandants de la flotte Angloise, qui sont relatives à la fameuse *Armada*.

Le premier article du second volume contient des lettres du roi Charles I, du lord Carlisle, & du secrétaire Conway, au duc de Buckingham, tirées de la collection de Harley. L'éditeur a mis en tête de ces différentes pièces des remarques très-judicieuses. Il observe que Charles écrivoit beaucoup mieux que son pere, & qu'il paroît par ce qu'il dit dans ses lettres, de ses brouilleries avec la reine, que celle-ci ne prit de l'ascendant sur son mari qu'a

près la mort de Villiers. La lettre suivante de Charles au duc de Buckingham, prouvera la justesse de cette observation.

» Vous savez avec quelle patience j'ai sup-
 » porté les mauvaises façons de ma femme; je
 » croyois que cela provenoit d'insinuations étran-
 » geres, plutôt que de son mauvais naturel, &
 » vous m'aviez persuadé que mes bons traite-
 » mens à son égard feroient cesser notre mé-
 » fintelligence. Je souhaite de ne m'être pas
 » trompé dans mon opinion, mais je suis sûr
 » que vous vous êtes trompé dans la vôtre;
 » car j'éprouve tous les jours des effets plus
 » sensibles des mauvais offices qu'on nous rend,
 » mes bonnes façons ne pouvant absolument
 » rien gagner. La nécessité me force à vous
 » confier ces particularités; car c'est un soula-
 » gement au chagrin que d'en faire confidence
 » à un ami. Comme j'ai beaucoup d'obliga-
 » tion à ma belle-mere (sachant bien que la
 » conduite de ma femme n'est point venue à
 » sa connoissance, & qu'elle est contraire à ses
 » avis) je ne voudrois prendre aucun parti fâ-
 » cheux à l'égard de sa fille, sans lui faire part
 » de mes raisons, & de la nécessité qui m'y
 » contraint; c'est donc vous que j'ai choisi pour
 » cela, parce que vous pourrez rendre témoi-
 » gnage mieux que toute autre que j'ai été
 » forcé à prendre ce parti, puisque ce sont
 » vos avis principalement qui m'ont retenu jus-
 » qu'à présent. Vous avertirez donc ma belle-
 » mere, que je suis déterminé à éloigner tous
 » les instrumens des divisions qui existent en-

90 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» tre sa fille & moi, n'y ayant aucun de ses
 » domestiques qui ne soit coupable d'avoir
 » contribué à ces brouilleries de manière ou
 » d'autre; je serois charmé qu'elle trouvât un
 » moyen de les faire revenir de leur plein
 » gré; si cela n'est pas possible, j'espere qu'on
 » ne pourra pas me blâmer de suivre en cette
 » occasion l'exemple de l'Espagne & de la Sa-
 » voie. Je te demandé une prompte réponse
 » sur cette affaire, car les délais ne font qu'em-
 » pirer le mal. Je suis votre tendre, fidele &
 » constant ami, *Charles*, roi.

L'article deuxieme est une correspondance entre M. de Vie, le duc de Buckingham, sir William Beecher & lord Conway, concernant l'expédition de l'isle de Rhé.

L'article troisieme contient des papiers relatifs à un traité secret avec les Flamands. Aucun des nombreux historiens de Charles I n'a parlé de cette négociation, dont l'objet étoit fort au-dessus des forces de ce monarque, & qui en conséquence n'a point eu de suite.

A l'article quatrieme sont rassemblés divers papiers qui contiennent quelques détails sur les troubles d'Ecosse, depuis l'an 1637 jusqu'à l'an 1641 inclusivement. Une partie de ces papiers est tirée des archives de la famille Hamilton. Nous citerons le journal des conférences tenues près de Berwick, pour la pacification, qui est particulièrement intéressant, en ce qu'il fait connoître les dispositions & les vues des différens partis à cette époque.

CONSEIL tenu dans la tente de son excellence, le lord général le 11 juin 1639, en présence de Sa Majesté, entre le lord général, le comte d'Essex, le comte d'Holland, le comte de Salisbury, le comte de Berkschire, M. le trésorier, M. le secrétaire Coke, le comte de Rothes, le comte de Dumfermline, lord Loudon, le Sheriff de Tiviotdale.

» Tous les commissaires étant assemblés dans
 » la chambre du conseil, le lord général com-
 » mença à parler. Sur ces entrefaites, Sa Ma-
 » jesté arriva tout-à-coup, sans être attendue
 » des commissaires Ecoffois; ils étoient assis
 » tous les quatre d'un côté tournant le dos à la
 » porte de la tente; Sa Majesté passa au milieu
 » d'eux sans les regarder, & ils ne s'agenouil-
 » lerent pas, seulement le comte de Rothes fit
 » un mouvement comme s'il avoit voulu bai-
 » ser la main du roi; mais Sa Majesté s'étant
 » assise à l'autre extrémité de la table, tous
 » les commissaires se tinrent debout. Le roi fit
 » sortir de la chambre tous ceux qui n'étoient
 » pas commissaires, nommément le lord mar-
 » quis d'Hamilton, le lord duc de Lenox, &
 » quelques autres lords qui accompagnoient Sa
 » Majesté; alors il dit ce qui suit, autant que
 » quelques-unes des personnes présentes ont pu
 » le retenir de mémoire.

» *Le roi.* Milords, vous ne pouvez qu'être
 » étonnés de me voir arriver ici d'une ma-
 » nière si inopinée; je me ferois épargné à

92 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» moi-même cette démarche , si je n'avois à
 » m'éclaircir de l'accusation calomnieuse qu'on
 » m'intente d'avoir fermé les oreilles aux jus-
 » tes plaintes de mon peuple d'Ecosse ; ce que
 » je n'ai jamais fait & n'entends jamais faire.
 » Mais, d'un autre côté, j'attends des Ecoffois
 » qu'ils agiront à mon égard en sujets fideles,
 » & dans ce cas ils me trouveront toujours
 » prêt à leur accorder leurs justes demandes.

» *Le comte de Rothés.* Le comte de Rothés
 » fit à cette déclaration une réponse, mais à
 » voix si basse qu'on avoit peine à l'entendre à
 » une certaine distance. Tout ce qu'on put
 » saisir en général de son discours, c'est que
 » c'étoit une justification de leur conduite.

» *Le roi.* Mylord, vous prenez une mauvaise
 » voie en cherchant à justifier vos actions :
 » car quoique je ne sois pas venu ici dans le
 » dessein d'aggraver vos offenses, mais plutôt
 » dans l'intention de leur donner la couleur
 » la plus favorable dont elles soient suscepti-
 » bles, & de terminer les différends; cependant,
 » si vous insistez sur votre justification, je ne
 » commanderai qu'où je suis sur d'être obéi.

» *Le comte de Rothés.* Nous ne sommes pas
 » venus ici pour justifier nos actions, ni pour
 » capituler, mais pour nous soumettre à la
 » censure de votre Majesté, si tant est que nous
 » ayons fait quelque chose de contraire aux
 » loix & aux coutumes de notre pays:

» *Le roi.* Je n'ai jamais pris sur moi de met-
 » tre fin à aucun différend, que lorsque les
 » deux parties ont commencé d'abord par se

» soumettre à ma censure; si vous le faites,
 » je vous rendrai justice suivant l'étendue de
 » mes lumieres, sans partialité.

» *Le comte de Rothes.* Notre religion & no-
 » tre conscience sont intéressées dans cette af-
 » faire & doivent être soumises à un autre
 » examen. Outre cela, nous n'avons pas le
 » pouvoir de rien conclure par nous-mêmes,
 » nous ne pouvons qu'instruire nos commet-
 » tans des propositions qu'on nous fera.

» *Le roi.* Si vous n'avez pas le pouvoir de
 » soumettre cette affaire à mon jugement, con-
 » tinuez votre justification.

» *Le comte de Rothes.* C'est ce que nous dé-
 » sirons, afin que par-là les sujets des deux
 » royaumes, puissent connoître la vérité dans ce
 » qui nous concerne; car vous ne savez pas
 » la raison de nos actions, ni nous celle des
 » vôtres.

» *Le roi.* Je suis sûr que vous ne serez ja-
 » mais capables de justifier toutes vos actions;
 » la meilleure voie étoit donc de vous en rap-
 » porter à ma parole, & de soumettre le tout
 » à mon jugement.

» *Le comte de Rothes.* Nous avons raison de
 » désirer une entière liberté pour notre justi-
 » fication publique, voyant que notre cause
 » a éprouvé tant d'injustice dans le commen-
 » cement & dans la suite de cette affaire.

» *Lord Loudon.* Puisque la voie de la justi-
 » fication déplaît à votre Majesté, nous y re-
 » noncerons; car notre but n'est autre que
 » d'avoir la liberté de cette religion que votre

94 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» majesté & votre royaume professent, & de
 » prévenir toutes les innovations contraires aux
 » loix du royaume, & toute altération dans
 » cette religion que nous professons. Nous
 » voyant privés de cette liberté, nous avons
 » pris un parti nécessaire, mais sans cesser de
 » nous comporter comme de loyaux sujets;
 » & comme nous devons rendre compte au
 » maître du ciel, notre seul désir est, que
 » tout ce qui est point de religion soit jugé
 » par la pratique de l'église établie dans ce
 » royaume; en cela nous cherchons d'abord la
 » gloire de Dieu.

» *Le roi.* Ici Sa Majesté interrompit cette
 » longue déclaration, en disant qu'elle ne ré-
 » pondroit à aucune proposition, & qu'elle n'en
 » recevroit que par écrit.

Alors ils s'affirent à un des côtés de la ta-
 ble, & ils écrivirent la requête suivante.

*Humbles prieres des sujets de Sa Majesté, en
 Ecosse.*

*Premièrement, nous demandons humblement;
 qu'il plaise à Sa Majesté de nous assurer que les
 actes de la dernière assemblée tenue à Glasgow,
 par ordre de Sa Majesté, seront ratifiés par le pro-
 chain parlement, qui se tiendra à Edimbourg le 23
 juillet, la tranquillité de l'église & du royaume s'op-
 posant à une plus longue prorogation.*

*Secondement, qu'il plaise à Sa Majesté, en consé-
 quence de son tendre attachement à la religion &
 aux loix, de déclarer & d'assurer que sa volonté*

est que toutes les affaires ecclésiastiques soient décidées par l'assemblée de l'église, & les affaires civiles par le parlement, & que pour l'honneur de Sa Majesté & le maintien de la paix & du bon ordre parmi ses sujets, en cas d'absence de Sa Majesté, ces assemblées se tiennent à des tems réglés, une fois en deux ou trois ans.

Troisièmement, pour accélérer une heureuse pacification, & assurer la tranquillité des sujets de sa majesté, nous demandons humblement que Sa Majesté rappelle ses forces de terre & de mer; que toutes les personnes, vaisseaux & biens arrêtés soient relâchés & garantis contre une future invasion, & que toutes personnes excommuniées, incendiaires, & coupables d'avoir répandu des calomnies contre le royaume (qui ont causé ces troubles par méchanceté & par des motifs d'intérêt personnel) soient rendues pour subir la censure & la punition qu'elles ont méritées; & encore quelques autres points nécessaires pour parvenir à cette heureuse pacification.

Comme ce sont là nos humbles prières, notre plus grand déplaisir est que la colere de Sa Majesté ait été provoquée contre nous, ses sujets les plus humbles & les plus attachés; & après une gracieuse assurance de la part de Sa Majesté de conserver notre religion & nos loix, nous nous ferons une joie de donner aux autres l'exemple de l'obéissance civile & temporelle qu'on peut exiger ou attendre de loyaux sujets,

*» Le roi. Cette requête ayant été présentée
 » & lue, Sa Majesté dit qu'elle ne pouvoit pas
 » y répondre sur le champ; ajoutant, vous*

96 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» avez exposé ici vos demandes , comme si vous
 » disiez , donnez-nous tout ce que nous désirons ;
 » si vos desirs n'ont d'autre objet que le maintien
 » de votre religion & des loix établies , je n'ai ja-
 » mais eu d'intentions contraires. Sa Majesté ajouta
 » encore que leurs propositions étoient un peu
 » trop dures au commencement.

» *Lord Loudon.* Nous prions votre Majesté ;
 » de prendre les objets de notre requête dans
 » le sens le plus favorable.

» *le roi.* Je proteste que je n'ai pas inten-
 » tion de vous surprendre , mais en même tems
 » je vous prie de considérer que vous tenez
 » trop fermement à vos propositions. Ici Sa Ma-
 » jesté protesta encore qu'elle n'entendoit pas
 » faire la moindre altération dans leurs loix &
 » dans les points de leur religion établis par
 » l'autorité souveraine. Je ne veux point , dit-
 » il , porter la moindre atteinte à vos loix par
 » ma prérogative , mais enfin la question est de
 » savoir qui jugera du sens de ces loix ? Sa
 » Majesté observa encore que leurs prétentions
 » étoient belles ; mais qu'il n'en étoit pas de
 » même de leurs actions.

» *Le comte de Rothes.* Nous désirons d'être
 » jugés par le texte écrit des loix. Ici il se
 » mit à justifier l'assemblée tenue à Glasgow.

» *Le roi.* Vous ne pouvez pas attendre de
 » moi la ratification de cette assemblée , puis-
 » que les membres n'ont pas été élus légale-
 » ment , & que le choix n'en a pas été libre.

» *Le comte de Rothes.* On n'a rien fait dans
 » cette assemblée qui ne fût conforme à la cons-
 titution

» titution de l'église. Il ajouta que les diffé-
 » rends sur la religion ne pouvoient être termi-
 » nés que par de pareilles assemblées de l'é-
 » glise.

» *Le roi.* Cette assemblée n'étoit ni libre ni
 » légale, par conséquent ce qui s'y est passé
 » ne peut pas l'être. Mais quand je dis une
 » chose & vous une autre, qui nous jugera ?

» *Le comte de Rothes.* Le journal de cette as-
 » semblée sera mis sous les yeux de votre Ma-
 » jesté; elle n'y trouvera rien de statué qui ne
 » doive être soutenu par d'autres assemblées gé-
 » nérales.

» *Lord Loudon.* Ici lord Loudon commença
 » à parler de la nature de cette assemblée, di-
 » fant que dans chaque paroisse il y a un prêtre
 » & un des plus anciens laïques qui doit être
 » joint au ministre dans chaque assemblée. Il
 » ajouta que cet ordre étoit établi depuis la ré-
 » formation, qu'il est recommandé dans le *livre*
 » *de discipline* qui est authentique de lui-même, &
 » qui a toujours été reçu comme tel sans avoir eu
 » besoin de la confirmation du parlement, ayant
 » toujours été suivi comme faisant loi, quoiqu'il
 » n'ait pas reçu cette sanction.

» *Le roi.* Le *livre de discipline* n'a jamais été
 » ratifié par le roi ni par le parlement; mais
 » il a toujours été rejeté par eux. En outre
 » il n'y a jamais eu dans aucune assemblée au-
 » tant d'anciens laïques que dans celle-là.

» *Le comte de Rothes.* Il s'est trouvé d'anciens
 » laïques dans toutes les assemblées, & il y en
 » a eu quelques-unes où il s'est trouvé plus

98 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» de ceux-ci que d'ecclésiastiques. Et dans cette
 » assemblée, chaque ancien laïque étoit assez
 » bien instruit pour donner son avis sur quel-
 » que point qu'on pût agiter.

» *Le roi.* Il me paroît très-ridicule d'affirmer
 » avec tant de confiance, que des hommes
 » sans lettres étoient en état de décider sur
 » des articles de foi & de religion. Cependant,
 » ajouta Sa Majesté, cela étoit très-conforme à
 » leurs dispositions; car par ce moyen ils pou-
 » voient se choisir leur religion.

» *Lord Loudon.* Ici ce lord entama divers rai-
 » sonnemens pour justifier cette assemblée, af-
 » surant qu'elle avoit le pouvoir de punir cer-
 » taines fautes. Le roi le réfuta d'une manière
 » très-solide, & si les raisons avoient suffi pour
 » les convaincre, ils auroient été convaincus.
 » Mais le tems se passant, lord Loudon demanda
 » à Sa Majesté sur quels principes ils pourroient
 » établir la suite de leur négociation.

» *Le roi.* Demandez le pouvoir de me faire con-
 » noître entièrement ce que vous désirez, avec
 » vos raisons. Déclarez aussi que vous ne désirez
 » autre chose que le maintien de vos loix &
 » de votre religion, que vous reconnoissez ma
 » souveraineté, & que vous ne voulez vous
 » écarter en rien de l'obéissance civile & tem-
 » porelle que vous me devez.

» *Lord Loudon.* Nous prions votre Majesté
 » de nous donner une note pour nous servir
 » de règle.

» *Le roi.* Ce n'est pas à moi de vous donner
 » cela, c'est à vous de me dire ce que vous
 » désirez.

Lord Loudon. Nos défirs font de jouir de
 » nos libertés fuivant les loix.

» *Le comte de Rothes.* Alors ce comte offrit
 » de prouver qu'il n'y avoit eu rien de con-
 » traire aux loix dans cette afsemblée générale.

Lord Loudon. A la fin ce lord, par ordre de
 » Sa Majesté, dressa une note contenant que
 » leur désir étoit de jouir de leur religion &
 » de leur liberté, fuivant les loix ecclésiastiques
 » & civiles du royaume, &c.

» *Le roi.* J'ai parlé dans toute cette séance à
 » mon désavantage, car tout ce que je dis, je suis
 » obligé de le tenir; mais vous êtes hommes
 » d'honneur; & vous êtes aussi obligés de
 » souscrire aux conditions que vous acceptez,
 » quand même les autres les refuseroient.

» Alors, la matinée du jeudi ayant été
 » fixée pour une seconde conférence, Sa Ma-
 » jesté retourna à son pavillon pour dîner. Son
 » Excellence traita les commissaires. Après le
 » dîner il n'y eut aucun débat public; il y eut
 » seulement quelques pourparlers particuliers
 » entre les différentes parties, & une heure
 » environ après le dîner, les commissaires Ecos-
 » sois partirent pour se rendre à leur camp à
 » Dunce.

» La note qu'on a dit que le lord Loudon
 » avoit dressée, fut présentée le même jour
 » onze juin.

*Memorandum écrit de la propre main du lord
 Loudon.*

Déclarer que nous ne demandons autre chose

100 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

*que de jouir de notre religion & de la liberté ;
suivant les loix ecclésiastiques & civiles des états
de Sa Majesté.*

Montrer par des preuves suffisantes que nos prétentions ne vont pas au-delà ; ne pas insister sur les points susceptibles de discussion ; & assurer humblement Sa Majesté de l'étendue de notre obéissance civile & temporelle , telle qu'elle peut l'exiger ou l'attendre de bons & loyaux sujets.

» Le jeudi suivant cette note eut pour réponse que Sa Majesté ayant reçu le 11 juin,
» un court exposé des points généraux & des
» bornes de leurs demandes , leur déclaroit
» gracieusement , que si leurs désirs se bornoient à jouir de leur religion & de la liberté , suivant les loix ecclésiastiques & civiles de son royaume d'Ecosse , non-seulement
» elle y consentoit , mais qu'elle les protégeroit
» de tout son pouvoir dans la jouissance de
» l'une & de l'autre ; & que s'ils n'insistoient
» que sur les choses qui pouvoient être soutenues , elle condescendrait volontiers à leurs
» désirs , pourvu qu'en même tems ils eussent
» pour elle l'obéissance civile & temporelle
» qu'elle avoit droit d'exiger & d'attendre de
» bons & loyaux sujets , &c.

Le résultat de ces conférences fut celui de presque toutes les négociations en pareille circonstance ; les deux partis finirent par se battre. Cependant , quoique la rupture vint de la part des Ecossois qui refusèrent de souscrire aux conditions raisonnables que sa Majesté leur offroit , il paroît par un des papiers contenus

dans cet article, qu'ils se trouvoient alors également dénués d'armes & d'argent. On y voit qu'un des principaux lords du *Covenant*, ne put pas trouver à emprunter deux cens cinquante livres sterling, en offrant son billet & deux sûretés.

L'article cinquieme contient deux papiers tirés de la collection de Harley, relatifs à la révolte du duc de Monmouth. On peut observer que le noble éditeur a passé sur le regne de Charles II, cette partie de l'histoire d'Angleterre ayant été suffisamment éclaircie dans ces derniers tems, par les pieces authentiques que sir John Dalrymple & M. Macpherson ont publiées.

A l'article suivant sont des extraits de différentes lettres du roi Guillaume relatives au traité de partage.

L'article septieme contient les papiers du lord Somers, qui sont en la possession du lord Hardwicke. Ces manuscrits précieux pouvoient former autrefois plus de six volumes in-4to. Mais la plus grande partie fut brûlée dans l'incendie de *Lincoln'sinn* en 1772, & M. Charles Yorke, à qui cette collection appartenoit alors, n'en put sauver qu'une petite quantité, qu'il fit relier ensuite en un volume in-folio. Le premier de ces papiers contient des notes sur ce qui se passa dans la *convention* le jour qu'on agita dans la chambre des communes, la question relative à l'abdication du roi Jacques. Mais nous ne pouvons insérer ici ce morceau, à cause de son extrême longueur. Le

402 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

reste consiste en lettres qui sont pour la plupart du lord Somers.

L'article huitieme contient des pieces relatives à l'administration du lord Oxford & au traité d'Utrecht. Dans l'espece d'introduction qui precede cet article, on lit l'anecdote suivante sur la reine Anne.

» La reine Anne présidoit fréquemment aux
» délibérations du cabinet, & le lord Boling-
» broke a assuré à un grand ministre dont l'é-
» diteur tient cette particularité, que ce fut
» elle-même qui proposa les fameuses ordon-
» nances coercitives au duc d'Ormond. Lord
» Bolingbroke a déclaré positivement au même
» ministre, qu'il n'en avoit rien appris, & que
» dans le premier mouvement de sa surprise,
» il fut prêt à proposer des objections contre
» ces ordonnances; mais que lorsque la reine
» eut signifié ses intentions aux lords, elle fit
» un signe avec son éventail en le portant à
» sa bouche, ce qu'il savoit qu'elle ne faisoit
» jamais que lorsqu'elle étoit entièrement déci-
» dée sur un objet; il acquiesça donc malheu-
» reusement pour lui & pour son pays, à la
» résolution de la reine. Il faisoit entendre, en
» racontant ce fait, que cet avis avoit été sug-
» géré à Sa Majesté par le lord Oxford. Sir
» William Temple observe avec beaucoup de
» raison dans ses mémoires, sur un fait sem-
» blable, que quand les princes assemblent leurs
» conseillers, ce doit être avec la résolution
» d'écouter ce qu'ils ont à dire, avant de
» prendre aucune résolution définitive, & que

» d'avoir des conseillers qui ne donnent point
 » de conseils, c'est une très - grande faute en
 » matiere de gouvernement.

A l'article neuvieme on trouve divers papiers relatifs à l'ambassade du lord Stair en France, les originaux desquels sont en la possession du lord Hardwicke. L'article dixieme contient deux lettres qui ont rapport à la même ambassade; & peut être regardé comme le supplément du précédent.

Le onzieme & dernier article est composé de quatre lettres, les trois premieres de M. Robinson, depuis lord Grantham, à M. Delafaye, & la dernière de M. Keen à M. Robinson.

Au mérite d'avoir présenté au public dans un très-bon ordre des pieces intéressantes pour l'histoire, l'éditeur réunit celui d'en avoir rendu l'intelligence plus facile & la lecture plus agréable par un grand nombre d'observations & de notes instructives. Il reconnoît dans sa préface qu'il a reçu beaucoup de secours dans son travail, de M. le docteur Douglas, habitué de S. Paul de Londres.

(*Critical Review.*)



BIBLIOTHEQUE générale des écrivains de l'ordre de St. Benoît , patriarche des moines d'Occident , contenant une notice exacte des ouvrages de tout genre , composés par les religieux des diverses branches , filiations , réformes & congrégations de cet ordre , sous quelque dénomination qu'elles soient connues ; avec les dates des tems où ces ouvrages ont paru , & les éclaircissmens nécessaires pour en faire connoître les auteurs. Par un religieux bénédictin de la congrégation de St. Vannes , membre de plusieurs académies. Tomes III & IV. A Bouillon , de l'imprimerie de la société typographique ; & se trouve à Paris , chez Esprit , libraire au palais royal. 1778.

Nous avons déjà fait connoître les deux premiers volumes de cette intéressante collection. (*) Ceux que nous annonçons aujourd'hui ne sont pas indignes des précédens. Le troisieme contient : 1^o. les lettres S—Z du dictionnaire ; 2^o. la regle de St. Benoît , traduction nouvelle , avec le latin à côté ; 3^o. les lettres A—C du supplément , auquel nous avons

(*) Journal de juillet 1778 , page 136.

dit que l'auteur travailloit d'après de nouveaux mémoires qui lui étoient parvenus durant le cours de l'impression des deux premiers volumes ; mémoires reçus trop tard pour que les articles qu'ils contenoient pussent être placés à leur rang dans le corps de l'ouvrage. Quoiqu'il arrive rarement qu'une première édition soit accompagnée d'un supplément, l'auteur n'a pas cru devoir le réserver pour une seconde ; parce que son objet étoit de rendre cette bibliothèque aussi complète qu'il seroit possible. Il y a réussi jusqu'à un certain point ; mais tel est le sort de tous les dictionnaires : quelque bien faits qu'ils soient, quelque exactitude qu'on y apporte, ils laissent toujours quelque chose à désirer : *Curtæ nescio quid semper abest rei*. En effet, à moins de n'avoir, comme les Mabil lon, les Montfaucon, &c. &c. fait plusieurs voyages littéraires, compulsé toutes les anciennes archives, tous les vieux cartulaires, secoué la poussière des diverses bibliothèques de l'Europe, tant publiques que particulières, & même, à moins, dirons-nous, de n'avoir encore autant de correspondans exacts & fideles qu'il y a de maisons religieuses des différens régimes de l'ordre de St. Benoît, il est presque impossible que dans un ouvrage tel que celui-ci, il n'y ait des omissions involontaires ; & c'est ce qui doit faire savoir gré à l'auteur de s'être hâté de donner un supplément très-étendu à son premier travail.

Nous avons dit que ce 3e. volume terminoit l'alphabet du corps de l'ouvrage, & que les ar-

106 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

ticles en étoient intéressans : pour le prouver, nous extrairons ceux de DD. François Aubert, Jean Sabbathier, Sainte-Marthe, Sarrazin, de l'abbé Suger, & de Dom Vailly.

Le premier de ces religieux étant abbé de Limoges (dans le siècle dernier) reçut un novice qui avoit exercé des charges de judicature, & pouvoit disposer de 12000 écus : avant de faire profession, cet ancien juge alla trouver le pere maître, & lui offrit cette somme; mais Dom Aubert lui répondit : *Mon frere, lorsque nous vous avons reçu, nous avons espéré que vous seriez un bon religieux; c'est tout ce que nous attendons de vous : étant dans le siècle, vous auriez été obligé par le devoir de votre charge, de secourir les malheureux; donnez cet argent à leurs veuves & aux pauvres.*

Dom Aubert fit une autre action bien digne d'être citée : on lui dit que c'étoit la coutume d'inviter à dîner les principaux habitans de la ville, aux fêtes de St. Benoît & de St. Augustin; il demanda combien on invitoit de personnes : une vingtaine, lui répondit-on. *Eh bien,* repliqua-t-il, *invitez vingt pauvres, qui, ces jours-là, viendront dîner avec nous.* Ce trait excita l'admiration de ceux mêmes à qui les pauvres furent préférés; &, sans doute, on n'en sera point surpris.

Dans le tems que la peste désoloit la Provence, Dom Sabbathier & Dom de la Gorée allèrent offrir leurs services à M. de Vintimille, archevêque d'Aix, pour prendre soin des pestiférés. L'un & l'autre, admis dans les infirme-

ries, se consacrerent au service des malades avec le zèle qu'inspire la charité la plus ardente. On voyoit D. Sabbathier & trois autres de ses confreres par-tout où le besoin des malades & la contagion les appelloient. Dom Sabbathier survécut seul, quoique s'étant apperçu que, malgré la présence continuelle de la mort, il se commettoit des désordres horribles dans les hôpitaux, il en eût demandé la direction à M. l'archevêque, & que cette fonction l'exposât plus que n'avoit fait la premiere. De retour à Paris, Mme. d'Orléans, abbesse de Chelles, voulut le voir, & désira d'avoir une relation exacte de ce qui s'étoit passé en Provence durant cette affreuse calamité. Il obéit, & cette relation est regardée comme un chef-d'œuvre. On y lit un fait singulier : » Le 21 » mars, jour de la fête de St. Benoît, il ne » mourut aucun pestiféré dans toutes les infirmeries, & l'on n'y en apporta pas de la » ville «. Dom Sabbathier ne donne point ce fait pour un miracle ; mais il assure que tout le monde y fit attention, parce que c'étoit le seul jour de relâche qu'il eût eu depuis le commencement de la peste jusqu'au mois de juin.

Jamais religieux peut-être ne montra plus d'empressement que Dom Denys de Sainte-Marthe, à secourir les pauvres : peu content de ce qu'il leur faisoit donner par les officiers des monasteres soumis à sa direction, il leur distribuoit souvent ce qui lui étoit le plus nécessaire. On l'a vu se dépouiller de ses propres

habits, pour en revêtir des infortunés, & vendre les petits présens qu'on lui faisoit, pour leur en donner l'argent. Un jour, ému de la triste situation d'un pauvre, & n'ayant aucun moyen ordinaire de le soulager, il lui donna une médaille d'or, dont le souverain pontife lui avoit fait présent. De pareilles actions sont au moins aussi honorables pour ce bénédictin, que les divers ouvrages qu'il nous a laissés.

Dom Jean-Baptiste Sarrazin, mort en 1763, dans l'abbaye de St. Denys, est l'auteur d'une production intitulée : *Tractatus historico-dogmaticus de miraculis sanctissimæ eucharistiæ, sive annus eucharisticus, in duodecim classes distributus, in quo veritas corporis Christi in eucharistiâ tot miraculis stabilita & elucidata, quot sunt dies in anno, juxta methodum à Christo institutam & observatam*, 2 vol. in-4to. Dans ses observations sur cet ouvrage, Dom Prudent Maran s'exprime ainsi : » Un recueil des miracles opérés » par l'eucharistie depuis le commencement de » l'église jusqu'à présent, sera également pro- » pre à confondre les incrédules, & à fortifier » les fideles. L'exécution de ce dessein me pa- » roît digne de l'approbation de toutes les per- » sonnes bien intentionnées, tant à cause des » doctes recherches que l'auteur a été obligé » de faire, que par la distribution judicieuse » de tous ces faits en plusieurs classes, qui ren- » dra les choses plus agréables à lire, & plus » aisées à retenir ». Notre lexicographe remarque néanmoins, avec raison, qu'il y a beaucoup à retrancher & augmenter dans le traité

de D. Sarrazin, pour le rendre parfait; que *les miracles eucharistiques qui sont certains étant en très-grand nombre, il est fort dangereux d'y joindre, comme a fait l'auteur, ceux qui sont fabuleux, absurdes, incertains, &c. &c.*

L'abbé Suger (*), dont le nom est, depuis plusieurs siècles, cher à la France, dont il a fait le bonheur pendant l'absence de Louis-le-jeune, que l'enthousiasme & le fanatisme de ces tems malheureux engagèrent à former une croisade, l'abbé Suger s'opposa fortement à ce dessein. Louis-le-jeune, pour se venger de Thibaud, comte de Champagne, avoit mis la ville de Vitry en Perthois à feu & à sang (en 1143;) St. Bernard lui conseilla, pour expier ce crime, de faire une croisade en personne. L'abbé Suger essaya en vain de persuader le roi de se contenter d'y envoyer seulement des troupes; mais les conseils de St. Bernard étoient reçus comme des ordres du ciel; » il avoit, dit le » président Hénault, il avoit été donné à cet » homme extraordinaire de dominer les esprits; » simple moine de Clairvaux, il étoit plus puissant que l'abbé Suger, premier ministre de » France ». Il n'est donc pas étonnant que le patriote ait succombé sous l'enthousiaste prédicateur; mais ne pouvant retenir le roi dans ses états, dont il fut nommé régent, il s'ap-

(*) L'académie françoise a proposé son éloge pour sujet du prix d'éloquence qu'elle doit distribuer l'année prochaine.

pliqua à y rappeler ou maintenir l'ordre , & mérita d'être surnommé le *pere de la patrie*.

L'abbé Suger s'opposa encore à la répudiation d'Eléonor de Guyenne, femme de Louis-le-jeune. Il prévoyoit les malheurs que la restitution de la Guyenne & du Poitou alloit causer à la France, si Eléonor se remarioit. Il réussit à l'empêcher tant qu'il vécut ; mais après sa mort , Louis VIII , abandonné à lui-même , commit cette cruelle imprudence , dont les suites ont fait voir un roi d'Angleterre sacré roi de France à Paris.

Les clepsydes, dont l'invention remonte au regnes des Ptolémées en Egypte , étoient , comme l'on fait , très-usitées chez les anciens. Dom Charles Vailly, mort en 1726 , dans l'abbaye de Fécamp , qui s'appliqua sur-tout à la géométrie pratique , peut être regardé comme le restaurateur de ces horloges ; il en apperçut les défauts , & ne négligea rien pour les corriger ; après beaucoup d'expériences , il parvint à donner aux clepsydes le point de perfection où elles sont aujourd'hui.

Le quatrième volume de cette bibliothèque , contient le reste du supplément, depuis la lettrine D jusqu'à Z. Outre plusieurs articles intéressans , on y trouve un *appendix* qui complète , en quelque sorte , cette importante collection. Son savant & laborieux auteur n'a pas cru qu'il eût rempli son objet en donnant seulement la notice des ouvrages des Bénédictins connus ; il a voulu aussi ajouter à la fin du supplément une liste assez nombreuse des écrits

anonymes, soit imprimés, soit manuscrits, que l'on fait avoir été composés par des religieux de l'ordre, & qui sont conservés dans divers monasteres de l'Europe. Cet *appendix* est suivi de l'histoire de la formation de la société bénédictine littéraire établie en Allemagne par les soins de l'illustre D. Olivier Légi pont. On y trouve ensuite un abrégé du cérémonial monastique, & un traité très-profond & plein de recherches savantes, intitulé : *Asceticon, sive de origine vitæ monasticæ tractatus*. Cet ouvrage, qui n'est guere susceptible d'extrait, présente d'une maniere rapide l'histoire très-abrégée, mais complete, du monachisme, de ses commencemens, de ses progrès, des variations qu'il a éprouvées, &c. Ce volume est enfin terminé par une nomenclature générale de tous les auteurs dont il est fait mention dans les quatre tomes de cet ouvrage. Cette nomenclature est d'autant plus utile, que, comme il est souvent parlé du même écrivain, & dans le corps de l'ouvrage & dans le supplément; le lecteur verra d'un coup-d'œil, en la consultant, les divers lieux où il doit recourir pour s'instruire sur le religieux qu'il desirera de connoître.

Citons maintenant quelques articles qui puissent donner une idée du supplément.

L'article de D. Eustache de Beaufort, réformateur de l'abbaye de Sept-Fonts, nous présente tout ce que peut imaginer de plus austere la plus sévere abnégation de soi-même. Nommé, en 1654, abbé régulier de ce mo-

112 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

naftere , D. de Beaufort y trouva l'obfervance
 de Cîteaux très-relâchée ; » & cette vie étoit
 » celle qu'il aimoit alors ; mais , à l'exemple
 » de l'abbé le Bouthillier de Rancé , il com-
 » mença , en 1663 , à fe réformer lui-même ,
 » ainfi que fes religieux ; ce qu'il exécuta avec
 » fuccès , quelques dégoûts & quelques obfta-
 » cles qu'il eût à furmonter «. La premiere
 ferveur qui fe fait ordinairement remarquer
 dans une réforme naiffante , rendit bientôt cette
 communauté très-nombreufe. » Alors l'abbé de
 » Sept-Fonts fit des réglemens pour fa maifon ;
 » les principaux confiftent en la ftabilité dans
 » le monaftere , le travail des mains , le filence
 » perpétuel , l'abftinence de viande , de poiffons
 » & d'œufs , l'hofpitalité , l'exclufion des étu-
 » des , la privation de tout divertiffement &
 » de toute récréation , & en plufieurs autres
 » pratiques femblables à celles qui s'obfervent
 » à la Trappe. Cette abbaye eft construite d'une
 » maniere finguliere. La cuifine eft fituée au
 » milieu de cinq réfectoires , qu'on peut fervir
 » en même-tems fans en fortir. Ces cinq ré-
 » fectaires font celui des religieux , celui des
 » convers , celui des donnés , celui des infir-
 » mes & celui des hôtes. Le pain qu'on leur
 » donne eft fait de farine dont on n'a tiré que
 » le gros fon , & où il y a beaucoup plus de
 » feigle que de froment ; les cénobites ont
 » pour tout le jour trois onces de vin , parta-
 » gées en deux portions égales , qu'ils préten-
 » dent être la véritable *hémine* ordonnée par
 » la regle de St. Benoît. On leur fert à dîner

« un potage d'herbes où il n'entre que du sel
 » pour tout assaisonnement, un plat de légu-
 » mes & un autre de racines. Le sel & un peu
 » d'huile de noix ou de navette sont les seu-
 » les choses qui relevent le goût de ces mets
 » simples, qui sont tels que leur jardin les pro-
 » duit. Les jours qu'ils soupent, ils ont un mor-
 » ceau de fromage & une salade pour leur
 » portion. Les jours de jeûne de la règle, la
 » colation est de quatre onces de pain & un
 » peu de fruits crus ou secs; les jours de
 » jeûne de l'église deux onces de pain seule-
 » ment ». Tels sont ces moines; leur nombre
 étonne, vu l'austérité de la règle; ils sont plus
 de 150; & le zèle primitif, loin de s'affoiblir,
 paroît s'augmenter de jour en jour. L'abbaye
 du Val-des-Choux, ancien chef-lieu d'un ordre
 éteint en France, mais qui existe encore en
 Espagne & en Portugal, est aujourd'hui unie
 à Sept-Fonts. Située dans un désert affreux,
 environnée de hautes montagnes couvertes de
 bois, dans une vallée profonde & étroite, tout
 y présente l'horreur de la solitude la plus par-
 faite. » Le Val-des-Choux, dit l'auteur, sur-
 » passe encore en austérités & la Trappe &
 » Sept-Fonts; c'est-là, ajoute-t-il, que l'on voit
 » des hommes fatigués de leur existence, lassés
 » d'eux-mêmes, s'enterrer tout vifs ». Et c'est
 à D. Eustache de Beaufort que la société est
 redevable de ces outrages à la nature. Il mou-
 rut en 1709. N'eût-il pas mieux valu qu'il ne
 fût jamais né? *C'est n'être bon à rien que de n'é-*
tre bon qu'à soi, a dit un homme célèbre; ce

vers, qui est passé en proverbe, est applicable à toutes les folies par lesquelles une imagination sombre, ardente & exaltée défigure une religion simple & douce autant que sublime.

Si cet abbé a nui à la société politique autant qu'il l'a pu, en lui ôtant des membres qui peut-être lui auroient rendu des services signalés, voici un religieux qui, par ses découvertes en agriculture, s'est rendu cher à jamais à une province considérable de France. Dom Pierre Pérignon, né à Sainte-Menehould en Champagne, étudia la vigne, parvint à connoître parfaitement les propriétés & les variétés des différens ceps, le choix qu'il falloit faire du terrain, de l'aspect, &c., pour que chaque espèce de raisin fût mise à la place qui lui convenoit le mieux. Par une longue suite d'expériences, il assigna à chaque sorte, non-seulement le lieu où elle devoit être plantée pour mieux réussir au gré du vigneron, mais encore en quelles proportions devoient être mêlées les grappes des diverses espèces. La Champagne nomme, à juste titre, Dom Pérignon son bienfaiteur : » c'est lui qui a mis les vins » de cette province au point de délicatesse, » de crédit & de vogue où nous les voyons ; » & il a certainement rendu service à la France, en étendant cette branche de son commerce «.

Le nom de Dom Pérignon a causé une méprise singulière dans l'ouvrage d'un géographe célèbre & estimable à tous égards. En faisant

la description de la Champagne il nommoit les côteaux qui produisent le meilleur vin, & il mettoit en tête le vin du côteau Pérignon; c'est l'inverse de l'histoire du *Singe* & du *Dauphin* du bon La-Fontaine :

*Notre magot prit, pour ce coup,
Le nom d'un port pour nom d'un homme.*

Mais ce qui a pu induire en erreur ce géographe, c'est qu'après que Dom Pérignon eut communiqué sa façon de tailler, de provigner, &c., aux Champenois, lorsqu'on buvoit une bouteille exquise de vin de Champagne, on disoit : *C'est du vin de Pérignon*; » ce qui » peut, dit l'auteur, avoir trompé le géographe au point de ne lui faire voir dans le » cultivateur d'Auvillé qu'un grand & délicieux » vignoble ». Dom Pérignon ne s'est pas contenté de donner des leçons verbales sur la culture de la vigne; il a laissé un grand nombre de mémoires sur la manière de choisir les plants qui convenoient au sol, au climat, &c., sur la façon de les provigner, de les tailler, de faire & de gouverner les vins. M. Duhamel, dans son ouvrage de la culture de la vigne, a fait un grand usage des observations de Dom Pérignon. » Cet homme unique, dit l'auteur, conserva jusques dans une vieillesse dé- » crépite une délicatesse de goût si singulière, » qu'il discernoit, sans s'y méprendre, en goût- » tant un raisin, le canton qui l'avoit pro- » duit ». Cela prouve avec combien d'attention & de sagesse il avoit fait les expériences qui

116 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

l'ont rendu, pour ainsi dire, législateur en cette partie; il mourut en 1715.

» Il est beau d'aimer le corps dont on est
» membre, dit notre auteur; mais il est ridi-
» cule de l'exalter avec fadeur. C'est ce qu'a
» fait Dom Pierre Ludovisi, religieux du Mont-
» Cassin, dans un ouvrage imprimé à Venise
» au 15^{me}. siècle. Il y a ramassé tout ce que
» différens auteurs ont dit, bien ou mal, sur
» la célébrité de l'ordre de St. Benoît & sur
» l'abbé du Mont-Cassin. Parmi les titres que
» prenoit l'abbé de ce monastère, on trouvoit
» ceux de vice-chancelier de l'empereur & du
» St. empire en Italie, de chancelier des royau-
» mes des deux Siciles, de Jerusalem & de
» Hongrie; il avoit en propriété 300 mille
» ducats de revenu, deux principautés soumi-
» ses à sa juridiction & faisant partie de son
» domaine, deux duchés, 20 comtés, 25 vil-
» les fermées, 1440 bourgs, 250 châellenies,
» 23 ports de mer, 33 îles, 300 territoires,
» 2000 moulins, 6620 églises. « Tout cela a
un peu diminué, supposé que les choses fus-
sent ainsi du tems de Dom Pierre Ludovisi;
mais il suffit à la gloire de l'ordre de St. Be-
noît d'avoir pu, & même, à peu de choses
près, de pouvoir compter encore 37 mille
abbayes, 15 mille prieurés d'hommes, 25 mille
monastères de filles, 46 papes, 51 patriarches,
200 cardinaux, 1600 archevêques, 4600 évê-
ques & 56600 saints canonisés. *Et hæc tanta
magnalia vota paupertatis & humilitatis effecere.*

(*Journal encyclopédique.*)

L'ART de faire les crystaux colorés, imitant les pierres précieuses ; par M. FONTANIEU, intendant & contrôleur-général des meubles de la couronne, des académies royales des sciences & d'architecture. A Paris, de l'imprimerie de MONSIEUR. 1778.

M. Fontanieu, après avoir étudié & répété les procédés des chymistes qui l'ont devancé, n'a pas trouvé des résultats qui répondissent à ses espérances. Il a donc pris le parti de varier & de graduer ses expériences, & il est parvenu à faire constamment & invariablement les différentes compositions de verres colorés. Son mémoire est divisé en six parties. Dans la première, il traite de la préparation des fondans, propres à faire les crystaux colorés, qui imitent les pierres précieuses. Dans la deuxième, il fait connoître la nature des fondans, & le soin qu'exigent leurs préparations. Dans la troisième, il décrit la nature des matières qu'on emploie pour colorer le verre, & la manière de préparer les chaux métalliques destinées à cet usage. Dans la quatrième, il parle des couleurs employées dans la peinture en émail. Dans la cinquième, il donne la description du fourneau qu'il a employé, après avoir fait quelques observations sur les différens degrés de feu pour les pierres colorées. L'ouvrage

118 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

est terminé par une table des différentes pierres artificielles, des doses des fondans, & des matieres colorantes. On trouve à la fin de cette petite brochure une planche qui représente les plans, élévation & coupe du fourneau dont l'auteur s'est servi. Cet écrit fort court, mérite d'être lu tout entier par les curieux en ce genre, & n'est pas susceptible d'extrait. M. Fontanieu y donne des recettes nouvelles, comme celle du *fondant de Mayence*, ainsi appelé, parce qu'il a été trouvé par un médecin de cette ville, qui en fit part à l'électeur sous la condition du secret. L'auteur du petit traité dont nous rendons compte, a eu le moyen de se mettre dans la confidence, & il révèle très-honnêtement ce secret. Ce *fondant de Mayence* est une des plus belles compositions crySTALLINES que l'on connoisse.

M. Fontanieu nous annonce un ouvrage qu'il doit publier sur les couleurs dont on se sert pour peindre sur émail; aussi n'en dit-il qu'un mot en passant; mais ce mot est dicté par le desir d'être utile aux artistes, & de leur épargner des frais inutiles. » Ayant donné, dit-il, à M. Cartaut, peintre, de mes émaux » colorés, il les a trouvés assez beaux pour » les employer dans la composition du tableau » en émail, qu'il vient de terminer, & qui » est présentement dans le cabinet intérieur de » S. M. Il a dix-huit pouces de haut sur quinze » & demi de large, représentant le roi à cheval. M. Cartaut me dit que je lui épargnois » au moins vingt-cinq louis; j'en fus très-sur-

» pris ; car cela ne me revenoit pas à 12 liv.
 » Mais je connus par-là que ceux qui prépa-
 » rent ces couleurs rançonnent les peintres ;
 » c'est pourquoi je me fais un vrai plaisir de
 » donner la recette des fondans que j'ai em-
 » ployés. «

(*Gazette universelle de littérature ; journal*
de Paris.)

SCHOLA veritatis inquirendæ , &c. *Ecole pour*
la recherche de la vérité ; ouvrage composé sui-
vant la méthode de WOLF &c, par frere JOSEPH-ANTOINE VINCIGUERRA de Taormina,
philosophe de l'ordre des freres mineurs. In-8vo.
 Palerme , 1778 , de l'imprimerie d'André
 Rapettri.

L'Objet principal de la logique , étant de
 diriger l'esprit humain dans la recherche de
 la vérité , il semble que la méthode analyti-
 que est la plus naturelle pour traiter cette scien-
 ce ; en effet , c'est par cette méthode seule
 qu'on peut , en décomposant , pour ainsi dire ,
 le système des connoissances humaines dans
 leurs premiers élémens , & en remontant jus-
 qu'à leur premier principe , fixer le degré de
 certitude qui leur convient , découvrir la source
 des erreurs & des préjugés qui offusquent no-
 tre raison , & trouver enfin la route des véri-
 tés nouvelles. Le pere Vinciguerra a pensé au-

trement, & il a suivi scrupuleusement les traces du chef des philosophes synthétiques, du fameux Wolf, dans l'idée, sans doute, que cette méthode étoit mieux adaptée à l'intelligence de ses auditeurs, & plus conforme à la méthode scholastique. Après avoir donné dans le premier livre, un tableau général de la philosophie, il traite dans les cinq livres suivans, des différens objets de la logique, des idées & des termes, des jugemens & des propositions, des raisonnemens & des syllogismes, du discours, & enfin de la méthode de disputer. Voici comme il raisonne pour prouver la bonté de son plan. A peine sortis du sein de notre mere, nous recevons les impressions des objets extérieurs, d'où se forment les idées; vers l'âge de deux ans, nous commençons à articuler des mots pour exprimer ces idées; parvenus à l'âge de sept ans, nous sommes déjà en état d'unir ou de séparer deux idées, c'est-à-dire, de former des jugemens & d'énoncer des propositions; à quatorze ans, nous raisonnons, c'est-à-dire, nous sommes en état de déduire des vérités inconnues, de vérités déjà connues; à vingt & un ans, nous ne nous contentons pas de raisonner, nous voulons encore mettre dans nos discours une certaine méthode & une certaine liaison; enfin, à vingt-quatre ans, nous sommes en état de défendre nos opinions contre les objections des autres. Voilà, dit-il, les progrès insensibles de la logique naturelle, chez tous les hommes, & voilà par conséquent la méthode que doit suivre la logique artificielle, dont

dont l'unique fin est de perfectionner la naturelle.

En traitant des idées, l'auteur cherche à expliquer la manière dont l'esprit humain, quoiqu'il n'ait que des sensations & des idées qui sont étroitement unies à sa substance, dont elles ne sont que des modifications, s'élance néanmoins hors de lui-même, & se regardant comme étranger à ces sensations & à ces idées, croit voir en elles les objets mêmes, par lesquelles elles sont occasionnées. C'est avec raison, que pour résoudre cette question, une des plus épineuses de la métaphysique, il implore l'assistance divine, en s'écriant, *res difficillima, quam, nisi mihi anxie veritatem inquirenti veritas summa Deus, quem enixe rogo, specialiter adsit, explicare non valeo*. Mais il faut qu'il n'ait pas prié avec assez de foi, car il finit par nous dire pour toute explication, qu'il arrive à l'esprit humain la même chose qu'à tout homme qui se regarde dans un miroir, & qui, bien qu'il n'y voie que son image, est si fort trompé par la parfaite ressemblance, qu'il croit y voir sa propre personne; après quoi il conclut par ces paroles : *si vera hæc sunt, Dei sunt; Deo igitur mecum gratias age*. On pourroit lui objecter qu'en bonne philosophie, comparaison n'est pas raison, & on pourroit observer de plus que sa comparaison n'est pas exacte. Lorsque nous regardons dans un miroir, nous comparons ensemble deux images, celle que nous voyons par le moyen de la réflexion, & celle qui nous vient par le moyen des rayons droits, &

nous avons grande raison de les juger ressemblantes, puisqu'en effet elles le sont ; mais il n'en est pas de même de l'opération de notre esprit, qui confond les images des objets qu'il reçoit par le moyen des sens, & qui sont ses propres modifications, avec les objets mêmes qui existent hors de lui.

Dans le livre troisieme, qui traite des termes, l'auteur s'étend beaucoup pour prouver que les termes de la langue primitive des hommes, & des cinquante-cinq langues, qui, suivant quelques docteurs, résulterent de la confusion de Babel, étoient tous les vrais termes à employer, parce qu'ils venoient de Dieu, & que Dieu, qui est la vérité même, ne peut enseigner que des choses vraies. Mais si par cette *vérité* des termes, l'auteur entend la conformité avec l'objet, nous avouerons ingénument que nous ne voyons pas quelle relation il peut y avoir entre les choses & les sons articulés qui servent à les exprimer, & que nous comprenons encore moins comment les termes de cinquante-cinq langues totalement différentes l'une de l'autre, peuvent être tous les *vrais* termes, c'est-à-dire, tous également correspondans aux choses représentées.

Il n'y a rien à dire sur le troisieme & le quatrieme livre, qui contiennent les divisions ordinaires des jugemens, des propositions & des syllogismes, en leurs différentes especes, & tout ce qui est relatif aux formes syllogistiques, belles spéculations, mais de bien peu d'usage dans la recherche de la vérité. Nous ne dirons

rien non plus du livre cinquieme, sur la methode d'exposer les vérités & de les enseigner aux autres.

Le livre sixieme & dernier, est divisé en plusieurs theses, & l'auteur, suivant la methode d'argumentation ordinaire dans les écoles, procede par objections & par réponses. Il établit dans ces theses les principes fondamentaux, dont il faut partir pour parvenir à l'acquisition des vérités quelconques; il démontre contre les sceptiques la possibilité de cette acquisition; il fait connoître les bornes dans lesquelles sont nécessairement circonscrites les connoissances humaines, & enfin il fait voir que Dieu accorda à Adam la philosophie infuse, que cette science passa par tradition à ses descendans, pendant un assez long tems, & qu'enfin, s'étant perdue par la négligence des hommes, *curiosi rursus acuti que homines revocarunt in lucem. At in bonam artem Græci, sæculis que posterioribus in meliorem Itali, Galli, Angli, Germanique præsertim rede gere.* On doit bien se douter qu'un admirateur si déclaré de Wolf & de la philosophie Allemande, n'a pas oublié dans son livre, les deux fameux principes, *impossibile est idem simul esse & non esse, & nihil est sine ratione sufficiente.* Il ne manque pas en effet de les rapporter & d'en faire sentir toute la richesse & la fécondité, les appelant l'un & l'autre *fulcrum & originem inveniendarum veritatum.* M. l'abbé de Condillac & d'autres métaphysiciens modernes, se sont bien moqués, comme on le fait, de la vénération des philo-

sophes scholastiques pour ces principes abstraits & généraux qu'on nous donne pour les fondemens de nos connoissances , & qui , dans le fait , ne produisent aucune vérité nouvelle ; & ils ont soutenu avec raison , que la méthode analytique est la seule qui puisse nous conduire à quelque découverte utile. L'expérience le prouve depuis long - tems , & il ne faut qu'un peu d'attention pour se convaincre que les procédés de l'analyse sont les plus analogues à la marche & à la capacité de notre esprit. Chacun éprouve tous les jours que les idées les plus simples & les plus faciles à saisir , sont celles qui sont les moins abstraites & les moins éloignées de la première & unique source de nos idées , c'est-à-dire , des sens. D'un autre côté , les principes abstraits & généraux ne sont vrais dans tous les cas possibles , qu'autant que chacune des propositions particulières qu'ils renferment , est vraie. On peut conclure de-là que les principes abstraits sont de fort peu d'utilité , & qu'on doit les considérer plutôt comme des formules abrégées , pour retenir plus aisément des connoissances acquises , que comme des moyens pour en acquérir de nouvelles. Au reste , nos observations critiques n'empêchent pas que l'ouvrage du pere Vinciguerra ne soit très-estimable à beaucoup d'égards , sur-tout pour l'érudition qu'il y a répandue. Il est d'ailleurs écrit avec clarté , mérite qui ne se trouve pas toujours dans les ouvrages de cette espèce.

(*Esmeridi di Roma.*)

ÉPÎTRE à ma muse , après avoir quitté Paris , qui a remporté le prix de l'académie des Jeux Floraux , en 1778 ; par le P. CASTAN DE LA COURTADE , docteur , professeur de physique au college royal de Carcassonne. A Toulouse , 1778.

L'Auteur ennuyé du fracas de Paris & rendu à sa patrie ; invite sa muse à revenir dans ces climats & à lui rendre ses pinceaux , ses illusions charmantes. Il se les rappelle avec plaisir ; il se retrace quelques-uns de ses tableaux poétiques : ils forment le fonds de cette épître.

Le Dieu du goût , le Dieu de l'harmonie

Avoient pris soin de conduire tes pas :

Avec chaleur , de la froide Sythie

Tu me peignois les sauvages climats.

Les noirs tombeaux , les horreurs du trépas ,

Tu les offrois avec des traits de vie.

Si quelquefois ton sublime génie

Te transportoit au milieu des combats ;

Je frémissais dans le sein des alarmes ,

Et sur un tas de morts & de mourans ,

J'étois frappé du cliquetis des armes ;

Bellonne & Mars , les yeux étincelans ,

S'applaudissoient en voyant le carnage ;

Sur les vaincus assouvissoient leur rage ,

Et couronnoient les vainqueurs triomphans.

Le fonds de ce tableau n'est pas neuf sans

126 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

doute ; mais la poésie en est belle , facile , harmonieuse & remplie de chaleur & de vie. A ce tableau terrible , il oppose cette riante peinture , qui renferme en même-tems un précepte aux poètes.

Vous plaisez-vous , *sur* des routes fleuries ,
 A vous jouer *sur* l'émail des prairies ?
 Dans les jardins conduisez-vous vos pas
 Embellissez , ornez , ne chargez pas.
 Du doux Gesner admirez la peinture.
 Sa muse aimable , imitant la nature ,
 Aime à cueillir les roses & les lys.
 Elle se plaît à l'ombre des feuillages
 A célébrer les vertus & les ris.
 Elle a l'air noble & modeste des sages ,
 La chevelure & les traits de Cypris.
 Le front d'Hébé , la *fraîcheur* des bocages ,
 Le teint charmant & les couleurs d'Iris.

Ces vers sont très-gracieux , à quelques négligences près. Les deux premiers vers , par exemple , offrent un sens louche & embarrassé , à cause de la répétition *sur* des routes fleuries , *sur* l'émail des prairies ; les routes sont-elles sur les prairies , les prairies sont-elles sur les routes ? On ne fait trop ce que cela veut dire. L'auteur a fait la même faute dans le 8e. & le 9e. vers , quoique le sens soit plus déterminé ; elle se plaît à l'ombre des feuillages à célébrer ; ces deux prépositions ont un effet désagréable à l'oreille. Dans le 12e. la *fraîcheur* des bocages paroît déplacée. Le poète donne à la muse de Gesner des qualités empruntées d'êtres animés : elle a l'air des sages , les traits

de Cypris, le front d'Hébé, le teint d'Iris; il nous semble que tout cela ne va pas avec la fraîcheur des bois, qui au fond, ne ressemble en rien à la fraîcheur de la jeunesse & de la beauté; fraîcheur qui est absolument métaphorique. On dit un coloris frais, une étoffe fraîche; mais jamais cette fraîcheur ne réveillera l'idée de la fraîcheur des bocages.

A ce tableau gracieux, le poète en fait succéder de plus sombres, il peint le génie Anglois.

Le fier Anglois, dans sa fougue sublime,
En frémissant prend l'effor dans les airs,
Et dédaignant un goût pusillanime,
Lance la foudre & le feu des éclairs.
Le sombre Young, qu'un Dieu brûlant anime,
Comme un géant nerveux & magnanime
A parcouru les antres des enfers;
C'est dans les flots d'une douleur profonde
Qu'il a trempé ses lugubres pinceaux.
D'un crêpe obscur il a couvert le monde;
Et son génie élançé des tombeaux
A peint des cieus l'admirable structure;
Tel le soleil éclairant la nature,
Sortit jadis de la nuit du chaos.

Ces vers ont de l'harmonie & de la force; peut-être n'ont-ils pas autant de justesse. La foudre & le feu des éclairs ne sont pas précisément les traits les plus caractéristiques du génie Anglois. C'est une lueur sombre; ce sont des feux & le bruit mugissant des volcans. Rarement la foudre du génie Anglois est-elle accompagnée d'éclairs.

128 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

La comparaison du géant nerveux & magnanime avec Young, seroit assez juste, si le poète n'ajoutoit point qu'il a parcouru les antres des enfers. Qu'a de commun un géant nerveux avec les enfers ? Qu'ajoute même cette comparaison à l'idée d'Young parcourant les enfers ? Le géant ne pouvoit tout au plus servir au poète, qu'à donner une idée de la grandeur & de la marche rapide de la poésie d'Young.

Par la construction des deux derniers vers, il semble que le soleil éclaira la nature avant de sortir du chaos.

Le poète termine son épître par quelques jugemens sur les anciens & sur les modernes. Il parle sur-tout des poètes comiques ; il donne la préférence à Moliere sur Aristophane & Térence ; il n'y a personne qui n'applaudisse à ce jugement.

(*Gazette universelle de littérature.*)



CONTES & Fables indiennes de BIDPAI & de LOKMAN, traduites d'Ali Tchelebiben-Saleh, auteur Turc ; ouvrage commencé par feu M. GALAND, continué & fini par M. DE CARDONNE, secrétaire-interprete du roi, pour les langues orientales, professeur en langue arabe, au college royal, inspecteur de la librairie, & censeur royal. A Paris chez Lambert, imprimeur, rue de la Harpe ; Humblot, libraire, rue S. Jacques ; Debure, fils aîné, quai des Augustins ; & Nyon, rue S. Jean-de-Beauvais. 3 vol. in-12. de près de 400 pages chacun. Prix reliés, 7 liv. 10 sols. 1778.

ON relit souvent les contes orientaux, & toujours avec plaisir. L'Orient, il faut l'avouer, est le berceau de l'apologue, & la source des contes qui ont rempli le monde. On aime l'imagination de ces peuples qui ont toujours habillé la morale en paraboles, & qui ont inventé tant de fables charmantes, que les autres peuples ont adoptées à l'envi. Quelle prodigieuse fécondité dans ce genre ! Quelle variété ! Quel intérêt ! Y-t-il une histoire plus agréable que celle d'Aboulcasem ? Une histoire plus touchante que celle de Ganem ! L'amusement que ces livres procurent n'est pas leur

seul mérite. Ils servent à donner une idée très-fidèle du caractère & des mœurs de ces Arabes, qui ont si long-tems régné dans l'Orient. On y reconnoît cette générosité qui a toujours été une de leurs vertus favorites, & sur laquelle l'ame & la verve de leurs poètes & de leurs romanciers semblent toujours exaltées. Les plus beaux traits en ce genre nous viennent d'eux, on ne sauroit le nier, & ce qui rend cette nation remarquable, c'est la seule chez laquelle le despotisme paroisse n'avoir ni avili les cœurs, ni étouffé le génie. Il n'y a point eu de despote plus absolu, plus redoutable que ce fameux Haroun ou Aaron, dont le nom revient à tout moment dans leurs contes, & dont le regne est l'époque la plus brillante du califat, & de la grandeur des Arabes. On est toujours étonné de ces mœurs & de ces opinions singulieres qu'inspirent à une nation ingénieuse & magnanime, d'un côté, l'habitude de l'esclavage, & de l'autre, l'abus du pouvoir; cette disposition dans un prince, d'ailleurs éclairé, à compter pour rien la vie des hommes, & dans ces mêmes hommes la facilité à se persuader qu'ils ne valent pas plus qu'on ne les apprécie, & à faire de la servitude politique un dévouement religieux. Voilà ce qu'on voit à tout moment dans leurs livres, & peut être ce mépris d'eux-mêmes tient en partie à ce dogme de la fatalité qui semble de tout tems enraciné dans les têtes orientales. Il revient dans toutes leurs fables, dont le fonds est presque toujours un passage rapide de l'excès du malheur au

faite des prospérités, & de l'ivresse de la joie au comble de l'affliction. Il semble qu'ils n'aient eu pour objet que de nous apprendre à quel point nous sommes assujettis à cette destinée éternelle, écrite sur *la table de lumière*.

Les Mille & une Nuits sont une sorte de peinture dramatique de la nation Arabe. Les artifices de leurs femmes, l'hypocrisie de leurs religieux, la corruption des gens de loi, les friponneries des esclaves, tout y est fidèlement représenté, & beaucoup mieux que ne pourroit le faire le voyageur le plus exact. On y retrouve aussi beaucoup de traditions antiques que plusieurs nations ont contées à leur manière; l'histoire de Phèdre & celle de Circé y sont très-aisées à reconnoître. Plusieurs endroits ressemblent aussi à des traits historiques des livres juifs. Cette aventure de Joseph, la plus touchante peut-être que l'antiquité nous ait transmise, cet emblème de l'envie qui arme des freres contre un frere, se retrouve aussi en partie dans les Contes Arabes. Ce n'est pas que l'on fasse beaucoup de cas de la manière dont ces contes sont amenés. On sait que l'aventure de Joconde sert de fondement aux *Mille & une Nuits*, & que le sultan Schahriar, irrité de l'infidélité de la sultane, prend le parti de faire étrangler chaque matin la nouvelle épouse de la veille. Le moyen est violent, mais enfin la fille de son visir parvient à faire cesser ces nœces meurtrières, & à sauver sa propre vie en amusant le sultan par des contes. On peut croire que Schahriar aimoit

132 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

mieux les contes que les femmes, & qu'il étoit à peu près auffi raisonnable dans sa clémence que dans sa cruauté. Il faut pourtant avouer que toutes les histoires du premier volume, excitent tellement la curiosité dès les vingt premières lignes, qu'en effet il est bien difficile de n'avoir pas une forte envie de savoir la suite; sur-tout lorsqu'on peut dire ce que le sultan disoit de sa femme en se levant : *Je la ferai toujours bien mourir demain.*

Les Contes Persans que l'on appelle *Mille & un Jour* ont un fondement plus raisonnable que les *Mille & une Nuit*. Il s'agit de persuader à une jeune princesse que les hommes peuvent être fideles dans leur amour, & en effet la plupart des Contes Persans sont des exemples de fidélité. Plusieurs sont du plus grand intérêt, mais il y a moins de variété, moins d'invention que dans les *Mille & une Nuit*. On voit d'ailleurs qu'ils sont l'ouvrage d'un religieux, à la multitude de traditions tirées de la théologie musulmane, & à la haine fanatique qu'ils respirent contre la religion des Mages, détruite par les successeurs de Mahomet.

La vogue qu'eurent les *Mille & une Nuit* dans leur nouveauté, fit bientôt éclore les imitateurs qui marchent toujours à la suite des succès; ainsi l'on vit les *Mille & un Quart-d'heure*, les *Mille & une Heure*, &c. ouvrages ingénieux fort au-dessous de leur modele. C'est à MM. Galland & Pétis de la Croix que nous avons l'obligation de nous avoir fait connoître l'imagination des Arabes & des Persans. Le

premier a écrit avec une grande négligence ; le second avec beaucoup plus de correction , & tous deux avec naturel.

Les interpretes des langues orientales ont fouillé depuis dans le vaste manuscrit des *Mille & une Nuit*, déposé à la bibliotheque du roi , & dont M. Galland n'avoit traduit qu'une partie. Mais ils ont reconnu qu'il avoit choisi tout ce qu'il y avoit de meilleur , & que c'étoit un travail ingrat de glaner après lui. Ce même M. Galland avoit commencé une traduction des fables de Bidpaï, que nous nommons Pilpaï, célèbre brame , ou bramine , qui vivoit sous le regne de Dabchélim, sultan des Indes, avant la naissance du Mahométisme. Noushirvan , roi de Perse, connu parmi nous sous le nom de Cosroès, vint à bout d'avoir une copie des ouvrages de Pilpaï, que les successeurs de Dabchélim conserverent précieusement. Il les fit traduire en persan. Cette version tomba entre les mains des Arabes lorsqu'ils s'emparerent de la Perse sous le regne d'Omar. Abougiâfar Almanfor , le second des Abassides, en fit faire une traduction arabe. Le livre devint fameux dans tout l'Orient , & les traductions se multiplierent. Enfin long-tems après la destruction du califat , sous le regne de Solyman , second empereur Ottoman , un Mollak très-habile, nommé Ali-Tchélebi-Ben-Salch , traduisit Pilpaï en langue turque, & c'est d'après lui qu'on a donné la traduction françoise. Il ne faut pas oublier que le grand-visir fit en vrai Musulman des reproches amers au Mollak Tchélebi

d'avoir employé si mal son tems. Mais Solyman ne pensa pas de même ; il fit au traducteur qui lui offrit son livre , un accueil très-gracieux , & l'éleva à la dignité de cadi de Burse en Bythinie ; ce qui prouve que Solyman valoit mieux que son visir.

M. Cardonne a achevé l'ouvrage qu'avoit commencé M. Galland. Ce recueil d'apologues & de contes moraux est curieux & intéressant. Il suffira de dire que Lafontaine en a tiré ses plus belles fables ; telles , par exemple que celle des deux pigeons & celle des deux amis ; mais quelle différence cependant entre les fables de Bidpai & celles de La-Fontaine ! Combien l'imitateur est supérieur à l'original !

Il y a sans doute des reproches à faire aux fabulistes orientaux : ils content longuement ; la morale de leurs fables n'est pas toujours bien juste , & quelquefois on la perd de vue ; quelquefois aussi la vraisemblance du genre n'est pas observée. Par exemple , on y donne un bœuf pour premier visir au lion , & l'on vante l'esprit , la pénétration , les lumières de ce visir. Ce ne sont pas là les qualités qui distinguent le bœuf parmi les animaux , & l'on peut croire que si le lion choisiroit un visir , ce ne seroit pas un bœuf. Quelquefois on ne découvre pas la moindre nuance entre une bête & un docteur , un courtisan & un derviche. Un renard , un singe , une souris , dissertent aussi sérieusement qu'un Anglois sur la politique & la morale ; ils disputent même d'érudition & de mémoire à nos commentateurs. Ce recueil de fa-

bles a encore un inconvénient attaché au genre, c'est d'établir des vérités contraires les unes aux autres. Ainsi, tel apologue enseigne le besoin des richesses, & tel autre l'inutilité. Mais ces observations n'empêchent pas que la lecture de ce livre ne soit agréable. Il y a des histoires très-ingénieuses, d'excellens apologues, & de beaux traits de morale dans le style figuré des Orientaux.

Ces fables sont distribuées par chapitres ; elles s'enchaînent les unes aux autres, & sont liées par un sujet général, qui forme le chapitre entier. Les quatre premiers chapitres remplissent les tomes I & II ; le 3^e. contient les autres, où le philosophe Indien, dans une suite de contes & de fables, prouve sur-tout, 1^o. que l'on perd souvent par sa faute un bien dont on ne s'est procuré la possession qu'après beaucoup de peines ; 2^o. que la précipitation est funeste ; 3^o. qu'il est permis de dissimuler avec nos ennemis, & même de leur témoigner des sentimens d'amitié, pour nous délivrer d'un danger, & nous soustraire aux maux dont ils veulent nous accabler ; 4^o. qu'il faut tenir une conduite mesurée envers un ami que l'on a offensé, & qu'il est dangereux d'ajouter foi à ses paroles flatteuses ; 5^o. que la clémence est une des plus grandes vertus des princes ; 6^o. que la tyrannie & l'injustice ne restent point impunies, & que celui qui fait le mal, reçoit ordinairement un plus grand mal ; 7^o. que chacun doit être content de l'état dans lequel la providence l'a placé, & ne pas le quitter pour en embrasser un autre ; 8^o. que la douceur & la modération sont les qua-

136 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

lités le plus à désirer dans un souverain ; 9°. que les princes courent les plus grands dangers en accordant leur confiance à ceux qui en sont indignes ; 10°. enfin , que personne ne peut se dérober à sa destinée. Il y a dans ces dix derniers chapitres, certaines invraisemblances, & un peu de prolixité ; mais, en général, on y trouve une morale saine, d'excellens avis, de l'imagination & de l'esprit. Nous allons en extraire quelques-uns des morceaux les plus courts, à la fois, & les plus intéressans.

Un négociant riche & charitable combloit de bienfaits un pauvre fanton, son voisin ; chaque jour, il lui envoyoit une certaine quantité de miel & d'huile. Le miel servoit à la nourriture du fanton, & il mettoit l'huile en réserve dans une grande cruche. Quand elle fut pleine, il songea à l'emploi qu'il pourroit en faire. Cette cruche, dit-il en lui-même, contient plus de dix mesures d'huile ; & en la vendant, je puis acheter dix brebis ; chaque brebis me donnera, dans le cours d'une année, deux agneaux : ainsi, en moins de 10 ans, je me verrai possesseur d'un nombreux troupeau. Devenu riche, je ferai bâtir un superbe palais ; une compagne aimable que je choisirai, en fera le principal ornement ; au bout de 9 mois, elle comblera mes vœux, en me rendant pere ; l'éducation de mon fils sera mon ouvrage ; je lui enseignerai les sciences ; il répondra à mes soins paternels : si cependant, emporté par la fougue de l'âge & des passions, il s'écartoit du chemin que je lui tracerais, s'il

osoit me défobéir, je lui ferois sentir mon courroux. Il dit, & en même-tems, s'imaginant corriger ce fils rebelle, il déchargea un grand coup d'un bâton qu'il tenoit à la main, sur la cruche placée au-dessus de sa tête : la cruche vole en éclats ; l'huile inonde la barbe & les cheveux du fanton, qui, revenu à lui, voit avec douleur ses moutons, son palais, & toutes ses richesses disparaître.

Il est inutile d'avertir le lecteur, que cette fable a le rapport le plus marqué avec celle de la *laitière* & du *pot au lait* (*) : comparez le fanton & Perrette, les projets de l'un & de l'autre, les suites du coup de bâton & celles du faut : vous verrez des deux côtés le même fonds de choses ; mais les images, les graces, en un mot, les charmes du style, vous ne les trouverez que chez La-Fontaine.

Un homme puissant employoit à fouler le peuple l'autorité dont il étoit revêtu. Il profitoit pendant l'été, de la misère des pauvres, pour acheter leur bois la moitié de sa valeur ; & l'hiver, il forçoit les riches à le payer le double. Cette vexation le rendoit également odieux aux uns & aux autres. Un jour qu'il faisoit un pareil marché avec un pauvre, un derviche lui reprocha sa dureté, & le menaça

(*) On trouve dans la version de M. Cardonne les sujets de plusieurs autres apologues que La-Fontaine a su rendre si intéressans : tels sont *l'homme entre deux âges*, *les deux perroquets*, *le roi & son fils*, &c.

138 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

même de la colerè céleste ; l'homme puissant loin de l'écouter, le chassa avec mépris. Le feu prit, cette nuit là même , à ses chantiers , & consuma non-seulement le bois qu'ils renfermoient , mais le palais du tyran , & toutes les richesses. Le même derviche vint de grand matin être témoin d'un événement qu'il avoit prédit ; il vit le maître du palais étendu par terre , & accablé de la plus vive douleur ; il l'entendit demander à quelqu'un la cause de cet incendie : *C'est la vapeur des soupirs qu'ont poussés les pauvres* , lui répondit le fantom : *cette vapeur est montée jusqu'au ciel , & retombée en flammes sur votre palais...* Puissent les tyrans de tous les ordres profiter de cette belle réponse !

Un payfan ne vivoit , lui & sa famille , que du produit de la chasse ou de la pêche , auxquelles il se livroit tour à-tour. Un jour qu'il avoit rendu ses lacets , trois oiseaux s'y prirent , & d'autres alloient s'y prendre , lorsque le bruit de deux hommes qui sembloient se quereller , les écarta : c'étoient deux savans qui dispu-toient. Le payfan les aborde , & les conjure de suspendre leur dispute , de peur que le bruit qu'ils font n'effarouche les oiseaux. Pour prix de leur silence , les savans exigent chacun du bonhomme un des oiseaux déjà pris. *Il ne m'en restera qu'un* , leur dit-il : *je suis pauvre ; ma famille est nombreuse ; la science doit rendre les hommes justes : quel droit avez-vous sur ma chasse pour en exiger les deux tiers ? C'est violer toutes les loix de la justice.* Les savans se contentèrent de lui répondre qu'ils alloient conti-

nuer leur dispute avec plus de chaleur. Le payſan, pour ſe délivrer de ces importuns, conſentit à ce qu'ils voulurent : *mais*, dit-il, *ſi vous voulez partager avec moi, je dois partager avec vous ; & ſi je vous donne de mes oiſeaux, vous devez me donner de votre ſcience : quel étoit le ſujet de votre diſpute ?* Les hermaphrodites, répondirent-ils. Le bonhomme n'en fut pas plus ſavant. *Hermaphrodite*, reprirent-ils, *ſignifie ce qui eſt mâle à la fois & femelle.* Le payſan retint le mot d'*hermaphrodite*, & les ſavans emporterent les deux oiſeaux.

Le lendemain, avant le jour, le pauvre homme étoit ſur le bord de la mer, où il avoit jetté ſes filets ; un énorme poiſſon ſ'y prit. Le payſan, transporté de joie, court au palais, & préſente ſa pêche au ſultan. Ce prince avoit un ſuperbe vivier où il faiſoit rasſembler les poiſſons les plus rares ; il prend celui-ci, & veut que l'on donne 1000 piéces d'or au pêcheur qui vient de l'apporter. Surpris de cette exceſſive généroſité, le viſir dit à l'empereur : *Si pour une pareille bagatelle vous donnez une ſomme auſſi conſidérable, on vous apportera tous les poiſſons de l'océan, & vous ne ſerez pas en état de les payer. J'ai promis 1000 piéces d'or pour ce poiſſon*, dit le ſultan ; *les rois, plus que les autres hommes, doivent être eſclaves de leur parole. Comment me tirer de-là ?* Demandez au pêcheur, reprit le viſir, *ſi ſon poiſſon eſt mâle ou femelle.* S'il vous vous répond : *Il eſt mâle*, vous lui direz : *Les 1000 piéces d'or ſeront à toi, quand tu n'apporteras la femelle.* S'il vous dit : *C'eſt une*

femelle, vous lui répondrez : Apporte-moi le mâle, & tu auras les 1000 pieces. Il sera dans l'impossibilité de vous satisfaire, & vous lui donnerez une légère récompense. L'empereur approuve l'expédient, & fait approcher le bonhomme. Ton poisson, lui dit-il, est-il mâle ou femelle ? Sire, répondit le pêcheur, il est hermaphrodite. Le vizir, qui étoit présent, fut on ne peut pas plus surpris; & le sultan ordonna qu'au 1000 pieces d'or qu'il avoit promises, on en ajoutât 1000 autres. » La science, remarque Bidpai en terminant ce conte d'une singularité piquante, est toujours utile; on ne perd pas le tems qu'on emploie à l'acquérir. » Celui qu'y consacra le pêcheur, fut assurément bien court; mais il ne pouvoit pas faire un meilleur usage du mor qu'il avoit appris.

Un corbeau admiroit la démarche d'une perdrix; il étoit enchanté des graces & de la légèreté de ses mouvemens; il voulut l'imiter, & se mit à suivre par-tout son modele. La perdrix s'en apperçut : *oiseau lourd, lui dit-elle, en vain tu veux m'imiter : la nature m'a favorisée de ces graces que tu admires dans ma démarche; elle ne t'a pas fait le même don; inutilement tu veux la forcer, l'art ne donne point ce que la nature a refusé.* Le corbeau ne voulut pas renoncer à sa folle entreprise; mais il ne put jamais réussir à imiter la démarche de la perdrix & il finit par oublier la sienne... Le monde est plein de semblables corbeaux; & l'Esopé françois a bien raison de dire au commencement de sa fable de l'âne & du petit chien :

Ne forçons point notre talent,
 Nous ne ferions rien avec grace.
 Jamais un lourdaud, quoi qu'il fasse,
 Ne sauroit passer pour galant.

Un derviche traversoit une forêt, profondément occupé des merveilles de la providence, & s'attendrissant au souvenir des marques visibles de sa bonté. Il vit un faucon voler & se poser sur un arbre avec un morceau de viande au bec, qu'il déposa dans un nid en le couvrant de ses ailes. Le nid renfermoit une petite corneille sans plume, abandonnée de pere & mere, le faucon la nourrissoit. Quelle est donc, s'écria le derviche, la misericorde divine ! les moindres créatures lui sont cheres, elle n'oublie pas de pourvoir à leurs besoins. Pourquoi ne pas m'abandonner entièrement à ses soins paternels ? N'attachons plus notre cœur aux causes secondes, reposons-nous sur la premiere de toutes. Le derviche se retire à l'écart ; il demeure trois jours & trois nuits sans boire & sans manger, attendant un prodige pareil à celui dont il avoit été témoin. Dieu lui fit entendre une voix qui lui dit : » toi qui » me fers, fache que j'ai créé la machine de » l'univers telle qu'elle est, à la charge & condition que les causes secondes agiroient, & » que les hommes travailleroient pour se nourrir. Je pourrois, par ma puissance, contribuer immédiatement à ta nourriture, sans aucun soin de ta part ; mais par un décret de » ma sagesse, les besoins des créatures sont su-

» jets aux causes secondes, & c'est par elles
 » qu'elles subsistent & se maintiennent. Pré-
 » tends-tu, par ta résignation, t'opposer à ma
 » sagesse & à ma providence? «

Un derviche renommé par la sainteté de sa vie, entra chez un confiseur. Le maître de la boutique s'empressa de régaler le saint homme & lui présenta un vase plein de miel. A peine l'eût-il découvert, qu'une légion de mouches fondit dessus. Le confiseur prit un éventail pour les en chasser; les mouches qui se trouverent sur le bord du vase, se sauverent aisément; celles qui, plus avides, s'étoient jettées dans le milieu, retenues par le miel, ne purent s'envoler.

Le derviche, plongé dans une profonde rêverie, examinoit ce spectacle d'un œil avide; il laissa échapper un soupir. Le confiseur étonné lui en demanda le sujet.

Ce vase, dit le derviche, est le monde, & les mouches en sont les habitans. Celles qui se sont arrêtées sur le bord du vase, ressemblent aux sages qui, maîtres d'eux-mêmes, ne courent pas comme des insensés après les plaisirs, & se contentent de les effleurer. Les mouches qui se sont précipitées au milieu du vase, représentent ceux qui, lâchant la bride à leurs passions, se livrent sans aucune retenue à toute sorte de volupté.

Lorsque l'ange de la mort, parcourant d'un vol rapide la surface de la terre, agitera ses ailes, les hommes qui ne se seront arrêtés que sur les bords du vase, prendront librement

leur effor vers la partie céleste; mais les esclaves de leurs passions qui seront plongés dans le vase des plaisirs, s'y enfonceront de plus en plus, & seront précipités dans les abîmes.

Le neuvieme chapitre a pour titre : *que la clémence est une des plus grandes vertus des princes.* Dabichelim demande à Bidpaï, ce que c'est que la clémence & dans quelle occasion les princes doivent exercer cette vertu ? » Prince, répond le brachmane, l'homme, par lui-même, est si fragile, si sujet à l'erreur, qu'à chaque instant il a besoin d'indulgence. Si les rois oublient cette vérité, si la douceur & la clémence n'environnent pas leurs trônes, ils écartent les serviteurs fideles; ils alienent tous les cœurs, &c. La clémence est sans doute la seconde vertu des rois; mais elle a des bornes; il seroit dangereux de les franchir. Jamais elle ne doit dégénérer en faiblesse, il faut qu'elle soit toujours tempérée par la justice, &c.

» Un prince éclairé, continue le brachmane, étudie le caractère de ceux qu'il destine à le soulager dans les fonctions pénibles du gouvernement; il fait que du choix qu'il fera dépendent sa gloire, sa tranquillité & le bonheur de ses sujets. Des lumières, du désintéressement, de la probité, sont les qualités qui le décident. Il ne se repose pas entièrement des affaires sur ses ministres, qu'il n'examine par lui-même leur conduite. Ceux qui savent que le prince a l'œil ouvert sur eux, n'osent abuser du pouvoir; la justice,

» la modération, dirigent leurs pas. Les peuples heureux bénissent le prince «.

Après ces principes d'une très-bonne morale, Bidpaï raconte la fable du lion & du renard. Cette fable est le cadre de cinq ou six autres; en voici un précis. Ce renard menoit une vie austere & contemplative; en vain les renards qu'il exhortoit à la retraite & à la vertu, lui représentoient-ils, que le ciel ne s'offensoit point de la jouissance des plaisirs innocens; le renard étoit inaccessible à la séduction. Auprès de sa retraite étoit une vaste forêt, peuplée d'une infinité d'animaux de différentes especes; ils avoient pour roi un lion; le bruit des vertus du renard parvint jusqu'à lui; il voulut le voir, il le questionna, & les réponses du renard ne firent qu'augmenter l'estime qu'il avoit pour lui; il lui propose d'être son ministre; le renard refuse, & lui peint, par la fable des mouches, qui se précipitent dans un vase plein de miel, les dangers où s'exposent ceux qui se livrent à leurs passions. Il a beau faire; le lion devient si pressant que le renard est forcé d'accepter; mais à une condition. Mille ennemis jaloux, dit-il, de ma nouvelle dignité, vont s'élever contre moi, & ils tâcheront de me perdre. J'ose exiger de votre majesté, de ne point me condamner sans avoir approfondi auparavant les accusations qu'ils formeront contre moi. Le lion promet, l'établit son visir, & lui donne toute sa confiance.

Ce que le renard avoit prévu arriva; les autres visirs & les courtisans se liguent contre lui.

lui. Un jour, un des conjurés, de concert avec les autres, prend les viandes préparées pour le lion, & les cache dans l'ancre du renard. L'heure du repas venue, tous les grands se rendent auprès du sultan : le renard, retenu par d'autres affaires, ne peut pas s'y trouver; & le lion, en attendant qu'on servît, faisoit l'éloge du renard. Cependant les officiers cherchoient de tous côtés, les mets apprêtés pour le sultan : leurs soins sont inutiles; le lion frémit de colère; enfin, un des conjurés, comme forcé par la vérité, accuse le renard d'avoir enlevé pour lui le dîner du roi; un autre ajoute qu'une imputation aussi grave, mérite d'être approfondie, & que le mérite est toujours en butte à la calomnie. Cela est vrai, dit un troisième; mais si le dîner du roi se trouve chez l'accusé, la preuve sera complète; un quatrième conseille avant tout au lion de faire visiter la demeure du visir. Démarche inutile, s'écrie un autre; le coupable connoît l'empire qu'il a sur l'esprit du roi; il se disculpera, & peut-être nous fera passer pour des calomniateurs. A ce dernier trait, le lion piqué fait appeler le renard, & lui demande ce que sont devenues les viandes qu'on devoit lui servir; le renard assure qu'il les a remises à l'officier de sa bouche; celui-ci, qui étoit gagné, le nie; le lion fait visiter l'ancre du renard; on y trouve les viandes; mais le ministre indigné de la foiblesse du roi & de la méchanceté de ses ennemis, se retire, sans daigner ouvrir la bouche.

Le loup, qui, jusqu'alors avoit paru l'ami

146 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

du renard, représente que le bien de l'état exige, de la part du lion, un sacrifice : l'once supplie le lion, au nom du ciel, de venger la vertu que le visir a prophannée par son hypocrisie. Il lui en prouve la nécessité, par la *fable d'un sultan qui se détermine, après les plus terribles combats, à faire périr une jeune esclave qu'il idolâtroit & dont il étoit adoré, mais dont les amours l'avoient tellement subjugué, qu'il étoit prêt à perdre la couronne.*

Le lion vaincu par cet exemple, ordonne la mort du visir ; mais la lionne, sa mere, qui estimoit le ministre, va conjurer son fils de ne pas s'exposer à un inutile repentir. Votre visir est innocent, lui dit-elle, malgré les apparences. Pourquoi auroit-il commis la faute qu'on lui impute ? il s'est fait une loi de ne pas se nourrir de la chair des animaux. Ses ennemis sont les auteurs du crime dont ils l'accusent. Elle lui raconte *l'histoire d'un derviche & d'un négociant*, pour lui faire voir à quels excès l'envie peut nous porter ; & cette histoire, quoique différente, quant au fond, est la même dans les effets, que celle du renard. Le lion rend au visir l'administration de ses états. Le visir sollicite la grace de ses accusateurs ; il l'obtient du sultan ; mais pour sa justification, il le supplie de leur ordonner de dire la vérité, sous peine des plus cruels supplices, s'ils la déguisent, & avec la promesse du pardon, s'ils font l'aveu du complot ; ce stratagème réussit. Le lion remercie sa mere de lui avoir épargné un crime ; il accable le visir de bienfaits : ce-

lui-ci lui représente, que non-seulement il ne lui a pas tenu la promesse qu'il lui avoit faite de fermer l'oreille aux flatteurs ; mais encore qu'il l'a condamné sans examen, pour une faute qui ne méritoit pas la mort, quand même il l'auroit commise. Il lui prouve que la clémence est la première vertu des rois, par l'*histoire d'un roi qui fait grace à un de ses courtisans*, qui l'avoit grièvement offensé.

Nous s'avons gré à la plume savante & exercée qui nous a transmis un monument précieux de la littérature primitive. Ce monument n'augmentera point nos lumières, mais il amusera du moins notre curiosité. Il fixera les regards de ceux qui sont jaloux de connoître quelles ont été les premières productions humaines ; on appliquera aux fables de Bidpai le jugement de Quintilien sur le recueil des poésies d'Ennius. C'est un arbre dégarni de feuillage, & couvert d'une écorce dure & flétrie, mais vénérable par le culte religieux des peuples.

(*Année littéraire ; journal de politique & de littérature ; journal encyclopédique ; journal des sciences & beaux-arts ; journal de Paris.*)



A safe and easy remedy, &c. *Remede sûr & aisé pour la pierre & la gravelle, le scorbut, &c. avec différens exemples qui en prouvent l'efficacité. Ouvrage suivi d'une méthode pour imprégner l'eau & les autres liquides, d'air fixe; par M. NATHANIEL HULME, docteur en médecine, &c. In-4to. Londres, 1778, chez Robinson.*

M. Hulme, dans un premier ouvrage sur le même sujet, a rapporté un cas fort singulier, d'un malade qui a rendu une infinité de fragmens de pierre, & une grande quantité de matiere blanche, mucilagineuse, calcaire, pour avoir pris régulièrement pendant quelque tems, suivant l'ordonnance de notre auteur, une dissolution de sel alkali fixe dans de l'eau, & immédiatement après, un verre d'eau, contenant une quantité d'acide vitriolique suffisante, pour neutraliser l'alkali, & en chasser l'air fixe qui y est renfermé.

Dans la premiere section de l'ouvrage que nous annonçons, M. Hulme revient sur cette observation, & il en rapporte ensuite quelques autres qui prouvent l'efficacité de cette maniere d'administrer l'air fixe, dans les maladies néphrétiques. Dans la seconde section, il fait voir que cette méthode n'est pas moins efficace dans le scorbut; il cite particulièrement une personne qui avoit des symptômes évidens de

cette maladie, & qui, en usant du remède ci-dessus, a éprouvé, au bout de cinq ou six jours, un soulagement considérable, & a été radicalement guérie dans une quinzaine.

Les troisième, quatrième & cinquième sections, ont pour objet les avantages qu'on a éprouvés, & qu'on doit attendre de cette manière d'appliquer l'air fixe, dans la goutte, les fièvres étiques avec consommation, les fièvres putrides, la dysenterie, & les maladies des vers. En recommandant aux personnes qui s'occupent de l'étude de la médecine, la lecture de ces articles intéressans, nous nous arrêterons particulièrement à la dernière section de l'ouvrage, où l'auteur expose une méthode très-simple d'imprégner d'air fixe, l'eau & les autres liquides, sans recourir à aucun appareil particulier, & seulement par le mélange de deux liquides.

Ces liquides sont la solution d'alkali fixe, & l'eau acidulée avec de l'acide vitriolique, qui, au lieu d'être prises séparément, doivent être mêlées ensemble par degrés, & avec précaution, pour prévenir l'effervescence ou la dissipation d'air fixe autant qu'il est possible.

» L'eau, dit l'auteur, a un goût très-piquant
 » & acide, & elle étincelle quand on la verse
 » d'un verre dans l'autre. Plus le mélange de
 » liqueurs alkalines & acides sera fait lentement
 » & avec précaution, dans cette expérience,
 » plus l'eau sera fortement chargée d'air fixe;
 » par cette raison, la meilleure manière est de
 » laisser la seconde liqueur couler lentement

» sur un des côtés du vaisseau où on la verse.
 » Elles agiront ainsi *en silence* l'une sur l'autre ,
 » & l'air fixe de l'alkali sera dégagé doucement
 » de sa base , & se répandra immédiatement
 » dans les parties adjacentes de l'eau , auxquelles
 » les il s'incorporera , jusqu'à ce que le fluide
 » entier soit pleinement saturé. «

Le mélange ordinaire de l'auteur , consiste en quinze ou treize grains de sel de tartre , dissous dans trois onces d'eau , & en trois autres onces d'eau , acidulée par le moyen de l'acide vitriolique.

M. Hulme rapporte une expérience dont il infere que ce mélange contient une plus grande quantité d'air fixe , qu'une égale quantité d'eau imprégnée de ce fluide par le procédé ordinaire. Il dit qu'il a trouvé , en comparant plusieurs observations , qu'il s'échappoit , par le moyen de la chaleur , plus d'air fixe , d'une phiole remplie d'un mélange de liqueurs alkali-
 nes & acides , que d'une autre phiole de même grandeur remplie d'eau imprégnée de ce fluide par le procédé ordinaire. Mais il semble que ce n'est pas une bonne maniere d'estimer la quantité respective d'air fixe , dont l'eau s'imprégne par ces deux procédés. Dans l'eau imprégnée d'air fixe par le procédé commun , l'air fixe est réellement combiné avec le premier fluide , au lieu que dans le mélange de l'auteur , il n'y a qu'une très-petite portion d'air fixe , qui ait le tems de s'incorporer avec l'eau , d'où il suit , que dans cette expérience , la plus grande partie d'air fixe s'échappe immédiatement

du sel alkali, & on peut dire qu'elle *passé au travers* de l'eau, plutôt qu'elle *n'en sort*. Dans les expériences dont il s'agit, l'auteur a employé une demie drachme de sel de tartre, dissoute dans deux onces d'eau, & il a trouvé que l'air fixe qui s'échappoit de ce mélange, occupoit un espace égal à plus de trois onces. Si l'auteur avoit employé le double ou le quadruple de sel alkali, il auroit pu tirer fix ou douze onces d'air fixe de ces deux onces d'eau; mais quoique cette grande quantité d'air fixe, *s'échappât* de l'eau, on ne pourroit pas dire avec justesse qu'elle eût été *combinée* avec une si petite quantité de ce dernier fluide, ou *contenue* dedans. Il ne peut guere y avoir de véritable combinaison, que par le procédé, depuis long-tems indiqué & suivi par M. Vénel, le premier, à ce que nous croyons, qui ait composé une eau artificielle, acidule ou spiritueuse, semblable à celles de Seltzer ou de Pyrmont, quoiqu'il ignorât la véritable nature du principe, auquel ces eaux doivent leurs propriétés, & qu'il supposoit faussement être de l'air commun.

Nous observerons sur ce sujet, que quand le sel alkali & l'eau acidulée, sont mêlés avec les précautions nécessaires, & dans de justes proportions, & qu'on boit ce mélange à l'instant même, il est beaucoup plus piquant & plus agréable que les eaux de Pyrmont, naturelles & artificielles; & il n'y a pas de doute qu'on ne puisse l'employer avantageusement dans plusieurs occasions, comme remède & comme

152 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

breuvage agréable. Il peut être fort utile dans les pays éloignés, & spécialement sur les vaisseaux, où, non-seulement l'eau, mais encore le vin & les autres liqueurs sont sujets à s'altérer, & peuvent se corriger par ce procédé, comme l'auteur l'observe avec raison. Nous sommes cependant portés à croire que la méthode ordinaire d'imprégner l'eau d'air fixe, est plus avantageuse pour les malades; parce que l'air fixe, uni intimément de cette manière avec l'eau, doit se porter plus facilement, par le moyen de cette combinaison, dans les fluides en circulation, ou dans la vessie, que par le moyen d'un *fluide en effervescence*, avec lequel il est si mal combiné, qu'il s'échappe évidemment en grande partie dans la cavité de la bouche & du gosier, au moment où on le boit. Dans le fait, c'est à cette circonstance que ce mélange doit son goût piquant & acidule, aussi bien que les eaux de Pyrmont & les liqueurs fermentées. (*Monthly Review.*)

BREF Rorande en Refa til Island. *Lettres contenant la relation d'un voyage fait en Islande en 1772.* A Upsal, chez Swederus; 1777, in-8vo. de 376 pag. avec 13 planches. Livre Suédois.

M. Uno von Troil, aujourd'hui premier prédicateur de la cour de Suede, fils du feu ar-

chevêque Troïlius, est auteur de ces lettres. Il entreprit en 1772 le voyage d'Islande dans la compagnie de Mrs. Bank & Solander. Pendant le voyage & de retour, il a rédigé ses observations sous la forme de lettres adressées à Mrs. Bergman, Gorwel, Ihre, Back, une dame & M. le président Lejonhufwud. Il est évident que la plupart sont écrites avec bien plus de loisir & de recherches qu'on n'en peut employer parmi les embarras d'une course rapide, principalement à l'égard des points où il s'agit des anciennes révolutions de l'isle & de ses habitans. Chaque lettre traite un sujet particulier, & leur réunion forme une histoire complète de l'Islande dans l'ordre suivant : des effets du feu en Islande, de la nature du territoire, de l'arrivée des Normands, de la politique & des loix des Islandois, de l'état de leurs églises, de leurs inclinations, de leurs coutumes, de leurs vêtemens, de leurs édifices, de leurs alimens, de leurs occupations, de leur suppuration du tems, de leurs maladies, de leur bétail, de leur chasse & de leur pêche, de leur négoce, de leur littérature, de leur langue, de leurs imprimeries, de leurs monumens d'antiquité, de leur poésie, de leurs volcans, de leurs sources d'eaux chaudes. La variété des descriptions, la beauté des réflexions & la vivacité du style des lettres en rendent la lecture très-agréable. Elles sont précédées d'une liste de 105 ouvrages imprimés qui servent à la connoissance de l'Islande.

La compagnie ne se rebûta point de faire 50

154 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

à 60 milles sur la lave , afin de gagner la cime du mont Hécla. Personne n'ayant jusquelà hasardé de monter aussi haut , & cette description étant la dernière qu'on en ait publiée , elle doit être la plus exacte. Il n'avoit cessé de jeter des flammes que depuis dix jours. Dès qu'on étoit parvenu au delà de la moitié , on découvroit sa cime sans neige , & le thermomètre fixé à 24 degrés en plein air , s'élevoit jusqu'à 153 quand on l'approchoit de l'ouverture du volcan.

Le voisinage abonde en sources d'eaux chaudes. La Geyser est la principale. Il s'en rencontre à un demi-mille à l'entour 40 à 50 de diverses couleurs & de différens degrés de limpidité. Le canal à travers duquel la Geyser fourdit , a 19 pieds de diamètre , & la grotte 56. La terre tremble au loin jusqu'à plus de 500 brasses de distance , & on y entend un bruit souterrain comme celui du canon. La superstition du peuple a placé là le soupirail ou l'entrée de l'enfer.

L'Islandois est d'un caractère naturellement sérieux & rit très-rarement. Son plus agréable passe-tems consiste à entendre raconter l'ancienne histoire. Ses maisons sont bâties de bois flotté ou de lave , & courvertes de tourbe ; au lieu de vitres elles ont des fenêtres de peaux ; du poisson sec , du beurre rance , du lait doux mêlé avec de l'eau & du vieux lait , un peu de viande , de la bouillie faite avec de la mousse d'Islande , voilà sa nourriture ordinaire : il y a quelques familles qui ont de petits jardins pota-

gers. On ne recueille point de bled, & la compagnie Danoise en fournit si peu qu'il n'y a point de paysan qui en soit pourvu pour plus de trois ou quatre mois par an. On n'y voit presque point d'argent. La plus grande partie du gros bétail ne porte point de cornes. Les brebis & les chevaux passent l'hiver en liberté. Il n'y a point de forêt, même les arbres y sont aujourd'hui fort rares, quoiqu'à en juger par des demi-pétrifications ligneuses qu'on déterre souvent, ils doivent y avoir été autrefois très multipliés : les pins ou les sapins qu'on y plante ne croissent pas au-dessus d'une aune.

L'ancienne langue suédoise s'est assez bien conservée au fond des terres, mais elle s'est altérée sur les rivages où on a eu davantage à négocier avec les Danois. Quelques savans qui ont étudié à Copenhague y entretiennent un certain goût de littérature. La première imprimerie y a été apportée en 1520, par un Suédois. M. de Troil possède une bible in-folio, qui a été imprimée en Islande en langue vulgaire en 1584.

On a inséré ici, pour la commodité des lecteurs de ce voyage, la carte d'Erichsen & Schonning, réduite par M. Eckmanffon.

La disette de bois de chauffage est suppléée en Islande, par la tourbe & par le bois qui y aborde de la Tartarie septentrionale, de la Virginie & de la Caroline. Les glaces du Groënland qui y abordent aussi quelquefois, causent un froid qui fait mourir beaucoup d'animaux. Elles amènent de tems-en-tems avec elles des

156 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

ours qu'on tue à coups de piques à leur arrivée.

Le tableau du caractère morale des Islandois est entièrement à leur avantage. Seulement leur croyance est jugée n'être pas assez exempte de superstition. Ils croient légèrement & s'opiniâtrent dans leurs sentimens & dans leur conduite. Rarement ils vivent au-delà de 50 ou 60 ans. Cependant l'auteur fait mention d'un ecclésiastique âgé de plus de 80.

La maladie que M. de Troil nomme *Schaarbock*, qui a jusqu'à présent eu l'apparence d'une lepre, est selon lui du genre des maladies secrètes. La maladie angloise s'est aussi manifestée depuis quelques années. Avant 1753, on ne connoissoit point de maux vénériens. Leurs bains chauds naturels operent des cures merveilleuses.

On se plaint du monopole exercé par la compagnie de commerce qui nuit beaucoup aux Islandois, en privant leur pêche de l'encouragement dont elle auroit besoin, & en leur ôtant les moyens de subsister qui leur seroient nécessaires.

Les brebis y réussissent au mieux. Des payfans en ont des troupeaux de 200 à 400, elles ont les oreilles droites & élevées, la queue courte, souvent quatre ou cinq cornes. Le baron Haster, envoyé autrefois en Islande par les Suédois, pour tâcher d'y perfectionner les bêtes à laine, a réussi dans sa commission. On attend pour les tondre que la toison tombe presque d'elle-même, alors on l'ôte d'une seule pièce,

& l'on trouve dessous une nouvelle laine d'une grande finesse qui a déjà commencé de pousser. L'herbe cochlearia qu'elles paissent les engraisse extraordinairement.

Il est difficile de rencontrer des manuscrits en Islande, parce que la plupart en ont été enlevés par les Suédois & les Danois. M. de Troil se contente d'examiner & de comparer ensemble leurs traditions & leurs annales. Il apprécie la poésie islandoise qui lui paroît obscure & peu estimable. Quoiqu'elle ne soit pas tout-à-fait irrégulière, il y regne ordinairement peu d'esprit & de goût : cependant on distingue quelques pieces remarquables par l'élévation des expressions & des pensées, & par d'heureuses comparaisons. Les Islandois ne l'ont guere employée que pour faire des éloges ou des satyres : encore aujourd'hui, quand ils sont mécontents de quelqu'un, ils savent se servir contre lui de ce dernier genre.

M. de Troil considère toute l'Islande comme une production du feu, dont l'activité durant plusieurs siècles a fait saillir successivement un grand nombre de rochers. Leurs sommets réunis par des nouvelles explosions, servent de base à cette grande île. A l'appui de ce système il détaille les effets des éruptions du feu sur plusieurs parties de l'île, depuis 800 ans. Dans une des dernières lettres il décrit plus exactement le mont Hecla & les différentes sortes de pierres dont il est composé. Le sommet de la plus haute montagne ou le milieu de l'île est élevé de 5000 pieds au-dessus du niveau

158 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

de la mer, suivant l'expérience faite avec le baromètre de Ramsden. Les sources d'eaux chaudes sont d'une chaleur inégale depuis 189 jusqu'à 213 degrés de Fahrenheit. Il s'en rencontre jusques sur les montagnes de glace. La forme & la matiere des roches, attestent qu'elles sont l'ouvrage d'un feu souterrain. Elles ressemblent parfaitement en plusieurs endroits, quant à la matiere, à celles de Staffa en Ecosse. On trouve aussi dans le corps du livre un catalogue des plantes, des oiseaux & des poissons d'Islande.

Trois mémoires de mains étrangères ont été placés à la fin comme supplément. Le 1er. de M. le conseiller de chancellerie von Jhre, dans lequel il répond aux objections de M. Schlozer, professeur à Gottingen, contre sa lettre sur l'Edda : le 2d. de M. Back, touchant la maladie appelée *scharbock*, dans lequel il soutient que c'est une vraie lepre, dont le mauvais régime a augmenté les symptômes & le danger : enfin le 3eme. de M. le professeur Bergman, dans lequel il rend compte de son examen chimique des différentes sortes de produits pierreux d'Islande, qu'il compare avec les semblables d'autres pāys, pour juger de leur formation par les résultats.

(*Annoncés de Gottingue, en Allemand.*)

OBSERVATIONS sur le froid rigoureux du mois de janvier 1776 ; par J. H. VAN SWINDEN, professeur de philosophie en l'université de Franeker, correspondant de l'académie royale des sciences de Paris, membre des sociétés de Haarlem & d'Utrecht. A Amsterdam, chez Marc-Michel Rey, 1778, in-8vo. de 330 pages. On en trouve des exemplaires à Paris, chez Leclerc, libraire, quai des Augustins.

L'Hiver dont on se propose de nous donner ici l'histoire, paroît être un des plus mémorables qu'on ait ressenti dans le cours de ce siècle, soit qu'on fasse attention à la rigueur du froid, soit qu'on en considère l'universalité, soit qu'on en examine toutes les circonstances. Cette curieuse histoire contient deux parties.

La première partie est un recueil assez complet d'observations purement météorologiques faites en plus de quatre-vingt endroits différens de l'Europe. L'auteur les discute & les compare entr'elles, puis il en tire des résultats. Cette première partie est distribuée en plusieurs sections. La première contient des observations faites dans divers cantons des Provinces-Unies, & principalement à Franeker en Frise, où l'auteur a observé lui-même. Le plus grand degré de froid a été dans cette ville, à dix-sept de-

160 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

grés de condensation au-dessous du thermomètre de M. de Reaumur. La gelée y a duré trente deux jours de suite sans interruption ; mais le dégel a fait fondre la glace très-promptement. Il est peu d'exemple d'un dégel survenu aussi subitement. M. de Winden fait ici la description des instrumens dont il se sert pour observer, & il rend compte de la manière dont il en fait usage. Ces détails peuvent être utiles aux personnes qui veulent se livrer à ce genre de recherches.

La seconde section contient les observations faites en Angleterre ; savoir, à Londres, dans l'hôtel de la société royale, à Hampstead, à Northampton, & à Chatam. Il résulte de ces observations qu'en Angleterre le froid n'a pas été par-tout le même, qu'il y a été très-différent, quoique dans des endroits fort près les uns des autres. Il y a été en général, & singulièrement à Londres, beaucoup moindre que dans les Provinces-Unies, & même qu'en Brabant & en France : enfin ces observations nous font voir encore que la plus grande intensité du froid n'a eu lieu dans la Grande-Bretagne que le 30 & le 31 janvier, & non le 27, comme en Hollande.

Les observations faites en Flandres, dans le Brabant & à Maëstreicht sont la matière de la troisième section. La suivante comprend les observations nombreuses que plusieurs savans de France ont fournies à l'auteur. Nous rapporterons ici quelques-unes des remarques générales que ces observations ont fait naître.

En général le froid a été fort vif en France, & ses effets y ont été très-remarquables. L'embouchure de la Seine étoit toute couverte de glace au Havre, quoiqu'elle y ait 4500 toises de largeur. La mer étoit aussi gelée entre Caën & le cap de la Heve : on trouva des poissons morts sur le rivage, & l'on y voyoit beaucoup d'oiseaux étrangers si épuisés de fatigue, qu'ils se laissoient prendre à la main. A Montmorenci & aux environs on n'avoit pas éprouvé depuis 1709 de froid si vif, si piquant, & de si longue durée. On y trouva un homme mort de froid sur le chemin, & un autre dont les poignets étoient entièrement gelés. Le gibier mouroit de faim & de froid. Plusieurs arbres se sont fendus avec grand bruit. Le vin geloit dans les celliers : l'eau, placée à côté du feu, geloit du côté qui n'y étoit pas exposé ; l'eau-de-vie se couvroit à l'air de filamens de glace. Des voitures chargées de vin passoient sur la glace de la riviere, & y imprimoient une ornière de quatre à cinq pouces de profondeur «.

Mais dans le tems que le froid exerçoit ses rigueurs dans les provinces septentrionales & mitoyennes de la France, il étoit fort médiocre dans les provinces méridionales. Il semble qu'il ait cessé pour ce royaume vers le 45^e. degré de latitude.

Le froid paroît avoir été en France, au moins dans les endroits où il a été rigoureux, plus fort que dans les Provinces-Unies. Le froid

le plus violent qu'on ait observé dans ces provinces a été de 17, 18 au thermometre de Reaumur à Franeker ; mais il a surpassé cette mesure en trois endroits de la France, savoir, à Montdidier, à Nancy, & à Grenoble, pour ne pas parler de Saint-Germain en-Laye. Il a été à peu-près égal au froid de Franeker en six autres villes de France : à Saint-Quentin, Amiens, Saint-Denis, Troyes, la Ferté, & Lyon ; & inférieur dans toutes celles qu'on n'a pas nommées.

La cinquieme section contient des observations très exactes & très-détaillées faites en quatre endroits de la Suisse. Viennent ensuite les observations que M. de Swinden a reçues de l'Allemagne, de la Pologne, de la Hongrie, & des pays du nord. Elles remplissent les sixieme & septieme sections. La huitieme & dernière section contient des considérations générales sur toutes les observations rassemblées dans la premiere partie de cet ouvrage.

Ces observations ont donné souvent lieu de remarquer que le froid ne suit pas les degrés de latitude ; que même il est quelquefois fort différent dans des lieux très-voisins, comme on peut en juger par la récapitulation suivante.

Dans tous les endroits dont le froid a été entre 18 & 30 degrés de condensation au thermometre de Reaumur, & qui sont au nombre de vingt, il n'y en a eu que trois, Pétersbourg, Varsovie & Helmstadt, dont l'ordre de latitude differe peu de celui du froid. Tous les autres sont beaucoup plus élevés dans l'or-

dre du froid que dans celui des latitudes, c'est-à-dire, que l'intensité du froid n'a point été proportionnelle à la position plus ou moins septentrionale de ces lieux.

Parmi les vingt-quatre endroits, où le degré de froid a été entre 17 & 18 degrés, ou 16 & 17, il y en a huit qui sont plus élevés dans l'ordre des latitudes que dans celui du froid, savoir, Berlin, Bergen, Franeker, Harbourg, Eelde, Groningue, Louvain & Tournai.

Des dix-sept endroits pour lesquels le froid a été entre 15 & 16 degrés, il n'y en a que deux qui sont plus élevés dans l'ordre du froid que dans celui des latitudes, savoir, Orléans & Zurich.

Des quatorze endroits où le froid a été entre 10 & 15 degrés, il y en a neuf qui sont plus élevés dans l'ordre des latitudes que dans celui du froid, savoir, Haarlem, Zwanenburg, Lille, Sparendham, Bois-le-Duc, Copenhague, Aurey, Neufchâtel, Northampton. Geneve est le seul endroit de cette classe pour lequel l'ordre du froid & de la latitude est le même.

Enfin les onze endroits où le froid a été au-dessous des dix degrés, ne présentent que deux villes d'Angleterre plus élevées dans l'ordre de latitude que dans l'ordre du froid.

» Il résulte de cette discussion, dit M. de
 » Swinden, non-seulement que l'ordre de l'in-
 » tensité du froid a été très-différent de celui
 » des latitudes, mais encore que le froid a été
 » proportionnellement & réellement plus fort

» dans les endroits mitoyens que dans ceux
 » qui sont situés au nord : que l'hiver a été
 » plus rigoureux au milieu de l'Europe, ensuite
 » au nord ; qu'il a peu attaqué les provinces
 » méridionales de France, & quelques endroits
 » de l'Angleterre ; mais il paroît s'être renforcé
 » en Italie. L'Allemagne, le nord de la France
 » & les Pays-Bas paroissent avoir le plus souffert du froid «.

Maintenant si on fait attention à la date du *maximum*, ou de la plus grande intensité du froid, on trouvera que sur quatre-vingt-cinq endroits, il y en a quatre où cette plus grande intensité a eu lieu le 18 janvier, trois le 19, un le 21, un le 24, dix-neuf le 27, deux le 27 & 28, vingt-un le 28, douze le 29, quatre le 30, deux les 29 & 30, dix le 31, cinq le premier de février, un le 2. L'auteur a eu besoin aussi de comparer le degré du froid du mois de janvier 1776, avec celui du froid qu'on a ressenti dans chaque lieu pendant les hivers les plus rigoureux de ce siècle. Cette comparaison est intéressante. On y voit que le froid de 1776 a été, dans quelques endroits, plus fort, en d'autres plus faible que dans les hivers de 1709, 1716 & 1740, trois années où le froid a été excessivement rigoureux.

La seconde partie de ce volume contient des observations physiques faites pendant l'hiver de 1776. Elle est distribuée en plusieurs chapitres, dont nous ne pouvons donner qu'une simple indication. Dans le premier chapitre

l'auteur examine jusqu'à quelle profondeur la gelée a pénétré en terre. Cette profondeur a été pour les endroits non couverts de neige, à peu près de vingt pouces, un peu plus ou un peu moins, selon la différente nature du sol. Au reste on ne parle que des observations faites en Frise, car l'auteur n'en a reçu de ce genre d'aucun autre lieu. Quant aux endroits qui étoient cachés sous la neige, la gelée n'y a pénétré qu'à la profondeur de deux, de trois, de quatre & de cinq pouces tout au plus. D'où il faut conclure qu'il est utile dans des hivers très-rigoureux que la terre soit couverte de neige. La quantité de neige qui est tombée dès le commencement de janvier, & avant la première époque du grand froid, est donc une des causes qui ont fait que les végétaux & les terres ensemencées ont si peu souffert cette année.

L'auteur recherche dans le second chapitre avec quelle force le froid a pénétré dans les maisons, les celliers, les souterrains; dans le troisième, quelle a été l'épaisseur de la glace? Il a trouvé qu'en général cette épaisseur a été de 14, 16, 18 & 20 pouces dans les canaux de la Frise. Il a eu occasion de faire une remarque intéressante, c'est que l'épaisseur de la glace, produite pendant toute la durée de la gelée, est beaucoup moindre que la somme des épaisseurs qui se forme tous les jours quand on prend soin d'ôter journellement la glace qui s'est formée la veille, afin d'exposer à la gelée une nouvelle surface d'eau. Le 31

janvier M. de Swinden a plongé un thermomètre dans un trou creusé dans la glace, il l'a laissé dans l'eau pendant une demi-heure; ce thermomètre remonta de plusieurs degrés; la différence de température de l'eau & de l'air étoit donc très - considérable. Aussi toutes les ouvertures faites dans la glace fumoient-elles, comme si c'eût été autant de chaudières remplies d'eau bouillante.

Le cinquième chapitre roule sur les congélations artificielles, opérées pendant le grand froid de ce même hiver. On y voit que de l'eau purgée d'air & exposée à un froid artificiel, supérieur de plusieurs degrés à celui de la congélation, n'a point gelée, parce qu'elle étoit dans un état de tranquillité parfaite, & qu'elle a gelé aussi-tôt qu'on a commencé à la faire mouvoir dans le vase où elle étoit enfermée hermétiquement. Le 28 janvier, M. le secrétaire de l'académie des sciences de Rotterdam réussit, en produisant un froid artificiel, à faire congeler en partie le mercure d'un thermomètre. Ce chapitre contient plusieurs autres observations sur le froid artificiel extrêmement curieuses. Dans le chapitre suivant, l'auteur rapporte divers effets produits par la gelée sur les hommes, les animaux & les végétaux. Le septième & dernier renferme des considérations générales sur tout le cours de l'hiver & sur le dégel.

De pareilles observations ne peuvent manquer de jeter de grandes lumières sur quelques parties de la physique spéculative; mais on

O C T O B R E , 1778. 167

entrevoit déjà que par la suite , elles pourront devenir d'une utilité , pratique. Il est donc à desirer qu'elles continuent à se multiplier ; mais il faut pour cela qu'il se trouve des observateurs qui aient la patience & le zele de l'auteur de cet ouvrage.

(*Journal de l'agriculture , du commerce des arts & des finances.*)

ALCUNE lettre dell'autore dell'economia nazionale , &c. *Lettres de l'auteur de l'économie nationale , écrites à différentes personnes à l'occasion de ce livre. In-4to. sans date, ni lieu d'impression, mais se trouve à Florence.*

L'*Économie nationale* est un ouvrage profond & intéressant, dont la première partie parut en Italie, au commencement de l'année 1775. L'auteur étoit alors anonyme, mais on fait aujourd'hui que c'est M. l'abbé Ortes, savant Vénitien. Quelques économistes de Toscane, ayant lu & médité cette première partie, lui ont proposé leurs doutes sur certains principes qu'elle contient, & lui ont demandé des éclaircissmens ; & c'est pour les satisfaire, que M. l'abbé Ortes a composé les lettres que nous annonçons : elles sont au nombre de huit, adressées à différentes personnes qu'il ne nomme pas, mais que l'on connoît très-bien à Florence. Dans la première, il éclaircit & soutiens

par de nouvelles raisons, le principe suivant de son ouvrage, *que le capital des biens d'une nation qui veut se pourvoir elle-même des choses dont elle a besoin, & qui pour cet effet, s'est séparée des autres, est toujours déterminé par sa population, & est exactement proportionnel à celle-ci.* Il déduit de ce principe, qu'un accroissement de richesses dans une nation, n'est pas certainement une chose impossible, mais que cet accroissement ne peut concerner que quelques particuliers, & non pas la généralité, parce qu'à proportion de ce que la richesse des uns s'accroît, celle des autres diminue. L'adversaire de M. l'abbé Ortes ne se rend pas encore, & partant de la distinction établie par ce dernier dans sa première lettre, entre les biens réels & les biens imaginaires, c'est-à-dire, entre les choses qui contribuent effectivement à faire subsister une nation, & celles qui n'ont rapport qu'aux besoins factices, il dit *que la richesse des nations se réglant en même-tems sur les biens réels & imaginaires, il ne conçoit pas comment la nation la plus vigilante & la plus industrieuse, ne conserveroit pas mieux ses biens réels, & ne gagneroit pas sur les biens imaginaires d'une autre nation moins vigilante & moins active.* L'auteur répond dans sa seconde lettre, que parler ainsi, c'est confondre ce qu'il y a de réel & ce qu'il y a d'imaginaire, en fait d'acquisition de biens. Par exemple, observe-t-il, ce qu'il y a d'imaginaire dans l'économie commune, c'est de croire que le superflu des grains qu'un homme tient dans un dépôt, appartient à ce dépositaire;

taire ; le réel est que ce superflu de grains appartient véritablement à celui qui doit le consumer. Ayant éclairci ces objets, il démontre ensuite comment il est possible que des particuliers s'enrichissent , au lieu que cela est impossible pour une nation , parce que les pauvres & les riches restent toujours dans la même proportion , c'est-à-dire , que les uns s'enrichissent par l'appauvrissement des autres.

La troisième lettre qui est plus à la portée du commun des lecteurs , a pour objet les bornes que la nature a mises à l'industrie & au travail des peuples. L'auteur fait voir que dans une nation qu'on suppose divisée des autres , & subsistant de son propre travail & des productions de son propre fonds , il n'est pas possible que tous les particuliers soient occupés aux travaux économiques , & qu'il doit y avoir nécessairement beaucoup de gens qui vivent sans rien faire. En effet , il ne paroît pas vraisemblable que la nature ait mis les hommes dans la nécessité de travailler perpétuellement ; il suffit à un homme de travailler quatre heures par jour pour sa subsistance ; celui donc qui en travaille huit , entretient oisif un autre individu. Cette proposition est encore mieux développée dans le livre de l'*Economie nationale* , auquel M. l'abbé Ortes renvoie souvent son lecteur. Mais s'il est vrai qu'il est indispensable qu'il y ait des oisifs dans une nation , que faire de ces êtres inutiles ? La réponse de l'auteur à cette question , est une apologie des arts agréables , qui occupent l'oisiveté en l'amusant ,

& de tous ces passe - tems frivoles , tant critiqués , & si nécessaires dans les nations civilisées. Il met aussi en ligne de compte les fonctions ecclésiastiques , qui , indépendamment des considérations religieuses , doivent être regardées comme des choses économiquement nécessaires pour occuper un certain nombre d'hommes. Ce raisonnement de l'auteur nous paroît très-ingénieux & très-philosophique , & peut-être n'a-t-on jamais justifié d'une manière plus plausible , l'inutilité apparente d'une partie du clergé.

Dans la quatrième lettre , M. l'abbé Ortes répond à un autre économiste , qui lui demande comment on peut dire que toutes les nations ont la même mesure de richesses , & pourquoi une nation ne pourroit pas s'enrichir plus qu'une autre moins active & moins industrieuse ? Ce sont toujours , répond-il encore , les particuliers qui s'enrichissent , & jamais la généralité , d'où il suit que la richesse commune , dont il est question , n'est différente dans chaque nation , que par la différence de richesse des particuliers ; & ainsi , que dire qu'une nation est plus riche qu'une autre , c'est comme si on disoit que les richesses y sont plus inégalement distribuées. L'auteur soutient cette opinion par plusieurs preuves de fait , & par des considérations politiques , dont l'examen nous entraîneroit trop loin.

La cinquième lettre a pour objet la liberté dans les travaux économiques. L'auteur déclare qu'il ne regarde comme une véritable liberté ,

que la liberté commune ou générale, & que la liberté particuliere n'en est qu'une fausse image; c'est une loi de la nature, dit-il, que la liberté, ainsi que la félicité humaine ne soit pas un avantage particulier à quelques-uns, à l'exclusion de tous les autres. Il entend par la liberté commune ou générale, celle dont un homme a la jouissance sans faire tort à la jouissance des autres, & par la liberté particuliere, celle dont quelques-uns seulement peuvent jouir.

Dans la sixieme lettre, l'auteur part de ce qu'il a déjà dit dans la seconde, & prouvé dans son grand ouvrage, savoir, qu'il est indispensable qu'il y ait dans une nation des oisifs & des pauvres, & il s'occupe des moyens qu'il faut prendre, en suivant ses principes, pour soulager la classe des malheureux. Il trouve que le seul moyen est de modérer les travaux pour le tems & pour l'étendue, parmi ceux qui sont occupés, & conséquemment de rendre la répartition des richesses moins inégale dans la nation. En développant les preuves de son sentiment à cet égard, il donne en même-tems de nouveaux éclaircissmens sur ce qu'il a dit dans la lettre précédente, de la liberté des travaux.

Comme M. l'abbé Ortes a été obligé d'employer dans son ouvrage & dans ces lettres, quelques termes qui ont besoin d'être clairement définis, pour que ses lecteurs puissent saisir ses idées, il donne l'explication de ces termes dans sa septieme lettre. Dans la huitie-

me , il traite des désordres de l'économie politique , & il fait voir comment & jusqu'à quel point les princes & les magistrats éclairés, peuvent y remédier ; car on ne le peut jamais que jusqu'à un certain point , en faisant que le mal soit le moindre qu'il est possible , sans tendre au bien absolu & au dernier degré de la perfection , auquel la constitution des choses humaines ne nous permet pas d'atteindre.

Nous n'avons pas cru nécessaire d'examiner ici en détail toutes les idées de M. l'abbé Ortes , & nous nous sommes contentés d'exposer quelques-unes de ses opinions pour faire connoître à nos lecteurs la maniere de voir de cet écrivain , sur les matieres économiques. Ce qui paroît le distinguer particulièrement, c'est son penchant à la modération , & son aversion pour tout excès. La lecture de son ouvrage est sur-tout très-propre à corriger ces esprits chimeriques qu'une fausse idée de perfection dégoûte du bien qui est établi , & rend avides d'innovations de toute espece. L'économie générale, dit il, suit dans la plus grande partie de ses procédés, des loix dépendantes de l'ordre de la nature, c'est-à-dire, des loix immuables. C'est une vérité que les économistes ont connue, mais ils n'ont pas toujours su l'appliquer dans les occasions , & ils l'ont perdue de vue quelquefois. Mais laissons parler M. l'abbé Ortes lui-même : l'article suivant, tiré de sa dernière lettre, fera mieux connoître que tout ce que nous pourrions dire, l'esprit de modération dans lequel il écrit.

» Le défaut de l'esprit humain n'est pas d'i-
 » gnorer les vérités, mais de les pousser au-
 » delà de leurs bornes, par une vaine prétention
 » à la supériorité de lumières, s'éloignant ainsi
 » de la vérité, même lorsqu'il cherche à en ap-
 » procher de plus près, & tombant souvent dans
 » l'excès contraire à celui qu'il veut éviter,
 » tandis que la nature abhorre les excès, n'en
 » admet aucun, & ordonne tout avec nombre,
 » poids & mesure. Ainsi l'inégalité de biens
 » étant nécessaire parmi les hommes, on vou-
 » droit que quelques-uns nageassent dans l'or
 » comme Cresus, & que les autres mourussent
 » de faim comme Irus. Une certaine supério-
 » rité de talens ou de capacité étant nécessai-
 » re pour acquérir ces avantages, on voudroit
 » que les uns fussent des demi-dieux pour l'in-
 » telligence, & que les autres fussent moins
 » qu'hommes. La réunion de plusieurs familles
 » en corps de nation séparés étant nécessaire
 » pour la subsistance commune, quand il suf-
 » firoit pour cet effet, que les hommes se réu-
 » nissent par milliers, on voudroit les réunir
 » par millions. Une capitale où il y ait plus
 » d'hommes rassemblés que par-tout ailleurs,
 » étant nécessaire dans une nation, on voudroit
 » entasser un million d'hommes sur une lieue
 » de terrain, pour laisser cent autres lieues in-
 » cultes & désertes. En un mot, à quelque ob-
 » jet que l'esprit humain s'applique, il passe
 » toujours le but, à force de raffiner & de
 » vouloir paroître plus grand, plus intelligent

174 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» & plus entendu dans les choses dont il s'occupe , qu'il ne l'est en effet «.

(*Novelle letterarie.*)

L'ILLUSTRE voyageur , ou retour du comte de Falkenstein dans ses états , comédie en deux actes & en prose , dédiée à S. A. R. Mgr. le duc Charles de Lorraine & de Bar , &c. par M. DORFEUILLE , premier acteur de la comédie de Gand , représentée pour la première fois en novembre 1777 , sur le théâtre de Gand , & ensuite sur celui de Nancy. A Paris , chez la veuve Duchesne ; libraire , rue saint-Jacques ; à Gand , chez les freres Gimblet , 43 pages in-8vo. 1778.

Cette piece est un hommage qu'on a voulu rendre à la bienfaisance de l'empereur. La scene est dans un village du Brisgaw , à quelques lieues de France , chez M. Valling , qui ouvre le premier acte avec le baillif. Une lettre qu'ils viennent de recevoir de Paris , leur confirme que l'empereur doit passer par cet endroit. Une conversation ingénue entre M. Valling & Antoine son jardinier , & celle de Therese , fille du premier , avec Joseph son prétendu , remplissent les premières scenes. Ces deux amans n'auront la permission de se marier qu'après qu'ils auront vu l'empereur. A son premier passage , Joseph l'avoit méconnu. » Palsangué , comment aurois-

» je fait, dit-il? La portiere du carrosse étoit
 » fermée, & pis moi je croyois que quand un
 » empereur marchoit, s'étoit eun train de tous
 » les diables; des hommes, des chevaux, des
 » postillons, des soldats, & pis, gare par-ci,
 » gare par-là : vl'a l'empereur, rangez-vous....
 » Eh bien ! point du tout; rien d'tout ça : il
 » étoit morgué dans eune piètre voiture. J'au-
 » rions jamais pu penser qu'un prince comme
 » li allit se nicher dans eun' carrosse qui ne
 » valoit parguienne guère mieux en apparence
 » que la cariole qui est sous le halier de nout'
 » bailly : il n'y a pas de justice à ça, com-
 » ment vouloit-il que je le reconnoississe ? «

N'importe; pour l'en punir, M. Valling ne
 lui accordera sa fille qu'après le retour de ce
 prince chéri. Cependant le bailli ordonne les
 apprêts de la fête. Joseph, quoique payfan,
 ne laisse pas de l'embarraffer par ses naïvetés,
 qu'on trouvera peut-être un peu trop recher-
 chées: là finit le 1^{er}. acte.

Un épisode commence le 2^{me}. C'est un sol-
 dat françois nommé *la Valeur*, qui, ayant été
 mis en prison la veille du jour que l'empereur
 est arrivé dans la ville de sa garnison, a déserté
 pour jouir un moment de sa présence sur les
 terres de sa domination. Le bailli, enchanté de
 ce dévouement, veut qu'il soit de la fête. Dans
 le moment les payfans qui avoient ordre d'ar-
 rêter toutes les chaïses de poste, amènent un
 particulier à M. le bailli. Cet inconnu se plaint
 de la violence qu'on lui a faite. Le bailli excuse
 ses payfans sur leur motif, qui n'a d'autre ob-

176 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

jet que de ne pas être privés une seconde fois de la vue de leur souverain. L'inconnu s'apaise ; & , charmé de pareils sentimens , il se prête à toutes les questions de ces bons villageois. A son tour, il interroge Thérèse, Joseph, le Soldat. Celui-ci, entendant le prélude d'une marche , quitte l'inconnu , qui profite de ce moment , pour écrire quelques mots sur une feuille de papier qui se trouve sur une table.

Les payfans arrivent pour répéter leur rôle : l'inconnu , qui d'abord avoit cédé aux instances du bailli pour être présent à la fête, prétexte des affaires indispensables, & part. La répétition commence. Elle est bientôt interrompue par la lecture de la lettre que l'on découvre sur la table ; elle est de l'empereur. Il donne une dot à Thérèse ; il exempte d'impôts pendant six ans les habitans du lieu : il promet une gratification au soldat *la Valeur* , & sa grace , qu'il demandera au roi. Tout le monde se livre à la joie que la présence auguste de ce bon prince & ses bienfaits viennent de répandre dans tous les cœurs.

Le motif qui a conduit l'auteur de cette piece peut inspirer quelque indulgence en sa faveur. On doit savoir gré à M. d'Orfeuille de faire servir ses talens d'auteur & d'acteur , à célébrer les vertus d'un prince que toute la France a admiré ; & nous sommes persuadés que cette piece a dû produire beaucoup de sensation dans les pays où ce souverain a des droits plus étendus à la reconnoissance publique.

(*Avis divers ; affiches & annonces de Paris.*)

TRAITÉ des maladies des enfans ; ouvrage qui est le fruit d'une longue observation , & appuyé sur les faits les plus authentiques ; traduit du Suédois de feu M. NILS-ROSEN DE ROSENSTEIN, chevalier de l'étoile polaire, président de l'académie royale des sciences de Stockholm, médecin de la famille royale ; par M. LE FEBURE DE VILLEBRUNE, docteur en médecine. A Paris, chez Pierre-Guillaume Cavelier, libraire, rue St. Jacques, au lys d'or, près la fontaine St. Séverin. vol. in-8vo. de 582 pages, prix 5 liv. broché; 6 liv. relié. 1778.

Parmi l'immensité d'objets dont doit s'occuper celui qui se dévoue à la profession de médecin, il n'en est peut-être aucun qui soit plus important que celui qui regarde les enfans. Indépendamment du besoin indispensable de secours étrangers, auxquels leur foiblesse les force d'avoir recours, personne n'ignore que souvent tout le reste de la vie dépend de l'éducation première, *morale & physique*. Ces deux objets tiennent essentiellement à l'art de guérir; & tous ceux qui ont voulu y réfléchir ont bien senti l'action réciproque de l'un & de l'autre.

Tel est le motif qui a déterminé plusieurs auteurs célèbres à s'occuper de ce qui regarde

178 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

les enfans. M. Nils-Rosen de Rosenstein avoit cru, pour rendre l'instruction plus répandue, devoir faire insérer dans différens calendriers, l'ouvrage que nous annonçons; mais comme il n'avoit pu le faire que par portions, l'académie de Stockholm a jugé que la réunion de ces morceaux ne pouvoit qu'être avantageuse, & a engagé l'auteur à donner cet ouvrage. L'amour du bien public, la déférence qu'il a cru devoir à l'académie dont il étoit président, l'ont déterminé à se livrer à ce travail, malgré la multiplicité de ses occupations. L'académie ne s'est point trompée dans les succès qu'elle avoit attendus de cet ouvrage; *sept éditions de ce traité, faites en peu d'années, tant en suédois qu'en allemand & en hollandois*, ont justifié son jugement. MM. Murray & Sandifort, en traduisant cet ouvrage, *ont joint à leur traduction un grand nombre de remarques*, dont M. le Febure de Villebrune, traducteur françois, annonce avoir profité. On ne l'accusera point de l'enthousiasme qu'on reproche quelquefois, non sans raison, aux traducteurs; il contrarie son auteur toutes les fois qu'il estime devoir le faire, & ce seroit la plus grande injustice de l'accuser de *jurare in verba magistri*. Les détails dans lesquels nous allons entrer, mettront à portée de juger de ce qu'on doit penser de cet ouvrage, & des additions que le traducteur y a faites.

Le chapitre premier regarde les nourrices : l'auteur voudroit que les meres écoutassent la voix de la nature en allaitant elles-mêmes leurs enfans, d'autant plus que les enfans, suivant

l'auteur, prennent le caractère de leur nourrice ; ce qui n'est cependant pas prouvé, ce que démentent même des observations de Van Swieten : mais il est certain que l'analogie du lait de la mere, les avantages qu'elle-même en retire, sont suffisans pour la déterminer à remplir ce devoir sacré. Mais lorsque cela est impossible, quelle qu'en soit la cause, il faut choisir une nourrice qui ait le plus de rapport avec la mere, dont le lait soit plutôt clair qu'épais, sur-tout dans les premiers tems ; qu'elle suive un régime exact, qu'elle évite toutes les passions violentes, que l'air qu'elle respire soit pur. Il est singulier que cet auteur parle ici du soin d'emmailloter l'enfant, & que le traducteur ne fasse pas sentir l'abus de cette méthode, qui heureusement est presque généralement bannie. On ne sauroit trop répéter combien cette pratique est nuisible. La propreté est ici recommandée avec raison ; la propreté & la pureté de l'air sont les moyens les plus certains pour entretenir la santé des enfans, & prévenir les gales auxquelles la foiblesse de leurs organes les rendroit plus disposés ; il est cependant bien essentiel, quand il en survient, de ne jamais y appliquer de répercussif : on doit aussi éviter le plus possible de bercer l'enfant. L'auteur veut qu'on laisse passer vingt-quatre heures, avant de donner à tetter à l'enfant : le traducteur désapprouve avec raison cette méthode, sur-tout si la mere nourrit elle-même. Lorsque l'enfant est constipé, il faut que la nourrice boive davantage, qu'elle prenne mé-

me un léger laxatif, & non pas un *hareng salé*, pour s'exciter à boire. Les gerçures se dissipent aisément avec de la propreté & de la charpie rapée. La chute de l'anus n'a aucune suite fâcheuse, lorsqu'on y apporte de l'attention; quelques légers toniques la guérissent, & la préviennent. Les tranchées peuvent avoir des causes différentes; en conséquence on doit employer différens remèdes, à raison de la cause: souvent les absorbans seuls les guérissent. Le traducteur s'élève contre la magnésie blanche, *page 33, note*; nous croyons qu'il auroit de la peine à prouver ce qu'il avance. La dentition est presque toujours douloureuse pour les enfans, quelquefois très-dangereuse, à cause des convulsions qu'excite le travail des dents; les relâchans de toute espece sont les seuls moyens à employer, mais il faut être très-réservé sur l'usage des calmans, quoi qu'en dise l'auteur. Les aphthes sont rarement dangereuses à moins qu'elles ne viennent de quelque cause interne; la propreté, le lait de la nourrice suffisent seuls pour en prévenir les suites: nous ne pensons pas comme l'auteur à ce sujet. Les enfans sont fort sujets aux convulsions & à l'éclampsie: *Lorsque ces mouvemens saisissent l'un ou l'autre membre, nous disons donc que l'enfant a des convulsions. Si ces mouvemens entreprennent tout le corps, & que le visage devienne bleu, nous appelons cette attaque éclampsie. Cette maladie, que les médecins appellent épilepsie des enfans, a dans chaque attaque deux périodes: le premier est celui des mouvemens convulsifs; le second, celui du profond sommeil accompagné de râlement. Beau-*

coup de causes différentes peuvent produire cette maladie ; aussi l'auteur en admet-il dix especes , dont il donne les signes & la curation. Il traite ensuite de la diarrhée dont il fixe quatorze especes ; il spécifie le traitement de chacune. A l'article de la petite-vérole il expose , dans une espece de table , les bons & les mauvais signes de cette maladie ; tout y est présenté dans le plus grand détail : sur cet objet le traducteur est souvent d'avis différent , & nous pensons que c'est souvent à tort qu'il contrarie l'auteur dont il donne la traduction. C'est sur-tout à l'égard des préservatifs , & de l'inoculation principalement , qu'ils sont d'avis entièrement opposés. Le traducteur ne donne aucune nouvelle raison contre l'insertion de la petite-vérole ; ce qu'il avance a été dit mille fois , & réfuté d'une maniere convaincante. Qu'on ne croie cependant pas que nous regardions l'inoculation comme exempte de tout inconvénient ; les partisans de cette méthode , & ses adversaires ont mis , la plupart , un enthousiasme qui les a fait quelquefois s'écarter de la vérité ; on doit distinguer de ces enthousiastes M. Antoine Petit , qui , dans les rapports qu'il a faits par ordre de la faculté sur cette matiere , a su présenter dans toute leur force les raisonnemens favorables à l'inoculation , sans néanmoins rien dissimuler de ce qui lui pouvoit être contraire. C'est un témoignage que lui a rendu le public médecin. (*)

(*) M. Lefebure de Villebrune , dit en note , page

182 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

Dans le chapitre qui traite du vomissement, on attribue, avec raison, cet accident à différentes causes connues de tous les médecins, & qui conséquemment doivent être attaquées par divers moyens; mais une vérité importante, & qu'on ne peut trop répéter aux nourrices, & à tous ceux qui prennent soin des enfans, c'est que beaucoup sont tourmentés de vomissemens par la surcharge d'alimens; les nourrices, qui ont beaucoup de lait, croient ne devoir appaiser les cris des enfans qu'en leur présentant le tetton; cette mauvaise méthode a coûté la vie à beaucoup, & a rendu la santé délicate à d'autres pour toute leur vie. On n'a qu'une fois en sa vie la coqueluche, dit l'auteur, ce que nie, avec raison, le traducteur; car indépendamment des récidives fréquentes à des termes peu éloignés, qui, sui-

101, qu'on commence à revenir de l'enthousiasme de cette méthode; qu'il faut de tems-en-tems quelque délire au peuple; que cela passe comme les modes, &c. Cependant la pratique constante de tout le Nord, de l'Angleterre, de la France, de l'Italie & de tant d'autres pays, où l'inoculation réussit, paroît bien déposer en sa faveur, & ne prouve pas qu'on soit disposé à l'abandonner. La conduite des antagonistes de l'inoculation, est assez singulière; ils ont d'abord voulu démontrer que cette pratique étoit absurde, impie, pernicieuse; l'inoculation a pris faveur malgré leurs déclamations; aujourd'hui, qu'on inocule plus qu'on ne l'a jamais fait, ils veulent persuader que l'inoculation perd tout son crédit.

vant l'auteur, ne doivent être regardées que comme une seule & même maladie suspendue pendant un tems, il est constant que plusieurs médecins, dont on ne peut révoquer le témoignage en doute, ont vu la même personne plusieurs fois prise de coqueluche à des distances trop grandes pour pouvoir penser que ce fût la même maladie. Au reste, tout ce que l'auteur avance tant sur la cause, que sur les symptômes & le traitement de cette maladie, est fondé en raison; il propose l'infusion du *romarin sauvage*, *ledum palustræ Linnæi*, dont il vante les succès d'après sa propre expérience, & celle de MM. Hartman & Wohlin. Il conseille à la vérité, par analogie, & non sans fondement, l'usage du musc. La *jaunisse*, dont l'auteur a cru devoir faire un chapitre particulier, n'est point propre aux enfans; ils n'y sont sujets que comme tout le monde; peut-être leur voracité naturelle les y dispose-t-elle davantage; mais rien de particulier dans le traitement, ainsi que dans les *fièvres d'accès* dont l'auteur a cru devoir traiter spécialement, & qui ne devoient point entrer dans ce traité qui n'est destiné qu'à parler de ce qui est particulier aux enfans. Il n'en est pas de même des vers auxquels les enfans sont beaucoup plus sujets, tant par rapport aux alimens dont ils font usage, que par rapport à la douceur de leur bile qui n'a point encore acquis le degré d'amertume suffisant pour s'opposer à la génération de ces insectes. Il en expose les différentes especes qu'il réduit à six, les *ascarides*, le *lombric rond*, le *tania*,

184 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

l'ascaris lumbricoïdes, le *fasciola intestinalis*, le *gordius*. Tous les détails dans lesquels l'auteur entre sont bien faits ; il appuie ce qu'il propose pour le traitement, sur des observations qui, bien que curieuses, pourroient cependant paroître déplacées dans un traité tel que celui-ci, mais que néanmoins on lit avec beaucoup de plaisir : ce chapitre est peut-être un des meilleurs de l'ouvrage. (*) Le chapitre suivant a pour objet le *rhachitis* ou *nouûre des enfans* ; il en développe la cause, l'ancienneté, les symptômes ; il assure, avec raison, qu'il n'est point contagieux, vérité importante à discuter pour dissiper les préjugés souvent dangereux dans les endroits où il y a un grand nombre d'enfans rassemblés ; il explique avec netteté les phénomènes qui lui sont propres ; il fait voir que le traitement doit être varié suivant les circonstances. On rend, dans ce chapitre, à M. Lorry, la justice due à la supériorité de

(*) Ce que l'auteur y dit des vers offre des détails effrayans. La description du *tœnia* sur-tout, fait frémir. Ce ver est plat, long, souvent blanc & sans jointures. Il est presque incroyable jusqu'à quelle longueur ce ver s'accroît dans un adulte. » J'en ai vu, dit M. de Rosen, de quatre-vingt aunes sortir en même-tems ; d'autres en ont vu de 300. M. Strandberg rapporte qu'une fille rendit, depuis le milieu de juin 1759, jusqu'au milieu de septembre 1764, 793 aunes 3 quarts de ce ver, par morceaux. « Il faut lire dans l'ouvrage même les remèdes convenables à cette maladie cruelle.

ses talens, reconnue & avouée par tous les médecins. Ce qu'il dit de l'*hydrocéphale*, maladie heureusement rare, le plus souvent inguérissable, & qui ne permet aux sujets qui en sont affectés, qu'une existence malheureuse, en supposant qu'ils vivent quelque tems, est conforme aux connoissances acquises, & fondé sur des observations connues. Le danger de cette maladie est encore augmenté, parce qu'on ne s'y prend pas à tems pour la traiter : *si l'on manque de s'en appercevoir assez tôt, la mort termine la scene.* La croup ou suffocation striduleuse, avec une peau morbifique dans la trachée, est très-bien développée dans le chap. XXV, qui mérite d'être lu en entier ; cette maladie ne présente rien d'effrayant dans son principe, la voix seulement est *extraordinaire*, & *tout-à-fait étrange, rauque, dure, & en quelque maniere semblable au chant d'un jeune coq.* Différentes observations rapportées par l'auteur servent de fondement au traitement qu'il propose, & au caractère qu'il donne à cette maladie, qu'il regarde comme *une fluxion qui se jette sur la trachée, & sur-tout à l'endroit membraneux qui fait le complément des cartilages, & dans laquelle il faut distinguer deux périodes : le premier, celui d'inflammation ; le second, celui de la suppuration.* Ce n'est que dans le premier période qu'on peut tenter les remèdes avec espérance de succès. Dans le second, *on ne doit attendre que la mort.* La saignée plus ou moins répétée, suivant l'état du pouls, l'application des sangsues à la gorge, la vapeur d'infusion de fleurs de

sureau : *imprégnée d'une teinte de vinaigre*, l'application de vésicatoires, le ventre entretenu libre par des lavemens, & une boisson légèrement laxative, sont les moyens de guérir cette maladie, s'ils sont employés assez promptement. *Les sudorifiques n'ont été d'aucun avantage, non plus que les vomitifs.* Peut-être cependant ces derniers, dans des cas désespérés, pourroient-ils contribuer à séparer la peau morbifique de la trachée. Cette maladie n'a-t-elle point quelque rapport avec le *mal de gorge gangreneux*, sur lequel M. Chomel, a donné une dissertation en 1749 ? Le traité, que nous analysons, est terminé par ce qui regarde la galle, & les maladies vénériennes.

D'après ce que nous avons extrait de cet ouvrage, on voit qu'il doit être mis dans la classe des livres utiles ; mais nous pensons qu'il n'a pas encore rempli complètement son objet : il seroit à souhaiter que M. Guenet voulût s'en occuper, & le présenter avec la netteté & la précision qu'il a su mettre dans l'*instruction abrégée* qu'il a donnée, *sur les maladies des enfans.*

Nous voudrions pouvoir faire une éloge complet de la traduction ; mais on ne peut s'empêcher de dire qu'elle n'a pas été en général bien soignée, qu'il y a beaucoup de fautes d'impression ; que la plupart des mots latins & des noms propres y sont estropiés ; qu'on y trouve du latin même qui paroîtra peut-être aussi étrange que la chose qu'on a voulu désigner, comme *varioli lapidei*, *varioli aquæi*, *varioli flatuosi*. On y

OCTOBRE, 1778. 187

trouve encore des assertions fausses, comme d'avoir dit en note que c'est à M. de Haller qu'on est redevable de l'usage du camphre dans la petit-vérole tandis que les médecins Arabes, l'emploient fréquemment dans la même maladie. Le traducteur montre en divers endroits une prévention contre l'illustre Baglivi, qui ne doit pas lui faire honneur. On ne peut être trop réservé sur la critique des grands hommes. Dire que Baglivi parle par-tout en jeune homme présomptueux..... Qu'il parle avec sa jactance ordinaire, &c. Ce n'est pas affoiblir la gloire d'un des plus beaux génies qu'ait eu la médecine, c'est nuire à ses propres talens. Nous aurions désiré qu'à l'exemple de Murray, M. Lefebure, nous eût donné le catalogue des écrits de Rosen, qu'on trouve en latin à la tête des éditions Allemandes.

(*Journal de médecine, &c; gazette de santé; gazette universelle de littérature; affiches & annonces de Paris.*)



L'HYMNE au soleil, traduit en vers latins, sur la troisieme édition, avec le texte françois à côté, auquel on a joint une traduction en vers latins de quelques morceaux de poésie françoise; par M. l'abbé MÉTIVIER, chanoine de l'église d'Orléans, principal du college royal de la même ville, & de l'académie de Bologne. 1 vol. in-8vo. Prix 36 sols broché, & 50 sols relié; on en a tiré quelques exemplaires en papier d'Hollande, 4 liv. 10 s. A Orléans, chez Couret de Villeneuve; à Paris, chez Nyon, rue St. Jean-de-Beauvais; Moutard & Barbou, rue des Mathurins. 1778.

M. l'abbé Métivier ne pouvoit guere choisir un meilleur modele que l'hymne au soleil de M. l'abbé de Reyrac, (*) pour l'élévation des pensées, la beauté des images, la chaleur, le sentiment, la variété du style. Et quelles ressources ne lui fournissoit pas la langue latine, cette langue si majestueuse, si sonore, si féconde, & si propre à rendre tous les charmes de la poésie? M. Métivier s'en sert avec avantage; on voit qu'il s'est nourri de la lecture des bons poètes Latins, & qu'il transporte souvent

(*) Journal d'août 1778, page 110.

dans la traduction des moitiés de vers , & même des vers en entier. Ces réminiscences sont heureuses ; mais si c'est un défaut , comme quelques-uns le prétendent , il lui est du moins commun avec plusieurs de ceux qui ont fait des vers latins , depuis la renaissance des lettres. L'hymne au soleil étoit d'autant plus facile à traduire en vers , qu'il est écrit en prose poétique ; mais il y a une si grande distance des formes & des procédés de la poésie latine à la langue Françoisse , que , pour réussir dans la première , on ne peut trop s'éloigner de la seconde. M. Métivier ne paroît pas s'être rendu assez maître de sa matière ; il fuit de trop près la prose originale , & ses expressions & ses tournures s'en ressentent & deviennent trop souvent prosaïques. Voici le début de l'ouvrage.

» Chef-d'œuvre magnifique de la main toute-
 » puissante des Dieux immortels , astre sublime
 » & toujours nouveau pour mes yeux enchan-
 » tés , du mont audacieux qui élève jusqu'aux
 » nues sa tête altière , & que frappe l'éclat de
 » tes rayons étincelans ; soleil , à l'aspect de
 » tes premiers feux , je te salue avec ravisse-
 » ment , & te consacre ce foible hommage. «

*Mundi magne parens , decus immortale deorum ,
 Fomite qui lucis renovato , grandia semper
 Attonitis præbes oculis spectacula rerum ;
 Hujus ab excelso prærupti vertice montis ,
 Qui nubes super æthereas erigit audax ,
 Quique tutis o Sol radiis rutilantibus ardet ,
 Te veniente diæ , votis precibusque saluto.*

On ne peut pas appeller le soleil *magne parens mundi*, même dans le système mythologique : ce nom de pere du monde ne peut se donner qu'à Jupiter. Cet exorde, d'ailleurs, est d'une tournure & d'une expression foible. Cependant, cette traduction est d'un homme qui, comme on l'a observé, s'est familiarisé avec les poëtes latins, & qui écrit facilement dans leur langue.

L'auteur a voulu appliquer aussi ce talent à la poésie dramatique. Il a traduit en vers latins, plusieurs morceaux de nos tragédies françaises ; la prophétie de Joad dans *Athalie* ; le monologue de Varvic dans sa prison ; celui de Cornélie, tenant les cendres de pompée. Nous mettrons ce dernier morceau sous les yeux du lecteur.

O vous ! à ma douleur objet terrible & tendre ,
 Eternel entretien de haine & de pitié ,
 Restes du grand Pompée, écoutez sa moitié,
 N'attendez point de moi de regrets ni de larmes ;
 Un grand cœur à ses maux applique d'autres charmes.
 Les foibles déplaîsirs s'amuse à parler ,
 Et quiconque se plaint cherche à se consoler.
 Moi, je jure des Dieux la puissance suprême ,
 Et pour dire encor plus, je jure par vous-même ;
 Car vous pouvez bien plus sur ce cœur affligé,
 Que le respect des Dieux qui l'ont mal protégé.
 Je jure donc par vous, ô pitoyable reste !
 Ma divinité seule après ce coup funeste,
 Par vous, qui seule ici pouvez me soulager ,
 De n'éteindre jamais l'ardeur de me venger.
 Ptolomée à César, par un lâche artifice,
 Rome, de ton Pompée a fait un sacrifice ;

Et je n'entrerais point dans tes murs désolés,
 Que le prêtre & le dieu ne lui soient immolés!
 Faites-m'en souvenir, & soutenez ma haine,
 O cendres, mon espoir, aussi-bien que ma peine;
 Et pour m'aider un jour à perdre son vainqueur,
 Versez dans tous les cœurs ce que ressent mon cœur.

*O mihi vos sævi monumentum dulce doloris ,
 Vos æterna odii , vos ludûs pignora magni ,
 Reliquiæ Pompeii , uxorem audite vocantem .
 Non sibi , non vano rumpet præcordia planctu ,
 Aut ad famineos fortis Cornelia questus
 Descendet : magnam poscunt mala magna medelam .
 Vocibus indulget miseris gaudetque querelis
 Cura levis : quisquis queritur solatia captat .
 Ast ego cælicolas , & quod mihi sanctius illis ,
 (Talia crudeles quando mihi dona tulerunt)
 Vos o reliquiæ tristes , lacrimabilis urna ;
 Urna mihi solum prærepto conjuge numen ,
 Solaque curarum & miseræ solatia vitæ ,
 Testor , & æternos voveo servare furores
 Atque animum explere & cineres satiare mariti .
 Cæsaris imperio , justis terroribus aâi ,
 Barbarus infando Pompeium occidere letho
 Roma tuum potuit : viduatas civibus arces
 Non prius aspiciam quàm cæsus uterque , sacerdos
 Et Deus , effuso placarint sanguine manes .
 Atque illi ut memori vivant sub pectore sensus ,
 Perpetuum este mihi monumentum , odiisque favete ,
 Spesque dolorque mihi cineres , ne corpore vires
 Deficiant , meritas tanto ne crimine pœnas
 Perfidus effugiat , quâ pectora conjugis ardent ,
 Omnibus hanc animis ultricem immitтите flammam .*

Ce petit recueil est très-bien imprimé, & fait honneur aux presses si connues de Courret de Villeneuve.

(Mercure de France ; affic. & annonces de Paris.)

MÉMOIRES de l'académie impériale & royale des sciences & belles-lettres de Bruxelles. Tome Ier.
A Bruxelles, chez J. L. de Boubers, imprimeur de l'académie.

D E R N I E R E X T R A I T .

APrès avoir fait connoître dans nos journaux précédens , le discours préliminaire qu'on lit à la tête de l'ouvrage , & l'extrait des séances de l'académie depuis sa fondation , il est tems de passer aux mémoires qu'elle publie dans le premier volume de son recueil. Si nous ne consultations que l'importance des matieres , & les noms des académiciens qui les ont discutées , ces objets exigeroient , sans doute , des détails très-étendus ; mais obligés de nous restreindre par la nature de notre travail , nous nous contenterons d'indiquer succinctement chacun des mémoires ; la plupart demandent à être lus dans l'ouvrage même , sur-tout ceux qui ont besoin d'explications qu'on trouve dans les planches exactes & très-bien exécutées dont le volume est enrichi.

Le premier mémoire contient les premières observations astronomiques qui ont été faites dans les Pays-Bas. M. Pigott , gentilhomme Anglois , les a entreprises pour rectifier les cartes géographiques de ces provinces ; cartes qui en avoient d'autant plus besoin qu'elles ont été

été faites sans une vraie connoissance de la position des lieux ; aussi verra-t-on avec surprise , dit l'astronome , qu'il y a telle ville déplacée de 5 , de 10 , de 15 lieues & même davantage. Ces observations très-exactes par les soins de l'auteur & de ses compagnons (son fils & M. Needham) , & la bonté des instrumens qu'ils y ont employés , ont été faites à Namur , à Luxembourg , à la Heese , proche d'Hoogstraten , à Ostende & à Tournay , en 1772 & 1773. Pour en bien connoître le résultat , il faut avoir les tables sous les yeux ; nous nous bornerons à dire que M. Pigott promet de continuer ses observations pour déterminer les positions de Bruxelles , de Louvain & de Malines.

Dans le mémoire suivant , M. l'abbé de Marci traite des proportions des tonneaux , & d'une jauge universelle. Les tonneaux , dans chaque pays , même dans chaque canton , ont une contenance & des proportions différentes. De-là , des calculs sans nombre dans le commerce , & des opérations toujours incertaines , & souvent onéreuses pour la perception des droits fiscaux. Keppler , ce fameux astronome & mathématicien du siècle passé , dit notre académicien , n'a pas dédaigné de s'occuper de cette matière afin d'établir l'uniformité des tonneaux en Autriche. Pour y parvenir on a fixé toutes les dimensions du tonneau selon la longueur des douves , moyennant quoi , si l'artiste fait de quelle longueur doivent être les douves d'un tonneau qui doit contenir 20 , 30 ou 40 almes

& plus, toutes les parties se rencontreroient tellement, que, par une seule piece mesurée, on connoîtra le contenu du tonneau. Il prend deux longueurs & demie de sa douve pour former la circonférence intérieure du tonneau dans le milieu du renflement, & la même longueur moins $\frac{2}{11}$ de la douve pour la circonférence extérieure du tonneau près des fonds. Voilà le procédé que l'auteur desireroit, & nous le desirons avec lui, qu'on imitât par-tout. Les proportions seroient toujours les mêmes dans les petits & dans les grands tonneaux, qui auroient une ressemblance parfaite, si l'on suivoit ces proportions invariablement; la jauge n'auroit aucune difficulté, & il y a long-tems, ajoute M. l'abbé Marci, que la méthode d'en savoir le contenu auroit été fixée mathématiquement, puisque les corps semblables sont entr'eux comme les cubes des côtés homologues.

Le 3e. mémoire est consacré, par M. l'abbé de Nelis, à prouver qu'on peut naturaliser dans les Pays-Bas, & sur-tout dans la province de Luxembourg, la vigogne, & y améliorer les laines. » On trouve les vigognes, dit-il, au Pérou, dans la région froide, c'est-à-dire, dans la partie élevée des montagnes, & souvent au-dessus de la ligne des neiges; on les trouve encore en grande quantité dans les terres Magellaniques, où l'on fait qu'il fait plus froid que dans nos provinces; l'air y est généralement très-vif; c'est le royaume des frimats. De plus, tout le pays, suivant mylord

» Anson, ne paroît composé que de dunes, d'un
 » terrain sec, léger & graveleux, entremêlé de
 » grands espaces stériles. On ne trouve dans toute
 » cette côte, de 400 lieues de longueur (la côte
 » orientale des Patagons), & aussi avant dans
 » les terres que les découvertes ont pu s'étendre,
 » que quelques chétives brossailles. Ne diroit-on
 » pas que l'amiral Anson a voulu peindre le
 » pays de Luxembourg; & s'il ne parloit de
 » côte, ne seroit-on pas tenté de croire que
 » le rédacteur de ses mémoires s'est mépris?
 » Au reste, les relations de Roger Woods &
 » de Frezier sont conformes à tout ceci; &
 » pour plus grande conformité encore d'un
 » pays avec l'autre, la baye ou port St. Ju-
 » lien, qui est le rendez-vous le plus conve-
 » nable aux vaisseaux qui veulent aller vers
 » les mers du sud, & qui est précisément l'en-
 » droit où mylord Anson nous parle de cette
 » grande quantité de vigognes qu'on trouve
 » dans les terres, est à 49°. 30' de latitude
 » méridionale, tandis que la latitude de Luxem-
 » bourg, est la même, à quelques minutes
 » près, dans l'hémisphère opposé ou septen-
 » trional ».

Après avoir prouvé les avantages qui résul-
 teroient du transport de la vigogne dans le
 Luxembourg, M. l'abbé Nelis voudroit que pour
 y améliorer les laines, on y introduisît des
 moutons de Barbarie, d'Espagne, &c., & que
 les riches abbayes de St. Hubert, d'Orval &
 d'Echternacht commençassent & achevassent cette
 entreprise. On connoît les soins & les dépenses

de M. l'abbé de St. Hubert pour exciter l'industrie dans les terres de son abbaye, seule manière de dompter un sol ingrat & d'y favoriser la population, sources toujours sûres de richesse. Nous ne doutons pas qu'il ne faisisse avec plaisir le moyen que lui fournit ici notre académicien pour donner un nouvel exemple de son zèle pour le bien public.

La plus grande difficulté sans doute seroit d'avoir un certain nombre de ces animaux, jeunes, sains, vigoureux, & en état de donner de la race. Mais quand il est question d'objets d'une aussi grande utilité, les difficultés doivent-elles nous arrêter ? Il ne s'agit de rien moins que de faire le bonheur de la province de Luxembourg, en y ouvrant une mine de richesses très-précieuse. On ranimeroit les manufactures de Limbourg, où il n'y a guere que cinquante fabricans aujourd'hui, & dont les draps ne s'élèvent point jusqu'au mérite de ceux des manufactures voisines, de MM. Rousseau & Pagnon à Sedan, encore moins jusqu'aux draps d'Angleterre.

Dans le 4e. mémoire, qui contient 88 pages, Dom Mann, prieur de la chartreuse angloise à Nieuport, expose l'ancien état de la Flandre maritime, les changemens successifs qui y sont arrivés, & les causes qui les ont produits, la nature de son climat & de son sol, les marées de cette côte & leur comparaison avec la hauteur de différentes parties du pays adjacent. Ce savant cénobite prouve que le pas de Calais étoit autrefois un isthme qui a été détruit

par des marées extraordinaires, & agissant en sens opposé; qu'une partie des provinces Beligues étoit couverte des eaux de la mer, & qu'une chaîne de montagnes qui commence à Dunkerque & s'étend jusqu'à Dantzic, formoit son ancienne côte ou barrière; que plusieurs ville de Flandre ont été inondées en partie par de fortes marées dans les derniers siècles, spécialement le 31 décembre 1720, le 27 février 1736, & en 1737, le 11 mars 1750, le 2 décembre 1762, & le 2 janvier 1767; qu'il y a dans ces provinces plusieurs districts qui sont encore fort au-dessous des marées, entr'autres les basses terres du Calaisis, celles des environs de Bergues, & quelques-unes de la châtellenie de Furnes aux environs de Loo, & de-là au fort Quenoque & à Merckhem dans le franc de Bruges, sont à 8 ou 9 pieds au-dessous des hautes marées de vives eaux qui ne sont pas affectées de vents. Celles aux environs d'Uxem, qui est situé entre la grande Moere & Dunkerque, sont d'un pied encore plus basse que les précédentes. Enfin, les Moeres entre Furnes & Bergues, qui contiennent 7 à 8 mille arpens, sont pour la plupart d'environ 13 pieds au-dessous des hautes marées de vives eaux, & ne sont peut-être chaque jour que pendant 6 heures au-dessus de la surface actuelle de la mer.

Après un tableau si capable d'effrayer les habitans de ces cantons, dom Mann donne le plan des digues à construire ou à réparer, & qui les mettroient à l'abri de tout danger. Il

198 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

faudroit un extrait pour ce seul mémoire aussi profond qu'intéressant. En invitant les savans à le lire de suite, nous nous contenterons d'ajouter que les causes physiques que l'auteur assigne aux révolutions, & aux phénomènes dont il s'occupe, sont adaptées à la théorie de la terre, publiée dans les *nouvelles recherches physiques & métaphysiques* de M. Needham, & qu'il a embrassé cette théorie de préférence à toute autre, comme plus conforme aux loix mécaniques de la nature, aux observations & à l'autorité de tous les siècles & de toutes les nations dont il nous reste des monumens.

M. Needham présente dans le 5e. mémoire, des observations physiques, faites principalement dans la province de Luxembourg, pendant son voyage astronomique avec M. Pigott. Nous n'en citerons que le passage suivant. Après avoir prouvé qu'on trouve des matières calcinables en abondance dans les environs de Luxembourg, & condamné l'usage de brûler la terre pour se procurer tous les quinze ou vingt ans, de chétives récoltes, il s'exprime ainsi : » Les habitans, qui doivent savoir par » une expérience de longues années, que le » feu ne fait autre chose qu'extraire le peu de » sels que ce malheureux sol avoit amassés en » assez petite quantité après un travail de tant » d'années; qui ne peuvent ignorer, par conséquent, que la récolte qu'ils font ensuite, » route chétive qu'elle est, n'est due qu'à la » force végétative de ces mêmes sels alkalis, » ne voient pas en même-tems que d'épuiser

» ainsi le sol , de l'anéantir même à mesure
 » que la nature le forme , c'est égorger la
 » poule qui se dispose à pondre des œufs d'or ,
 » pour tirer un repas chétif d'un pauvre sque-
 » lette. «

Voilà le mal & voici le remede. » Qu'on
 » bâtit des fours à chaux , poursuit ce savant
 » directeur de l'académie , par-tout où se trou-
 » vent déjà déposées par les eaux de la mer
 » des matieres calcinables , ces premieres ma-
 » tieres d'une fertilité future... Qu'on en dis-
 » tribue ensuite les produits calcinés , qu'on
 » les voiture avec la facilité que la nature
 » elle-même a tracée sur un plan incliné dans
 » un pays de déclivité , en partant toujours
 » d'une pointe supérieure où les fours se
 » trouvent , pour descendre aux parties infé-
 » rieures du pays ; qu'on sache que la rai-
 » son pourquoi chaque habitant ne trouve pas
 » ces matieres à sa porte , est que les eaux
 » de la mer , en se retirant avec rapidité des
 » pays les plus élevés , les ont emportées en
 » grande partie avec elles , pour les semer çà
 » & là dans des cavités. Les sommités d'un
 » pays qui s'élève ainsi , quand ces sommités
 » s'applanissent dans une superficie de quelque
 » étendue , sont les grands magasins de la na-
 » ture , où ces matieres se trouvent en abon-
 » dance. Qu'on se serve ensuite de ces matie-
 » res calcinées pour aider la nature & non
 » pour la détruire , pour la faire circuler en
 » prolongeant ses opérations d'année en an-
 » née , pendant qu'elle travaille à se réparer ,

» fans en interrompre le cours. Qu'on se sou-
 » vienne toujours que ces matieres dont on
 » ne fait aucun usage actuel, étant brûlées &
 » réduites en poudre, fournissent les mêmes
 » sels alkalins que leur malheureux sol qu'on
 » maltraite tous les 15 ans, & en telle abon-
 » dance qu'on voudra. Qu'on apprenne que le
 » sol primitif formé par la nature malgré ses
 » entraves & les destructions périodiques que
 » les hommes y font en le brûlant, s'accu-
 » mulera par ce moyen, au lieu de s'anéan-
 » tir, & que la terre végétale augmentera de
 » jour en jour, jusqu'à donner des produits
 » annuels, au lieu d'une recolte chétive après
 » des moyens forcés & destructifs «.

Ces leçons conviendroient à d'autres pays que le Luxembourg ; mais quand l'évidence triomphe-t-elle de la routine ? Ces trois mots : *Sic voluere patres*, font peut-être le plus grand obstacle au progrès des arts, & sur-tout de l'agriculture.

Le sujet du 6e. mémoire, qui a pour auteur M. l'abbé d'Everlange de Vitry, est l'électricité considérée comme fluide moteur dans les plantes & dans le corps humain. Ce n'est pas comme feu élémentaire, mais comme doué d'une vertu motrice que le fluide électrique est, selon cet habile académicien, efficace contre certaines maladies de l'homme, telles que la paralysie, &c. S'il n'a pas procuré de soulagement à plusieurs sujets, c'est qu'il y avoit privation entiere de sentiment, occasionnée par quelque vice dans les tubules des viscères. Il voudroit qu'on substituât aux commotions, qui ne lui pa-

roissent pas toujours sans danger , les arrose-
mens électriques sur les membres paralyfés ,
ainsi qu'on le pratique à l'égard des plantes.
Nous n'en dirons pas davantage sur ce mémoi-
re , qui contient des vues très-neuves , & qui
peuvent devenir très-utiles, parce qu'il est du
nombre de ceux qu'il faut lire en entier dans
l'ouvrage même.

Le 7e. de ces mémoires est consacré par M.
Robert de Limbourg, le jeune, docteur en
médecine, à l'histoire-naturelle d'une partie du
pays Belgique, laquelle comprend une par-
tie des pays de Limbourg, de Luxembourg, de
Sraavelor & de Liege, situés entre la Meuse
& le Rhin, jusqu'aux confins des Pays-Bas
vers le sud. On y examine ce que les vi-
cissitudes de l'océan, les éruptions souter-
raines, les courans & les météores ont pu
opérer en concourant à former l'état de ce
pays, qui présente une surface plus inégale
que celle des pays situés de l'autre côté de la
Meuse & vers la Hollande. On y remarque
d'abord, en général, 1°. une grande surface
plane ou une vaste plaine étendue par toute
la hauteur, ... inclinée du sud-est vers le nord
ouest, en suivant la direction & la pente gé-
nérale des deux fleuves, la Meuse & le Rhin;
cette plaine & toutes celles qui lui ressemblent,
c'est-à-dire, qui, comme elle n'ont d'enfonce-
ment que pour l'écoulement des pluies, des
sources, &c., l'académicien les nomme *plaines*
supérieures : 2° une autre sorte de surface plate
qui occupe les enfoncemens que l'on rencontre

202 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

parmi les plaines supérieures, laquelle commençant insensiblement entre les plaines supérieures, s'étend de là en longueur par une pente doucement inclinée vers la mer, en suivant une direction tortueuse & en recevant des ramifications de pareilles plaines dans toute la longueur de son trajet. L'auteur appelle ces endroits *plaines inférieures*, & 3°. *plaines mitoyennes* ou à *mi-côte* celles qui sont moins élevées que les plaines supérieures, & moins enfoncées que les plaines inférieures : 4°. des surfaces de plus de 10 degrés sur l'horizon ; ce sont les montagnes, collines ou côteaux : 5°. des cimes ou points élevés & environnés d'une pente de tous côtés : 6°. des précipices : 7°. des gouffres : 8°. des sources : 9°. des champs & détroits, des campagnes & des vallées. M. de Limbourg, expose en détail toutes les productions végétales, les fossiles, les argiles, les tourbes, les pierres, cailloux, marbres, &c. qui se rencontrent dans toutes ces sortes de situations. Ses descriptions sont accompagnées d'une notice des causes physiques de chaque objet naturel. Mais on verra ces détails d'autant plus volontiers dans le mémoire même, que la carte typographique qui le suit, en facilite beaucoup l'intelligence. Nous ajouterons seulement que le but de ces recherches est d'aider à déterminer la forme extérieure de la terre, & que, dans un supplément à ce mémoire, notre physicien développe de plus en plus l'action des eaux sur le globe, & les effets sensibles de cette action.

Le 8e. mémoire a pour sujet une maladie produite par des moules , la description de cette maladie , & l'histoire-naturelle de l'étoile marine & des moules , & pour auteur M. de Beunie , médecin à Anvers.

On fait que les moules exposent ceux qui en mangent , à des accidens qui se manifestent principalement par une rougeur éréfypélateuse , avec une éruption urticaire à la peau , accompagnée d'une démangeaison très-vive , d'une agitation extrême , & quelquefois d'une forte fièvre ; quoiqu'il arrive tous les jours qu'on en mange sans éprouver aucun accident. Quelques auteurs ont prétendu qu'on n'observoit cet effet , que depuis l'équinoxe du printems jusqu'à celui de l'automne , mais il y a des observations qui prouvent qu'il peut avoir lieu en tout tems. M. de Beunie ne paroît pas éloigné du premier sentiment , puisque parmi les précautions qu'il indique , il recommande de ne point manger les moules sur-tout crues , pendant les mois de mai , juin , juillet & août.

Il résulte de ces recherches sur ce qui nuit dans ce coquillage , qu'il n'est point dangereux par lui-même , mais que ce qui le rend tel est une espece de petite étoile de mer , (insecte très-commun à l'embouchure de l'Escaut) qui s'introduit dans ce coquillage , auquel il sert peut-être de nourriture , & dont le frai est si caustique , qu'appliqué sur la peau , il cause un gonflement & une démangeaison insupportable. On y remédie en frottant la partie avec du vinaigre. Cette expérience a conduit l'auteur

à faire l'application du vinaigre intérieurement , dans cette circonstance , après avoir fait précéder les remèdes généraux , tels que la saignée , si le cas l'exige , & les évacuans , sur-tout l'émétique. Sa méthode consiste à faire boire copieusement au malade quelque boisson rafraîchissante , & à lui donner , toutes les heures , la dose de trois onces de vinaigre étendu dans l'eau. Au bout de cinq ou six heures , le malade , après avoir sué , se trouve rétabli , à un peu d'engourdissement près , qu'il éprouve pendant quelques jours. M. de Beunie fait observer qu'en Hollande & en Zélande , où l'on mange beaucoup de moules crues , ces accidens y sont à peine connus : avantage qu'il attribue à l'usage où l'on est généralement dans ces deux provinces , de ne jamais manger les moules qu'avec du vinaigre seul ou avec du vinaigre & un peu de poivre. La méthode de M. Beunie nous a paru plus simple & préférable à celle qui consiste à combattre les accidens de cette nature par les calmans , parmi lesquels la thériaque étoit regardée comme le principal secours. Ce mémoire a paru d'une utilité si marquée , qu'on en trouve un résumé dans presque tous les journaux François , Anglois , Italiens , Allemands , &c.

Dans le *gème. mémoire*, M. l'abbé d'Everlange de Vitry traite des eaux minérales du Sauchoir ; & il les relève de l'espèce de discrédit dans lequel elles sont tombées faute d'une connoissance exacte de leurs vrais principes , laissant aux médecins à en déterminer l'usage à propos.

La piece suivante, qui a pour auteur M. le docteur Godart, contient une explication de la cause des vuides que l'on observe sous les glaçons des chemins raboteux. Voici l'expérience par laquelle l'auteur est parvenu à cette explication : un soir qu'il alloit geler la nuit, après avoir plu les jours précédens, il pratiqua dans de la terre répandue sur une terrasse de plomb, différens enfoncemens qu'il remplit d'eau. Ayant levé, le matin, les glaçons que la gelée de la nuit avoit produits sur tous les creux, il trouva que l'eau avoit entièrement disparu; mais à proportion que le soleil échauffa l'atmosphère, il vit cette eau y revenir & remplir peu-à-peu les excavations. La nuit suivante, même procédé & même résultat; & voici, selon notre physicien, la marche de la nature en produisant ce phénomène. » La cause » de ce retour de l'eau, dit-il, m'apprit celle » de son départ. Je compris que la condensation » de l'air renfermé dans les pores de la terre » permettoit à l'athmosphère, de pousser par » son poids l'eau dans les places abandonnées, » ce qui la faisoit disparoître, & que la raré- » faction de ce même air la repouffoit à son » tour, ce qui la faisoit reparoître. «

Ce jeu thermo-barométrique des tuyaux de la terre, ne pouvoit guere s'expliquer d'une maniere plus simple & plus naturelle.

Il y a grand nombre d'observations sur les phénomènes presque journaliers de l'atmosphère céleste. Des savans du premier ordre, continuent ces observations jour par jour, d'année

206 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

en année, dans presque toutes les compagnies savantes. On en reconnoît généralement l'utilité ; cependant la météorologie est encore une science à naître, ou du moins à peine au berceau : car on n'en a pas une théorie bien fondée, & tant soit peu complète, une théorie qui ait pour base une longue suite d'observations faites en même-tems, en différens endroits, par des savans qui travaillent unanimement & uniformément à cette fin, & avec des instrumens de la même especé, ou au moins tels qu'il soit facile de comparer leurs résultats ensemble.

C'est à cet objet important que Dom Mann consacre le onzieme mémoire de ce recueil. Il y cherche les moyens de parvenir à une théorie météorologique complète. Il voudroit d'abord que tous les registres d'observations fussent réduits sur un même & unique pied, afin de pouvoir les comparer d'un coup-d'œil ; ce qui dépend du consentement unanime des physiciens chargés de faire ces observations météorologiques ; en second lieu, que l'on déterminât d'avance quels sont les différens phénomènes que chacun doit observer en même-tems & combiner, pour être en état d'en tirer des résultats qui mènent peu-à-peu à une théorie générale des causes & des effets météorologiques.

Tels sont les moyens éloignés, proposés par le savant anachorete, & voici ceux qui sont étroitement liés au fond des choses. On ne connoît, dit-il, que quatre élémens dans la nature, mais combinés entr'eux d'une infinité de manières.

res. Conséquemment , il ne peut entrer dans les météores que des substances pures ou mêlées qui en proviennent. Si l'on parvient à séparer chacune de ces substances qui forment les météores , de celles avec lesquelles elles y sont combinées , & à constater la quantité précise de force & d'action dont chacune en particulier contribue à la formation & au développement des météores , on aura fait un grand pas vers une théorie complète.

A l'influence des élémens sur la formation des météores , notre académicien ajoute celle du fluide électrique & du phlogistique. Ce dernier sur-tout , répandu & combiné en différentes quantités avec toutes les autres substances matérielles , y a la plus grande part , comme principal ressort de presque tous les phénomènes naturels. Ainsi le premier instrument dont il faut se pourvoir est un électromètre avec lequel on puisse isoler le fluide électrique , & en constater la quantité actuelle dans l'atmosphère en tout tems. Tous ceux qu'on a faits jusqu'à présent sont assez défectueux ; mais on travaille en Angleterre & ailleurs à les perfectionner.

Diverses observations rapportées ici , ont fait croire à dom Mann que la variation magnétique dépend beaucoup des modifications du fluide électrique , ou même n'en est souvent qu'une suite. Il a plusieurs fois remarqué ces variations magnétiques irrégulières fort sensiblement pendant de grandes aurores boréales , sur-tout en 1767. Or , il croit que ce

208 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

phénomene magnétique, qu'il penche à nommer *attractions électriques*, & *vibrations magnétiques irrégulières & momentanées*, doit être presque uniquement attribué à la quantité de phlogistique fortement chargé de particules métalliques qu'il a soulevées avec lui du sein de la terre, & qu'il tient suspendues dans l'atmosphère, qui en est pourtant chargé irrégulièrement, de quelques côtés plus que d'autres. Ces vibrations magnétiques irrégulières, ajoute l'auteur, donneront donc des principes pour déterminer les substances phlogistiques & métalliques qui entrent dans la formation des météores ignées, & pour analyser à peu près leurs quantités respectives dans la production des effets; analyse où un *magnetometre* inventé par M. Needham fera très-utile. Dom Mann, voudroit qu'on appréciât avec la même méthode, c'est-à-dire, à l'aide des instrumens qui y sont propres, les différentes qualités de l'air, telles que la chaleur, le froid, la pesanteur, la sécheresse & l'humidité. Il semble que plus l'air est pur & dégagé d'humidité, plus il doit être léger & peser moins; cependant on remarque le contraire dans le mercure du barometre : dom Man explique ainsi cette contrariété : » Il » me paroît, dit-il, qu'on a oublié de faire ici » une distinction très-essentielle entre les effets » de l'élasticité de l'air & ceux qui résultent » de sa pesanteur. Je crois même que les diverses variations de hauteur où le mercure se tient en différens tems dans le barometre, doivent bien plutôt être attribuées à l'élasti-

» cité de l'air qu'aux variations de pesanteur dans
 » l'athmosphère entière. Il s'ensuit de cette dis-
 » tinction que plus l'athmosphère est pure & lé-
 » gere, plus le mercure doit être suspendu
 » dans le barometre, parce que c'est alors que
 » l'élasticité de l'air est plus grande; & au con-
 » traire, il y en a moins de suspendu quand
 » l'athmosphère pèse le plus : car c'est alors
 » qu'elle est le plus chargée de vapeurs hu-
 » mides & d'autres exhalaisons qui, sans doute,
 » sont des corps pesans; mais c'est aussi alors
 » que l'élasticité de l'air est la moindre, à
 » cause de la surabondance d'humidité qui y
 » regne. Ainsi pendant que le poids de l'athmos-
 » phère augmente, l'élasticité de l'air dimi-
 » nue; & pendant que le poids entier dimi-
 » nue, l'élasticité augmente en même raison.

Après avoir indiqué la méthode de former une
 théorie météorologique complète, & les instru-
 mens qui doivent y contribuer, l'académicien
 pose les regles générales suivantes : » 1°. Les
 » mêmes combinaisons d'élémens dans l'athmos-
 » phère, & en même degrés combinées avec le
 » climat & la saison, donneront toujours les
 » mêmes effets & phénomènes météorologi-
 » ques. 2°. Pareille variation d'une ou de plu-
 » sieurs de ces causes en pareilles circonstan-
 » ces, donnera toujours des effets variés en
 » raison de la variation des causes. 3°. Les
 » mêmes combinaisons de causes sous diffé-
 » rentes circonstances donneront toujours des
 » effets variés en raison des combinaisons.
 » 4°. Le manque entier ou l'absence d'un ou

210 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» de plusieurs de ces élémens dans la combi-
» naison des causes dimiquera toujours dans
» l'effet, tout ce qu'une longue suite d'obser-
» vations faites sur ces principes aura fait
» voir résulter de ces causes particulieres qui
» y manquent. 5°. Des causes directement
» opposées en tout ou en partie, produiront
» des effets directement contraires en tout ou
» en partie, en raison des causes, & ainsi de
» plusieurs autres élémens de calcul qu'il se-
» roit facile de déduire des principes posés dans
» ce mémoire, & dont une longue suite d'ob-
» servations faites sur ces mêmes principes
» fournira les *data* nécessaires & spécifiques ».

Ce morceau qui contient assurément des vues nouvelles, comme le dit l'auteur lui-même avec raison, qu'il soumet au jugement des physiciens, & dont il nous semble qu'ils seront satisfaits, est terminé par une liste des objets au nombre de 22, qui doivent entrer dans une suite d'observations météorologiques, & d'une table contenant une formule de registre pour ces observations complètes.

Dans le mémoire suivant, aussi de dom Mann, il est prouvé contre le sentiment de plusieurs physiciens, en opposant voyageurs à voyageurs, & par des expériences multipliées, que l'eau de la mer se gele comme l'eau douce; que cette eau gelée est moins salée que celle qui est dessous; que plus elle est salée, moins elle se gele facilement; que cette congélation est l'effet d'un froid de 14 ou 15 degrés au-dessous de la glace, lorsque l'eau est trois fois

plus salée qu'à l'ordinaire; qu'on ne doit point être étonné, par conséquent, que les mers du nord gèlent à un froid de 27, de 38, de 64 & de 70 degrés au-dessous de la glace, comme on l'a observé en Laponie & dans la Sibérie. De tout cela notre académicien conclut qu'un passage par le nord est une chose qui sera toujours très-incertaine & fort inutile dans la pratique.

Le 13e. mémoire a pour objet *la formation d'une formule générale pour l'intégration & la sommation d'une suite de puissances quelconques dont les racines forment une progression arithmétique à différences finies quelconques*; par M. Bournons, sous-lieutenant & ingénieur au service de l'impératrice-reine. M. Sauri donne 12 formules pour ce que le jeune géometre exprime ici par une seule. Quoiqu'il en paroisse l'inventeur, il n'ose en prendre le titre. S'il a été prévenu, à quoi il n'y a pas d'apparence, ce qui lui reste de son travail, dit-il, est la satisfaction d'avoir fait pour lui-même ce qu'il croyoit n'avoir point encore été fait. Ce mémoire prouveroit dans ce cas même une application à l'étude bien digne d'estime & d'encouragement.

Le 14e. roule sur la nature du sel commun dont les anciens Belges & Germains faisoient usage. M. du Rondeau, qui en est l'auteur, présume que plusieurs endroits de la Belgique contenoient des eaux salées, comme leur nom semble encore l'indiquer : tels sont *Zalt-Bommel*, Bommel-Salé; Zutphen, qu'il conjecture avoir été nommé anciennement *Zout-Veen*, lac

salé, &c. Ensuite il soutient contre Pline & Tacite, qui ont dit que les Belges ne formoient par leur sel comme les autres peuples, par l'évaporation des eaux de la mer, mais en versant celles d'une rivière qu'il avoient en vénération sur des piles de bois allumés; il soutient, disons-nous, d'après un passage formel de Varron, que c'étoient des charbons incrustés de sel marin, & qu'en général le sel dont ses ancêtres se servoient, valoit infiniment mieux que celui dont nous faisons usage.

Le 15e. est destiné par M. Limbourg le jeune à l'histoire naturelle des fossiles des Pays-Bas. Il y traite en observateur très-instruit des tourbes, du sable & du flint, de l'argile, des cailloux, des rochers quartzeux, des marbres ou matières calcaires, de la houille, des cristaux fossiles, des pyrites, des métaux & demi-métaux, des pétrifications de plantes, de coquillages de mer & d'animaux terrestres. Parmi les objets curieux traités dans ce mémoire, nous indiquerons la découverte faite par l'auteur d'un ancien volcan, près Steffen, village situé entre Malmédi & Andernac. M. Limbourg y a observé des rochers noirs semblables à des briques que le feu a vitrifiées & boursoufflées en cellules: » ces rochers dont on » fait des meules, ne different en rien, dit ce savant naturaliste, de quelques laves que j'ai vues » en Italie au Mont-Vesuve, & au Puy-Dôme, ancien volcan en Auvergne; ils sont » une preuve assez forte, qu'il pourroit y avoir

» eu un volcan renouvelé dans ces endroits,
 » dont Tacite rapporte (*Annal. lib. XIII, cap.*
 » 57.) que de son tems le pays fut brûlé par
 » des feux sortis de la terre «.

Le 16e., qui est le premier des mémoires historiques, est consacré par M. des Roches à la religion des peuples de l'ancienne Belgique. L'historien philosophe représente cette religion simple dans ses commencemens, & peu éloignée des principes naturels & des notions primitives de l'être suprême; mais à mesure que les Belges s'approchent des Gaulois & des Romains, & se mêlent avec eux, leur culte se charge de toutes les superstitions, de toutes les monstruosités du *druïdisme* & du polythéisme romain. Ce mémoire est précieux par les recherches immenses que l'auteur a faites, & par la maniere philosophique dont elles sont présentées.

Des réflexions de M. l'abbé de Nelis sur un ancien monument du Tournaisis, appelé vulgairement la pierre de Brunehaut, forment la seconde piece historique. L'auteur y fait voir clairement que tous les historiens qui ont attribué ce monument à cette princesse infortunée, hors de ses états, près du lieu même où son mari a été massacré, sont tombés dans une erreur palpable, & que la forme grossiere de cette pierre ne permet pas non plus de la regarder comme un ouvrage des Romains. Il conjecture que c'est un monument de la victoire des habitans du Tournaisis sur les Hérules ou autres Barbares. Les gens du pays,

après avoir tué ou chassé ces terribles hôtes ; auront trouvé cette masse extraordinaire de grès gisante dans leurs terres ; ils l'auront dressée pour servir de monument de leur délivrance & de leur joie. Cette conjecture est appuyée de faits & d'une tradition qui s'est conservée jusqu'à nos jours. Si elle ne satisfait pas pleinement le lecteur , M. l'abbé de Nelis en propose une autre qui ne manque pas de vraisemblance. » Croyons , dit-il , que ce monument » appartient à un âge bien plus reculé encore , » & qu'il est antérieur à tous les événemens » dont nous parle d'histoire. Croyons qu'il » vient des premières peuplades de Celtes , » qui sont venues s'établir dans ce pays. Il se- » roit bien plus ancien , par conséquent , que » l'Hirminful des Saxons , & contemporain peut- » être de ceux de ces anciens héros , avant le » siège de Troie , qui en érigeoient de sem- » blables par-tout le monde , comme il a été » remarqué par Strabon. Il est parlé jusques » dans nos livres sacrés de cette coutume , » l'une des plus anciennes peut-être de l'uni- » vers. «

La 3e. est un examen de la question *si la langue des Etrusques a eu du rapport avec celle des peuples Belges ?* Par M. des Roches. C'est Serieckius qui a donné lieu à cette discussion en expliquant une ancienne inscription par des mots flamands qu'il prétendoit correspondre à ceux de ce monument. M. des Roches observe que cet écrivain , qui voyoit du flamand partout , n'a pas réfléchi que les Etrusques n'écri-

voient pas, comme nous, de la gauche à la droite, mais comme les Hébreux, de droite à gauche. Disons plus, ajoute notre philologue, l'inscription qu'il rapporte n'est point étrusque; elle est tirée de la dernière des tables eugubines, ainsi nommées de la ville de Gubbio, dans l'Ombrie, dans le voisinage de laquelle on les déterra au nombre de sept. Ce fut l'illustre Maffei qui fit voir qu'il n'y avoit point d'étrusque, mais du pélasque ou de l'ancien latin; & qui démontra avec la dernière évidence que ces tables, & particulièrement celles qui ont des caractères latins, sont toutes écrites dans l'ancienne langue des maîtres du monde. M. des Roches confirme son sentiment par plusieurs autres preuves, sur-tout par une comparaison du latin primitif avec des inscriptions vraiment étrusques, laquelle en fait sentir l'énorme différence, ce sont ses propres termes. Cette discussion philologique répand un nouveau jour sur la langue latine dans son berceau, & empêchera peut-être quelque antiquaire de tomber dans la même faute que Serieckius.

On lit en quatrième lieu l'explication d'une lettre difficile qui se trouve dans la collection de celles de Sr. Boniface, avec des réflexions sur l'ancienne poésie des peuples Belges, par le même académicien. La difficulté dont il s'agit est dans un seul passage anglo-saxon, quoique la lettre soit en latin. Les langues flamande, angloise & allemande, telles qu'on les trouve dans les écrits du moyen âge, étant celles qui approchent le plus du saxon du se-

216 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

cle de St. Boniface , c'est dans ces trois dialectes que l'auteur trouve l'interprétation dont il s'agit , & son explication semble très-naturelle. Comme il pense que ce passage est composé de quatre vers , il prend de-là occasion de parler de l'ancienne poésie belgique. Ses recherches sur l'origine de cette poésie , sur l'époque où elle n'étoit pas rimée , & celle où elle adopta la rime , son attention à marquer les changemens qu'a subis le dialecte flamand , en comparant toujours dans les morceaux qu'il rapporte , l'ancien langage avec le moderne , ne peuvent qu'intéresser infiniment ses compatriotes. Si cette comparaison étoit continuée , elle deviendrait une espèce de diplomatique qui faciliteroit beaucoup l'intelligence des anciens titres ou écrits flamands.

Le dernier mémoire de ce recueil , encore de M. des Roches , contient de *nouvelles recherches sur l'origine de l'imprimerie , dans lesquelles on fait voir que la première idée en est due aux Brabançons*. L'auteur ne met pas , sans de bonnes raisons , son pays au rang de ceux qui se disputent l'honneur de cette précieuse découverte. Nous nous bornerons à celles-ci : on trouve dans les archives de la chambre des peintres à Anvers un règlement de 1442 , qui prouve que les imprimeurs (*Printers*) sont déjà regardés comme faisant un corps de métier. Ce mot *Printers* ne peut se rendre , selon M. de Roches que par celui d'imprimeurs. Nicolas de Clerk ou Clericus , secrétaire de la ville d'Anvers , s'exprime ainsi dans sa chronique manuscrite

crite en vers du Brabant, qu'il acheva en 1350:
*En ces tems mourut de la mort commune à tous
 les hommes, Louis, cet excellent faiseur d'instru-
 mens de musique, le meilleur artiste qu'on eût vu
 jusques-là dans l'univers, en fait d'ouvrages mé-
 caniques. Il étoit de Vaelbeck en Brabant, & il
 en porta le nom. Il fut le premier qui inventa la
 maniere d'imprimer qui est aujourd'hui en usage.*
 L'auteur donne à ses preuves tout le développe-
 ment possible; & vraisemblablement, il réveil-
 lera la jalousie des villes qui prétendent à la
 gloire que M. des Roches réclame pour le Bra-
 bant. Au reste, ce savant & judicieux acadé-
 micien déclare que les propositions qui résul-
 tent de son mémoire, sont démontrées, autant
 que l'éloignement des tems, l'obscurité de la
 matiere & la disette des pieces originales l'ont
 pu permettre. » Pour parvenir jusqu'à l'évi-
 » dence, pour convaincre les plus incrédules,
 » il me faudroit, dit l'auteur, des morceaux
 » que je n'ai pu découvrir jusqu'à présent.
 » Si quelque savant s'avise de critiquer mon
 » ouvrage, je le prie de faire attention à cet
 » aveu. Je ne désespere nullement de trouver
 » un jour quelque édition plus ancienne que
 » celles que nous connoissons, quelque indice
 » de tems & de lieu. Les plus rares morceaux
 » en ce genre, les *Donati* des Hollandois cou-
 » vroient les dos des vieux livres; & quelle
 » quantité de ces vieilles reliures n'y a-t-il pas
 » dans les bibliotheques des monasteres, qu'on
 » n'a jamais daigné examiner? Je me propose
 » de faire de nouvelles recherches dans ces

Tome X. **K**

218 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» lieux , & j'invite tous les gens-de-lettres à en
» faire autant. «

Enfin ce volume est terminé par un extrait des observations météorologiques faites à Bruxelles & dans le Hainaut , depuis 1763 jusqu'en 1772 ; observations que l'académie promet de donner toutes entieres dans la suite.

Ce que nous avons dit de ce premier volume nous semble suffisant pour faire croire que cette nouvelle compagnie de savans , encore au berceau , a néanmoins déjà acquis tout l'accroissement & la vigueur du bel âge. Nous n'hésitons pas d'avancer qu'entrée une des dernières dans le vaste champ des sciences , elle y fera des moissons qui la rendront digne de ses plus illustres aînées. Il n'est guere moins certain que ses travaux dirigés en grande partie vers le bien de la patrie , y opéreront une révolution aussi avantageuse dans le moral que dans le physique.

(*Journal encyclopédique ; gazette universelle de littérature ; gazette de santé ; gazette d'agriculture , &c.*)



MÊLANGES.

DIALOGUE

TRADUIT DE L'ANGLAIS.

MERCURE & une PETITE - MAITRESSE.

MISTRIS MODISH.

EN vérité, seigneur Mercure, je ne puis avoir le plaisir de vous suivre maintenant. Je suis engagée.... absolument engagée.

MERCURE.

Je fais que vous avez un aimable & tendre mari, & plusieurs jolis enfans ; mais il n'est pas besoin que l'on vous dise que ni l'amour conjugal, ni les affections maternelles, ni même le soin du bonheur d'un empire, ou de la gloire nationale, ne peuvent dispenser d'obéir quiconque est sommé de se rendre au royaume des Morts. Si le sombre messager du destin n'étoit pas aussi absolu, qu'il est mal accueilli, Caron n'auroit pas un seul passager dans sa barque, excepté quelque Anglois hypocondriaque, une fois en cent ans. Allons, Madame, il faut

220 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

vous résoudre à quitter votre mari , votre famille , & à passer le Styx.

M I S T R I S M O D I S H.

Je n'entends pas insister sur les engagemens pris avec mon mari & mes enfans. Je ne me suis jamais crue engagée avec eux ; je n'ai d'autres engagemens que ceux qui sont ordinaires aux femmes de mon rang. Regardez sur la tablette de ma cheminée, vous y verrez que j'étois engagée à la piece des lundis, au bal des mardis, à l'opéra des samedis, & le reste de la semaine à des assemblées de jeux, pour les deux mois prochains. Ce seroit la chose du monde la plus ignoble, que de manquer à tous ces rendez-vous. Si vous vouliez m'attendre jusqu'à cet été, je vous suivrois alors de tout mon cœur. Peut-être que les champs-Elisées sont moins détestables que la campagne ne l'est dans ce monde-ci. Dites-moi, je vous prie, avez-vous là-bas un joli vaux-hall, un joli ranelagh ? J'imagine que je ne haïrai pas de boire des eaux du Léthé dans la saison où elles rassemblent la bonne compagnie.

M E R C U R E.

Bon ! Il seroit impossible que vous en fussiez tentée, vous qui avez fait du plaisir, l'affaire, la fin & le but de votre vie. Elles sont bonnes pour noyer le souvenir des soins pénibles. Mais qui voudroit effacer celui de tant d'amusemens & de gaieté ?

MISTRIS MODISH.

Les divertissemens ont été en effet la grande affaire de ma vie ; mais pour des plaisirs, je n'en ai eu aucun depuis qu'ils ont perdu pour moi l'attrait de la nouveauté. Qui peut s'amuser de voir toujours la même chose ? Les dernières heures de ces amusemens & la fatigue qu'ils causent, me donnoient des vapeurs, éteignoient la gaieté de mon caractère, & même dès ma jeunesse avoient usé ma vivacité naturelle.

MERCURE.

Si cette maniere de vivre ne vous plaisoit pas, pourquoi l'avez-vous continuée ? Apparemment que vous ne pensiez pas qu'elle fût méritoire.

MISTRIS MODISH.

J'étois trop dissipée pour jamais penser. Cette maniere de vivre étoit réellement bien loin de me paroître agréable ; mais mes amis me disoient sans cesse que les amusemens étoient nécessaires. Mon médecin m'assuroit que la dissipation mettoit mes esprits en mouvement ; mon mari me soutenoit le contraire, & vous savez qu'on aime à obliger ses amis, à obéir à son médecin, & à contrarier son mari. De plus, j'étois ambitieuse de passer pour une femme du *bon ton*.

M E R C U R E.

Du bon ton.... Qu'est-ce que c'est, Madame, que le bon ton....? Je vous prie de me le définir.

M I S T R I S M O D I S H.

Je vous demande pardon, seigneur Mercure; mais un des privileges du *bon ton* est de ne rien définir, & de n'être pas défini. C'est le fils & le pere du jargon.... c'est.... je ne puis pas vous dire ce que c'est, mais j'essaierai de vous dire ce que ce n'est pas: dans la conversation, ce n'est pas de l'esprit: dans les manieres, ce n'est pas de la politesse: dans la conduite, ce n'est pas de l'habileté; mais cela tient un peu de tout cela, & ne peut appartenir qu'à des gens d'un certain rang, qui vivent d'une certaine façon, avec de certaines personnes, qui n'ont pas de certaines vertus, qui ont de certains vices, & qui habitent un certain quartier de la ville. Semblable à la place d'honneur donnée à quelqu'un par honnêteté, cela suppose à la personne qui le possède, un rang plus élevé que celui auquel elle pourroit prétendre, mais que ceux qui auroient le même droit de préséance, ne lui disputent pas, dans la crainte d'être soupçonnés d'ignorer les regles de la politesse. Maintenant, seigneur, je ne fais rien de plus à vous dire du *bon ton*, quoique je l'aie admiré, & que j'y aie visé toute ma vie.

MERCURE.

Ainsi donc, Madame, vous avez usé votre vie, flétri votre beauté, & détruit votre santé pour le louable dessein de contrarier votre mari, & d'avoir ce quelque chose & ce rien, qu'on appelle *bon ton*.

MISTRIS MODISH.

Que voudriez-vous que j'eusse fait ?

MERCURE.

Je suivrai votre maniere d'instruire, en vous disant ce que je voudrois que vous n'eussiez pas fait. Je voudrois que vous n'eussiez pas sacrifié votre tems, votre raison & vos devoirs à la mode & à la folie. Je voudrois que vous n'eussiez pas négligé le bonheur de votre mari & l'éducation de vos enfans.

MISTRIS MODISH.

Quant à l'éducation de mes filles, je n'ai pas épargné la dépense. Elles ont eu un maître à danser, un maître de musique, un maître de dessin, & une gouvernante françoise pour leur apprendre les manieres, & la langue françoise.

MERCURE.

Ainsi, leur religion, leurs sentimens & leurs mœurs ont été formés par des maîtres à danser, à chanter, à dessiner, & par une femme-de-chambre ! Peut-être que de tels instituteurs

224 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

pouvoient les préparer à acquérir le *bon ton*. Vos filles, élevées de cette manière, doivent être très-capables de devenir femmes sans affection conjugale, & meres sans soins paternels. Je plains le genre de vie qu'elles vont commencer à mener, & celui que vous avez fini maintenant. Minos est un aigre vieillard, sans la moindre teinture du *bon ton*, & je tremble pour vous; le meilleur conseil que je puisse vous donner est de faire dans ce monde, comme vous avez fait dans l'autre, de courir toujours après le bonheur, & de ne jamais prendre le chemin qui seul peut y mener. Restez sur le rivage du Styx; errez çà & là, sans fin & sans objet. Regardez dans les champs-Élysées, mais ne tentez jamais d'y entrer, de peur que Minos ne vous pousse dans le tartare; car la négligence des devoirs peut-être punie aussi sévèrement que les crimes.

*Par Madame **.*

(Mercure de France.)

NOTICE () sur le caractère & les écrits du duc de la ROCHEFOUCAULD.*

François duc de la Rochefoucauld, auteur des *réflexions morales*, naquit en 1613.

(*) Cette notice se trouve à la tête d'une nouvelle édition des *Maximes de M. de la Rochefoucauld*,

Son éducation fut négligée, mais la nature suppléa à l'instruction.

Il avoit, dit madame de Maintenon, une physionomie heureuse, l'air grand, beaucoup d'esprit & peu de savoir.

Le moment où il entra dans le monde étoit un tems de crise pour les mœurs nationales : la puissance des grands, abaissée & contenue par l'administration despotique & vigoureuse du cardinal de Richelieu, cherchoit encore à lutter contre l'autorité; mais à l'esprit de faction ils avoient substitué l'esprit d'intrigue.

L'intrigue n'étoit pas alors ce qu'elle est aujourd'hui; elle tenoit à des mœurs plus fortes & s'exerçoit sur des objets plus importants. On l'employoit à se rendre nécessaire ou redoutable : aujourd'hui elle se borne à flatter & à plaire. Elle donnoit de l'activité à l'esprit, au courage, aux talens, aux vertus même; elle n'exige aujourd'hui que de la souplesse & de la patience. Son but avoit quelque chose de noble & d'imposant, c'étoit la domination & la puissance; aujourd'hui, petite dans ses vues comme dans ses moyens, la vanité & la fortune en font le mobile & le terme. Elle tendoit à unir les hommes; aujourd'hui

qu'on vient d'imprimer au Louvre avec une correction, une propreté, & une élégance qui font honneur au goût de la personne qui en a dirigé l'exécution typographique. Comme on n'en a tiré qu'un petit nombre d'exemplaires, qui ne se vendent point, nous avons cru faire plaisir à nos lecteurs en réimprimant cette notice, écrite par M. Suard, de l'Académie Française.

d'hui elle les isole. Plus dangereuse alors, elle embarrassoit l'administration & arrêtoit les progrès d'un bon gouvernement; aujourd'hui favorable à l'autorité, elle ne fait que rapetisser les ames & avilir les mœurs. Alors, comme aujourd'hui, les femmes en étoient les principaux instrumens; mais l'amour, ou ce qu'on honoroit de ce nom, avoit une sorte d'éclat qui en impose encore, & s'annoblissoit un peu en se mêlant aux grands intérêts de l'ambition; au-lieu que la galanterie de nos jours, dégradée elle même par les petits intérêts auxquels elle s'associe, dégrade l'ambition & les ambitieux.

L'esprit de faction se ranima à la mort de Richelieu. La minorité de Louis XIV parut aux grands un moment favorable pour reprendre quelques influences sur les affaires publiques. M. de la Rochefoucauld fut entraîné par le mouvement général, & des intérêts de galanterie concoururent à l'engager dans la guerre de la Fronde; guerre ridicule, parce qu'elle se faisoit sans objet, sans plan & sans chef, & qu'elle n'avoit pour mobile que l'inquiétude de quelques hommes, plus intrigans qu'ambitieux, fatigués seulement de l'inaction & de l'obéissance.

Il étoit alors amant de la duchesse de Longueville; on sait qu'ayant été blessé au combat de Saint-Antoine d'un coup de mousquet qui lui fit perdre quelque tems la vue, il s'appliqua ces deux vers connus de la tragédie d'*Alcionée* de Duryer :

Pour mériter son cœur, pour plaire à ses beaux yeux,
J'ai fait la guerre aux rois, je l'aurois faite aux dieux.

Lorsqu'il se brouilla ensuite avec madame de Longueville, il parodia ainsi ces vers :

Pour ce cœur inconstant qu'enfin je connois mieux,
J'ai fait la guerre aux rois ; j'en ai perdu les yeux.

On voit par la vie du duc de la Rochefoucauld qu'il s'engageoit aisément dans une intrigue ; mais que bientôt il montroit pour en sortir autant d'impatience qu'il en avoit mis à y entrer. C'est ce que lui reproche le cardinal de Retz, & ce qu'il attribue à une irrésolution naturelle qu'il ne fait comment expliquer.

Il est aisé, ce me semble, de trouver dans le caractère de M. de la Rochefoucauld une cause plus vraisemblable de cette conduite. Avec sa douceur naturelle, sa facilité de mœurs, son goût pour la galanterie, il lui étoit difficile de ne pas entrer dans quelque parti, au milieu d'une cour où tout étoit parti & où l'on ne pouvoit rester neutre sans être au moins accusé de foiblesse. Mais avec cette raison supérieure, cette probité sévère, cet esprit juste, conciliant & observateur, que ses contemporains ont reconnu en lui, comment eût-il pu s'accommoder long-tems de ces intrigues, où le bien public n'étoit tout au plus qu'un prétexte ; où chaque individu ne portoit que ses passions & ses vues particulières sans aucun but d'utilité générale ; où les affaires les plus graves se traitoient sans décence & sans principes ;

228 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

où les plus grands intérêts étoient sans cesse sacrifiés aux plus petits motifs ; qui étoient enfin le scandale de la raison comme du gouvernement ?

L'esprit de parti tient à la nature des gouvernemens libres, il peut s'y concilier avec la vertu & le véritable patriotisme. Dans une monarchie, il ne peut être suscité que par un sentiment d'indépendance ou par des vues d'ambition personnelle, également incompatibles avec un bon gouvernement ; il y corrompt le germe de toutes les vertus, quoiqu'il puisse y mettre en activité des qualités brillantes qui ressemblent à des vertus.

C'est ce que M. de la Rochefoucauld ne pouvoit manquer de sentir. Ainsi, quoiqu'il eût été une partie de sa vie engagé dans les intrigues de parti, où sa facilité & ses liaisons sembloient l'entretenir malgré lui, on voit que son caractère le ramenoit à la vie privée où il se fixa enfin, & où il fut jouir des charmes de l'amitié & des plaisirs de l'esprit.

On connoît la tendre amitié qui l'unit jusqu'à la fin de sa vie avec madame de la Fayette. Les lettres de madame de Sévigné nous apprennent que sa maison étoit le rendez-vous de ce qu'il y avoit de plus distingué à la cour & à la ville par le nom, l'esprit, les talens & la politesse. C'est au milieu de cette société choisie qu'il composa ses *Mémoires* & ses *Réflexions morales*.

Les mémoires sont écrits avec une élégance noble & un grand air de sincérité ; mais les

événemens qui en font le sujet ont beaucoup perdu de l'intérêt qu'ils avoient alors. Bayle va trop loin, sans doute, en donnant la préférence à ces mémoires sur les commentaires de César (*); la postérité en a jugé autrement. Nous nous en tiendrons à ce mot de M. de Voltaire dans la notice des écrivains du siècle de Louis XIV : *Les mémoires du duc de la Rochefoucauld sont lus, & l'on fait par cœur ses pensées.* C'est en effet le livre des *Pensées* qui a fait la réputation de M. de la Rochefoucauld; nous ne le louerons qu'en citant encore M. de Voltaire; quels éloges pourroient avoir plus de grace & d'autorité? » Un » des ouvrages, dit (**) ce grand homme, qui » contribuerent le plus à former le goût de la » nation & à lui donner un esprit de justice » & de précision, fut le petit recueil des *Maxi-* » *mes de François, duc de la Rochefoucauld.* Quoi- » qu'il n'y ait presque une vérité dans ce livre, » qui est que *l'amour-propre est le mobile de tout,* » cependant cette pensée se présente sous tant » d'aspects variés qu'elle est presque toujours » piquante : c'est moins un livre que des ma- » tériaux pour orner un livre. On lut avidement ce petit recueil; il accoutuma à penser » & à renfermer ses pensées dans un tour vif, » précis & délicat. C'étoit un mérite que personne n'avoit eu avant lui en Europe depuis » la renaissance des lettres. « Cet ouvrage pa-

(*) Dict. crit. art. CÉSAR.

(**) Siècle de Louis XIV, chap. 32, des *Beaux Arts.*

230 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

rut d'abord anonyme; il excita une grande curiosité : on le lut avec avidité, & on l'attaqua avec acharnement; on l'a réimprimé souvent, & on l'a traduit dans toutes les langues : il a fait faire beaucoup d'autres livres ; par-tout & dans tous les tems , il a trouvé des admirateurs & des censeurs. C'est-là, ce me semble, le sceau du grand succès pour les productions de l'esprit humain.

On a accusé M. de la Rochefoucauld de calomnier la nature humaine. Le cardinal de Retz lui-même lui reproche de ne pas croire assez à la vertu : cette imputation peut avoir quelque fondement ; mais il nous semble qu'on l'a poussée trop loin.

M. de la Rochefoucault a peint les hommes comme il les a vus. C'est dans le tems de faction & d'intrigues politiques qu'on a plus d'occasions de connoître les hommes, & plus de motifs pour les observer ; c'est dans ce jeu continuel de toutes les passions humaines que les caractères se développent , que les foiblesses échappent , que l'hypocrisie se trahit , que l'intérêt personnel se mêle à tout , gouverne & corrompt tout.

En regardant l'amour-propre comme le mobile de toutes les actions, M. de la Rochefoucauld ne prétendoit pas énoncer un axiome rigoureux de métaphysique. Il n'exprimoit qu'une vérité d'observation, assez générale pour être présentée sous cette forme absolue & tranchante, qui convient à des pensées détachées, & qu'on emploie tous les jours dans la conversa-

tion & dans les livres, en généralisant des observations particulieres.

Il n'appartenoit qu'à un homme de réputation bien pure & bien reconnue d'oser flétrir ainsi le principe de toutes les actions humaines. Mais il donnoit l'exemple de toutes les vertus dont il paroissoit contester même l'existence; il sembloit réduire l'amitié à un échange de bons offices, & jamais il n'y eut d'ami plus tendre, plus fidele, plus désintéressé. *La bravoure personnelle*, dit madame de Maintenon, *lui paroissoit une folie, & à peine s'en cachoit-il; il étoit cependant fort brave.* Il montra la plus grande valeur au siege de Bordeaux & au combat de Saint-Antoine.

Sa vieillesse fut éprouvée par les douleurs les plus cruelles de l'ame & du corps. Il montra dans les unes la sensibilité la plus touchante, & dans les autres une fermeté extraordinaire. Son courage ne l'abandonna jamais que dans la perte des personnes qui lui étoient cheres. Un de ses fils fut tué au passage du Rhin, & l'autre y fut blessé. » J'ai vu, dit madame de Sévigné, son cœur à découvert dans cette » cruelle aventure; il est au premier rang de » tout ce que je connois de courage, de mé- » rite, de tendresse & de raison : je compte » pour rien son esprit & ses agrémens.

La goutte le tourmenta pendant les dernieres années de sa vie, & le fit périr dans des douleurs intolérables. Madame de Sévigné, qu'on ne peut se lasser de relire & de citer, peint d'une maniere touchante les derniers momens

232 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

de cet homme célèbre. » Son état, dit-elle, est
 » une chose digne d'admiration. Il est fort bien
 » disposé pour sa conscience ; voilà qui est fait ;
 » mais du reste, c'est la maladie & la mort de
 » son voisin dont il est question ; il n'en est pas
 » troublé ; il n'en est pas effleuré. . . . Ce n'est
 » pas inutilement qu'il a fait des réflexions
 » toute sa vie ; il s'est approché de telle sorte
 » aux derniers momens qu'ils n'ont rien de nou-
 » veau ni d'étrange pour lui. «

Il mourut en 1680, laissant une famille désolée & des amis inconsolables.

Il avoit reçu de ses ancêtres un nom illustre ; il l'a transmis avec un nouvel éclat à des descendans dignes d'en accroître l'honneur. Il y a des qualités héréditaires dans certaines familles. Le goût des lettres semble s'être perpétué dans la maison de la Rochefoucauld, avec toutes les vertus des mœurs anciennes unies à celles des tems plus éclairés.

Charles-Quint, à son voyage en France, fut reçu en 1539, dans le château de Verteuil, par l'aïeul du duc de la Rochefoucauld ; l'empereur déclara, suivant les paroles d'un historien contemporain, *n'avoir jamais entré en maison, qui mieux sentît sa grande vertu, honnêteté & seigneurie que celle-là*. Un successeur de Charles-Quint auroit pu faire la même observation chez les descendans de l'auteur des *Maximes*.

Si la véritable grandeur de la noblesse consistoit à donner à tous les citoyens l'exemple du patriotisme ; à joindre la simplicité à la dignité dans les mœurs ; à ne faire usage du cré-

dit, de la fortune, de l'autorité même que donne la vertu, que pour faire le bien, l'encourager & le défendre; à honorer le mérite dans tous les genres & à le servir avec zèle; à ne solliciter les honneurs que par les services & les talens; à vivre dans ses terres pour y exciter le travail & l'industrie, pour protéger ses vassaux contre les vexations, pour les secourir contre le malheur & l'indigence, les grands vraiment dignes de ce nom seroient fort rares sans doute; mais nous pourrions encore en offrir des modèles.

(*Mercur de France.*)

ANECDOTE sur l'attachement des républicains à leur gouvernement, tirée des voyages manuscrits de l'Europe de M. Pingeron, capitaine d'artillerie, & ingénieur au service de Pologne.

LES Luquois ont toujours passé pour les peuples les plus industrieux de l'Italie, & l'épithète que l'on donne à la capitale de leur petit état (*), le démontre d'une manière bien claire.

(*) On dit communément en Italie, *Rome la sainte, Naples la gentille, Venise la riche, Bologne la grasse, Padoue la savante, Florence la belle, Gènes la superbe, Milan la grande, Thurin la forte, Livourne la commerçante, & Lucques l'industrielle.*

234 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Les manufactures de soie qui étoient jadis très-florissantes dans cette ville, y furent perfectionnées dès les premiers tems qu'on les connut en Europe. Cette branche d'industrie s'étant répandue dans la suite par-toute l'Italie, où elle semble s'être fixée de préférence (*), & dans d'autres contrées, Luques perdit de son ancienne splendeur ; mais les habitans de ses campagnes sont toujours aussi laborieux qu'ils l'étoient autrefois. Comme les huiles qu'on recueille dans leurs montagnes, sont excellentes,

(*) Les manufactures d'étoffes d'or, d'argent & de soie semblent s'être naturalisées à Lyon, & s'y être fixées à demeure, puisque, malgré la mauvaise foi de quelques fabricans dont les manœuvres tendoient à les décrier, & les efforts des puissances étrangères pour attirer cette branche d'industrie dans leurs états, on n'a pas encore pu y réussir complètement, sur-tout pour le *grand riche*, c'est-à-dire, pour les étoffes d'or, d'argent & de soie. Le goût mesquin & pauvre que l'on déguise aujourd'hui sous le nom de *léger*, de *délicieux*, d'*agréable*, porte un coup mortel à ce genre d'industrie qui honore & enrichit cette ancienne capitale des Gaules.

Comme dans un vaste état bien peuplé tous les individus ne peuvent pas posséder des terres, sur-tout les financiers avides y réunissant des provinces, la classe de ceux qui vivent par leur industrie, est nécessairement très-nombreuse. Le luxe, qui lui fournit les moyens de vivre, ne sauroit être un vice : c'est à la loi à veiller à ce que le débiteur paie exactement les dettes qu'il contracte pour satisfaire son faste ou ses besoins.

ils s'attachent sur-tout à la culture des oliviers. Ces arbres se plaisant singulièrement sur le penchant des collines qui regardent le midi, il arrive que les pluies, qui sont souvent terribles en Italie, entraînent le terrain, malgré le soin que les payfans prennent de le soutenir par des terrasses. Lorsque ces accidens, qui sont fréquens, arrivent, ceux-ci sont assez constans pour aller chercher avec leurs ânes & leurs mulets de la terre végétale dans les vallées, & même dans les contrées de Toscane qui les avoisinent. Un jour qu'une foule de ces industrieux cultivateurs revenoit avec des bêtes de somme chargées de terre du pays voisin, ils furent rencontrés par le maréchal Botta, gouverneur de la Toscane pour S. M. Imp. Ce seigneur surpris de voir tant de monde emporter précieusement une matiere aussi commune, leur dit : *Eh que faites-vous là, mes enfans ? Vous êtes bien dupes, que ne venez-vous vous établir dans ces cantons ? Je vous y donnerai tant de terrain que vous en voudrez, cette partie étant presque inculte.* Mais l'un d'eux lui répondit : *Excellence, nous donnerez-vous notre prince ?* ECCELLENZA, CI DARETTE IL NOSTRO PRINCIPE, c'est-à-dire, notre gouvernement ? Il est à présumer que ce payfan n'eût pas fait cette réponse de nos jours, où un jeune prince, le modele & l'exemple des souverains, regne par lui-même, fait les délices de la Toscane, l'admiration de l'Europe.

(*Journal encyclopédique.*)

*EXTRAIT de la Vie du baron DE HALLER ;
traduit de l'Allemand.*

ALBERT HALLER , naquit à Berne le 16 octobre 1708. Sa mere se nommoit Engel. Emanuel Haller , son pere , étoit avocat & avoit obtenu une place de chancelier dans le district de Bade. Le jeune Albert n'eut pas plutôt appris à lire & à écrire qu'il mit tout son plaisir à s'instruire. Il parcourut tous les livres qu'il put rencontrer , même Bayle & Moreri , dans un âge que l'on a coutume d'amuser avec des fables. Déjà il commençoit des recueils , pour s'en servir à l'histoire des savans qu'il projettoit. Avant d'entreprendre ses voyages littéraires , il avoit bien ramassé plusieurs milliers d'articles de savans , qu'il a dans la suite lui-même supprimés comme imparfaits.

Il eut pour précepteur-domestique , un certain Abraham Bailodz , qui avoit été congédié d'une cure , à cause de la singularité de ses sentimens. Ce pédagogue le traita si sévèrement que beaucoup d'années après son éducation , sa seule vue lui inspiroit encore de la frayeur.

A neuf ans il traduisoit le grec , & entamoit l'hébreu. A 13 ans la mort de son pere le ramena à Berne , au college public. Il s'y distingua pendant dix-huit mois , au bout desquels il accompagna à Biel un de ses jeunes camarades , dont le pere , habile médecin , devoit leur

enseigner la philosophie. Jusques-là le tuteur & les parens de Haller l'avoient destiné au ministère de prédicateur, mais son séjour dans cette maison le décida pour la médecine qu'il alla étudier à Tubingen, au commencement de sa 16^{me}. année, sous Camerarius & Duvernoy. Il y disputa contre la prétendue découverte d'un conduit salivaire, par Coschwizen, dont il combattit vivement la supposition erronée.

En 1725 la réputation de Boërhaave l'attira à Leyde, où non-seulement il profita des leçons de ce grand homme, mais il y jouit aussi d'un jardin de plantes bien entretenu, d'un théâtre d'anatomie bien garni, de riches cabinets d'histoire-naturelle & de précieuses bibliothèques. Il vit le célèbre Ruysch, inventeur de l'injection, qui vivoit & travailloit encore à Amsterdam, quoiqu'il eût atteint sa 90^{me}. année.

Haller passoit les jours & les nuits à l'étude; sans se laisser distraire par aucun divertissement de jeunesse. Tant d'application affoiblit sa santé & lui rendit les voyages nécessaires pour son rétablissement. Il entreprit celui de la basse Allemagne, avec deux de ses amis de Berne. Il y fit des observations utiles, & visita plusieurs cours où il contracta des liaisons durables. De retour à Leyde, il y obtint le degré de docteur à l'âge de 18 ans. Il voyagea ensuite en commençant par l'Angleterre. A Londres il se lia étroitement avec le chevalier Hans Sloane, dont la collection de curiosités naturelles passoit dès lors pour une des principales qu'il y eût en Europe, avec Mrs. Plumtree & Cheseelden,

238 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

directeur du grand hôpital de S. Thomas, & avec M. Douglas, qui donnoit des leçons d'anatomie avec beaucoup d'applaudissement.

Après avoir vu Oxford, il passa en France, où il fut un des auditeurs les plus assidus de Winflow. Il accompagna souvent à l'hôpital de la charité, le fameux chirurgien le Dran.

En 1728, il vint à Basle étudier les hautes mathématiques sous Jean Bernoulli. On voit parmi les papiers qu'il a laissés, des preuves de son habileté en ce genre de science. Il y obtint l'amitié de feu M. Stahelin, professeur à Basle, & de M. Gesner, qui vit encore, professeur & chanoine à Zoric. C'est avec le dernier qu'il s'est engagé dans son premier voyage des Alpes, & qu'il a ainsi posé les fondemens de son grand ouvrage de botanique.

A l'âge de 21 ans, il revint homme & savant à Berne sa patrie, & s'y consacra d'abord à la pratique de la médecine. On ne tarda pas à l'y associer aux anciens médecins de l'hôpital. Le magistrat lui permit de faire un cours public d'anatomie & de dissections avec sa protection. Le soin de la bibliothèque lui fut confié, ce qui lui donna occasion d'augmenter & de faire valoir ses connoissances des livres, des antiquités, & des médailles.

Quoiqu'il eût la vue courte, la botanique faisoit toujours ses plus cheres délices. Dans tous les étés-depuis, 1730 jusqu'en 1736, il herborisoit sur le mont Jura & les Alpes, jusqu'aux sommets glacés; ainsi sans sortir de son pays, il forma la collection de plantes la

plus étendue qu'on puisse trouver depuis la Norwege jusqu'aux extrémités de l'Italie.

Ses vers, où l'esprit philosophique paroît revêtu de la pompe de la poésie, lui ont fait de bonne heure un nom glorieux parmi les gens de goût, & ses premiers ouvrages de botanique & d'anatomie l'ont annoncé au monde savant comme un rare phénomène. L'académie royale de Suede à Upsal l'a aggrégé des premières entre ses membres.

En 1736, époque de la fondation de l'université de Gottingue, y ayant été appelé en qualité de professeur de médecine, d'anatomie & de botanique, il s'y rendit avec une petite famille de trois enfans, & eut le malheur de perdre sa chere épouse Mariane, qui mourut des suites d'une chute qu'elle avoit faite au moment de son arrivée. Il y passa les seize ans les plus occupés de sa vie. Sous son inspection on y érigea un théâtre d'anatomie, on planta un jardin de botanique, à côté duquel on lui bâtit une maison pour sa plus grande commodité; on engagea de jeunes peintres pour desfiner dans l'anatomie & la botanique, on forma une société de chirurgiens & une école de sage-femmes, & on projetta d'autres établissemens utiles qui manquent encore. Il fut chargé de régler les églises réformées de Gottingue, & eut beaucoup de part à la formation de la société royale des sciences de cette ville.

Ses commentaires sur les leçons académiques de Boërhaave, furent le premier ouvrage qui décida sa réputation dans toute l'Europe. A son

occasion il eut une vive dispute avec Hambergern d'Iena, partisan de l'ancienne théorie de Galien, qui attribuoit la respiration à un air situé entre le diaphragme & les poumons, lequel seroit successivement comprimé & dilaté par le mouvement alternatif des muscles d'entre les côtes.

Les remarques qu'il a données sur les consultations de Boërhaave & sur son introduction à l'étude de la médecine, ont augmenté le fruit qu'on peut tirer de ces deux ouvrages.

Ensuite il a publié ses plantes de Suisse, qui font un extrait de 20 volumes in-folio de recueils de plantes & de descriptions botaniques. Il les a fait suivre par ses tables anatomiques dans lesquelles il s'est sur-tout attaché à montrer la situation & la liaison des arteres; puis par un plan de sa physiologie.

Le célèbre ministre de Munchausen n'épargna rien, par amour pour les sciences & par sa considération particulière pour le mérite & les services de M. Haller, de ce qui pouvoit lui rendre agréable son séjour à Gottingue. Il lui procura le titre de médecin & de conseiller du roi. En 1749, le roi d'Angleterre lui fit présent de lettres de noblesse obtenues pour lui de la cour impériale, & le nomma président perpétuel de l'académie des sciences de Gottingue. Le savant Dillenius ayant témoigné au lit de la mort qu'il desiroit l'avoir pour successeur, il fut recherché pour en remplir la place à Oxford: la ville d'Utrecht lui fit une pareille invitation. Le roi de Prusse, qui souhaitoit aussi
l'attirer

l'attirer dans ses états le laissa le maître des conditions.

Dès 1745 il avoit été élu membre du grand-conseil de Berne. Cet honneur avoit ranimé toute sa tendresse pour sa patrie. L'humidité de l'air de Gottingue l'incommodoit, sa main s'engourdissoit, & il éprouvoit de la difficulté à écrire. Enfin, au mois de mars 1753, il obtint du gouvernement d'Hannovre la permission de retourner finir ses jours en Suisse. Le sort l'y favorisa, car il eut le bonheur d'y être bientôt pourvu de la charge d'Amman qui se tire réellement au sort. C'est une charge qui donne des privilèges avantageux pour une famille, entr'autres celui de présenter un sujet pour remplir une place au grand-conseil. Il devint aussi sur-intendant du sel à Roche & bailli d'Aehlen. Enfin il a rendu une infinité de services à l'état dans ces emplois, & comme principal membre de la plupart des dicasteres où il fut admis. La maison des orphelins de Berne lui est redevable de son premier établissement.

Il a fourni un grand nombre de mémoires parmi ceux de l'académie de Gottingue, & les annonces de Gottingue ont été long-tems fournies d'excellens extraits de sa façon. Il étoit exact & régulier dans sa correspondance qui étoit très-étendue avec les compagnies savantes. Ses premiers momens de loisir en Suisse furent employés à observer le développement du germe animal dans les œufs. Dans ses explications de la doctrine de Boërhaave il avoit déjà effleuré la théorie obscure de la génération. Depuis il

242 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

a combattu modestement le système des moules intérieurs & des molécules organiques de M. de Buffon. Il a disséqué, peu après l'accouplement, plusieurs quadrupedes femelles, & à force d'expériences il s'est convaincu que l'embryon appartient originairement à la mere. Le jaune des œufs lui a paru également contenir la matière essentielle de l'oiseau futur. Il a aussi fait part au public de ses observations sur la croissance des os & leur rétablissement dans les cas de fracture accidentelle, sur la conformation du cerveau & des yeux des oiseaux & des poissons, & sur les yeux de quelques quadrupedes. Son grand traité de physiologie est le plus renommé de tous ses ouvrages. Il se proposoit, s'il avoit plus vécu, de traiter de la psychologie, dans laquelle il auroit expliqué les causes de la vie & les effets de la volonté & des passions sur les différentes parties du corps humain. La botanique & l'anatomie lui doivent aussi des observations & des vues innombrables. Il soupçonnoit dans l'organisation des hommes & des bêtes une force particulière dont tout les mouvemens de la vie dépendent, & qui doit être différente de l'élasticité des corps. Cette force qui consiste dans l'irritabilité du cœur, des nerfs, des intestins & de différentes autres plus petites parties, & qui est distincte de la sensibilité des nerfs, M. Haller l'expliquoit tous les jours plus clairement & d'une manière de plus en plus convaincante, à la faveur d'une infinité de nouvelles expériences. L'effet s'en apperçoit dans les oscillations du premier point

visible au germe d'un œuf échauffé par l'incubation ; il semble qu'on doive regarder ce premier point comme la cause de la première impulsion à l'accroissement & à la vie.

En supposant même qu'il n'est pas l'inventeur du système de l'irritabilité des fibres, on ne sauroit lui contester d'avoir mis ce système dans tout son jour, & d'avoir ainsi en quelque sorte découvert le secret de la nature à l'égard de la vie des corps. Le sang a, comme les fibres, reçu du créateur une qualité irritable. Cette propriété sert à expliquer simplement la continuité du mouvement du cœur & de la circulation du sang par les artères. Qu'on admette que les fibres des muscles & des autres parties du corps sont tellement constituées que leurs propres fluides suffisent pour exciter leur irritabilité. Dans les muscles l'irritabilité sera excitée par le suc nerveux, dans les entrailles par le chyle & les autres suc de la digestion, dans les glandes par les liquides qui s'y filtrent & s'y perfectionnent. D'après ces notions nous pouvons nous former une idée de toute l'économie animale.

M. Haller a réfuté solidement le sentiment de Leibnitz sur la cause de l'état présent de la superficie de la terre, & les argumens sur le même sujet de M. del Moro, savant d'Italie. Ses romans dans le goût de Fénelon, tels qu'*Ufong*, *Alfred*, *Fabius* & *Caton*, ont été traduits dans presque toutes les langues. Ses apologies de la religion contre le déisme doivent lui assurer la reconnaissance de tous les chrétiens. Nous ne dirons

rien de ses poésies, dont le mérite est reconnu de ses concitoyens & des étrangers qui les ont traduites. A travers l'espece de déguisement qui les travestissent, on y admire encore dans les autres langues la sublimité des pensées & la vigueur des expressions qui les caractérisent.

M. Haller étoit la plupart du tems d'un commerce agréable & facile avec les personnes qui témoignoient du goût pour les sciences & l'instruction. Il possédoit à fond toutes les parties de la physique, de l'histoire ancienne & moderne, même celle des pays particuliers, sur-tout pour ce qui regarde leur culture & leurs productions. Toutes les découvertes faites dans toutes les parties du monde, avec toutes leurs circonstances, lui étoient aussi connues qu'elles peuvent l'être par les relations des voyageurs. Les Romans même & les pieces de théâtre lui étoient familières, & il en avoit lu beaucoup pour faire diversion à ses occupations sérieuses. Il étoit d'une taille haute & pleine de dignité. Sa vue courte & la tension des muscles lui donnoient un air ordinairement sérieux, mais expressif.

Cette foiblesse de vue, l'augmentation de son embonpoint & l'habitude d'écrire toujours extrêmement fin, doivent lui avoir rendu le travail pénible. Cependant, quoiqu'il ne pût s'empêcher de lire & d'écrire dès le matin, après les repas & fort avant dans la nuit, il a fourni une carrière de 70 ans, & est mort le 12 décembre 1777.

Il a eu successivement trois femmes : la première Mariane, fille aînée de M. Samuel Weis-

sen, seigneur de Mathod & de la Mothe; de ce premier mariage il reste encore un garçon & une fille: la seconde, Elisabeth, fille de M. Bucher, membre du conseil-privé, & veneur de la république: la 3eme. qui lui survit est fille du célèbre Teichmeyer de Jena: de ce mariage, il reste trois fils & une fille. M. Haller étoit seigneur de Goumoens, le Joux, & Eclagnens, membre du grand-conseil de la ville & de la république de Berne, ci-devant surintendant du sel à Roche & bailli à Aehlen, président de l'académie royale de Gottingue, & de la société économique de Berne, membre de l'académie royale des sciences de Paris & de plusieurs autres académies & compagnies illustres, médecin du roi de la Grande-Bretagne, chevalier de l'ordre royal de l'étoile polaire en Suede, & conseiller de l'électorat d'Hannovre.

(*Nouveau mercure savant d'Altona, des 6, 13
20 & 27 août, en allemand.*)

*LETTRE sur une ancienne monnoie d'or de Liege,
adressée aux rédacteurs de ce journal.*

IL y a quelque tems que j'ai eu occasion de voir différentes monnoies anciennes d'or; quatre de ces pieces appartiennent aux R. P. Carmes en Isle. J'ai acquis les autres qui étoient les restes d'une quantité trouvée par un paysan dans la muraille de sa cheminée.

246 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

Entre ces pieces, cinq m'ont paru mériter la plus grande attention; parce qu'elles sont peut-être les plus anciennes d'or qui aient été frappées à Liege.

Ces cinq pieces sont parfaitement semblables entre-elles quand au type, poids & titre; elles sont de 43 au marc de Troies, pesent près de 3 esterlins $\frac{3}{4}$, & touchent environ 23 carats.

Elles ont pour revers une croix fleuragée au milieu d'une rosette à quatre pointes & quatre demi-ronds. Aux angles de la croix, & à chaque angle de la rosette, il y a une fleur de lys : la légende porte, XPC. VINCIT, XPC. REGNAT, XPC. INPERAT : l'effigie est un agneau pascal; trois de ces pieces ont pour légende AGN. DEI, QUI TOLLIT PEC. MUDI. MISERERE NOBIS.

Jusqu'ici elles sont semblables totalement aux moutons que Jean, roi de France, fit frapper en 1354.

Voici ce qui les distingue : elles ont toutes les cinq pour inscription aux pieds de l'agneau : JOH. DUX; & celles de France JOH. REX.

Celles de France ne sont que de 52 au marc, & celles-ci de 43.

Mais la différence essentielle est, que deux de ces pieces ont pour légende du côté de l'agneau, AGN. DEI, BULLONE : DEI GRA. EPY-COPUS LEODIEN. J'en donne la figure exactement copiée; on peut la comparer avec celle des moutons du roi Jean, dans le Blanc : *Traité histor. des monnoies*, p. 216, édition d'Hollande.



246

E

la p

peut

frap

C

entr

font

3 e

E

au

qua

à c

de l

REG

agne

gen

SER

J

mot

en

V

les

JOH

C

& c

A

de c

gne

COI

mer

des

histo

Je demande sous quel prince de Liege cette monnoie a été frappée?

Pour aider à cette recherche, qu'il me soit permis d'avancer quelques réflexions. Il me paroît qu'on ne doit pas remonter plus haut qu'en 1354, ni descendre plus bas qu'en 1384.

1°. Le type de ces pieces étant exactement imité de celui du roi Jean, il est à présumer que le copiste est plutôt un de nos princes que le roi Jean.

2°. Entre toutes les monnoies qui furent trouvées ensemble, les plus modernes sont un denier d'or aux fleurs de lys de Charles V, de l'an 1365, & un Louis de Mâle, comte de Flandre, qui mourut en 1384. (*)

3°. Je ne les crois pas de Jean de Baviere : dans les florins qu'il fit faire, appelés florins de Baviere, (& peut-être griffons) il eut soin de mettre ses armes, & pour légende : JOH. DE BAVAIA, ELECT. LEOD. CO. LOSS.

4°. Jean de Hinsberg fit frapper des anges

(*) Il est à observer que dans les édits de Brabant pour les monnoies, on y donne deux pieces sous le nom de Louis de Flandre, où ce prince est assis sur un trône, &c. soutenant de la main gauche un écu : dans une desdites pieces l'écu porte un lion, dans l'autre, il y a une aigle. La légende y est marquée à toutes les deux, LUD. DEI GRA. COM. ET DOM. FLAND. Z. Il y a erreur : la légende de la figure qui porte une aigle est : LUDOV. DEI GRA. ROMANOR. IMPERAT. . . Ainsi elle est de l'empereur Louis de Baviere, mort en 1347.

248 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

avec ses armes. Et pour légende : JOHS. EPÈ.
DUX BULLON. CO. LOSS.

On a encore de lui un florin, où il est représenté assis sur un trône, la couronne sur la tête, l'épée en la main droite, soutenant de la gauche l'écu de ses armes, avec la légende : JHS. DEI GRA. EPS. LEOD. COMES LOSS. (*)

5°. On peut encore remarquer que dans ces moutons la dernière lettre de XPC. est une ancienne C grecque, & que ce n'est qu'au commencement du 15^{me}. siècle qu'on y a substitué l'S romaine.

6°. Il ne resteroit donc que Jean d'Arkel, qui fut fait évêque en 1364, & mourut en 1378. Nous lisons dans nos historiens que sur la fin de sa vie, dans un tems de trouble on força le clergé primaire à payer 500 doubles d'or : ceux qui possédoient cent muids à payer un double mouton, sans spécifier de quel pays (**), ce qui fait

(*) Cette pièce, qu'un curieux distingué, de cette ville, a cru être de Jean de Bavière après son abdication, ne peut être attribuée qu'à Jean de Hinsberg : l'écu que la figure soutient en fait foi : d'ailleurs Jean de Bavière étant prince de Liege, n'a pris que le titre d'élu. Pourquoi, après avoir abdicqué, auroit-il pris celui d'évêque ? Il est vrai, qu'après cette abdication, ce prince fit frapper des pièces pareilles à celle ci-dessus (avec ses armes) : mais il n'y prend que le titre de comte de Hollande, Zélande, &c.

(**) Il y en avoit alors des vieux de France de 59 $\frac{1}{6}$ au marc, de ceux de 52, de ceux de Brabant, de Flandre, de 72 au marc de fin, &c.

préfumer qu'il s'agissoit de ceux qui couroient communément à Liege. D'autant plus qu'alors la coutume étoit de compter par mouton, ou double d'or, lequel mouton est effectivement le double des anciens florins du Rhin.

7°. En 1386, dans la modération de la paix de Waroux, article 74, on y parle d'un demi-double d'or de la valeur de neuf gros; le double en valoit 18 : le florin de Florence (qui est le même que le ducat;) y est toujours taxé à 12 gros, ainsi les 18 gros ou le ducat & demi est encore la valeur exacte de notre piece.

Si les R. P. Carmes vouloient sacrifier une des leurs pour l'essai, on en connoîtroit mieux la valeur réelle.

Je prie ceux qui s'appliquent à ces recherches de vouloir bien me faire part de leurs réflexions par le moyen de ce journal.

Je suis, &c.

J. M. D. F.

REMARQUES critiques sur la Bibliotheque générale des Ecrivains de l'Ordre de St. Benoît; par un Bénédictin de la Congrégation de St. Vannes. 2 vol. in-4to. imprimés à Bouillon, en 1777. Adressées aux Rédacteurs de l'Esprit des Journaux.

L'Annonce faite dans votre journal de juillet dernier, Messieurs, de la *Bibliotheque des*

250 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Ecrivains de l'Ordre de St. Benoît, m'a déterminé à entreprendre la lecture de cet ouvrage. Je viens de le parcourir la plume à la main, & ce premier examen a produit les Observations que je vous envoie. Vous vous appercevrez aisément, Messieurs, qu'elles ne sont dictées par aucune envie de nuire, mais plutôt par le desir de contribuer à la perfection d'un Livre dont la seule entreprise suppose du courage & des lumieres. L'auteur paroît aimer la vérité ; il ne sauroit donc être offensé de la publicité que je donne à mes Observations, dans l'impuissance où je suis de les lui adresser directement, n'ayant point l'avantage de le connoître.

ADÉMAR *de Chabanois*. » Il a écrit une Chronique depuis l'origine de notre Monarchie » jusqu'à l'an 1029 «. Une indication aussi vague n'instruit pas suffisamment les Lecteurs. On devoit dire que la Chronique d'*Adémar* a été publiée, presque toute entiere, dans le Tome II. de la *Nova Biblioth. Mss.* de Labbe ; que Dom Bouquet en a donné une partie dans le Tome VIII. de son Recueil des Historiens de France, & qu'enfin nous en avons un Abrégé fait par le Feuillant *Guillebaud* (plus connu sous le nom de *Pierre de S. Romuald*) & imprimé à Paris en 1652, in-8vo. avec une continuation. Notre Bibliographe, à l'article *Guillebaud*, cite lui-même cet Abrégé ; mais dans l'énoncé du titre, il y a une faute choquante d'impression, *Engolis mendis*, en deux mots, au lieu d'*Engolismensis*.

ALBÉRIC *de Trois-Fontaines.* » M. Dupin » croit que sa Chronique n'est que manuscrite ; d'autres assurent qu'elle a été imprimée » à Hanover en 1698 ». Pourquoi laisser le Lecteur dans une pareille incertitude ? Il est certain que Leibnitz a publié cette Chronique dans les *Accessiones historicæ* en 1698, in-4to. Au reste, il faut bien distinguer la Chronique d'Albéric de Trois-Fontaines, laquelle est amenée jusqu'à 1241, d'avec celle d'un autre *Albéric*, Moine du Mont-Cassin. Celle-ci, que l'on a souvent citée sous le nom de l'Anonyme du Mont-Cassin, commence à l'an 1000 & finit à 1154. Elle a été publiée avec trois autres Chroniques par Antoine Caracciolo à Naples en 1626, & dans le Tome V des *Rerum Italicarum Scriptores* de Muratori. Sous l'article de cet *Albéric* du Mont-Cassin, notre Bibliographe ne parle pas de sa Chronique ; & sous l'article du Cardinal *Albéric*, il dit celui-ci auteur de plusieurs Ouvrages, entr'autres d'une Vie de St. Dominique ; il falloit dire d'une Vie de St. Dominique *de Sorano*, & avertir qu'elle a été imprimée dans les *Acta SS. Bened. Sæculo VI. Part. 1*, ainsi que par les Bollandistes, dans leur Tome II. de Janvier. Le Cardinal *Albéric* mourut en 1088.

ALBERT *de Staden.* » Il a composé une Chronique depuis le commencement du monde » jusqu'à l'an 1250 ou 1256, auquel tems il » vivoit encore. » Oui assurément, il vivoit encore en 1256, puisqu'il ne mourut qu'en 1260. Sa Chronique, d'abord publiée à Helm-

252 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

tad en 1587, in-4to., reparut dans l'*Historia rerum Friderici III. Imperatoris*, d'Enéas Sylvius, à Strasbourg en 1685.

ALGER *de Cluny*. Son Traité contre Béren-ger est encore imprimé dans la Bibliothèque des Peres : celui de *Misericordiâ & Iustitiâ*, dont Mabillon n'a donné que la Préface, se trouve dans le Ve. Tome des Anecdotes de Martenne; enfin Pez, dans le IVe. Tome de ses Anecdotes, a publié un Traité de *Libero Arbitrio* du même Alger, Traité dont on ne dit rien ici.

ALULFE, Moine de St. Martin de Tournay. Notre Bibliographe assure que son Commentaire sur l'Ancien & le Nouveau Testament, intitulé *Gregorialis*, a été publié en 1705 parmi les Ouvrages de St. Grégoire; ce qui n'est point du tout exact. 1°. Le Commentaire d'Alulfe sur le Nouv. Testament est le seul qui ait été imprimé. 2°. L'Editeur Ste. Marthe l'a donné sous le nom de *Paterius*, ainsi que celui sur l'Ancien Testament, le seul qui soit de ce *Paterius*.

AMÉDÉE, Evêque de Lausanne. Il n'est point sûr que les huit Homélies sur la Vierge, imprimées sous son nom, soient plutôt de lui que d'un Franciscain Portugais nommé aussi Amédée, & mort en 1482 : au moins Pierre de Alva, en reproduisant ces Homélies dans le Ier. Tome de sa *Bibliotheca Virginalis*, laisse-t-il le fait très-douteux. Il est vrai que ce Pierre de Alva étoit aussi Franciscain.

ANTOINE *de Caulincurte*. » Religieux de Corbie, surnommé le *Chronographe* de cette Ab-

» baye, vivoit & écrivoit dans le XVIIe. siècle. « C'est évidemment le même que CALANCOURT, *Antoine*, de la page 166, où l'on dit qu'il vivoit dans le siècle suivant. J'apprehende fort que ces deux articles n'en vailent pas un bon, & voici mes raisons. S'il faut s'en rapporter à la Bibliothèque Historique de la France, Tom. III, pag. 313, on conserve à St. Germain-des-Prés, à Paris, un Manuscrit intitulé *Chronicon Corbeienſe a Joanne de CAULINCOURT, Monacho hujus Monasterii, ab anno 662 ad annum 1529*, in-folio. Ce Jean de Caulincourt, Religieux de St. Germain dans le XVIe. siècle, est, selon toute apparence, le prétendu Antoine de Caulincurte ou Calancourt, Religieux de Corbie, auteur d'une Chronique de ce Monastere.

BERARDI, *Jean*. » D'Achery a donné place » à sa Chronique dans le Spicilège. « D'Achery n'a publié que les trois derniers Livres de cette Chronique, qui n'est toute entière que dans les *Rerum Italicarum Scriptores* de Muratori, Tom. II. Part. 2. Duchêne & Ughelli en avoient donné les deux premiers Livres, sans nommer l'auteur; le premier dans le Tome III. de son Recueil des Historiens de France, le second dans l'*Italia Sacra*, Tom. X. édit. de 1722. Dans le corps de cet article, corrigez la faute d'impression, IIe. siècle, lisez XIIe.

CALOGERA. » Il a fait un *Journal Littéraire* » dont, en 1746, il y avoit déjà 36 volumes. « La compilation donnée par Calogera, ou plutôt *Calogiera*, n'est pas, à proprement

254 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

parler, un *Journal Littéraire*, mais un recueil d'Opuscules de différens Ecrivains sur la Critique, l'Histoire, la Philologie, les Sciences exactes, &c. réunis par Calogera. Ce Camaldule a donné deux Recueils de cette espece ; le Ier. intitulé *Raccolta d'Opuscoli Scientifici e Filologici*, en 51 volumes in-12. imprimés à Venise, de 1728 à 1757 ; le second, sous le titre de *Nova Raccolta*, &c. est en 14 vol. in-12. imprimés de 1755 à 1766, année de la mort de ce laborieux Compilateur.

CHASTEL, *Anselme du* ; Célestin d'*Ambrette*, lisez d'*Ambert*, & observez que ses Sentences de la Bible parurent à Paris, chez Mamert Parisson en 1577, in-4to. Sous l'article *Gervaise*, autre Célestin, notre Bibliographe ne dit plus *Ambrette*, mais *Embrette* ; l'un ne vaut pas mieux que l'autre : il faut lire *Ambert*, vrai nom d'une maison de Célestins dans la forêt d'Orléans, laquelle a produit plusieurs Ecrivains.

CIREY, *Jean de*. Notre Bibliographe attribue six Ouvrages à cet Abbé de Cîteaux ; » le Ier. » est une Histoire des Saints de son Ordre qui » fut imprimée à Dijon en 1491 ; le IIe. un » Recueil des Privileges accordés au même Auteur par les Papes, les Rois, &c. « Je ne fais ce que c'est que l'Histoire imprimée à Dijon en 1491. Mais je suis sûr que Jean de Cirey fit imprimer dans la même ville & dans la même année un in-4to. que j'ai vu, sous ce titre : *Collectanea quorundam Privilegiorum ORDINIS CISTERCIENSIS*, où l'on voit qu'il ne s'agit pas de Privileges accordés personnellement à *Cirey*,

mais à l'Ordre dont il étoit Général. A la fin de ce volume qui est rare, on lit des vers de Conrad Léontorius, Secrétaire de Cirey, sur lequel j'aurai occasion de revenir.

COSTADONI. Sous l'article de ce Camaldule, on n'indique pas plusieurs de ses Differtations publiées dans le *Raccolta d'Opuscoli*, &c. de son confrere Calogiera; mais un oubli plus étonnant encore est celui des *Annales Camaldulenses* en 12 volumes in-folio, composées par Costadoni, en société avec son confrere Jean-Benoît Mittarelli. A l'article de ce dernier, on ne dit rien non plus de ces grandes Annales, imprimées à Venise, de 1755 à 1773.

DACRYEN, Abbé dans le *VIIIe. Siecle.* » Ce » nom appellatif signifie *Pleureur*, & il a été » pris par un Abbé de l'Ordre de St. Benoît » dans le *VIIIe. Siecle.* « Rien de plus vrai que *Dacryen* est un surnom; mais, quoi qu'en aient cru Possévin & Margarin de la Bigne, tout le monde fait aujourd'hui, que ce surnom est un masque du fameux Louis *Blosius*, Abbé de Lieffe ou *Lieffies*, Diocèse de Liege, mort en 1566, dont Jacques Frojus, son disciple, a écrit la Vie & publié les Ouvrages. A l'article de ce Louis Blosius, notre Bibliographe se contente de dire que la Vie de cet Abbé est en tête de *ses Ouvrages*, sans en spécifier aucun, & sans dire que c'est lui qui a pris le surnom *Dacryen*. Un Chartreux nommé Jacques Morice a traduit en François deux Ouvrages mystiques de *Blosius*; cette traduction imprimée à Paris en 1585, in-16., est à la Bibliothèque du Roi.

256 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

La dernière édition des Œuvres de Blofius parut à Ingolftad en 1726, in-folio. Il me semble que ce détail étoit du ressort d'une Bibliothèque des Ecrivains de l'Ordre de St. Benoît.

DÉFENSEUR, *Moine de Ligugé*. Fabricius en a donné un article curieux dans sa Bibliothèque latine du moyen âge, Tom. I. pag. 19, Edit. in-4to. Il faut y ajouter celui de Dom Liron, tom. I. pag. 288 & suiv. de ses *Aménités de la Critique*. Outre les Editions des *Scintillæ* citées par Fabricius, j'ai vu celle de Cologne, Pierre Horst, 1583, in-12. Mabillon avoit donc grand tort de regarder comme anecdote une compilation aussi souvent imprimée avant lui. Observez néanmoins avec Fabricius, que le chapitre 35 des *Scintillæ* qui traite de *Docttoribus*; manque dans les Editions ordinaires, & qu'il a été publié par Nic. Staphorstius. Dans ce seul article de *Défenseur*, je trouve deux fautes d'impression, *Passevin* pour *Possevin*; 1659, pour 1559.

FORSTER, *abbé de S. Emmeran de Ratisbonne*. » Il va nous donner une savante Edition » d'Alcuin dont on attend l'impression ». Cette édition a paru il y a déjà du tems; elle a été annoncée avec les éloges qu'elle mérite dans les principaux journaux; les grandes Bibliothèques se sont empressées de l'acquérir; & en 1778 vous écrivez que l'on en attend la publication?

GEROCH de l'ordre de Cîteaux. Il n'en fut jamais; c'est une méprise de Dom de Visch, adoptée fort légèrement. *Gerech* ou *Gerhohus*,

Chanoine Régulier en Baviere, mort en 1169, est le véritable auteur de ce Traité contre les Simoniaques, dédié à S. Bernard, & que Martenne a publié dans le Tome V. col. 1457 & suiv. de ses Anecdotes. Consultez sur la personne & les ouvrages de ce Chanoine Régulier Gerhohus, la Bibliothèque latine du moyen âge de Fabricius. Pez, dans le Ve. volume de son *Thesaurus Anecdotorum*, a donné le grand commentaire du même Gerhohus sur les Pseaumes.

GESON, *Ier. Abbé de S. Martien de Tortone*. Il falloit dire Abbé de S. Pierre & de S. Martien. Son Traité de *Corpore & Sanguine Christi* n'a pas été donné tout entier par Muratori, puisque cet Editeur en a omis plusieurs chapitres.

GIBON, *Raven*. Outre son exposition en vers François du Pseaume 95, la Croix du Maine nous apprend que ce Bénédictin fit imprimer au Mans, chez Jérôme Olivier, en 1568; un livret, en prose & en vers, sous le titre d'*Estrennes*. Le même la Croix ajoute que Gibon, Parisien, mourut âgé de plus de 60 ans, sous le regne de Charles IX. Dans cet article on lit 6e. siecle au lieu de 16e.

GILDAS. Au lieu de puiser cet article, ainsi que tant d'autres, dans Moréri, cette source si féconde en bévues de toutes especes, l'auteur auroit mieux fait d'ouvrir la Bibliothèque du moyen âge de Fabricius; il y auroit vu dans quel Couvent d'Angleterre vivoit ce *Gildas*, & il auroit parlé plus pertinemment de deux autres Ecrivains du même nom.

GILLEBERT, *Abbé de Sunserin*. Il est très-

258 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

vrai que Mabillon a fait imprimer ses Sermons sur le Cantique des Cantiques ; mais bien avant Mabillon , ces mêmes Sermons avoient paru à Florence en 1485 , in-4to. & à Strasbourg en 1497 , in-folio ; la 1^{ere}. de ces deux Editions est fort rare ; il y en a un Exemplaire dans la Bibliothèque Casanate , à Rome.

GILON , *Evêque de Frescati*. Il ne suffisoit pas de relever l'erreur du Moréri , qui lui attribue le *Carolinus* : il falloit encore observer que ce Poème latin en vers hexamètres est d'un Gilles (*Ægidius*) de Paris , & que Duchêne en a publié quelques fragmens des 4^e. & 5^e. livres dans le Tome V. de son Recueil des Historiens de France.

GINANNI. » Il travailloit en 1731 à la Bibliothèque des Ecrivains de Ravenne « Cet ouvrage parut en 1769 à Faenza en deux volumes in-4to. sous ce titre : *Mémorie Storico-critiche degli Scrittori Ravennati*.

GISLINGHAM , » Moine de Cantorbéry vers » l'an 1390 , écrivit l'histoire des hommes illustres de son ordre , & y ajouta même l'attention d'en faire graver l'effigie. « 1^o. On ne nous dit point de quel Ordre ce Gislingham étoit Moine , ce qui jette dans une grande incertitude. 2^o. Ce seroit assurément un morceau curieux que des portraits gravés en l'an 1390. Aussi Fabricius dit-il plus sensément que Gislingham fit peindre ou dessiner ces portraits ; & il ajoute que Vossius attribue un autre ouvrage à ce même Moine. Je n'ai pas sous la main la Bibliothèque de Tannerus qui doit éclaircir cette conjecture de Vossius.

GONTHIER, *Moine de S. Amand*. On lui attribue ici le Poëme intitulé *Ligurinus*, & l'on ajoute que la Monnoye distingue l'auteur de ce Poëme d'avec Gonthier de S. Amand; mais que *ce sentiment lui est singulier*. Pas si singulier! En effet, quoique Oudin, Fabricius & d'autres attribuent le Poëme en question au Moine de S. Amand, d'autres Littérateurs pensent avec la Monnoye, que ce Poëme est d'un autre *Gonthier*, qu'ils disent Allemand; ce qui est assez vraisemblable. Voyez la Préface de M. Joannis, mise à la tête de ce même Poëme, dans l'Edition qu'il a donnée en 1726 du Recueil des Historiens Allemands de J. Reuber.

GORDON, *André*. Aux ouvrages de ce Bénédictin Ecossois, cités par notre Bibliothécaire, il faut ajouter ses *Philosophiæ experimentalis Elementa*, 2 vol. in-8vo. imprimés à Erfort en 1751 & 1753, le dernier par les soins de son confrere *Bern. Grant*.

GOSWIN de Mayence. Il falloit dire que Goswin vivoit en 1137, & que sa Relation des Miracles de S. Auré a paru dans les *Acta Sanctorum* des Bollandistes, Tom. III de Juin.

GRATIEN. » Son Décret fut imprimé pour la » première fois à Mayence en 1472 ». Fauffeté; l'Edition de Mayence 1472 n'est que la seconde. La première est de Strasbourg, chez Henri Eggestein en 1471, in-folio, grand format, dont il y a des Exemplaires à Strasbourg dans la Bibliothèque de la Commanderie, & à la Cathédrale de Mayence.

GRÉGOIRE, *Moine de Farfe*. Sa Chronique

260 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

de Farfe a été publiée par Muratori avec des notes dans le Tome II. Part. II. des *Rerum Italic. Scriptores*.

GRILLO, *Ange*, Pag. 423 , & GRILLUS, *Ange*, pag. 428 , sont un seul & même Ecrivain dont on a doublé mal-à-propos l'article. C'est ainsi que dans une même page (429) on donne deux fois l'article de *Gualteri* & de *Gualterus* , Paul-André.

GUAIFERIUS. Ses Vies de S. Secondin & du Pape S. Luce ont été publiées par les Bollandistes dans leurs *Acta* , Tome II. de Février , & Tom. Ier. de Mars.

GUALBERT de S. Amand. Il écrivait, vers l'an 1125 , la vie de Ste. Rictude, morte en 1687. Corrigez cette faute de chiffres, aussi-bien que celle de l'article GUALDON , Religieux de Corbie du XIe. siècle , que l'on fait vivre en 1550.

GUARIN , *Pierre*. Le 3e. & le 4e. volumes de son Ouvrage ont été publiés dès 1746 , & on les annonce , en 1777 , comme devant paraître ! Je sens que c'est Dom le Cerf qui a fait commettre cette méprise ; mais le Cerf qui écrivait en 1726 , n'a pas eu tort ; au lieu que son Copiste pouvoit se mettre à l'abri d'une pareille faute , en ouvrant le premier Bibliographe postérieur à l'année 1746.

GUETRACHT , est » Auteur d'un Ouvrage in-
» 8vo. écrit en Allemand , publié à Saltzbourg
» en 1713 ». Et quel est cet Ouvrage ? de quelle matiere y traite-t-on ? C'est ce qu'il falloit dire.

GUIBERT, *Abbé de Gemblours.* » Il paroît » qu'il florissoit vers l'an 1167, & qu'il a com- » posé *quelques Ouvrages* ». Toujours des indications vagues qui n'apprennent rien ! Guibert mourut en 1208. Lambecius a publié sa *Destructio seu Combustio Monasterii Gemblacensis quæ facta est anno 1137*, dans le Tom. II. de son Catalogue des Mss. de l'Empereur, & Mabillon a reproduit cette Piece dans ses *Acta SS. Benedict. Sæc. V.*

GUICCIARDINI étoit Abbé de S. Eusebe de Rome en 1700. Cette date est probablement fautive, puisque le *Mercurius Campanus* de Guicciardini parut à Naples dès 1667.

GUILLEVILLE. Son Roman des trois Pélérinages traduit en prose françoise par Jean-Gallope ou Gallopez, Clerc du Diocèse d'Angers, fut imprimé à Lyon chez Matth. Huff, dès 1485, in-4to. J'observerai, par occasion, que, selon presque tous les Bibliographes, Guilleville écrivoit son Roman en 1310; Or il paroît qu'il faudroit plutôt dire 1330, le Poète racontant lui-même qu'il vit son songe *l'an mil III-c x par trois fois*. Reste cependant à savoir si ces mots *par trois fois* ne tombent pas plutôt sur le songe vu trois fois par l'Auteur, que sur le nombre dix qu'il faudroit tripler. Pour éclaircir mon doute, il suffiroit de lire avec attention le Roman que je n'ai pas en ce moment sous la main.

GUNDULPHE, *Evêque de Rochester.* » Il a laissé » un *Exemplaire* de la Bible écrit de sa main, » qui a été imprimé en 1734 à Amsterdam, dans » l'augmentation publique de la Bibliothèque de

» Herman Vander-Vall. « Un Exemplaire de la Bible, écrit de la main de Gundulphe, imprimé en 1734 dans une augmentation publique ! Quel est le mot de cette énigme ? Je crois l'avoir deviné. Un Manuscrit de la Bible de la main de Gundulphe, fut vendu en 1734 ; & ce Manuscrit faisoit partie d'une Bibliothèque dont le catalogue parut en cette année-là. C'est ce Manuscrit que notre Bibliographe a voulu annoncer.

GUYOT de Provins. » On a donné à sa satyre » le nom de *Bible*, parce qu'elle ne contient » que des vérités. Le véritable nom de l'auteur étoit *Hugues de Berfy* ; on l'appella Guyot » de Provins par sobriquet «. 1°. Le mot *Bible*, ne veut pas dire autre chose que *livre* ; ainsi la *Bible Guyot* est le *livre de Guyot* ; la raison que le Bibliographe donne de l'application du titre *Bible* à la satyre de Guyot est très-mauvaise ; puisqu'elle est détruite par la même qualification donnée à d'autres ouvrages qui, loin de ne contenir que des vérités, renferment bien des mensonges. 2°. Quoique Pasquier, & bien d'autres après lui, aient confondu Guyot de Provins avec Hugues de Berfy, ce sont évidemment deux hommes très-différens. Comme la satyre de *Hugues* étoit à la suite de celle de *Guyot* dans quelques Manuscrits, on a cru que c'étoit un seul & même ouvrage d'un seul & unique auteur. Guyot de Provins paroît avoir été Moine à Cluny ; au contraire Hugues de Berfy est qualifié Chevalier ; dans quelques manuscrits sa satyre est nommée la *Bible du Seigneur de Berzy* ; Fauchet parle de deux chansons

qu'il fit pour sa maîtresse. Ces deux Poètes satyriques, dont les noms & les qualités n'ont aucun rapport, doivent donc être bien distingués. Ils m'en rappellent un troisième qui devoit aussi trouver place dans notre Bibliothèque; c'est *Hugues* ou *Huon de Méry*, Religieux de S. Germain-des-Prés au commencement du XIIIe. siècle, & Auteur du *Tournoyement* ou *Tournoi de l'Ante-Christ*. Fauchet en donne la Notice.

HANAPUS. Son article est trop singulier pour que je ne le transcrive pas ici tout entier :
 » Dom Nicolas Hanapus, Religieux Bénédictin
 » en Allemagne, a fait imprimer à Wirtzbourg
 » en 1744, un ouvrage en un volume in-4to.
 » qui a pour titre, *Exempla Biblica in materias*
 » *morales distributa* ». Quand on voit de pareilles méprises dans un ouvrage de la nature de celui-ci, on a besoin d'un sens froid peu ordinaire, pour se contenir. Heureusement cette disposition d'esprit ne me manque pas; je dirai donc tout simplement que *Dom Hanape*, Bénédictin Allemand du 18e. siècle, est une chimère. L'Ouvrage réimprimé en 1744, est celui d'un Jacobin François, nommé Nicolas *Hanapus* ou *Hanapis*, qui mourut Patriarche de Jérusalem en 1291. Ses *Exempla Scripturæ* ont souvent été imprimés dès le XVe. siècle. Voyez *Fabricii Biblioth. lat. med. ætat.* Tom. III, pag. 187; édit. in-4to. Il y a plus, ce livre du Jacobin Hanape, a été traduit en François par Antoine Tyron, dont la version fut imprimée à Anvers dès 1569, in-8vp.

HANTEVILL, *Jean*. » On ne nous dit point » en quel endroit ni en quel tems ses Ouvra- » ges ont été imprimés ». Si notre Bibliogra- » phe eût ouvert la Bibliothèque de Fabricius (que je viens de citer) au mot *Joannes Hauti- villensis*, il auroit vu que le Poëme de ce Bénédictin du XIIe. siecle, intitulé, *Architrenius* (& non pas *Archistrene*, comme il l'écrit deux fois) parut à Paris en 1517, in-4to., par les soins de Joffe Badius, édition très rare qui est à la Bibliothèque du Roi, Y. n°. 1949. On en cite encore d'autres éditions. Il ne falloit pas dire qu'outre l'*Architrenius*, nous avons du même Auteur un TRAITÉ, mais un Poëme intitulé *de rebus occultis*. Dans ce même article, au lieu de *Pitheus*, lisez *Pitfeus*.

HEBERT, *Moine de Haute-Seille, Jean*. » Il a » composé le Roman des sept JUGES; il est en- » core auteur d'un ouvrage de *Rege & septem Sa- » pientibus*, qu'il adressa à Bertram, Evêque de » Metz en 1180 ». Il y a là plus d'une mé- prise; 1°. le Roman des sept Sages (& non pas *Juges*) est le même ouvrage, pour le fond, que l'*Historia septem Sapientum*. 2°. Hebert ou Hebers est tout différent du Moine Jean de Haute-Seille. Celui-ci ayant composé en latin son *Historia septem Sapientum*, Hebers, qui prend la qualité de Clerc, mit cette histoire en vers françois, & intitula son livre *Dolopathos* ou *Roman des sept Sages*. Depuis, on fit une traduction en prose françoise de ce Poëme françois. L'ouvrage latin de Jean parut imprimé à Anvers par Gérard Leeu en 1490, in-4to. & la tra-
duction

duction françoise en prose, à Geneve dès 1492; in-folio. Les Extraits de *Dolopathos* donnés par du Verdier d'après Fauchet, ne laissent aucun doute sur la distinction à faire entre le Moine *Jean & Hebers* son traducteur françois. L'Abbaye de Haute-Seille, Ordre de Cîteaux, est située dans le Diocèse de Montauban.

HELINAN. Cet article est bien fait; néanmoins si on le compare avec ceux de la Croix du Maine (*Bibl. Franc. Tom. I, pag. 361*, Edition in-4to.) & de Fabricius, (*Biblioth. lat. med. ætat. lib. 8.*) on verra qu'il pouvoit être plus exact. Fabricius distingue, (d'après Tiffier & de Visch.) *Helinand* de Froidmond d'avec *Helinand* de Perseigne; & c'est à celui-ci qu'il donne un Commentaire sur l'Apocalypse. Il y a à la Bibliothèque du Roi deux Exemplaires de l'Edition donnée en 1594 par Ant. Loisel des vers d'*Helinand* sur la Mort, l'un desquels est enrichi d'additions & de notes de la main de M. Imbert de Cangé.

JUVENAL, *Guy*. Son article est très-maigre; il falloit dire que ce Moine étoit Manceau, & qu'en françois il se nommoit *Jouvenneaux*; il falloit citer ses Ouvrages de littérature, entr'autres son Commentaire sur Tércence, &c. Si le Bibliographe veut s'assurer de l'imperfection de cet article, il peut lire celui qu'a donné Dom Liron dans le Tome III. pag. 41 & suiv. de ses *Singularités historiques & littéraires*.

LABOUREUR, *Claude le*. Ses ouvrages sont exactement indiqués, mais il me semble que l'on pouvoit citer les critiques qui en furent faites.

266 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

dans le tems. On pouvoit encore observer que Claude étoit *Oncle* ou plutôt *Cousin* des deux freres, *Jean & Louis* le Laboureur, l'un qui s'est fait un nom immortel par ses travaux sur notre histoire ; l'autre, Bailli de Montmorency, connu par quelques Poésies françoises. Il existe à Paris un petit-neveu de l'Abbé le Laboureur, chez lequel j'ai vu le portrait original de cet Ecrivain si redouté des faux Nobles de son tems, ainsi que plusieurs de ses Compilations historiques, généalogiques, &c.

LEONBERG, *Conrad*. Autre article fort maigre : on devoit au moins y dire que Conrad se nommoit en latin *Leontorius*, & y indiquer ses principaux Ouvrages. Cette tâche étoit d'autant plus aisée, qu'il suffisoit pour la remplir, d'abrégér l'article curieux qu'a donné Prosper Marchand, Tom. I. pag. 206 de son Dictionnaire historique. J'avertirai par occasion, que Marchand, dans la remarque G de cet article, ne fait ce que c'est que l'*Arcta Vallis prope Basileam*, où mourut Leontorius. Si ce Critique avoit vu un livret assez rare du Jacobin George Epp, intitulé, *de illustribus Viris Ordinis Prædicatorum*, publié in-4to. sans nom de Ville ni d'Imprimeur, par les soins de notre Conrad Leontorius, il auroit appris que c'étoit un Couvent de Religieuses de l'Ordre de Cîteaux. En effet la lettre de Leontorius au lecteur qui est en tête de ce livre que j'ai vu à Ste. Genevieve (E. n°. 2188.) est datée *ex Arcta valle Ordinis Cisterciensis Virginum Monasterio ultra Basileam Byrsam iij Nonas Aprilis M. D. VI.*

LUSCINIUS, *Ottomar*. C'est à tort qu'on le fait Bénédictin de S. Ulric d'Augsbourg; ce qui l'a fait croire à le Long & à Légipont, suivis aveuglément par notre Bibliographe, c'est que Luscinius, invité par l'Abbé de S. Ulric, alla y expliquer les Pseaumes aux Religieux de cette Abbaye. Mais la preuve qu'il n'étoit pas Bénédictin, c'est qu'après avoir prêché à Augsbourg & à Bâle, il retourna à Strasbourg, sa patrie, où il eut un Canoncat dans l'Eglise de St. Etienne. Il se nommoit en latin *Luscinius*, traduction de son nom *Nachtgal*. Notre Bibliographe ne cite ici que ses Allégories des Pseaumes, ouvrage écrit en langue allemande. Les Allégories ont été imprimées en latin, en 1524, à Augsbourg, in-8vo., & en 1551 à Paris, avec celles de Godefroi Tileman, deux Editions qui sont à la Bibliothèque du roi, (A. n°. 1170, & 1374). Outre ces Allégories, Luscinius a composé plusieurs autres Ecrits; c'est lui qui publia avec des additions de sa façon la *Summa Rosella de casibus conscientia*, du Cordelier Baptiste Trovamala, imprimée à Strasbourg en 1516, in-folio, où il se nomme *Ottomarus N....* (*Nachtgal*) *Argentinus*. Luscinius est encore auteur d'un petit livret in-8vo. intitulé *Grunnius Sophista sive Pelagus humanæ miseriæ*. Dans l'Epître dédicatoire, datée de Strasbourg le 1^{er}. Mars 1522, il se dit Chanoine de St. Etienne de cette Ville, & à la fin du volume, il réimprime l'ancienne facétie, intitulée *M. Grunnii Corocoetæ Porcelli Testamentum*, mais avec des interpolations & des fourrures de sa façon;

268 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

qui l'ont fait blâmer par Jean-Alexandre Brasseur, autre Editeur de la même facerie. Mais l'Ouvrage de Luscinus le plus répandu est son Recueil de Contes, intitulé *Joci & Sales*, & imprimés pour la 1^{re}. fois à Augsbourg en 1524, in-8vo. Ces Contes, parmi lesquels il y en a de fort licentieux, forment une nouvelle preuve que l'Auteur n'étoit pas Bénédictin d'Augsbourg. Un Religieux auroit-il osé publier des ordures dans la Ville même qu'il habitoit? S'il eût eu cette imprudence, ses Confreres ne l'en auroient-ils pas empêché?

MAILLARD, *Nicolas*. » Ce Célestin a traduit un livre de Méditations sur les Evangiles composées par Franciotti, *Chanoine Régulier*. « César Franciotti, Lucquois, mort en 1627, connu par un très-grand nombre d'ouvrages mystiques, n'étoit pas *Chanoine*, mais *Clerc-Régulier* de la Congrégation de la Mere de Dieu. Ses Méditations sur les Evangiles, écrites en Italien, ont souvent été imprimées; il y en a à la Bibliotheque du Roi une Edition de Venise, 1648, en 7 volumes in-12.

MAINERIUS, *Abbé de S. Victor de Marseille*. » On a de lui un célèbre Statut touchant la conservation des livres de son Monastere. « Ce Statut a-t-il été imprimé? Où & quand l'a-t-il été? C'est ce qu'il falloit dire. Je ne me rappelle pas avoir vu cette piece dans la collection de Maderus & de Schmid sur les Bibliotheques.

MALERMI, *Nicolas*. » Sa traduction Italienne de la Bible parut à Venise en 1471, in-fol.

» & ses Vies des Saints en la même année,
 » in-4to. « 1^o. Comme en l'année 1471 il pa-
 rut deux traductions Italiennes de la Bible, il
 falloit dire que celle de Malermi fut imprimée
 en 1471 le 1^{er}. Août, pour la distinguer de
 celle du 1^{er}. Octobre, que les bons Critiques di-
 sent n'être pas de ce Camaldule. 2^o. Je ne
 connois point d'édition de ses Vies des Saints
 faite à Venise en 1471, in-4to. La plus ancienne
 est celle de Venise, chez Nicolas Senfon, in-
 folio, & elle ne peut pas être plus ancienne
 que 1474, puisqu'elle porte à la fin, *Pietro Mo-*
zenico Duce de Venetia, & que ce Mocenigo
 n'occupa le Dogat qu'en cette année. Dans
 cette 1^{ere}. édition le traducteur est nommé *Ma-*
nerbi. On peut voir sur la Vie & les Ouvra-
 ges de ce Camaldule le Tome VII. pag. 286 des
 Annales des PP. Mittarelli & Costadoni, qui
 ne nous apprennent pourtant pas la date de sa
 mort, & qui se contentent de dire qu'en 1481
 il vivoit encore à l'âge de 59 ans.

MALLET, *Charles*. Cet article commence par
 une réflexion tout au moins extraordinaire; la
 voici : » On fait que les Feuillants font une Ré-
 » forme assez singuliere, faite dans l'Ordre de
 » Cîteaux, par un Franciscain qui leur a ap-
 » pris à aller nus pieds. «

MANGEART, *Thomas*. » Il a publié le *Médail-*
 » *ler de Lorraine* en un volume in-folio. « 1^o. L'ou-
 vrage de Mangeart ne traite pas des *Médailles*
 ou du *Médailleur de Lorraine*; il est intitulé *In-*
troduction à la science des Médailles, & il y est
 question de la connoissance des Médailles Grec-

270 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

ques, Romaines, &c. 2°. Cette introduction fut imprimée en 1774 ; or l'auteur étoit mort dès 1762 ; par conséquent ce n'est pas lui-même qui l'a publié.

MARC de Bresse. On ne nous dit pas ici si les Ouvrages de ce Bénédictin ont été imprimés ; il est probable que non , au moins pour les Poésies Latines , dont le Cardinal Quirini ne parle point dans son livre de *Brixianâ Literaturâ*.

OLIVIER , Jean. » Il a publié un Poème en » vers héroïques imprimé à Reims en 1618. « On devoit dire que ce Poème *latin*, intitulé *Pandora*, fut imprimé à Lyon dès 1541 in-4to. qu'il y en a deux traductions Françaises, &c. Voyez l'article *Jean Olivier*, dans la Bibliothèque de la Croix du Maine, Tom. I. pag. 563, de la dernière Edition.

PIERRE de Vaux-Sernay. Son histoire des Albigeois a été traduite en François, non par *Arnould de Forbin*, comme on le dit ici, mais par *Arnaud Sorbin*, Evêque de Nevers. A l'égard de l'original latin, il a été souvent imprimé, notamment dans la *Bibliotheca Cisterciensis* de Teissier, & dans le Ve. volume du Recueil des Historiens de France de Duchêne ; mais ces différentes Editions présentent l'Ouvrage mutilé ; ce fait est prouvé dans le Catalogue des Mss. de M. de Cambis qui en possédoit un de cette Histoire latine.

PONCET , Maurice. Si notre Bibliographe eût consulté les Bibliothèques Françaises de la Croix du Maine & de du Verdier, son article de Poncet

vaudroit mieux , & son énumération des Ouvrages de ce Bénédictin feroit plus exacte. Dans la Bibliothèque historique de la France , Tom. 2 , pag. 277 , N^o. 18362 , on conjecture que le *Chevalier Poncet* , sous le nom de qui parut en 1576 l'*Antipharmaque* , est le même Maurice Poncet , que l'on dit Bénédictin de S. Pierre de Moulins , au lieu de Melun. On ne sauroit croire combien les noms propres , ainsi défigurés , déconcertent le lecteur Je viens de citer la Bibliothèque de la Croix du Maine. Eh bien ! dans la note sur l'art. Maurice Poncet , l'éditeur indique l'Histoire de Melun par *Remillard* , au lieu d'écrire *Rouillard*.

PRAELISAVAR , *Columba* , mort en 1752. » Il » étoit Bibliothécaire *fameux* de l'abbaye de Rote » en Dalmatie , & a laissé en ce genre *des* » choses merveilleuses. « Et qu'est-ce que ces choses merveilleuses ? De quel genre sont-elles ? J'avoue que ce *fameux* Bibliothécaire m'est parfaitement inconnu ; assurément ce que l'auteur en dit ne me tirera pas de l'ignorance où je suis à cet égard.

PUYHERBAULT , *Gabriel*. Autre article à rectifier d'après les Bibliothèques de la Croix du Maine & de du Verdier. Cet auteur , nommé en latin *Putherbeus* , mourut subitement , prêt à dire la messe. Il y a beaucoup à rabattre des éloges que le Jésuite Nicquet lui donne , en le nommant *Lumière de l'Eglise* , *Colonne de la Foi* , *Cicéron de la France*. (Voy. l'*Histoire de Fontevraud* , Paris , 1642 in-4to.) ; ce n'étoit pourtant pas un Ecrivain sans mérite.

ROBERT de Cîteaux. C'est l'auteur d'un Com-

mentaire fort prolix sur les Distiques attribués à Caton. On cite ici une édition de ce Commentaire faite à Paris en 1495, in-4to. Il y en a eu plusieurs autres avant & après celle-là. Fabricius les indique dans sa Bibliothèque du moyen âge, Tom. VI. pag. 96 & 97. On y voit que Robert a bien été surnommé de *Euromodio* ou de *Eudemodio*, mais non pas de *Caremodio*, & qu'il étoit Religieux à Clairvaux. Ce Commentaire de Robert porte dans plusieurs Editions le titre *Cato moralifatus* & *Cato moraliffimus*. Il y en a une traduction Française en prose, imprimée plus d'une fois durant le XVe. siècle & au commencement du XVIe. Naudé, pag. 633 & suiv. de son *Mascurat*, s'étend beaucoup sur les Distiques de Caton & sur leurs Commentateurs. Je ne me rappelle pas s'il y donne quelque détail sur la personne & les Ouvrages du Moine Robert.

ROSWITE. » Les Ouvrages de cette Religieuse
 » Allemande ont été donnés au public en 1505
 » à *Nuremberg*, par le soins de Conrad CELLES. «
 Il y a là trois fautes qu'il faut sans doute attribuer à l'Imprimeur. Lisez donc, les Poésies de Roswite parurent en 1501 à *Nuremberg*, par les soins du savant Conr. Celtès, de format petit in-folio. J'ai vu à Ste. Genevieve un Exemplaire de cette 1ere. Edition qui est très-rare. Polycarpe Lyser s'est suffisamment étendu sur les Poésies de Roswite, pag. 287 de son *Historia Poetarum medii ævi*.

JE supprime, Messieurs, mes Remarques sur

différens autres articles, parce que ma Lettre est déjà d'une longueur excessive, & que je dois la terminer par des Observations générales sur l'ouvrage.

I. La Nomenclature de cette Bibliothèque est on ne peut pas plus mal distribuée. L'Auteur n'y observe pas assez exactement l'ordre alphabétique. On y trouve le mot *Mara* après *Margarini*; les mots *Mathieu* & *Matthieu* (c'est le même nom) y sont séparés. D'autres articles sont transposés, tels que ceux des deux *Cartier*, pag. 179 du Tome 1er. (*) En outre, notre Bibliographe range les auteurs tantôt par leur nom de Baptême, tantôt par leur nom de famille ou celui de leur patrie; ce qui (indépendamment de la bizarrerie d'un pareil ordre) porte à croire que des Auteurs dont il a fait mention, sont oubliés dans son livre. Dom *Cajot*, par exemple, & Dom *Carl* devroient être placés naturellement au C, comme *Mabillon* & *Martenne* à l'M. Point du tout : parce que D. *Cajot* se nomme *Joseph*, il faut aller chercher son article sous l'J.; dom *Carl* se trouve à l'R, parce que son nom de baptême est *Rupert*. Combien d'autres exemples de semblables déplacemens je pourrois donner ici ! Je me borne à ceux des deux freres *Charles* & *Jean Phernand*. L'Auteur juge à propos, je ne

(*) *Gal Cartier* est auteur d'une *Theologia universalis*, imprimée à Augsbourg, en 1757, 5 volumes in-4to. qu'il faut ajouter à la liste de ses Ouvrages.

274 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

fais pourquoi, de les nommer *Ferdinand Fer-*
rand ou *Phernand* ; & par cette raison , il les
 place au mot *Ferdinand* , où l'on ne s'avisera
 pas d'aller les chercher. A cette occasion , j'ob-
 serve que ces deux articles auroient été plus
 intéressans , si avant de les rédiger , on eût
 ouvert la Bibliothèque latine du moyen âge
 de Fabricius , Tom. I. pag. 352 , & Tom. IV.
 pag. 74 , Edit. in-4to. *Charles* , l'aîné des deux
Phernands , quoiqu'aveugle dès l'enfance , se
 rendit fort habile dans les Lettres : après avoir
 enseigné avec honneur à Paris , il se fit Bé-
 nédictin à S. Vincent du Mans , où il mourut
 en 1496. Naudé (*Addit. à l'Hist. de Louis XI.*
 pag. 25) fait un grand éloge de ce Religieux ,
 dont les Lettres Latines publiées à Paris par
 Joffe Badius , in-4to. sans date , sont à la Bi-
 bliothèque du Roi , Z. N°. 1969 A. A l'égard
 de *Jean* son frere , c'est à tort que notre Bi-
 bliographe lui attribue la Vie de S. Sulpice
 publiée par Mabillon & les Bollandistes. Cette
 Vie est l'Ouvrage d'un Ecrivain contemporain
 de S. Sulpice ; & Jean Phernand y a seulement
 ajouté des Notes curieuses , *Apices ad illustra-*
tionem vitæ. Labbe fait une mention honorable
 de Jean *Phernand* dans sa *Nova Biblioth. Mss.*
Librorum , Tom. II. pag. 40 & 41.

II. Les Articles n'ont aucune proportion en-
 tr'eux. Les uns sont d'une longueur démesurée ,
 tels que ceux de Mabillon , de Martin (Jac-
 ques) de Martenne , de Montfaucon , & en gé-
 néral des Ecrivains de la Congrégation de S.
 Maur , qui sont copiés dans le livre très-diffus

de Dom Tassin ; les autres sont d'un laconisme ; d'une brièveté insupportables ; on n'y trouve ni la Vie ni les Ouvrages des Ecrivains , & le Bibliothécaire se contente de renvoyer à des Bibliographes peu connus ou qui se trouvent difficilement. Répondra-t-il qu'il a cru devoir s'étendre sur les Auteurs les plus célèbres , & se resserrer sur les autres , en mesurant , pour ainsi dire , la longueur de ses articles sur le mérite des Personnages ? Cette réponse ne seroit pas satisfaisante , puisqu'il est très-vrai que des Ecrivains réellement célèbres n'ont que des Articles fort courts , par comparaison avec ceux d'autres Ecrivains d'une réputation médiocre. Assurément Dom *Calmet* est un des Auteurs les plus renommés de l'Ordre de St. Benoît ; néanmoins son Article est expédié en une page & demie ; tandis que des Ecrivains obscurs fournissent trois ou quatre pages d'éloges , souvent très-peu justifiés.

III. En général , les Bibliographes des Ordres Religieux sont fort sujets à prodiguer & à exagérer les éloges : leurs Confreres sont presque toujours des Saints ou des Savans du premier ordre ; notre Bibliothécaire s'est laissé aller au torrent ; ses éloges sont quelquefois outrés ; l'épithete de *grand homme* en particulier lui est très-familière ; *Adrien Pliemel* , *Æmilien Pirck* , *Ainard* ou *Einard* , *Agnellus* , *Alphane* , *Gabriel Lyebheit* , *Simon de Maillé* &c. &c. sont autant de *grands hommes* de sa création. Il qualifie *Molitor* de S. Gal , un de ces *hommes rares dignes d'avoir place au temple de mē*

276 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

moire. Un Article de cette espece plus remarquable encore que les autres est celui de *Die-mude*, Religieuse de Wessobrun dans le XI^e. siecle, qui, s'il en falloit croire notre Auteur, fut un *prodige de littérature*. Et qu'a produit ce *prodige*? Des lettres à une de ses amies. Il est vrai qu'elle a copié de sa main un grand nombre de livres dont on trouve ici la liste: mais pour avoir transcrit des Manuscrits, est-on un *prodige de littérature*? Heureusement ces exagérations n'en imposent à personne.

IV. On a vu précédemment que notre Auteur donnoit gratuitement à son Ordre des Ecrivains qui n'en furent jamais, tels que *Geroch*, Chanoine Régulier; *Hanape*, Jacobin; *Luscinius*, Chanoine Séculier, & autres: en revanche il passe sous silence bien des Auteurs qui appartiennent réellement à cet Ordre, comme AFFAROSI, *Camille*, Moine du Mont-Cassin; BASILE, *Théophile*, Céléstin Italien; BARTHELEMI, *Nicolas*, Prieur de Bonnes-Nouvelles à Orléans; CAFFIAUX, *Philippe-Joseph*, de la Congr. de S. Maur, (mort subitement en Décembre dernier.) CHAUDON, *Louis*, connu par plusieurs Ouvrages indiqués dans le *Supplément à la France Littéraire*, entr'autres par son *Dictionnaire Historique*, dont la dernière Edition est en six volumes in-8vo. &c. &c. Il seroit très-facile d'en citer plusieurs autres qui avoient un droit incontestable à une place dans cette Bibliothèque; sans parler de ceux qui, comme *Agnellus*, Abbé de Blancherne, & *Nouvelet*, (Claude-Etienne) n'ont peut-être jamais été Bénédictins! De plus, combien d'Ouvrages ou-

bliés sous les Articles de leurs Auteurs! Je n'en citerai qu'un exemple bien frappant; celui de *Martin GERBERT*, dont on n'indique que le Livre de *Cantu & Musicâ Sacrá*, tandis que ce docte Abbé de S. Blaise en a publié 18 ou 20 autres très-connus.

V. J'ai déjà eu occasion de rapporter plusieurs exemples de noms propres estropiés, & défigurés au point d'être méconnoissables; j'ai relevé bien des dates fausses ou mal énoncées, plus d'un titre de livres rendu si énigmatiquement qu'à peine peut-on les deviner.... Noms estropiés: *Foppius* pour *Toppius*, Tom. I. pag. 395; *Funderus* pour *Sanderus*, pag. 396; *Galopin* pour *Calepin*, pag. 429; *Monipot*, deux fois, pour *Mopinot*, Tom. II. pag. 249; *Callagora* pour *Calogiera* pag. 293, &c. &c. Fausses Dates; elles sont innombrables: Bartolocci né sur la fin du *XVIe.* siecle; lisez du *XVe.* Je trouve (pag. 438 du Tom. I.) La Collection des Conciles des PERES DE L'ABBÉ COSSARD, pour les Conciles des PP. Labbe & Cossart, &c. &c. Mais je finis dans la crainte de fatiguer le Lecteur par une liste ennuyeuse de fautes de cette espece. Ne croyez pas au reste, MM. que je les attribue toutes à l'Auteur; ce seroit de ma part une injustice qu'il seroit fondé à me reprocher. Il paroît que, ne pouvant corriger lui-même les épreuves de son Livre, il a confié ce soin à des personnes tout-à-fait incapables d'un travail qui demande de l'attention & des connoissances peu communes.

J'ai l'honneur d'être, &c.

*L'Abbé de St. L***;*

278 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

P. S. En citant les Articles trop diffus de cette Bibliothèque, j'ai oublié d'indiquer celui du Bénédictin *Romain HAI*, qui est, en outre, fort remarquable par les épithètes injurieuses dont l'Auteur a le courage d'accabler les Jésuites qui n'existent plus. Notre Bibliothécaire a-t-il prétendu égayer son Lecteur par l'Historiette du Novice Jésuite qui, dans un enlèvement de Religieuses, *Suo amplexu adeo fortiter circa ubera illas strinxit, ut illarum una ex inde decubuerit*? Il me semble qu'un pareil trait est au moins déplacé dans l'Histoire des Ecrivains de l'Ordre de St. Benoît.

Paris, 27 Août 1778.

LETTRE adressée aux rédacteurs de ce journal.

M E S S I E U R S.

DEPUIS quelques jours il paroît à Amsterdam sous mon nom, un livre intitulé, *Plan de Législation criminelle* &c. On pourroit le comparer à l'éternité, car, comme elle, il n'a ni commencement ni fin, mais certainement il n'en aura point la durée. On doit cette mutilation au libraire, & la raison se pénètre aisément. D'ailleurs, mon intention étoit que cet ouvrage, plutôt esquissé qu'achevé, & fait seulement en vue de donner des idées à ceux qui travailleront au prix que la société de Berne doit adjuger, gardât l'anonyme : mais le li-

OCTOBRE, 1778. 279

braire , par une fuite de fon peu de délicateffe , & contre tous les principes du droit étroit , a divulgué mon nom. Enfin non - seulement il manque à ce livre quatre chapitres , favoir la fin de celui *des libelles* , celui *de la défection* , celui *de la confiscation* , celui *de la délation* ; 2°. *les corollaires* , & fur-tout des *notes* plus utiles que le texte à ceux qui voudront concourir : mais encore , on a défiguré mes idées en plus d'un endroit. Comme le public ne doit point être dupe du libraire qui ose lui présenter un ouvrage imparfait , je vous prie , messieurs , de rendre cette lettre publique.

Je suis , &c.

St. ILDELPHONT.

Le 20 août 1778.



POÉSIES FUGITIVES.

*ESSAI de traduction en vers des premières octaves
de l'ORLANDO FURIOSO de l'Arioste.*

JE vais chanter les guerriers & les dames,
Les grands exploits, les amoureuses flammes
Des paladins généreux & courtois,
Dans notre France admirés autrefois,
Lorsqu'Agramant, pour venger son vieux père,
De Charlemagne implacable adversaire,
Aux Sarrafins, contre cet empereur,
Souffla le feu de sa jeune fureur.

Je vous dirai ce que ni vers, ni prose,
Du fier Roland ne vous ont encore dit.
Vous savez donc comment l'Amour fut cause
Que du héros le bon sens se perdit.
Vous le savez, si la beauté cruelle
Qui dans mes sens verse un pareil poison,
De mon esprit me laisse une étincelle,
Et si l'Amour épargne ma raison.

. (*)

Roland épris de la belle Angélique,
Pour elle avoit, par mille exploits divers,

(*) Il y a ici, dans l'italien, deux octaves qui contiennent la dédicace du poëme.

Dans tous les coins de ce vaste univers,
 Eternisé son ardeur héroïque.
 Du fond de l'Inde, elle l'avoit suivi;
 Tous deux étoient aux confins de l'Espagne,
 Lorsque Germain & François, à l'envi,
 Venoient combattre auprès de Charlemagne.

Cet empereur s'apprête à châtier
 Deux rois payens qui l'osent défier;
 L'Espagne s'arme à la voix de Marsile;
 L'Afrique suit les drapeaux d'Agramant;
 Et chacun d'eux se flatte également
 Que des François la ruine est facile.
 Fort à propos Roland croyoit venir;
 Mais qu'un mortel connoît peu l'avenir!

De vingt rivaux la haine opiniâtre,
 Au fond de l'Inde, aux bords les plus lointains,
 N'a pu jamais séparer ses destins
 De la beauté dont il est idolâtre;
 Mille guerriers n'ont pu la conquérir;
 Et maintenant, c'est dans son pays même,
 Parmi les siens, dans une cour qui l'aime,
 Que ce héros la perd sans coup férir.

De l'empereur la prudence alarmée
 La lui ravit, pour sauver son armée:
 Le fier Roland & Renaud, son cousin,
 De même ardeur pourchassoient cette belle,
 Et pouvoient bien, en se battant pour elle,
 Laisser la France en proie au Sarasin.
 Sagement donc, au bon duc de Bavière
 Charles remit la belle aventurière.

Mais par les loix du plus noble concours,
 Pour récompense elle fut destinée
 Au Paladin qui, dans cette journée,
 De la victoire auroit hâté le cours.

282 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

Un prix si doux invitoit à bien faire,
Et les héros sont une fois plus grands
Lorsque l'amour doit être leur salaire;
Mais le destin trahit les concurrens, &c.

Par M. FRANÇOIS, de Neuf-Château.

AU commencement du mois de juin 1749 ; le roi de Prusse avoit invité M. de Voltaire à venir auprès de lui ; & pour dissiper les inquiétudes qu'il témoignoît sur la rigueur du climat de Berlin , ce prince lui envoya des attestations sur la beauté de la saison dans ce pays-là , signées du marquis d'Argens , d'Algaroti , & de quelques autres gens de lettres qu'il avoit à sa cour. M. d'A. alors secrétaire de sa majesté Prussienne , fut chargé d'en faire une en vers : la voici.

JE , qui suis né sur les bords de la Seine ,
Mais qui depuis dix ans habite ces climats
Où l'on croit que l'hiver & ses affreux frimats
Accablent en tout tems de froidure & de peine ,
A tout chacun atteste & certifie ,
Que depuis environ deux mois ,
Il fait dans ce pays des chaleurs d'Italie ;
Que l'on y mange fraises , pois ,
Abricots & melons aussi bons qu'en Turquie ;
Qu'on y jouit aussi de la tranquillité
Qui rend le travail agréable ,
Et qu'on peut avec liberté
Travailler dans son lit , & ne point boire à table.
En foi de quoi , j'ai signé le présent
Dans le palais d'un monarque adorable ,
Qui fait des vers en s'amusant ,

Qui souffre la goutte en riant ;
 Et pour ses ennemis seulement redoutable ,
 A Sans-Souci, séjour charmant ,
 Avec ses amis doux , affable ,
 Ne se montre le plus puissant ,
 Qu'en se montrant le plus aimable.

M. de VOLTAIRE fit la réponse suivante.

Cirey , le 29 juin 1749.

O GENS profonds & délicats ,
 Lumieres de l'académie ,
 Chacun prend de vos almanachs.
 Vous donnez des certificats
 Sur le beau tems & sur la pluie ;
 Mais il me faut un autre soin ,
 Et ma figure auroit besoin
 D'un bon certificat de vie.
 Chez vous tout brille , tout fleurit ,
 Tout vous y plaît ; je dois le croire ;
 Je me doute bien qu'on chérit
 Les climats dont on fait la gloire.
 Vous & Frédéric votre appui ,
 Que j'appelle toujours grand homme
 Quand je ne parle pas à lui ,
 Ce roi , ce Trajan d'aujourd'hui ,
 Plus gai que le Trajan de Rome ;
 Ce roi dont je fus tant épris ,
 Et vous très-graves personnages ,
 Qui passez pour ses favoris ,
 Et pour heureux autant que sages ;
 Vous , dis-je , & Frédéric-le-Grand ,
 Vous , vos talens & son génie ,
 Vous feriez un pays charmant
 Des glaces de la Laponie.
 Vous auriez beau certifier
 Qu'on voit mûrir dans vos contrées
 De Bacchus les grappes dorées
 Tout aussi-bien que les lauriers ,

284 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

De ma part je vous certifie
Que le devoir & l'amitié,
Qui depuis vingt ans m'ont lié,
Me retiennent près d'Emilie.

Vous m'avouerez, mon cher Monsieur, que si vous avez eu quelques beaux jours au commencement de mai, vous avez payé depuis un peu cher cette faveur passagère. Mes plus beaux jours seront en automne. Je viendrai dans votre charmante cour, si je suis en vie: c'est un tour de force dans l'état où je suis; mais que ne fait-on pas pour voir Frédéric-le-grand, & les hommes qu'il rassemble autour de lui!...

(*Mercur de France.*)

R O M A N C E

V O s yeux du tendre amour nous commandent l'ivresse :

Du regard le plus doux il a su les armer :

Cette Circé, qui savoit tout charmer,
Mérita moins que vous le nom d'enchanteresse;
Mais, mais,

Vous qui faites aimer, n'aimerez-vous jamais ?

TOUT vous rit, tout vous sied, une rose vous pare :
L'air respiré par vous, j'aime à le respirer :

Les bois charmans où je vous vois errer,
Sont ceux que je choisis, sont ceux où je m'égare;
Mais, &c.

J'AIME à voir vos cheveux, & leur flottant ébène,

OCTOBRE, 1778. 285

Errer à l'aventure, ou couvrir votre sein ;

J'aime la gaze, & ce voile incertain

Que font voler les vents au gré de leur haleine ;

Mais, &c.

IL n'est point de beauté, soit Nymphes, soit Bergères,

Qui ne vous enviât de si charmans attrails :

Hébé plaît moins aux célestes banquets :

Son sourire est moins doux, sa taille est moins légère ;

Mais, mais,

Vous qui faites aimer, n'aimerez-vous jamais ?

Par M. de MURVILLE.

*SUR le premier signe évident de la maternité de
la REINE, à la nouvelle de l'avantage remporté
par notre armée navale.*

AVEC trop de lenteur s'annonçoit à nos vœux
L'auguste Rejetton que nous donnent les Cieux ;

Mais le récit d'une victoire

A paru l'animer soudain ;

N'en doutons pas, c'est un Dauphin :

Dès l'instant qu'il respire, un Bourbon sent la gloire.

*A M. DUPORT l'aîné, musicien du roi de Prusse ;
qui vient de jouer du violoncelle devant la
reine.*

O Toi, qui charmes le repos
D'un prince à qui le ciel donna pour héritage
L'esprit & la plume d'un sage,

286 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

Avec la valeur d'un héros !
Cette reine, Duport , dont la France est si fiere ,
Qui par l'amour a consacré ses loix ,
A donc voulu t'entendre. Ah ! poursuis ta carriere ;
Les Amphions sont faits pour l'oreille des rois.
Mais une souveraine & si belle & si tendre ,
Sensible à tes accords fiers & mélodieux ,
Forme un tableau qu'on ne peut rendre.
Quand tu charmois l'oreille , elle enchantoit les yeux ;
C'est un plaisir , digne des Dieux ,
Que de la voir & de t'entendre.

Par M. IMBERT.

*CHANSON de table ajoutée à la comédie des TROIS
SULTANES , paroles de M. Favart , musique de
M. Gibert. (*)*

U N jour, le fils de Vénus
Vendangeoit avec Bacchus ;
Le petit dieu de Cythere
Voltigeoit sur le raisin ,
En faisant jaillir le vin ,
Et de son aîle légère
Carressoit ce jus divin.

De ce nectar enchanteur
Il respire la vapeur ;
Le parfum qui l'environne
Bientôt lui monte au cerveau ;
Il chancelle & dans la tonne

(*) Cette chanson , ajustée à trois voix , avec la basse
chiffée , se trouve à Paris , chez les marchands de mu-
sique. Prix , 12 s.

OCTOBRE, 1778. 287.

Laisse tomber son flambeau,

Le vin bouillonne à l'instant,

Il s'élance en pétillant.

La gaité, qui se réveille,

Chante, rit, danse à l'entour;

Et depuis cet heureux jour,

Avec le jus de la treille,

On boit la flamme de l'amour.

ÉPIGRAMME.

UN pincemaille, étendu dans son lit,
Sur le minuit tout-à-coup défaillit.
Un docteur vient, ordonne qu'on achete
D'un élixir, dont la vertu parfaite
Le guériroit sitôt qu'il auroit bu;
Mais le gripon, de son mal revenu:
» Ne craignez rien, dit-il, je ressuscite;
» Il ne me faut confortatif aucun,
» Car par régime, & raison de conduite,
» Jusqu'au dîner je suis toujours à jeûn.

Tr. L.

AUTRE.

QUAND un objet fait résistance,
L'Anglois fier en vain s'en offense,
L'Italien est désolé,
L'Espagnol est inconsolable,
L'Allemand se console à table,
Le François est tout consolé.

A C A D É M I E S.
S É A N C E S
DE DIVERSES SOCIÉTÉS.

I.

ACADÉMIE royale des sciences de Paris.

LE prix sur les perturbations des comètes, que l'académie a donné dans son assemblée publique du 29 avril dernier, (*) à un ouvrage dont elle ne connoissoit pas l'auteur, a été remporté par M. Fuff, de l'académie de Pétersbourg, élève de l'illustre M. Euler. M. Fuff s'est fait un honneur de déclarer que c'est principalement aux conseils d'un si grand maître, qu'il doit tout ce qui, dans sa piece, a pu lui mériter les suffrages de l'académie.

(*Mercur de France.*)

{ *) Journal de juillet, pag. 272.

I I.

*ACADÉMIE des sciences , arts & belles-lettres de
Nancy.*

L'académie a tenu le 8 mai de cette année, une assemblée publique dont voici le résultat.

Comme l'année dernière, aucun ouvrage présenté n'a été couronné, les prix de littérature & des arts étoient doubles. Il s'est trouvé pour les premiers, des concurrens, dont un avoit adressé un mémoire qui a mérité que cette compagnie en fît une mention honorable. Il étoit intitulé : *Essais philanthropiques sur l'esclavage des Negres*. Mais cet objet, ainsi que ceux des autres concurrens, n'étant pas relatif à la Lorraine, selon le vœu de l'académie, ils sont remis à l'année prochaine ; & il y en aura trois à distribuer.

Le premier prix des arts a été décerné à M. Sifflet, directeur de la manufacture royale de fayence de Lunéville. Il avoit présenté le portrait en pied de *Stanislas le bienfaisant*, roi de Pologne, & fondateur de l'académie. Cette figure, de la hauteur de 20 pouces, est exécutée en terre de pipe, avec le dernier fini de la porcelaine, & est estimée par les connoisseurs, au moins le double de la récompense qu'il en a reçu, mais ce célèbre & vertueux artiste a travaillé plutôt pour la gloire que pour l'intérêt.

On a aussi couronné un mémoire intitulé :
Tome X. N

290 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

analyse des eaux minérales de Lorraine, composé par le sieur Nicolas , apothicaire à Nancy. Après la distribution de ces deux prix , M. de Vati-
mont , conseiller au parlement , membre de l'a-
cadémie de Metz , & reçu dès l'année dernière
à celle de Nancy , lut pour son Discours de
réception , un *mémoire sur les antiques* ; & M.
le Creulx , ingénieur en chef des ponts &
chaussées , termina la séance par un mémoire de
sa composition , qui a pour titre : *discours sur le
goût , appliqué aux arts , & particulièrement à l'Ar-
chitecture.*

(*Avis divers.*)

I I I.

*ACADÉMIE royale des sciences & belles-lettres
de Berlin.*

On a vu dans notre dernier journal (page
282) le sujet du prix que la classe de
belles - lettres de l'académie de Berlin doit
adjuger en 1780 : celle de philosophie spécula-
tive propose pour l'année prochaine la question
suivante : » Dans toute la nature on observe des
» effets ; il y a donc des forces. Mais ces forces ,
» pour agir , doivent être déterminées ; cela sup-
» pose qu'il y a quelque chose de réel & de
» durable , susceptible d'être déterminé ; & c'est
» ce réel & durable , qu'on nomme *force pri-
» mitive & substantielle.* « En conséquence l'a-
» cadémie demande : *Quelle est la notion dis-
» tincte de cette force primitive & substantielle , qui ,*

» lorsqu'elle est déterminée, produit l'effet, ou en
 » d'autres termes, quel est le FUNDAMENTUM
 » VIRIUM? Or, pour concevoir comment cette
 » force peut être déterminée, il faut ou prou-
 » ver qu'une substance agit sur l'autre, ou dé-
 » montrer que les forces primitives se déter-
 » minent elles-mêmes. Dans le premier cas on
 » demande en outre : Quelle est la nature dis-
 » tincte de la puissance passive primitive? Comment
 » une substance peut agir sur l'autre? Et enfin com-
 » ment celle-ci peut pâtir de la première? Dans
 » le second cas, il faut expliquer distincte-
 » ment : D'où viennent à ces forces les bornes
 » qui limitent leur activité? Et pourquoi la même
 » force peut tantôt produire un effet, & tantôt ne
 » le peut pas? Comment par exemple, quelqu'un peut
 » concevoir distinctement ce dont un autre l'inf-
 » truit, & qu'il n'a pas pu l'inventer lui-même?
 » Pourquoi on ne peut pas produire, dès qu'on
 » le veut, les idées qu'on a oubliées, quoiqu'on ait
 » pu les produire autrefois, & que l'axiome subsiste
 » toujours, que du vouloir & du pouvoir réunis
 » l'action doit suivre? Ou enfin, qu'elle différence
 » réelle il y a, si la force primitive tire toute de
 » son propre fond, entre se représenter distinctement
 » une musique savante d'un grand compositeur, à
 » laquelle on assiste, la solution d'un problème dif-
 » ficile trouvé par un géometre du premier ordre,
 » & être soi-même l'auteur de cette musique, de
 » cette solution, ou du moins être capable de com-
 » poser une musique, de résoudre un problème de
 » la même force, dès qu'on le voudra bien sérieu-
 » sement? «

292 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» Les mémoires seront admis au concours
» jusqu'au 1^{er}. janvier prochain.

La classe de philosophie expérimentale avoit proposé pour l'année 1776 , & renvoyé ensuite à l'année 1778 cette question : » Il est
» connu que les angles sous lesquels les rameaux
» des arteres sortent de leurs troncs sont diffé-
» rens , & que cette différence est relative à celle
» qui se trouve entre les viscères. Cela posé ,
» on demande : *Quelle est la grandeur déterminée*
» *de ces angles , préférablement requise pour cha-*
» *que espece de secrétion ? Comment on peut le mieux*
» *parvenir au moyen des expériences , à fixer cette*
» *détermination ; & quelles sont les modifications*
» *dans la vitesse & dans la circulation du sang qui*
» *en résultent ? » Ce sujet étant très-important ,
& l'académie n'ayant rien reçu de satisfaisant
à cet égard , elle le propose pour la troisième
fois , en doublant le prix ; & afin de laisser
aux savans tout le tems nécessaire pour tra-
vailler à la solution de cet intéressant problè-
me , elle n'adjugera la palme que dans son as-
semblée du 31 mai 1781. Les pieces doivent
être envoyées avant le 1^{er}. janvier de la mê-
me année.*

L'académie , parfaitement instruite des tra-
vaux requis pour résoudre cette question , dé-
clare qu'elle se contentera d'expériences faites,
au défaut de corps humains , sur des animaux ,
& qu'il suffira que l'on fasse seulement quel-
ques pas dans la solution de ce problème hydrau-
lico-physiologique.

Feu M. Eller ayant fondé un prix dont le

fujet doit être principalement relatif aux matieres d'agriculture & de jardinage, on avoit proposé en 1775 une question pour laquelle le prix devoit être adjugé en 1777 ; mais l'académie n'ayant pas été satisfaite de ce qui lui a été envoyé, continue le même sujet, avec quelques développemens qui faciliteront peut-être le succès de ceux qui voudront en faire l'objet de leurs recherches. En voici l'énoncé :

» Les végétaux tirant leur nourriture principale de la terre par le moyen de leurs racines, le choix du terroir & la maniere de cultiver chaque plante dépendent en grande partie de la nature particuliere de ses racines, telle qu'on l'observe dans son lieu natal & dans ses divers âges. Il faut donc avoir égard à la structure desdites racines, à leur forme, à leur consistance, à la direction du tronc principal & de ses divisions ; laquelle direction est tantôt perpendiculaire, tantôt horizontale, &c., à la multitude des branches, & sur-tout aux petites racines, dites capillaires, qui tantôt sortent de tout le corps de la racine, tantôt seulement de ses extrémités ; enfin il faut aussi avoir égard à l'écorce de ces racines, plus ou moins dure ou tendre, plus ou moins succulente ou seche. Cela posé, on demande *une classification des végétaux, fondée sur les differences des racines, & qui serve à fournir des principes sûrs pour la meilleure culture de chaque classe* «.

Le prix consiste en une somme de 75 ducats. Les pieces seront reçues au concours jus-

294 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

qu'au 1^{er}. janvier prochain , & le jugement de l'académie sera déclaré dans l'assemblée publique du 31 mai suivant.

Le roi de Prusse ayant ordonné en février 1776 , de proposer un prix extraordinaire *sur le secret de donner au sable la dureté & la solidité des pierres , & de le rendre par - là propre à en faire des colonnes & des statues* , il devoit être adjugé dans l'assemblée du 24 janvier 1778 ; mais il a été renvoyé à celle du 24 janvier prochain. Le prix est de 60 frédéric d'or. On demande un mémoire qui contienne le procédé qu'il faut suivre dans cette opération, exposé d'une maniere nette , & accompagné d'un échantillon qui soutienne les épreuves requises. Le tout doit être remis à l'académie avant le 1^{er}. décembre prochain.

Enfin il y a une question extraordinaire proposée par la classe de philosophie spéculative , & dont voici l'énoncé : *Est - il utile au peuple d'être trompé , soit qu'on l'induisse dans de nouvelles erreurs , ou qu'on l'entretienne dans celles où il est ?* Le prix est une médaille d'or de 50 ducats : il sera décerné dans l'assemblée publique du 31 mai 1780 , & les pieces seront admises au concours jusqu'au 1^{er}. janvier de la même année.

(*Journal encyclopédique ; gazette universelle de littérature.*)

I V.

*SOCIÉTÉ Batave de philosophie expérimentale
de Rotterdam.*

Avis de la Société

La nécessité où nous nous trouvons dans cette partie des Pays-Bas que nous habitons, de décharger, à tems & d'une manière sûre, de leurs eaux les terrains bas qui ont été inondés par la rupture des digues ou par des pluies continuelles, a souvent fait desirer qu'il existât quelque machine dont l'opération durât plus long-tems que celle des moulins à vent ordinaires, & qui répondit mieux à la fin que l'on se propose. Quelque personne réfléchissant sérieusement sur cette matière, ont cru que l'on réussiroit dans ce projet par le moyen d'une machine suffisamment connue sous le nom de *stoom of fuur machine* (machine propre à élever les eaux par le moyen de pompes mises en action par la vapeur de l'eau bouillante) moyennant qu'on y ajoutât d'autres pièces ou instrumens qui, mis en mouvement par la machine, fussent capables d'élever à la hauteur desirée, & dans un tems déterminé, une suffisante quantité d'eau. Ensuite ces personnes, animées d'un louable amour pour leur patrie, & pleines de confiance dans la sagesse de leur projet, ont, pour servir d'épreuve, fait construire ici une pareille machine à leurs frais &

296 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

dépens qui ont été considérables. Mais comme les pompes ajoutées à cette machine n'ont point répondu à leur attente , n'ayant point été trouvées capables de résister à la force qu'on emploie pour les faire agir , & étant hors d'état , par la perte qui se fait de l'eau dans le tems qu'on l'élève , de produire l'effet que l'on attendoit de la force connue de cette machine , ces mêmes personnes ont prié la société Batave de proposer pour le 1^{er}. mai 1779 , la question suivante , pour améliorer cette partie de la susdite machine à feu savoir :

» Quel est le meilleur moyen ou le meilleur instrument qui , ajouté à une machine à feu , est en état d'agir pendant plusieurs mois de suite sans se déranger considérablement , & de porter à toutes sortes de hauteurs au-dessous de cinq pieds ; une quantité d'eau qui augmente à mesure que la hauteur à laquelle cette eau doit être élevée diminue , & laquelle quantité d'eau soit proportionnée à la force connue de la machine ? «.

Les auteurs qui trouveront à propos de se borner à l'usage des pompes , auront la bonté de ne point perdre de vue que la longueur du jeu de la pompe doit être de six pieds ; & en général , on prie les auteurs de régler les moyens ou les instrumens qu'ils fourniront , sur un cylindre ou sur un tuyau de vapeurs de cinquante pouces & demi de diamètre , mesure de Rhynland , dans lequel le piston monte & descend de sept pieds ; de calculer sa puissance

ce ou la grandeur de sa force mouvante, déduction faite du frottement, de la perte de l'eau, & des autres empêchemens inévitables; de démontrer le tout clairement, en produisant des dessins; & enfin de fournir un détail exact des dépenses & des frais du total.

Pour plus parfaite intelligence de la question proposée, nous ajoutons que la plus grande hauteur à laquelle cette machine doit élever l'eau du terrain, pour la verser dans la rivière, est de cinq pieds; mais que cette hauteur diminue à mesure que, pendant le reflux, l'eau baisse dans la rivière, & conséquemment qu'en raison contraire de cette baisse de l'eau, la machine doit élever une plus grande quantité d'eau à toutes sortes de hauteurs; en sorte qu'à la hauteur de deux pieds & demi, elle jette une quantité d'eau double; qu'à un pied un quart, elle en donne le quadruple, &c.

On promet à l'auteur, dont la réponse à la question susdite paroîtra satisfaisante, une médaille d'or de la valeur de 30 ducats, & le remboursement des frais qu'il aura faits pour son modele, pourvu qu'ils n'excedent pas 150 florins. De plus, on promet au même auteur une récompense de 100 ducats, s'il paroît par les épreuves que l'on en fera, que son instrument réponde aux desirs de la société.

Ceux qui souhaitent de plus amples informations, au sujet de la machine à feu déjà construite, & de la pompe qui y est jointe, doivent s'adresser à M. J. D. Huichelbos van Liender, membre consultant de la société Batave

298 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

de philosophie expérimentale établie à Rotterdam; mais les réponses doivent être écrites en hollandais, ou en allemand, latin, anglois ou françois, avec un billet cacheté qui contienne le nom & la demeure de l'auteur, avec la même devise qu'il aura mise sur la réponse. Le tout sera adressé franc de port, pour le tems prescrit, à M. L. Bicker, directeur & premier secrétaire de la société Batave de philosophie expérimentale à Rotterdam.

(*Gazette d'agriculture, commerce, arts & finances.*)

V.

ACADÉMIE royale des Georgofili de Florence.

Le mercredi, huit du mois de juillet dernier, l'académie tint à l'ordinaire sa séance publique pour la distribution des prix. Les examinateurs ayant déclaré qu'on n'avoit rempli les vues de l'académie dans aucun des mémoires envoyés au concours, il fut résolu, du consentement de son Altesse Royale, de proposer de nouveau la même question pour l'année prochaine. Et comme le sujet est très-intéressant, l'académie, pour engager plus de personnes à s'en occuper, à doublé le prix, de manière que l'auteur de l'ouvrage couronné, recevra deux médailles de vingt-cinq sequins chacune. Voici l'énoncé de la question : *Enseigner une méthode facile & la moins frayeuse possible de construire, réparer & entretenir tant sur les hauteurs que dans la plaine, les grandes routes de la*

Toscane, sans avoir recours aux corvées, qui ont été reconnues préjudiciables à l'agriculture, & abolies en conséquence par des loix sages. Il faudra remettre les mémoires à MM. les secrétaires de l'académie avant la fin du mois de juillet 1779, ceux qui viendront plus tard ne seront pas admis au concours.

(*Notizie del mondo.*)



S P E C T A C L E S.

P A R I S.

O P É R A.

ON a donné, le 13 août, sur ce théâtre; la premiere représentation, d'*Il Curioso Indiscreto*, le Curieux Indiscret, opéra bouffon en trois actes, musique *del signor Anfossi*. Cet opéra a eu le même succès que les précédens; la musique a réussi malgré les paroles. Voici le sujet de la piece.

Clorinde est fiancée au marquis *Calandrano*, & *Emilie*, niece du marquis, est sur le point d'épouser le comte *de Rive-verte*. Tout est arrangé pour la double cérémonie; mais le marquis, dont le caractère a donné le nom à la piece, curieux de savoir s'il est réellement aimé & exclusivement à tout autre, engage l'amant de sa niece à essayer de faire sa cour à *Clorinde*. Celui-ci s'en défend d'abord sous différens prétextes honnêtes; cependant forcé par les instances du marquis, il consent à jouer le rôle d'amant. Il y a des très-jolis détails dans la scene de la déclaration, & ils tiennent à la véritable comédie. Le marquis, le comte & *Clorinde* sont en scene. Le premier fait sem-

blant de dormir, & *Rive-verte* fait adroitement & par gradation l'aveu de son amour; le comte, dans des *à parte*, l'encourage & l'invite à ne pas lâcher prise. D'abord *Clorinde* est fiere; elle devient ensuite plus docile & paroît même s'attendrir. Le marquis est furieux & cependant ne veut pas s'en tenir là. Il fait paroître des matelots Hollandois chargés de sommes considérables à l'adresse du comte. C'est une immense succession qui lui arrive. Il la met aux pieds de *Clorinde*, qui ne résiste plus que faiblement à la jeunesse, aux instances & aux richesses de son nouvel amant. Nous oublions de remarquer que le comte, tout en feignant d'être amoureux, le devient réellement. Le marquis alors croit devoir arrêter les progrès de cette nouvelle flamme. *Clorinde*, de son côté, se joue de ses deux amans. Elle fait semblant d'en préférer un troisieme, puis de renoncer pour jamais à toute espece d'engagement; elle contrefait la folle & finit enfin par épouser le marquis.

Cette intrigue, qui auroit pu faire le sujet d'une très-jolie piece, est semée de tant de longueurs, de détails ennuyeux, d'enfannillages, de trivialités & d'in vraisemblances, que nous croyons, quant au paroles, devoir la mettre au rang des plus foibles ouvrages de ce genre.

Il n'en est pas de même de la musique, qui a paru faire le plus grand plaisir. La fin du premier acte en particulier a produit le plus grand effet. Le moment où *Clorinde* feint de devenir folle a excité les applaudissemens les

302 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

plus vifs ; mais il nous a paru qu'ils étoient donnés plus singulièrement à *la Signora Costanza Baglioni* qui s'est surpassée dans ce moment intéressant. Les amateurs ont regretté que le musicien n'ait point donné à la composition de ce morceau le caractère que sembloit exiger la situation.

Le Signor Caribaldi a été reçu avec enthousiasme , & *le Signor Toxoni* a rempli à la satisfaction de tous les spectateurs le rôle du comte de Rive-verte , son chant a été très-applaudi.

(*Journal de Paris ; mercure de France.*)

L O N D R E S.

H A Y - M A R K E T.

On a remis dernièrement à ce théâtre , une ancienne tragédie de Beaumont & de Fletcher , intitulée *Bonduca*. L'auteur de l'*Universal magazine* , en donne un extrait assez étendu que nous allons transcrire fidèlement. On verra que quand il se seroit proposé de tourner cette piece en ridicule , il n'auroit pas mieux réussi.

P E R S O N N A G E S D E L A P I E C E.

Catarach , général Breton. Nennius , un des commandans de l'armée Bretonne. Hengo , jeune enfant neveu de Catarach. Suetonius , général de l'armée Romaine. Penius , un des commandans Romains ; Petilius ; Judas , caporal (l'Anglois le porte) de l'armée Romaine ; Bonduca , reine des

Iceniens; les deux filles de Bonduca; officiers Romains.

A C T E P R E M I E R.

Petilius entre sur la scene avec Junius, qu'il raille sur le dérangement de sa santé; il lui en demande la cause, ajoutant que le manque de boisson peut seul réduire un soldat à cette situation, & qu'il lui procurera du vin & tout ce qui sera nécessaire pour le rétablir. Junius rejette ses offres, & Petilius lui reproche de s'abandonner à l'amour, disant qu'il sait que cette passion est la cause de son mal, & qu'il en informera toute l'armée.

La scene suivante est entre Petilius, Judas & quatre soldats. Judas signifie à son commandant que ses compagnons & lui sont résolus à ne point combattre, à moins qu'on ne leur fournisse des provisions. Il dit qu'il n'a point mangé. Petilius l'interrompt en disant que les soldats de sa compagnie *mangent de l'herbe, digèrent du bois, & se battent pour cela*, &c. il leur ordonne de *manger leurs fouliers & de sucer la garde de leurs épées*; & il demande, *comment ils peuvent se plaindre ayant ces objets à leur disposition*; à la fin il leur promet des provisions, & ils lui promettent de leur côté de faire face à l'ennemi.

Ces personnages ayant quitté le théâtre, on voit paroître Bonduca, ses deux filles, Catarrach, Hengo & Nennius. La reine parlant des troupes Romaines, les représente comme des troupes timides & efféminées, & se vante de

les avoir fait fuir deux fois devant elle , qui n'est qu'une foible femme. Catarach blâme ces réflexions injurieuses sur un ennemi généreux & redoutable , & avoue qu'il a vu les Bretons découragés & fuyant devant les Romains , comme une Vierge timide devant un fier ravisseur. Nennius lui demande ce qu'il fit alors ; il répond qu'il s'enfuit aussi , mais moins vite que ses compagnons ; qu'il attacha le jeune Hengo derrière lui , & combattit cinq fois de fuite pour le défendre , & que le Romain Penius , le voyant environné de dangers , eut la générosité de le laisser libre & de le renvoyer sans rançon.

La reine met Hengo sous la protection de Catarach , qui lui dit que quand il sera plus fort , il lui donnera une épée. Hengo demande ce qu'il en fera , & comme on lui dit qu'il faudra tuer avec cette arme tous les Romains qui l'insulteront , il répond qu'il veut en tuer cinq cents.

A C T E S E C O N D.

Penius ayant reçu ordre de Suetonius , de faire marcher son *régiment* , renvoie le messager avec un refus formel , & se retire. Nennius entre suivi de Judas & de quatre autres Romains prisonniers ; on voit paroître aussi-tôt Catarach qui rend la liberté aux Romains , coupables seulement d'avoir pris quelques bagatelles pour appaiser leur faim dévorante ; il leur fait donner des vivres & des rafraîchissemens ; ils s'enivrent , & Catarach ordonne qu'on les conduise à leur camp ; avant

leur départ, il leur demande, qui d'entr'eux, pour prix de sa bonté, voudra l'attaquer sur le champ de bataille, & Judas répond qu'il montrera sa reconnoissance en faisant sauter la cervelle à son bienfaiteur. Ils quittent tous le théâtre. Suetonius entre; on l'informe de la résolution qu'a prise Penius, de ne pas conduire ses troupes à une bataille, du succès de laquelle il désespere, à cause de la supériorité des forces des ennemis. Cette nouvelle afflige vivement le général, qui connoît le mérite de Penius; & il dit qu'il ne peut pas l'accuser de poltronerie, & qu'il n'ose pas le soupçonner de trahison.

A C T E T R O I S I E M E.

Junius, Decius & Curius entrent l'un après l'autre; le dernier tient une lettre adressée à Junius, qui lui a été remise par Judas, lorsque celui-ci a été relâché par Catarach. Cette lettre porte que la plus jeune fille de la reine, ayant été informée de la passion que Junius a conçue pour elle, s'est déterminée à se remettre dans ses bras; qu'elle n'aura qu'une foible garde pendant la bataille, & que Junius assisté de quarante de ses compagnons, pourra l'enlever aisément. Decius & Curius proposent à Junius de l'aider dans cette entreprise. Ils quittent le théâtre.

La reine Bonduca entre suivie de ses filles & d'autres femmes vêtues de blanc; elles se rangent sur un des côtés du théâtre, & un grand nombre de druides, se rangent sur l'autre côté. Alors on chante des hymnes pour

306 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

implorer le secours des Dieux , & la scene finit par un chœur général. Nouvelle scene où Catarach examine de loin les dispositions de l'armée ennemie ; il tire son épée & va se mettre à la tête des Bretons. Les filles de la reine rentrent suivies de Junius , de Decius & de Curius. Catarach paroît encore , & reconnoissant les commandans Romains, il leur demande pourquoi ils se trouvent dans son camp. Les princesses avouent tout. Catarach déclame contre la trahison , fait sortir les princesses , & renvoie les Romains libres.

A C T E Q U A T R I E M E .

Petilius & Junius entrent , & le premier se réjouit du retour de son ami. Suetonius les rejoint , & ordonne à Petilius d'aller trouver Penius , & de l'assurer que sa désobéissance lui est pardonnée , & qu'il tient toujours la première place dans l'estime de son général. Petilius part , trouve Penius dans sa tente , & s'acquitte de sa commission. Penius déplore avec amertume la conduite qu'il a tenue par un effet de son impatience naturelle , & pour que son honneur ne soit plus compromis dans la fuite , il se tue aussi-tôt lui-même d'un coup de poignard. Petilius déplore son sort , & l'assure qu'il sera enterré honorablement.

L'armée Bretonne étant défaite , Catarach & Hengo se retirent en lieu de sûreté , & le dernier est effrayé en entendant un coup de tambour. On voit un convoi dans l'éloignement , il

avance , c'est le corps de Penius qu'on porte en terre. Catarach prie les soldats de s'arrêter; & mêlant ses plaintes aux leurs, il pleure sur le corps du défunt, & fait de ses grandes qualités une description, qui intéresse vivement son jeune compagnon, dont le pere, observe le général Breton, avoit beaucoup de ressemblance avec Penius. Enfin on emporte le corps, & Catarach & Hengo se retirent.

A C T E C I N Q U I E M E.

On voit la reine & ses filles sur les murs d'une forteresse; Suetonius presse Bonduca de se rendre, en lui promettant un traitement honorable. Elle rejette à plusieurs reprises ses propositions avec indignation; & le général ordonne qu'on batte les murs à coups de belier. Alors Bonduca a recours au poison; on apporte une coupe empoisonnée, & la reine boit après ses filles.

On apporte aussi-tôt cette nouvelle à Suetonius. Catarach & Hengo paroissent sur le haut d'un rocher, & le premier découvre au-dessous quelques vivres, qu'il suppose qu'un de ses fideles Bretons y a déposés. Il y fait descendre Hengo en le tenant suspendu par son baudrier; & ce jeune homme est tué par Judas, qui avoit placé là ces vivres pour leur tendre un piège.

Catarach déplore la mort de Hengo, de la maniere la plus attendrissante; & étant surpris par les Romains, il se rend à Suetonius, qui

308 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

le traite en ami. Il déclare qu'il ne se rend pas à la force, mais à la générosité de Suetonius, qui lui promet de faire enterrer son neveu honorablement. Ainsi finit la piece.

On a donné dernièrement sur le même théâtre, une premiere représentation d'un opéra-comique, intitulé *la flèche de lard*.

Cette piece est fondée sur une coutume qui s'observe au prieuré de Dunmow, dans le comté d'Essex. Les gens mariés depuis un an & un jour, & qui ne se repentent point de l'être, vont y attester par serment, leur fidélité, loyauté & amour réciproque, & sur cette attestation ils reçoivent une flèche de lard que leur donne le seigneur du lieu.

Voici la fable très-simple que l'auteur de cet opéra-comique a bâtie sur ce fonds.

Elise, amante de Greville, s'est échappée de la pension où ses parens l'avoient mise, & s'est enfuie en France avec son amant. Au bout d'un an, ce couple heureux par l'amour, vient à Dunmow demander la *flèche de lard* dans l'espérance d'obtenir en même-tems son pardon du pere d'Elise. Greville se déguise en sergent recruteur, & il a avec lui un ami nommé Drummer, déguisé aussi en volontaire.

Le major Bembow, le caractère faillant de la piece, rencontre Drummer dans la campagne, & après une courte conversation il lui donne une guinée pour qu'il l'introduise auprès de la femme du prétendu sergent que Drummer lui peint comme un prodige de beauté.

L'entrevue se fait dans les champs ; le major qui a été long-tems en pays étranger , & qui a perdu un œil à la guerre, ne reconnoît pas Elise , & celle-ci paroît répondre assez bien à ses avances.

Cependant on fait les préparatifs nécessaires pour donner la flèche de lard au couple qui vient la réclamer, & que personne ne connoît dans le voisinage ; il est d'autant plus difficile de les connoître que la jeune femme a demandé à prêter le serment accoutumé , couverte d'un voile.

On vient annoncer que les deux époux ont prêté le serment , & qu'ils reviennent de l'église pour recevoir le prix , & le seigneur se prépare à la cérémonie. Les deux amans se mettent à genoux devant lui, & le bon vieillard, que la perte d'une fille qu'il aimoit tendrement plonge dans le chagrin, leur donne sa bénédiction.

Alors Elise jette son voile, en disant que la bénédiction d'un pere est irrévocable : le bon vieillard est étonné, mais la joie de revoir sa fille l'emporte sur son ressentiment , & il ratifie sa bénédiction.

Arrive le major, qui trouve sa niece dans cette femme de sergent à qui il faisoit l'amour , & la piece finit à la satisfaction générale.

Quoique le dialogue de cette piece, dit le journaliste Anglois de qui nous empruntons cet extrait, paroisse fait principalement pour donner lieu à la musique , qui est excellente,

cependant il abonde en traits de plaisanterie, ou d'*humour* heureux & bien placés. Il faut citer quelques-uns de ces traits plaisans.

Le major, qui est, comme nous l'avons dit, le caractère saillant, desire que les François fassent une invasion dans l'isle, quand ce ne seroit que pour former la milice & lui apprendre à manger sans murmurer, le pain noir qu'on lui donne, à moins, dit-il, que les François affamés ne le mangeassent eux-mêmes.

Il y a encore un certain Tipple, domestique du seigneur, qui dit avec esprit qu'il auroit peur que les François ne s'enfuissent, à quoi le major répond avec plus d'esprit encore, qu'il n'est pas extraordinaire de voir un François fuir pour ne pas se battre, quand cela est en son pouvoir.

Il y a tout lieu de croire que cette piece a été jouée dans le même tems à-peu-près où l'on a fait des réjouissances à Londres pour la retraite de l'amiral Keppel, qui, dit gravement le même journaliste, auroit détruit entièrement la flotte de Brest, si le ministère ne le lui avoit pas défendu.

(*Universal magazine.*)

M I L A N.

Le lundi trois du mois d'août dernier, se fit l'ouverture du nouveau théâtre, avec une magnificence & une pompe de décorations qui exciterent l'admiration de tous les spectateurs. On représenta d'abord l'*Europa riconosciuta*, dra-

OCTOBRE , 1778. 311

me en deux actes , musique du sieur Salieri , avec un ballet analogue entre les actes ; ce drame fut suivi d'un autre intitulé. *Apollo placato* , &c. tout le spectacle étoit de l'invention & de la composition du sieur Verazzi, secrétaire intime & poëte de la cour de son altesse électorale Palatine.

(*Notizie del mondo.*)

G E N E S.

Le mercredi 12 août , on représenta sur le théâtre de cette ville , un nouveau drame en musique , intitulé *le Gelosie Villane*.

(*Notizie del mondo.*)

C O L O G N E.

L'été passé le célèbre Seyler vint à Cologne avec une excellente troupe dont plusieurs acteurs sont gens-de-lettres & connus par des pieces de leur façon. Il y représenta entr'autres l'*Alceste* de M. Wieland , *Médée* , *Mérope* , traduite de Voltaire avec des changemens sur-tout au cinquieme acte ; le *comte de Waltron* ; tragédie de M. Moeller , membre de la troupe , qui fut appelé sur le théâtre & félicité par le public.

Cet été Seyler a eu moins de succès que l'année précédente : ce qu'on attribue à la retraite de quelques-uns de ses meilleurs acteurs , tels que les sieur & dame Torcani ; & les sieur & dame Helmut. La dernière , une des meil-

312 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

leures chanteuses d'Allemagne , a emporté avec elle tous les regrets à la cour de Mayence dont elle est aujourd'hui pensionnée. Cependant la troupe de Seyler n'est point encore dépourvue de bons acteurs , parmi lesquels on distingue toujours le sieur Grossmann , auteur de plusieurs comédies ; le sieur Borscher , & la dame Fiala. Les pieces le plus goûtées ont été :

La Colonie , musique de Piccini.

La Nuit , musique du même , traduite de l'Italian.

Le Bourru bienfaisant , traduit du françois.

L'Ecoffaisse de Voltaire , traduite du françois.

Le Célibataire , traduit du françois de M. Dorat.

La bonne Fille , traduite de l'Italian.

On a donné une premiere représentation d'*Emanuel & Elmire* , tragédie de M. Moeller , qui a été de nouveau appelé sur la scene & applaudi. *Ariane* , petit drame lyrique représenté plusieurs fois , a toujours plu. La musique de M. Benda en est très-belle. Madame Fiala , dans le rôle d'Ariane , a enlevé tous les suffrages ; sa beauté , ses graces , sa voix douce & tendre ont intéressé tous les cœurs pour elle.

Seyler est parti au mois d'août pour Francfort-sur-le-Mein.



HISTOIRE.

HISTOIRE-NATURELLE.

PHYSIQUE.

CHYMIE. BOTANIQUE.

I.

LETTRE de M. LE ROY, de l'académie royale des sciences, adressée à M. l'abbé ROZIER, relative aux expériences sur l'air inflammable des marais, découvert par M. VOLTA. ()*

JE suis désolé, Monsieur, que mille affaires m'aient empêché jusqu'ici de vous parler des curieuses expériences de M. Volta, sur l'air.

(*) Il y a peu de traduction aussi bien faite & qui rende mieux le sens de l'auteur que celle des lettres de M. Volta, par M. Barbier. Cet amateur s'occupe de la physique avec le plus grand succès. Il répète avec sa machine électrique toutes les expériences connues jusqu'à ce jour. Il a l'appareil nécessaire pour faire toutes les expériences publiées sur les différentes especes d'air ; c'est avec cet appareil que M. Volta fit connoître à M. le baron de Diétrich ses découvertes, & M. Barbier a eu la complaisance de lui faire faire les instrumens dont il s'est servi à l'académie.

Tome X.

O

inflammable que M. le baron de Diétrich a répétées avec le plus grand succès devant l'académie, au mois de mars dernier ; mais, enfin, ayant un moment de loisir, je m'empresse d'en profiter pour vous en entretenir.

Tout le monde a lu l'extrait intéressant que vous avez donné dans votre journal, des lettres de M. Volta, *sur l'air inflammable des marais* ; & les savans n'ont pas vu, sans une nouvelle surprise, le champ qu'il a ouvert dans la physique par cette découverte ; mais plusieurs de ces expériences qu'il annonce sont si singulières, qu'on desire vivement d'en être témoin, pour en avoir une pleine conviction ; & j'étois précisément dans le même cas ; car ayant lu ces lettres, que le traducteur (*) (M. Barbier, commissaire des guerres à Strasbourg), m'avoit fait l'honneur de m'envoyer, j'avois la plus grande impatience de voir à quel point ces expériences réussissoient : M. le baron de Diétrich les avoit faites avec l'auteur même, il avoit tout l'appareil propre à les répéter ; tout m'engageoit à le solliciter & à le prier de les faire voir à l'académie. Il se rendit fort obligeamment à mes instances, & après plusieurs remises, il y vint le 14 du mois dernier.

M. le baron de Diétrich nous fit voir d'abord, que l'air inflammable des marais brûle lentement & d'une flamme bleue, quand il est pur ; il y joignit ensuite de l'air commun &

(*) Voyez le journal de juillet, page 3--19.

de l'air déphlogistiqué; ce mélange brûla d'une flamme vive & blanche, après quoi il enflamma, à l'aide de la foible étincelle électrique d'un électrophore de 7 pouces de diametre, de l'air inflammable renfermé dans un pistolet de verre, fermé avec un bouchon, qui fut chassé de la bouche du pistolet avec beaucoup de violence; l'académie fut fort étonnée du bruit que causa l'explosion de la flamme qu'elle vit dans le pistolet, & de la distance à laquelle elle chassa le bouchon. Il répéta ensuite l'expérience du pistolet de cuivre qui n'eut pas moins de succès : enfin, il nous fit voir l'inflammation & l'explosion d'un mélange d'air des marais avec de l'air commun, par la bouteille de Leyde dans un tube gradué. L'académie vit avec surprise qu'une seule partie d'air des marais s'enflammoit encore, quoiqu'on y eût mêlé neuf ou dix parties d'air commun; elle remarqua aussi la diminution de l'air après l'explosion, comme l'annonce M. Volta. Toutes ces expériences curieuses réussirent parfaitement bien; on ne peut douter de leur vérité & du succès des moyens que M. Volta a imaginés pour mettre en action les effets de son air fulminant. Je dois ajouter même que l'académie a trouvé la maniere, dont ces expériences se font, fort facile, & l'appareil qu'on y emploie très-commode. Au reste, comme vous avez donné dans votre extrait une juste idée des procédés de M. Volta, pour faire ces différentes expériences, j'ai cru qu'il seroit inutile de m'arrêter ici à les détailler.

M. le baron de Diétrich avoit un magasin d'air inflammable, qu'il avoit rempli sur le bord de la rivière, au Gros-Caillou ; on en trouve pareillement auprès l'égoût qui se jette dans la rivière au bas des fossés de l'arsenal ; je ne doute pas qu'on en ait de même dans l'endroit où l'on passe l'eau vis-à-vis des Thuileries & où se jette l'égoût qui traverse leurs fossés, ainsi qu'au bord de l'eau à Chaillot dans le lieu où va se rendre l'égoût qui fait le tour d'une partie de Paris.

Il y auroit beaucoup de choses à dire sur la découverte de M. Volta & sur ses expériences, relativement au nouveau champ qu'elles nous présentent ; mais dans ce moment, je me bornerai à dire un mot d'un moyen fort simple qu'on pourroit employer pour mesurer la force d'explosion des différens airs inflammables, & auquel M. Volta n'a peut-être pas pensé. Trop heureux, si je puis par-là lui marquer le cas que je fais de son savoir & de son mérite.

On connoît assez l'ingénieux moyen imaginé par le célèbre *Robicis*, pour mesurer la vitesse des balles de fusil, & qui a été fort perfectionné par M. le chevalier d'Arcy, comme on peut le voir dans les mémoires de l'académie, année 1751, & dans l'*essai d'une nouvelle théorie de l'artillerie* de ce savant académicien. On sait que ce moyen consiste essentiellement à suspendre un canon par une verge ou par une barre de fer, de façon qu'il puisse vibrer comme un pendule, & à mesurer la force des

explosions de la poudre ou des reculs de ce canon par les arcs qu'elles lui font parcourir. M. le chevalier d'Arcy a fait exécuter cette machine en petit, pour éprouver de petites quantités de poudre. Rien de si facile que de l'appliquer à la mesure des différentes forces élastiques des différens airs inflammables, en mettant à la place du canon, le pistolet de M. Volta. Or, ce moyen seroit beaucoup plus facile & beaucoup plus praticable que *les épreuves pour la poudre à canon*, dont ce savant parle à la page 180 de son ouvrage, & mettroit facilement à portée de mesurer avec la plus grande précision la force élastique de ces différens airs.

Je suis, &c.

(*Journal de physique.*)

I I.

OBSERVATION de M. BOSCH d'ANTIC, sur l'évaporation de l'eau jettée sur le verre en fusion, dont il a été question dans le journal d'avril 1778, pag. 313.

L'expérience prouve que l'eau est susceptible d'expansion; il n'est personne qui ne croie qu'elle s'évapore sur le feu; Strahl assure qu'une bombe remplie d'eau, mise sur un brasier, se brise en éclats, fait une explosion terrible; les ouvriers de verrerie, bien persuadés que non-seulement l'eau se volatilise dès qu'elle éprouve l'action de la chaleur, mais qu'elle

318 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

contribue à volatiliser d'autres substances, en jettent sur le verre en fusion dans le creuset, pour en dissiper les bulles ou le sel de verre qui les cause, &c.

L'évaporabilité de l'eau ne seroit pas moins déstituée de tout fondement, si le phénomène rapporté dans les observations de physique & d'histoire-naturelle du mois de janvier dernier, avoit quelque réalité, & si l'on pouvoit regarder comme solide l'explication qu'on en donne.

» M. Deslandes, dit l'auteur de l'observa-
» tion, fit voir, l'année dernière, à M. le duc
» de la Rochefoucault & à moi, un phéno-
» mene surprenant, & qui paroît d'autant plus
» extraordinaire, qu'il semble contredire tout
» ce qui a été écrit sur les propriétés de l'eau.
» M. Monnet & plusieurs autres physiciens,
» en ont été encore les témoins pendant le
» cours de cette année. Ainsi, c'est donc un
» fait & une expérience aussi authentique, qu'il
» est possible de le désirer.

» M. le duc de la Rochefoucault, M. Mon-
» net & plusieurs autres, attesteront que l'eau
» d'une cuiller de bois, contenant la valeur
» d'un bon verre d'eau, jettée dans le creuset
» & sur la matière des glaces en fusion (&
» qu'on va couler,) reste tranquille en tom-
» bant sur le verre, roule sur sa surface, com-
» me feroit un métal fondu, ne jette aucune
» fumée apparente ; qu'elle prend aussi-tôt la
» forme sphérique, sans le moindre bruit ;
» qu'elle prend ou paroît prendre une couleur
» rouge, semblable à celle du creuset & du

» verre qu'il contient ; qu'il faut plus de trois
 » minutes, montre à la main, pour qu'elle soit
 » entièrement évaporée ; qu'une autre fois,
 » M. Deslandes, ne voulant ou ne pouvant
 » attendre que cette eau fût entièrement éva-
 » porée, fit verser la matiere du verre, (c'est-
 » à-dire, le verre) sur la table, & fit couler
 » la glace : il n'en résulta aucune détonnation.

» Pour expliquer ce phénomène, M. Des-
 » landes dit, que l'évaporation subite de l'eau
 » n'a lieu, dans d'autres circonstances, qu'à
 » cause de l'air environnant ou ambiant qui,
 » touchant immédiatement la surface de l'eau,
 » lui donne, pour ainsi dire, des ailes ; mais
 » que dans la circonstance présente, la chaleur
 » extrême raréfie absolument l'air, & l'ayant
 » totalement dissipé de dessus sa surface du
 » verre, & même à l'entour du creuset, il ne
 » peut avoir de détonation. Au contraire,
 » l'eau ne pouvant s'y volatiliser, contracte
 » un degré de chaleur fort supérieur à celui
 » qu'elle auroit en se volatilisant ; elle s'y fond,
 » pour ainsi dire, & y paroît dans un état
 » qui a été vraiment ignoré jusqu'ici «.

Ce phénomène, tel qu'il vient d'être décrit,
 seroit assurément le plus surprenant, le plus
 extraordinaire qu'on eût jamais observé. L'ex-
 plication qu'on en donne, le rendroit encore
 plus piquant, ajouteroit beaucoup à sa singu-
 larité. Elle suppose, 1°. que dans tous les cas,
 l'évaporation de l'eau est uniquement due au
 contact de l'air ambiant ; 2°. qu'au premier
 instant, l'absolue raréfaction de l'air, empêche

320 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

l'évaporation de l'eau, & que trois minutes après, elle ne l'empêche pas; 3°. que les détonnations doivent être entièrement attribuées à l'air; 4°. que la vapeur d'eau, aussi raréfiée qu'il soit possible, doit être sensible à la vue; 5°. que l'eau, subitement raréfiée, & dont l'expansion n'est gênée par aucun obstacle, doit détonner, &c. Mais avant d'examiner l'explication, assurons-nous de la réalité du phénomène, que l'eau reste sur le verre en fusion sans s'évaporer.

Aussi-tôt qu'on a jetté de l'eau sur du verre en fusion, on apperçoit réellement sur cette surface liquide des globules qui ressembleroient aux gouttes de mercure, si elles en avoient le brillant. Ces globules ne peuvent faire illusion qu'à des personnes peu familiarisées avec la chaleur que produisent nécessairement les vaisseaux pleins d'une matière toute en feu. Il est aisé de se convaincre que ces petites sphères sont creuses & d'une légèreté vraiment étonnante. On peut les écraser avec facilité contre le parois du creuset, les percer avec un fil de fer, &c. Les ouvriers connoissent un moyen aussi sûr que simple, de faire voir de très-près, à l'œil, au microscope, sur la main, ces prétendus globules d'eau. Lorsque le verre, nécessaire pour une glace soufflée ou une grosse bouteille, est bien préparé au bout de la canne, & qu'on la perce, c'est-à-dire, qu'on y a produit, en soufflant dans la canne, un vuide de la grosseur d'un œuf d'oie, l'ouvrier ayant pris de l'eau dans sa bouche, la souffle dans la canne, &

après l'y avoir soufflée, il en ferme exactement l'embouchure avec le pouce. Les spectateurs qui ne sont pas instruits de la petite manœuvre, sont très-étonnés de voir la masse du verre devenir, sans le secours du soufflet & sans cause apparente, un globe parfaitement rond, & quelquefois de plus de trois pieds de diamètre, & d'appercevoir dans l'intérieur de ce globe, des globules très-mobiles, qu'on prendroit pour du vif-argent ou du métal fondu. Cette expérience peut être répétée plus ou moins en grand dans toutes les verreries. Elle me paroît prouver évidemment que l'eau entre en expansion, se volatilise sur & dans le verre en fusion.

Après avoir cassé avec précaution ce globe de verre, il est facile de s'assurer que les globules qui rouloient dans son intérieur sont creux, d'une extrême légèreté, & simplement terreux ; mais comment se produisent ces globules ? L'esprit-de-vin rectifié, jetté sur du fer rouge, en donne de semblables. Voyez page 281, de la première partie du traité du feu de Boerhaave, traduction françoise. Ce problème seroit beaucoup plus difficile que celui que nous venons de résoudre.

(*Journal de physique.*)



I I I.

LETTRE de M. MICHEL DU TENNETAR, docteur-médecin, professeur royal de chymie en l'université de Nancy, sur un moyen simple de réduire l'or & l'argent en chaux.

M O N S I E U R ,

Je conversois avec un de mes amis sur la diversité des sentimens, relativement à la cause de la réduction des métaux en chaux, & de l'augmentation de leur poids. Nous rapprochions tous les faits qui pouvoient être favorables à chacune des opinions les plus accréditées, & ce rapprochement sembloit augmenter la difficulté de prendre un parti. Dans le cours de cette conversation, mon ami prétendit avoir lu dans quelque ancien auteur d'alchymie, qu'on pouvoit facilement décomposer l'or & l'argent, & les réduire en chaux sans le secours de leurs dissolvans & sans feu.

Je me rappelai le lendemain cette singulière assertion, & je cherchai long-tems comment on pourroit parvenir à la solution de ce problème. Je pris de l'or de ducat réduit en limaille très-fine, & je me mis à le triturer dans un mortier de porcelaine avec un pilon de verre. Je triturai long-tems sans observer aucun changement, & ce fut en vain que je présentai, à l'aide de ce mouvement accéléré, toutes les

surfaces de la limaille d'or au contact de l'air atmosphérique. Il me vint en idée de l'humecter & de continuer la trituration; je n'avois point d'eau à portée de moi, je crachai au fond du mortier & je couvris entièrement la limaille de salive. Je recommençai à triturer, en ajoutant de la salive à mesure qu'elle s'évaporait.

Après deux heures de ce travail, l'or commença à perdre peu-à-peu la forme métallique, il devint rouge, & enfin, de couleur de pourpre. Vers la fin, lorsqu'il ne restoit plus qu'un peu d'humidité, l'or avoit formé une masse glutineuse & tenace, dont toutes les parties adhéroient entre elles comme celles de la glu. Cet état glutineux disparut bientôt, & le métal se trouva réduit en chaux, d'un gris pourpre. Je lavai cette chaux avec de l'eau distillée que je filtrai, & la chaux resta sur le filtre.

Je soumis de l'argent à la trituration avec la salive, il fut changé en une chaux d'un gris foncé.

Le cuivre & l'étain furent triturés de la même manière, avec le même succès.

L'étain fut très-long-tems à se réduire en chaux; & le cuivre, pendant cette opération, exhaloit une odeur d'une fétidité insupportable. La chaux de cuivre, obtenue par ce moyen, est d'un gris rougeâtre; celle d'étain est de couleur noire, tirant sur le gris.

J'ai fait voir ces différentes chaux à MM.

324 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Macquer , Lavoisier , Sage , Bucquet , de Romé de l'Isle , &c.

Je n'ai pas eu le tems de suivre tous les développemens de cette découverte , que je me hâte de vous communiquer. Je me propose de faire sur cet objet une suite d'expériences plus exactes qui y répandront plus de jour. En attendant , je demande aux chymistes quelle est la cause de cette réduction de l'or & de l'argent en chaux par la trituration avec la salive ? Ce phénomène est-il dû au mélange de l'air atmosphérique , ou à celui de l'air *fixe* , dégagé de la salive pendant la trituration ? Peut-on l'attribuer à l'action de l'*acidum pingue* , ou à quelque influence particulière de fluide électrique ? Enfin , l'acide phosphorique contenu dans la salive , se seroit-il uni à ces métaux pour leur donner la forme de chaux , & peut-être augmenter leur poids ? Dans cette expérience , l'or & l'argent ont-ils perdu leur phlogistique , le principe de leur métalléité ?

I V.

TRAVAUX chymiques sur le lait.

Les voyageurs ont tous parlé du vin , ou pour mieux dire de la liqueur spiritueuse que les Tartares retirent du lait , sans faire mention du moyen de l'obtenir. M. Mitouart , membre du college de Pharmacie , voulant compléter un corps particulier d'observations sur la fermentation , avoit entrepris , il y a six

mois, un travail sur celle du lait. Il étoit prêt à en communiquer le résultat, lorsqu'a paru une thèse que vient de publier M. Spielmann, apothicaire de Strasbourg, professeur & docteur en médecine, un des hommes les plus distingués de ce siècle, & qui cultive la chymie avec le plus de zèle. M. Mitouart, avant de rien publier sur cet objet, veut répéter les expériences de M. Spielmann, qui paroissent différer des siennes; différence qui existe dans la marche que ces deux chymistes ont tenue, & dans le produit de la liqueur spiritueuse qui n'est pas le même. Nous nous empresserons de rendre compte de ce qu'offrira de plus intéressant cet objet dont plus d'un chymiste va s'occuper. Mais nous prévenons que la quantité d'esprit ardent qu'on retire du lait est peu considérable, qu'elle est relative à celle du sucre que contient cette substance excrémentielle, & qu'il n'y aura sûrement pas de spéculation de commerce & d'industrie à faire sur ce nouveau produit de l'art.

(*Journal de Paris.*)

V.

*LETTRE aux auteurs du journal de Paris, sur
une découverte annoncée depuis peu. (*)*.

MESSIEURS,

En faisant part au public dans votre N^o. 188 ; de l'expérience très-curieuse de M. Magellan , par laquelle il a obtenu le beau crystal de roche artificiel qu'il vient de présenter à l'académie, vous avez voulu rendre justice à M. Achard ; vous remarquez què cette expérience lui est due , & vous renvoyez , pour connoître l'appareil dont cet ingénieux Chymiste s'est servi au journal de physique de M. l'abbé Rozier , janv. 1778 , pag. 13 ; mais vous ignoriez sans doute que dans ce même journal , juillet 1774 , pag. 43 , (tom. VI.) & par conséquent long-tems avant qu'aucun Physicien eût tenté d'imiter les procédés de la nature dans la formation des crystaux & des pierres précieuses , M. Changeux avoit annoncé très-clairement la même découverte. Ouvrez , Messieurs, l'ouvrage périodique que je viens de citer, vous y trouverez un traité de cet auteur composé de six chapitres & intitulé : *Recherches sur une loi générale de la nature ou mémoire sur la fusibilité & la dissolubilité des corps relativement à leur*

(*) Voyez notre dernier journal page 323.

masse, &c. Dans le chapitre IV, qui contient des expériences sur les minéraux, M. Chaigneux prouve qu'il n'est pas impossible d'amener un métal très-dur & très-fixe à un état de division si considérable qu'il devienne capable de subir la fusion & peut-être la décomposition à une chaleur beaucoup inférieure à celle du corps humain; puis il ajoute : voilà, à ce qu'il paroît, un des grands secrets de la nature : c'est par des atténuations portées à un degré extrême qu'elle peut, à l'aide du feu le plus petit, produire dans le sein de la terre la décomposition & la récomposition de toutes les pierres, même des vitrescentes & des ignescentes, des minéraux & des métaux les plus parfaits..... Leur division portée au plus haut degré les rend (les fossiles) attaquables par les plus foibles menstrues.... L'auteur développe une théorie dans la page suivante qui lui fait conclure que les pierres transparentes ne sont que du verre naturel qui se rassemble par la cristallisation, & dont les élémens ou les parties constituantes ont été formées dans le feu. Il cite l'expérience de la formation de cette quantité innombrable de petites parties graveleuses, & qu'il ne craint pas d'appeller vitrifiées, lesquelles se trouvent sous l'humus. (Le terreau produit par la décomposition de la paille & du fumier en donne beaucoup.) Quoi qu'il en soit de ce système qui mérite sans contredit d'être examiné, & qu'il rend assez probable, il assure que l'on peut imiter la crySTALLISATION des fîlex; on en peut dire autant, ajoute-il, des agates &

328 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

des pierres précieuses, & sur cela il parle dans une note d'expériences qu'il a faites & qui ne lui permettent pas de douter qu'on ne puisse par la suite imiter les crystaux de roche & les diamans, *non pas comme on le fait par la fusion & le feu mais par la condensation & le froid*, c'est-à-dire, par la dissolution préalable, &c.

Si M. Changeux n'a pas fait part de son procédé, c'est qu'il n'en étoit pas entièrement satisfait, mais il en a assez dit pour mettre les chymistes en état d'en tenter de nouveaux. Il donne aussi dans son mémoire des ouvertures aux chymistes sur beaucoup d'expériences qui seroient très-simples & que l'on pourroit tenter avec un appareil qui doit peu différer de celui de M. Achar. C'est un moyen que j'ai cru qu'il falloit indiquer aux Physiciens qui se proposent d'exploiter la mine de diamans qui se présente à eux, & un honneur que je rends en même tems à celui qui le premier a annoncé & préparé leur succès.

J'ai l'honneur d'être, &c.



M É D E C I N E.

C H I R U R G I E.

I.

Aux auteurs de la Gazette de Santé.

Aux grands maux les grands remèdes.

ENgagé par une idée qui m'a paru nouvelle, & par la persuasion de son utilité, j'ose proposer aujourd'hui le trépan sur le sinus longitudinal, dans un cas de forte apoplexie sanguine spontanée, comme un remède très-prompt & très-efficace.

Je ne crois pas m'avancer sans raison; les suivantes vont en convaincre. L'on ne m'accusera pas de cruauté; l'opération du trépan est connue; son efficacité a toujours été assez constante.

Le besoin urgent de garantir le cerveau de toute impression dangereuse, a rendu l'usage du trépan très-fréquent & nécessaire. Les cas, pour lesquels on trépane, sont ordinairement des cas apoplectiques, du moins à l'égard de certains accidens qui y conduisent par degrés. Si un secours aussi puissant est employé dans des

330 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

cas douteux , de quel avantage ne feroit - il pas dans une circonstance où il paroît si nécessaire ?

La forte apoplexie , connue de tous les médecins , a-t-elle besoin de symptômes plus graves pour en exiger l'application ? Dans l'apoplexie produite par une cause mécanique externe , le cerveau éprouve les *mêmes* changemens que dans une apoplexie produite par une cause interne ; si l'on sauve une infinité d'apoplectiques de la première espèce , c'est à ce secours que sont redevables de la vie les malades que les autres moyens n'avoient & n'auroient pu rétablir.

Un animal , rendu apoplectique par la compression du cerveau , & qu'on rétablit par l'ouverture du sinus longitudinal , pratiquée au moyen d'un poinçon , (rétablissement que n'avoit pu opérer l'ouverture de la jugulaire) n'offre-t-il pas un exemple de l'efficacité du moyen que je propose ? L'engorgement constant , tant des sinus latéraux que supérieurs , *cause réelle* de la forte apoplexie ; l'épanchement , à la fin , du sang sur le cerveau , ces phénomènes , dis-je , ne contre-indiquent sûrement pas cette opération. (Voy. à ce sujet MM. *Lieutaud* , *Vanfwieten* , &c. &c.)

La pratique confirme très-souvent comme vaine l'ouverture des jugulaires externe & interne. Souvent ces veines n'ont point donné ou donnent peu de sang. C'est ce que j'ai vu dans une apoplexie de cette espèce. Le cerveau examiné , après la mort du malade , fit voir le

sinus supérieur & les vaisseaux adjacens très-gorgés de sang & distendus.

Comme réservoir général du sang du cerveau & *siège de tout le mal*, ce sinus, par sa continuité avec les autres, fera donc le lieu d'élection pour cette opération.

Son adhérence à la gouttière, creusée dans cet endroit du crâne pour l'y loger, me paroît rendre préférable le trépan perforatif, tant pour éviter les inconvéniens du trépan ordinaire, que parce que l'on se rendra plus facilement maître du sang, comme on peut le concevoir par l'état des parties.

Ainsi, à l'instar des saignées ordinaires, l'on pourra, par cette évacuation locale, sauver promptement le malade, & tirer la quantité de sang qui paroîtra nécessaire.

Je desirerois que cette idée pût remplir les vœux que j'ai pour le bien de l'humanité, & fût digne de l'attention des médecins & des chirurgiens.

J'ai l'honneur d'être, &c. PUTOD, D. M.
de la faculté de Besançon.

Remarques sur cette opération.

On doit savoir gré à l'auteur de cette lettre des moyens qu'il propose de secourir les hommes, dans une circonstance aussi dangereuse que celle d'une forte apoplexie, qui, suivant l'aphorisme du père de la médecine & l'expérience, est incurable. Il semble qu'alors il conviendrait, en effet, de suivre le précepte de

332 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Celle, ufer d'un remede incertain, plutôt que de n'en employer aucun. Mais M. P. nous permettra de lui dire que l'idée de l'opération du trépan, dans l'apoplexie, n'est pas nouvelle. Wepfer, Vanswieten, &c. en ont parlé comme d'un moyen efficace qu'on pourroit employer, & qui l'a été avec succès dans les cas d'apoplexie, dépendante d'un amas de sang sur le cerveau ou sous la dure-mere. C'est le seul cas où cette opération soit admissible ; car si l'épanchement se fait dans les ventricules du cerveau, si le plexus choroïde est engorgé, enflammé ou corrodé, ce qui arrive souvent, on conçoit que cette opération devient inutile. Toute la difficulté consiste donc à bien connoître & à distinguer l'apoplexie causée par un amas d'humeurs sur le cerveau, dont la présence exerce une compression sur cet organe, telle, qu'il en résulte une apoplexie. C'est le développement des signes caractéristiques de cette espece d'apoplexie, qui peut fournir la matiere d'un beau travail qui est encore à faire, & auquel nous invitons l'auteur de cette lettre.

(*Gazette de santé.*)

I I.

OBSERVATION sur le traitement de l'hydropisie ; & dans laquelle on indique la recette d'un syrop propre à combattre ce cruel fléau.

Il n'est point de maladie contre laquelle on

ait tenté plus de spécifiques que contre l'hydropisie. On voit peu de charlatans qui ne prétendent avoir quelques secrets infailibles pour dissiper cette enflure. Les échauffans, les rafraîchissans, les purgatifs, les diurétiques, un régime particulier, des opérations chirurgicales sont les moyens qu'on a mis de tout tems en usage, & auxquels on a indistinctement attribué des succès égaux & toujours heureux; mais ces moyens, malgré tous les avantages que l'on prétend en tirer, échouent souvent entre les mains des médecins les plus instruits. Il faut convenir que quoique l'hydropisie se présente sous un symptôme uniforme, qui est l'enflure de certaines parties, elle est produite par tant de causes & de fluides différens, elle est si modifiée par le tempérament du malade, qu'elle exige les remèdes les plus variés; alors il faut s'en rapporter à la prudence du médecin que l'on doit consulter. Quoi qu'il en soit, nous croyons devoir annoncer la recette du syrop contre l'hydropisie qui a été composé dans le laboratoire de M. Martin, apothicaire à Paris, rue croix des Petits-champs, & chez qui on le trouve tout préparé. Cette recette a paru mériter le suffrage de plusieurs médecins étrangers.

Prenez racine de liveche récente, 2 onces & demie; racines de méchoacan, de jalap, de dompte-venin, 2 onces de chaque, racine de turbith, hermodate, oignons de scille, une once de chaque; écorce du milieu du sureau; moelle de sureau, une once de chacune; semences de

334 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

creffon & d'ortie, 6 gros de chaque; semence d'yeble, une once & demie; gomme gutte réduite en poudre fine, 2 gros; huile de tartre par défaillance, 2 gros; vin blanc de la meilleure qualité, 8 livres.

On fait digérer le tout dans un matras exactement luté sur des cendres chaudes pendant l'espace de quatre jours; ensuite on l'exprime fortement à travers un linge, & on le filtre. A la liqueur filtrée on ajoute 6 livres de sucre blanc concassé, & on le fait fondre au bain-marie; après quoi on le met en réserve.

Ce syrop s'emploie à la dose de 2 onces par jour; on en étend une cuillerée dans chaque verre de boisson, qui d'ordinaire est composée d'une demi-once de racines d'asperge par pinte d'eau. Le prix de cette liqueur est de 12 livres la pinte.

(*Journal encyclopédique.*)

I I.

LÉTTRE aux auteurs du journal de Paris, sur un ouvrage Italien dont on a donné l'extrait dans l'esprit des journaux du mois de juin dernier, page 164, & dans le journal encyclopédique du 15 juillet, page 274.

MESSIEURS..... On a annoncé un ouvrage Italien, imprimé à Venise en 1777, dans lequel M. Louis Conventati, gentilhomme de Macerata, qui en est l'auteur, soutient que les

rayons sonores n'entrent pas par la trompe d'Eustache ; ce que M. Conventati n'a fait que prouver par des raisonnemens, je l'ai démontré le mois de septembre dernier & par des raisonnemens & par des expériences très-concluantes , répétées & approuvées par la société royale de médecine. Si votre feuille étoit moins limitée, j'exposerois mes raisonnemens qui ne sont en rien semblable à ceux de l'auteur Italien, & mes expériences qui font connoître en outre une propriété qu'ont presque toutes les parties externes de la tête & quelques-unes du col, de nous transmettre l'impression du son quand le corps sonore les touche immédiatement ; mais ces détails trouveront leur place. Du reste, il ne peut être qu'intéressant pour les physiciens de voir que deux personnes sans s'être communiqués leurs travaux & par des voies différentes soient parvenus au même but. Je desirerois que nous fussions aussi-bien d'accord, M. Conventati & moi, sur l'usage de la trompe & sur la raison pour laquelle les personnes dures d'oreille entendent mieux quand elles ont la bouche ouverte.

J'ai l'honneur d'être, &c.

*PERROLLE, docteur en médecine de
l'université de Montpellier.*

I V.

*LETTRE aux rédacteurs de ce journal , en leur
envoyant la recette d'une eau vulnérable.*

MESSIEURS.

Ayant guéri, il y a quelques jours un de
amis d'une blessure qu'il avoit au bras, avec une
eau vulnérable excellente, dont je dois la re-
cette à M. V.... receveur-général des finan-
ces, & ne voulant pas posséder seul un secret,
qui peut devenir important à bien du monde,
& un bon citoyen devant toujours chercher
à se rendre utile autant qu'il est en son pouvoir
de l'être; je m'empressai de faire la recherche
dans mes papiers de ladite recette, que je
joins à ma lettre, en vous priant d'en faire
part au public par la voie de votre journal.
Comme vous paraissez vous faire un plaisir d'y
insérer tout ce qui peut amuser vos lecteurs,
& intéresser l'humanité, j'espère que vous en
ferez usage le plutôt qu'il vous sera possible.

J'ai l'honneur d'être, &c.

MAYEUR.

*RECETTE pour faire une eau vulnérable qui guérit
radicalement toutes blessures, foulures, brûlures,
engelures, plaies & rhumatismes.*

Pour cinquante pintes de liqueur, prenez
une

une botte à empoigner dans les deux mains , de chacune des simples ci-après :

Abfinte, Hyfope, Thym, Romarin, Fenouil, Lavande, Baume, Sauge, Tanéfie, Mille-per-tuis, Coufoude grande & petite, Betoine, Marjolaine, Méliffe fimple & double, Méliffe veloutée.

Fleurs de coquelicot *une poignée.*

Dans chaque cruche de neuf à dix pintes ; on jette gros comme , plus que la moitié du ponce de camphre qu'on y fait fondre.

Il faut bien éplucher les fimples ; c'eft-à-dire ; n'en prendre que les feuilles & les fleurs, bien les mêler enfemble , enfuite les mettre dans des cruches de grez, les emplir avec la meilleure eau-de-vie , les bien boucher , les laiffer infufer pendant fix femaines , expofées à un fort foleil ; bien bouchées avec du liége & du parchemin mouillé fur le bouchon, les ouvrir & les retourner avec le bras une fois par femaine. Au bout de ce tems , on tire la liqueur au clair en preffant bien le marc.

Ce marc a l'odeur du meilleur *pot-pouri* , il eft très-fouverain pour les rhumatifmes.

On ne doit pas craindre que cette liqueur puiſſe faire retirer les nerfs ; on en a fait ufage pour des enfans qui avoient des mules aux jambes, des engelures & les talons & tendons tour dépouillés, qui ont été guéris très-prompement.

Cette eau diffipe auffi très-vite les enflures & inflammations des plaies ; on lui a même vu fondre des calus déjà formés à des entorſes mal remifes.

338 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Le tems le plus propre pour faire cette eau , est vers la fin de juillet & le commencement d'août ; saison où les simples sont dans leur plus grande force.

Nota. J'ai découvert depuis que la même eau étoit souveraine étant prise intérieurement, pour empêcher les dépôts dans le corps, provenant ou de coups ou d'une trop grande peur , & même qu'elle a fait , ou rendre , ou résoudre des dépôts tout formés , & dans la tête & dans le reste du corps.

Elle a sauvé la vie à plusieurs personnes qui s'étoient trouvées dans la bagarre de la rue royale , au feu de la place de Louis XV. Elles se jetoient avidement sur toutes sortes de liqueur , mais ayant trouvé de cette dernière dont elles firent usage, dès le lendemain ou surlendemain ces personnes ne sentirent plus aucune douleur intérieure , tandis que d'autres moins foulées , qui la négligerent , ne se sentant pas vraisemblablement aussi blessées , sont mortes de dépôts, tôt ou tard, quelques-unes plusieurs mois après.



AGRICULTURE.

ÉCONOMIE.

INDUSTRIE. COMMERCE.

I.

RÉFLEXIONS sur la liberté des corps de métiers.

LEs changemens tentés en France dans les corps de métiers, ont mérité l'attention de l'Allemagne. Ce Royaume, dit un auteur Allemand, placé sous un ciel plus doux que le nôtre, & qui occupe tant d'ouvriers pour notre consommation, tandis qu'il ne reçoit presque rien de nos manufactures, a pris encore sur nous un nouvel avantage en ouvrant un plus libre champ à l'industrie & à la concurrence enchaînées dans beaucoup de villes d'Allemagne. De combien d'inventions utiles les privilèges exclusifs des corps n'étouffent-ils pas la naissance ! Combien de personnes ne sont-elles pas forcées d'acheter cher de mauvaises marchandises ! Combien de bons sujets sont bannis à toujours de leur patrie, parce qu'il ne leur est pas

permis d'y exercer les talens qu'ils ont acquis chez l'étranger ! que d'hommes laborieux par caractère sont contrainsts à l'oisiveté & au crime ! car lorsqu'un ouvrier qui possède parfaitement un art dont il vivroit avec aisance , est mis , pour pouvoir l'exercer , dans la dépendance absolue d'un maître qui peut ne lui pas donner de travail ; quand cet ouvrier n'y peut travailler dans sa propre maison , sans s'exposer à être puni comme un falsificateur & un malfaiteur ; que lui reste-t-il sinon de mendier ou de voler , & voler uniquement si on lui refuse l'aumône ! Cette considération devroit être bien pesée vis à-vis des avantages des corporations. L'exemple qui suit est tiré de la correspondance historique & politique de M. le professeur Schlozer.

Valentin Degenhard , dragon Hessois , ayant appris en Flandre à travailler dans plusieurs manufactures de laine , voulut à son retour dans sa patrie , en 1670 , en établir une de ras à Eschwege ; mais il étoit né au village de Friede , & les drapiers d'Eschwege dirent : » Ceux de Friede » ne sont point de notre communauté : ainsi il » ne lui est point permis d'ériger sa manufacture. » parmi nous ». Chassé par cette tracasserie il alla à Eichsfeld , pays de Mayence , dans le voisinage , où il fut traité favorablement , parce qu'il n'y avoit alors aucun métier de tisserand. On y en compte aujourd'hui 3000 qui y ont été élevés par ses soins & son exemple ; dans lesquels on fabrique des ras , des étamines , des camelots , des flanelles , & de gros draps ; ils occu-

pent environ 30000 hommes, & attirent dans le pays un million & demi de thalers dont il reste au moins la moitié pour leur salaire.

Ces 3000 métiers seroient en Hesse, dont ils auroient peut-être augmenté la population de 30000 hommes, en grande partie attirés d'Eichsfeld, & le million & demi de thalers y auroit circulé, si en 1670 il n'y avoit point eu de corps de métiers à Eschwege. Ces 3000 métiers auroient influé sur les laines & les troupeaux qu'on auroit eu soin de multiplier & d'embellir en Hesse. Que de millions de thalers ont été perdus pour elle & acquis à Eichsfeld pendant 108 ans ! Depuis l'expatriation de Degenhard tous les drapiers d'Eschwege ont-ils remplacé cette somme ?

Si l'on vouloit étudier l'histoire des manufactures & du commerce d'Allemagne, on verroit que plusieurs villes se font nuï à elles-mêmes en excluant plus d'un Degenhard. Il seroit digne de la sagesse des législateurs de mettre des modifications à ceux des privilèges exclusifs qui sont contraires au bien public, sur-tout quand ces privilèges n'ont point été achetés à prix d'argent, auquel cas il seroit juste d'accorder quelque indemnité aux possesseurs, & en tout cas il semble que les gouvernemens soient autorisés à dispenser sans frais, ceux qui desireront entrer dans les corps de métiers, du paiement au moins de la plupart des droits que ces communautés exigent, particulièrement quand ils sont exorbitans & au-dessus des facultés d'un ouvrier pauvre, mais

342 L'ESPRIT DES JOURNAUX,
industrieux. Ainsi on affranchiroit l'industrie
des chaînes qui arrêtent son activité.

I I.

FONTAINES en fayence.

Rien ne prouve plus en faveur d'une loi que l'empressement du citoyen à l'exécuter; celle qui a prononcé sur la prohibition du cuivre & du plomb dans les usages domestiques est dans ce cas. Les artistes, les manufactures, les ouvriers de tout genre, ont cherché & imaginé d'heureux moyens de suppléer aux métaux pros crits; on a fait des casseroles de cuivre doublées de porcelaine, on a imaginé un nouvel étamage; on a substitué des robinets d'étain durcis par le fer aux robinets ordinaires, &c. &c. Enfin, le sieur Thorry, marchand fayancier, rue S. Paul à Paris, vient de faire faire à sa manufacture de Senceni, près Chauny en Picardie, des fontaines de la contenance de deux voies d'eau, sablées, percées dans le fond d'un trou, pour faciliter les moyens de les nettoyer. Les pièces destinées à recevoir le sable, le robinet, tout est de fayence, si l'on excepte la douille faite de bois. Ensorte qu'on est à l'abri des accidens qui peuvent résulter de l'usage des métaux employés à la fabrication des fontaines. Celles du sieur Thorry ont la forme la plus agréable, elles peuvent faire pendant aux poëles & servir d'ornement dans les salles à manger, dont les fontaines sont exclues malgré leur

utilité, par rapport à leur forme défagréable & à l'embarras dont elles font. On n'auroit à opposer que la fragilité, mais on y a suppléé en divisant ces fontaines par numéros, ce qui facilitera les moyens de retrouver au magasin, telle ou telle piece qui viendrait à se briser.

(*Journal de Paris.*)

III.

RECETTE pour la composition du vernis d'or.

Prenez d'abord une certaine quantité de gomme-laque, que vous purgerez de tous les petits morceaux de bois & de toutes les mal-propretés qui s'y trouvent ordinairement attachées. Mettez-là à demi-pilée, dans un sachet fait avec de la toile de lin. Lavez ensuite cette laque ainsi renfermée dans de l'eau bien claire, jusqu'à ce que cette eau ne sorte plus teinte en rouge du sachet : tirez-là pour lors de ce petit sac & laissez-la sécher. Lorsque cette laque sera bien sèche, pilez-la jusqu'à ce qu'elle soit réduite en une poudre très-fine, parce qu'elle sera d'autant plus facile à dissoudre qu'elle sera plus déliée. Cette opération étant faite, prenez quatre parties d'esprit-de-vin & une partie de la gomme pulvérisée dont on vient de parler, de sorte que, si vous avez quatre livres d'esprit de vin, il y faudra jetter une livre de gomme-laque réduite en poudre impalpable. Mettez ces deux matieres bien mêlées ensemble dans un alembic de cuivre, auquel vous adapterez son

chapiteau ; donnez un feu gradué jusqu'à ce que la gomme-laque se soit entièrement dissoute dans l'esprit-de-vin. On coulera ensuite cette dissolution dans une toile de lin , qui soit bien forte, & telle qu'elle ne puisse pas se rompre quand on voudra la tordre pour en exprimer la liqueur dont sera encore imprégné ce qui resteroit de la dissolution. Après avoir jetté ce qui est demeuré dans le linge , comme étant inutile, on conservera la liqueur que l'on vient de filtrer, dans un vaisseau de verre bien bouché. Lorsque l'on voudra employer ce vernis avec la plus grande propreté possible , il sera bon de se servir d'un pinceau fait avec des poils de la queue du vair, ou castor ou petit-gris ; ils sont très-conus de tous ceux qui vendent des couleurs. Trempez ce pinceau dans ce vernis , & passez-en une couche sur du bois argenté, par trois fois différentes , le plus également & le plus légèrement qu'il vous sera possible. Ayez soin toutefois de ne donner vos couches que lorsque la piece que vous voulez dorer sera bien sèche. C'est ainsi que votre argenture aura le coup d'œil du plus bel or.

Cet procédé économique, absolument inconnu en France, est pratiqué avec succès dans toute l'Italie. Il a été inventé en 1680 par Antonino Cento de Palerme, artiste Sicilien. M. Pingeron, à qui l'on doit la connoissance de tant de secrets des arts , pratiqués par les anciens & chez les étrangers, l'a fait annoncer dans les papiers publics ; & nous avons cru devoir aussi le publier dans notre journal, parce

qu'il peut servir aux dorures qui se font dans les églises de village, où les fabriques sont pauvres, & dans tous les cas où l'on veut de l'éclat sans faire beaucoup de dépense.

(*Avis divers.*)

IV.

ETOFFES à l'épreuve du mousquet.

Le sieur Doffemont, demeurant à Paris, rue de la verrerie, vis-à-vis S. Merry, vient d'être chargé de faire l'épreuve d'un certain nombre d'étoffes en soie réunies pour garantir des coups de balle dans les combats tant sur mer, que sur terre. Il a porté ses pièces d'essai à l'hôtel royal de l'arquebuse de Paris, où l'on a tiré dessus : la balle n'a frappé que les premières étoffes, & on l'a vue tomber aussitôt ; celle du pistolet à brûle-pourpoint est également tombée sur le champ. D'après ces expériences, on a commandé au sieur Doffemont, deux cuirasses qu'il a faites & livrées. Depuis ce tems là, il a trouvé le moyen de les rendre très-commodes à porter, & de les perfectionner ainsi que des boucliers. Elles sont plus légères de moitié que celles de fer.

(*Journal encyclopédique.*)

346 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

*NOUVELLES inventions mécaniques du sieur
Lavocat , mécanicien de la cour de Bruxelles ;
& demeurant à Champigneul , près de Nancy.*

V.

Cet habile artiste vient d'imaginer une serrure qu'il est impossible d'ouvrir ou de fermer, quoique la clef y reste, si l'on ne fait un certain secret dont l'inventeur n'instruit que la personne qui l'achete ; & chaque serrure a le sien : ces machines se vendent, pour les caissettes, 3 louis ; pour les armoires, 96 livres, & pour les portes, 5 louis.

V I.

Le même artiste a récemment inventé trois pièces de mécanique, dont la première élève l'eau en abondance, sans pompes ni tuyaux ; un homme, un cheval, l'eau ou le vent, de quelque côté qu'il souffle, la font aller : les échelles & les toiles sont à couvert. Elle coûte en croquis, 48, 96, 144, ou 192 livres, selon qu'elle porte l'eau à la hauteur de 50, 100, 150, ou 200 pieds.

V I I.

La destination de la seconde machine est d'enfoncer les pilotis en terre ; avec elle deux hommes font plus d'ouvrage & plus facilement que

OCTOBRE, 1778. 347

vingt hommes avec la hie ordinaire. Prix, en
croquis, 2 louis.

VIII.

Enfin la troisieme sert à enlever tout ce
qui peut se trouver au fond de l'eau, comme
sable, pierres, bois, &c. Deux hommes la
font agir sans toucher l'eau, & avec autant
de facilité que de force & de vitesse. Le cro-
quis de cette machine coute 48 liv.



TRAITS DE BIENFAISANCE,
DE PATRIOTISME, DE COURAGE,
DE JUSTICE ET D'HUMANITÉ.

I.

DE VIENNE, le 30 juillet.

S. M. l'impératrice a fait présent de 30,000 florins à M. de Lederer, conseiller au bureau d'état. Ce ministre a dans son département les Pays-Bas Autrichiens; c'est à lui que S. M. I. fait passer les requêtes pour les bénéfices vacans & qui sont à sa nomination. Elle conféra, il y a quelque tems, un évêché vacant, sur sa recommandation, à un digne ecclésiastique. Le nouveau prélat & sa famille offrirent à leur bienfaiteur un présent considérable qu'il refusa: ils le prièrent de leur indiquer au moins une manière de lui témoigner leur reconnaissance. » Eh bien, leur dit-il, vous avez ici un parent » dont les affaires sont très-dérangées, parce » que vous le laissez manquer de secours, payez » ses dettes, tirez-le de la misère; je regarderai votre procédé comme la marque la » plus satisfaisante de votre attachement & de » votre bienveillance pour moi ». Ils n'hésite-

rent point; le parent infortuné fut secouru, grace à M. de Lederer, qui ne le connoissoit que par quelques affaires fâcheuses que lui avoit suscitées sa misère.

(*Mercur de France.*)

II.

DE PÉTERSBOURG, le 11 juillet.

L'anniversaire de l'avènement de l'impératrice au trône, & la fête du nom du grand-duc ont été célébrés ici le 9 & le 10 de ce mois. S. M. I. a fait à cette occasion une promotion nombreuse dans les charges de la cour & dans le militaire. La liste en occuperoit trop de place, & n'est vraiment intéressante que pour le pays, & pour ceux dont les noms s'y trouvent; nous rapporterons de préférence des détails de bienfaisance & d'humanité, dont tous les hommes n'ont pas besoin d'être les objets pour s'y intéresser.

Le jour de la S. Jean, anniversaire de la victoire navale de Tschesme, le grand-duc & la grande-duchesse assistèrent à l'inauguration de la chapelle de l'hôpital fondé dans l'île de Kammenoy-Ostrow, en faveur des marins retirés du service après s'y être distingués. A l'issue du service divin LL. AA. II. firent servir un grand repas aux commensaux de cet hôpital; cette fondation est la seconde que l'empire doit à la bienfaisance du grand-duc: la première est l'hôpital de Paulow à Moscou.

350 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

L'impératrice a accordé une somme de 100,000 roubles à la ville de Twer pour aider les habitans à réparer les dommages qu'y a causé le dernier incendie. La moitié de cette somme leur sera délivrée en especes; le reste le sera en fer & autres matériaux qui peuvent servir à la reconstruction des bâtimens de cette ville.

I I I.

M. de Saint-Vast , maréchal-de-camp, & ancien lieutenant-colonel au régiment de la Couronne , reçut , il y a quelques mois le cordon rouge , avec un applaudissement si universel , que plusieurs officiers-généraux , qui aspiraient à cette grace , se firent un plaisir de le désigner à M. le prince de Montbarrey , comme devant l'obtenir avant eux. Bien différent de ces hommes vains qui rapportent tout à eux-mêmes , M. de Saint-Vast se rappella dans ce moment de satisfaction les anciens officiers & les braves soldats du régiment *de la Couronne* , qui avoient marché avec lui dans le chemin de la gloire , & qui avoient participé aux actions pour lesquelles il venoit d'obtenir des distinctions si flatteuses de la part de sa majesté. Il leur écrivit une lettre pleine de ces traits de grandeur d'ame & de noble franchise , qui ont toujours fait le caractère distinctif de nos braves militaires. La réponse que les grenadiers de ce régiment ont faite à la lettre que M. de Saint-Vast leur adressa , est digne d'eux & conforme à l'idée qu'on a des grenadiers de chaque corps ,

OCTOBRE, 1778. 351

comme des meilleurs foldats qu'il y ait dans l'univers.

A BAYEUX, le 7 mai 1778.

*Messieurs les officiers, sergens, grenadiers & soldats
du régiment de la Couronne.*

» J'ai l'honneur de vous informer que l'on
» vient de me décorer du cordon rouge ; c'est
» une grâce des plus flatteuses, que je dois à
» votre valeur, en tems de guerre, & à votre
» conduite pendant la paix ; vous n'avez, ni
» vos devanciers, jamais donné occasion à des
» reproches, & vous avez toujours prouvé l'ardeur de votre zele pour le service du roi :
» j'en retire aujourd'hui un fruit bien agréable,
» puisqu'il est honorable ; je vous en dois des
» remerciemens, messieurs ; je vous les fais de
» tout mon cœur, avec la plus juste & la plus
» vive reconnoissance. J'ai l'honneur d'être avec
» amitié & respect,

MES CHERS CAMARADES,

Votre très-humble & très-obéissant
serviteur. S. VAST, ancien colonel
du régiment de la Couronne.

LETTRE des grenadiers du régiment de la couronne à M. de Saint-Vast, maréchal de camp, ci-devant lieutenant-colonel de ce régiment.

MON GENERAL,

» Daignez, s'il vous plaît, recevoir notre
» compliment avec la même joie que celle que
» vous venez de répandre dans nos ames, en

352 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» nous apprenant combien nous existons dans
 » votre souvenir, puisque vous avez eu la
 » bonté de nous faire part de ce que notre juste
 » souverain vient de faire en faveur des servi-
 » ces immémorables que vous avez rendus à sa
 » couronne, & dont nous sommes on ne peut
 » pas plus satisfaits; ce qui enflammera de plus
 » en plus notre zèle, & affermira toujours no-
 » tre courage. Nous connoissons votre valeur;
 » vous avez combattu pour l'honneur du ré-
 » giment de la Couronne, & nous désirons bien
 » vous voir employé dans nos armées, pour
 » pouvoir au champ de Mars prononcer à haute
 » voix, *vive le roi, vive Saint-Vast, & le*
 » *prince de Montbarrey*; ces trois noms péné-
 » treront nos cœurs. Adieu, notre général; nous
 » sommes avec tout le respect possible,

Vos très-humbles & très-obéissans
 serviteurs, les grenadiers de la
 Couronne.

(*Journal des sciences & beaux-arts.*)

I V.

Le 25 du mois de mai dernier; la cour
 étant à Marly, il a été tenu un conseil d'état
 chez M. le Garde-des-Sceaux. Après une
 séance de 14 heures; & sur le rapport de MM.
 de Jonville & Lambert, on y a cassé l'arrêt qui
 avoit condamné le comte de Lalli à perdre
 la tête, de même que celui qui avoit désho-
 noré le chevaliers de Chaponay & de Gade-
 ville, l'un aide-de-camp de cet infortuné gé-
 néral, l'autre maréchal général-des-logis de
 l'armée de l'Inde;

C'est à la constance, au courage, aux vives sollicitations du marquis de Chaponay, lieutenant-colonel du régiment de Beauvoisis, que son frere doit la justice & l'honneur qui viennent de lui être rendus ; ce vertueux militaire n'a pas balancé de sacrifier la meilleure partie de sa fortune à sa tendresse pour son malheureux frere. Il étoit même prêt à lui faire le sacrifice de son état, si le ministre de la guerre, touché d'un dévouement si rare & si généreux, ne lui avoit accordé un congé, qui lui a permis de se livrer tout entier à la justification d'un frere si injustement opprimé.

Dans ce siecle d'égoïsme il n'est pas indifférent de consigner dans les fastes de l'histoire, les actions héroïques dont l'humanité fournit si rarement des exemples.

V.

La loge des *Neuf Sœurs*, qui en général ; n'est composée que de gens-de-lettres, d'artistes distingués & d'amateurs du premier rang, instruite du succès qu'ont obtenu les écoliers du college de Montaigu à la distribution des prix de l'université, vient de faire remettre 375 liv. au principal du college pour être distribuées à ceux de ses meilleurs sujets qui pourroient avoir besoin de secours.

(*Journal de Paris.*)

VI

Le corps des arquebusiers royaux des qua-

354 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

tre provinces, Isle de France, Brie, Champagne & Picardie, uni par le concordat de Châlons de 1429, qui a été renouvelé le 18 décembre 1775, se rassemblera cette année dans la ville de Meaux, pour y tirer le prix provincial que la compagnie de cette ville a gagné à Montereau. Ce sont des citoyens qui servoient autrefois l'état en qualité de soldats libres, formant des compagnies exercées aux armes. Plusieurs sont même honorablement parentées des rois sous lesquels elles ont combattu. De ce nombre est la compagnie de Châlons-sur-Marne, qui étoit au siège de Montereau. C'est-là que Charles VII, d'après ses bons & loyaux services, lui accorda l'honneur de porter ses livrées & jupons avec cette devise : *Ne m'oubliez mi*, & au chef le droit de porter le bâton d'exempt, prérogative honorable dont jouit encore aujourd'hui le capitaine de cette compagnie, M. le marquis de Gauville.

Le corps des arquebusiers saisit cette circonstance pour faire éclater l'allégresse que l'écart de la reine inspire à tout François, & voulant entrer dans les vues de S. M. qui a marqué cet heureux événement par des actes de bienfaisance, les quatre compagnies dotent quatre filles pauvres qui seront mariées le 7 septembre à la messe du St. Esprit. Les enfans premiers nés qui proviendront de ces mariages, auront pour noms de baptême, LOUIS-AUGUSTE, si ce sont des garçons, & MARIE-ANTOINETTE si ce sont des filles.

Le corps de l'arquebuse, en uniforme avec

tout l'appareil militaire, conduira à l'église-cathédrale, où sera célébrée la messe, les futurs époux, au-devant desquels on portera un étendart sur lequel sont peints les chiffres du roi & de la reine entrelacés d'un nœud que resserrent de chaque côté l'Hymen & l'Amour, & au bas sur un nuage est représentée la Fécondité, portant une grenade, son attribut ordinaire, avec cette légende; *Non par-turiunt imbelles Aquilæ Columbas*; — *Des aigles n'enfantent point de timides colombes*. De retour de l'église, les jeunes mariés seront traités & servis par les officiers & chevaliers de l'arquebuse.

Monseigneur l'évêque a bien voulu faire au corps des arquebusiers royaux, l'honneur de s'associer avec lui à cet acte de bienfaisance, en dotant une cinquième fille.

VII.

Un habitant de la ville de Corbeil ayant été forcé, par des circonstances malheureuses, de contracter une dette de 450 liv. qu'il n'a pas pu payer, a été poursuivi & mis en prison. Les arquebusiers de Corbeil, dans leur assemblée du 24 août dernier, se sont cortisés & ont rendu l'honnête habitant à sa famille. Le prieur de St. Gneau a donné 200 liv. pour sa part.

VIII.

M. le lieutenant-général de police, vient de

former, de concert avec le bureau de la ville, un établissement peu dispendieux, & qui manquoit dans une ville aussi immense que Paris, où les accidens sont nécessairement fréquens. Ce sont des civieres ou brancards distribués dans tous les corps-de-gardes & pied-à-terre de la garde de Paris, ainsi que dans ceux des ports, pour faciliter les moyens d'enlever & de porter dans les hôpitaux les personnes blessées, ou à leurs demeures, celles que quelqu'accident imprévu auroit mis hors d'état de marcher. Il est enjoint à la garde de prêter tous les secours qui dépendront d'elle; & l'on a dans l'administration de ceux qu'elle confère aux noyés, des preuves du zèle de ce corps.

I X.

Sur le compte qui a été rendu au roi le 28 juin, par M. le prince de Montbarey, ministre & secrétaire d'état au département de la guerre, S. M. a accordé une place de chevalier dans l'ordre de St. Louis, & une gratification annuelle de mille liv. à M. Herbin, lieutenant réformé de dragons, âgé de près de 100 ans, qui est entré au service en 1692, & qui y est resté jusqu'en 1740 qu'il a été réformé.

(*Journal encyclopédique.*)

X.

Il étoit établi à Troyes depuis long-tems, que

le juge-consul entrant en fonction donnât un très-grand, très-ennuyeux & très-dispendieux repas. Ceux qui le donnoient, ceux qui le recevoient, sentoient & disoient que la dépense de cette fête, pouvoit être tournée vers un objet plus utile & plus agréable; mais la force de l'usage entraînoit des gens même d'une honnête piété. Il vient d'être résolu entre les consuls qui ont à venir successivement aux fonctions de juge, qu'en y arrivant, chacun d'eux, le jour de son installation, au lieu du festin d'usage, mariera trois filles de compagnons tisserands, choisies parmi les personnes de cet état les plus laborieuses & les plus sages. A la première nouvelle de cet arrangement, le curé & les marguilliers de la paroisse sur laquelle demeurent la plupart des gens de cet état; ont annoncé qu'ils vouloient concourir à cette bonne œuvre, par la remise de leurs droits & de ceux de la fabrique.

X I.

La haine nationale ne produit point les mêmes effets dans tous les individus. M. Minér de Folkeston, capitaine Anglois, ayant trouvé à la mer tous les filets d'un bateau pêcheur aux maquereaux, s'est informé sur toute la pêche à qui ils appartenoient, & les a rendus au propriétaire sans vouloir accepter aucune rétribution. Ces filets sont estimés au moins 3 mille livres.

XII.

Tandis qu'on donne des éloges à ce trait de défintéressement, un autre capitaine de navire anglois, M. John Cooper, se loue à Douvres des bons procédés de la France à son égard, par la voie du *courier de l'Europe*, qui s'imprime à Londres. » Il nous prie (dit le rédacteur de cette feuille qui est en François), » dans les termes les plus pressans, de faire » parvenir les expressions de sa vive reconnoissance à notre excellent roi, à M. de Sartine, son digne ministre, à M. de la Pelouse, major du régiment de Champagne, en garnison à Fescamp ; à MM. de Berigny & Ledesey, citoyens de Fescamp, &c., à raison de la restitution qui lui a été faite de son vaisseau, en récompense, dit-il, d'un petit service qu'il avoit eu le bonheur de rendre à notre bon roi. La lettre suivante, écrite par M. de Sartine à M. de la Pelouse, fera mieux connoître & la nature du petit service, & celle de la récompense. «

A VERSAILLES le 12 juin.

J'ai reçu, Monsieur, la lettre par laquelle vous m'avez informé de ce qui s'est passé de la part du capitaine Cooper, Anglois, détenu dans le port de Fescamp, pour sauver quatre grenadiers du régiment de Champagne, qui s'étant embarqués sur une mauvaise chaloupe pour se promener sur la mer, auroient été noyés, sans le secours que leur a

OCTOBRE, 1778. 359

donné ce capitaine , qui s'est exposé lui-même à périr. Cette belle action m'a paru , comme à vous , bien digne d'être récompensée. J'ai rendu compte au roi de ce que vous m'avez marqué à ce sujet ; S. M. a bien voulu accorder à ce capitaine la liberté de sortir du port de Fescamp avec son navire , je donne les ordres nécessaires en conséquence. Je suis , &c.

(Signé) DE SARTINE.



A N E C D O T E S.

S I N G U L A R I T É S.

I.

LEs papiers Anglois rapportent que *Michel Croth*, charpentier de Norwich, ayant construit, depuis quelque-tems, un orgue pour son amusement particulier, fut très-étonné, il y a environs six mois, d'entendre que quelqu'un en tiroit des sons assez harmonieux. Attiré par la curiosité, il volé au lieu où étoit l'instrument, & trouve le plus jeune de ses enfans, âgé de deux ans neuf mois jouant le *Domine salvum fac Regem*, en Anglois *God save the King* : un frere aîné souffloit. La personne témoin de ce fait, dont elle garantit l'exactitude, ajoute que depuis ce tems-là, l'enfant s'est exercé & joue beaucoup d'airs, dont un lui sert, pour ainsi dire, de refrain : il y revient toujours. Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'il tette encore, & qu'on le voit souvent pressant d'une main le sein de sa mere, de l'autre jouer, toucher l'orgue, quelquefois même y porter les deux mains, sans perdre le sein de vue. Enfin, ce qui paroîtra plus extraordinaire encore, c'est que,

que , si quelqu'un porte la main sur le clavier & en tire des sons discordans , l'enfant repousse de sa petite main , la main barbare qui écorche son oreille , & joue l'air juste : on va jusqu'à assurer que lorsqu'un tuyau rend un son faux , il essaie de le réparer ou indique aux personnes qui se trouvent auprès de lui , les moyens de le faire. Son grand plaisir , comme on peut le croire , est de jouer des caprices ; alors on est certain qu'il est créateur , car ce qu'il exécute ne ressemble à rien de ce qu'on connoît : il est toujours juste & quelquefois harmonieux.

I I.

Le système bizarre du professeur de Pavie , qui conseilloit à ses compatriotes de se mettre sur quatre pattes , ne méritoit pas une réfutation ; il vient d'en paroître deux. L'auteur de l'une prend la qualité de religieux , & celui de l'autre s'annonce comme un physicien. Le premier ne fait que commenter ces vers :

*Hos homini sublime dedit , cœlumque videre
Jussit , & erectos ad sidera tollere vultus.*

Ce qu'il y a de singulier , c'est que le théologien cite Ovide , & le physicien prend ses autorités dans les livres sacrés.

I I I.

Un jour Henri IV , traversant la galerie du château de Fontainebleau , vit un labou-

reur nommé *Lafoy* , qui , appuyé sur une croisée , regardoit attentivement dans le jardin de l'orangerie. Le roi , lui frappant sur l'épaule , lui dit : *mon ami , que consideres-tu là ? — Si re , c'est votre jardin : il est certainement très-beau ; mais j'en ai un qui vaut mieux encore. — Où est ton jardin ? — Près de Malesherbes. — Je ne serois pas fâché de le voir.* En effet , Henri alla quelques jours après à Malesherbes , pour rendre visite à la belle d'Entragues , à qui cette terre appartenoit alors. Il se fit conduire à la ferme de *Lafoy* , & lui demanda à voir son jardin. Notre bon laboureur le mena dans une vaste piece de bled , qui étoit de la plus grande beauté. *Ventre-singris* , lui dit le roi , *tu avois raison : ton jardin est plus beau & meilleur que le mien.* Le bon prince , pour lui en témoigner sa satisfaction , & pour honorer , en sa personne , le plus ancien & le premier de tous les arts , lui accorda le privilege de porter un épi d'or. attaché à son chapeau. Il existe encore plusieurs descendans de ce digne laboureur , dans divers cantons du Gâtinois & dans la Beauce , où ils exercent , avec honneur , la profession de leur ancêtre.

I V.

Le Suédois ayant , en 1741 , déclaré la guerre à la Russie , on proposa , dans l'assemblée des états , de condamner les contrebandiers à être enrôlés pour toute la vie. *Eh que deviendra la dignité du nom de soldat ?* dit un

député de l'ordre des payfans : ce mot plein d'élévation, arrêta la promulgation de la loi.

ENTRETIENS

DE M. DE THÉMINE.

IIIe. JOURNÉE. (*)

M. de Thémine avoit auprès de sa maison un bois de sapins dont la voûte ne s'ouvroit jamais aux rayons du jour. On n'y entendoit que le bruit du vent qui siffoit dans le feuillage. Là croissoit le chardon étoilé ; là des bouquets de genevriers se penchoient sur le bord d'un étang & le couvroient de leurs tristes rameaux : tout inspiroit dans ce désert le calme & la méditation ; c'étoit le refuge ordinaire de M. de Thémine, & ce fut le lieu qu'il choisit pour nos entretiens. J'aime les bois sauvages, me dit-il, & l'aspect imposant de leurs ombres. Au milieu de ces énormes colonnes qui semblent toucher au ciel, la nature prend un caractère majestueux & sombre. Elle excite un frisson religieux qui donne un ton grave à la pensée. Quand je considère ces antiques productions de la terre, ces arbres vénérables qui

(*) Cette pièce nous est parvenue trop tard, pour être insérée dans les *Mélanges*.

364. L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

ont vu des siècles passer sur leurs têtes , & la poussière des générations humaines s'amonceler à leurs pieds ; je frémis de songer que la hache d'un bucheron peut les abattre , & j'admire le néant de la grandeur. Dans mes forêts , je retrouve le monde , ses querelles , ses passions , le tableau mouvant de ses folies & de ses erreurs. Je vois des nations se heurter pour un fruit que le ver a percé & qui roule au pied d'un arbre ; je vois des guerres sanglantes pour un grain de bled ; des fourmillières se traînent le long d'une branche fragile que le vent chasse dans les airs ; des nuées de moucheron bourdonnent un moment sur l'onde qui va les engloutir. Ici une plante périt ; là s'élèvent de nouvelles tiges ; elles feront place un jour à d'autres rejettons qui n'auront à leur tour qu'une durée fugitive ; triste image de l'homme qui ne fait que se montrer sur la terre ! C'est ainsi que les scènes de la vie amusent mes regards , comme ces représentations dramatiques dont le spectateur connoît l'illusion ; & tandis que je m'occupe de ces idées , les heures coulent ; les jours m'échappent ; j'entasse les années sans m'en appercevoir. C'est à présent que le tems a pour moi des aîles. Hélas ! je connois sa valeur comme on sent le prix d'un ami quand il s'éloigne. L'expérience tardive ne marche que sur les pas de la vieillesse ; elle nous apporte le flambeau quand nos yeux vont se fermer ; & ce qu'il y a d'étrange , c'est que les leçons données à nos pères ne peuvent nous servir ! Il faut passer successivement par les mêmes épreuves , être

en bute aux mêmes passions, adopter les mêmes erreurs; & comme si la raison n'étoit pas assez foible, on l'entoure dans son aurore d'un nuage épais de préjugés; on lui met des entraves; on la plie au joug de l'opinion; on prostitue à des chimères le nom sacré de la vérité. Demandez au jeune adepte encore hérissé de la philosophie scholastique, ce qu'il a retenu de cet amas de mots dont on a chargé sa mémoire? Les sublimes notions de la nature de l'ame, de son origine, de ses facultés s'évanouissent dans la confusion des systèmes. L'imagination se fatigue à méditer ces romans métaphysiques inventés par la tourbe des sophistes, & elle recueille de ses travaux le doute pire que l'ignorance.

Combien de tems j'ai flotté dans cet état pénible; attiré par le langage de la philosophie moderne qui venoit au secours de mes passions, retenu par les principes d'une religion sévère que je respectois malgré la fougue de la jeunesse, luttant sans relâche entre le danger de ne rien croire & celui de me tromper dans ma croyance! Je descendois dans mon ame & je me disois; qui suis-je? d'où viens-je? où dois-je aller? quelle est ma destinée? A toutes ces questions, je restois muet; de longs soupirs s'échappoient de mon sein; quelquefois j'accusois la providence. Devoit-elle me cacher ce qu'il m'importoit de savoir? On me disoit que j'étois émané du grand être; on flattoit mon orgueil par l'idée de cette suprême origine, & quand je cherchois la source de cette opinion,

la vérité m'échappoit; je retombois sur moi-même; je me perdois dans un océan de trouble & d'incertitude!

J'interrogeai les anciens philosophes. Thalés disoit que l'ame étoit une nature sans repos; Pythagore & Platon, une substance émanée de l'ame immense de l'univers; Epicure, un assemblage d'atômes; Zenon, l'union des quatre éléments; Anaximandre, de la terre & de l'eau; Parménides, de la terre & du feu; Empédocle, du sang; Cléante, de la chaleur; Hippocrate, des esprits animaux; Heraclides, une lumière; Xenocrate, un nombre mobile. Seneque, Marc-Antonin, Epictète, & tous les Stoïciens croyoient que l'ame retournoit par refusion dans l'esprit universel, & que le corps rentroit dans la masse de la matiere. Ce système, qui devint celui de toutes les anciennes écoles, étoit né chez les Grecs qui en avoient pris l'idée dans la philosophie Egyptienne. C'étoit à cette source féconde qu'ils avoient puisé le dogme d'un état futur, la plus douce, la plus consolante des opinions humaines. Les hommages que les Egyptiens rendoient à leurs morts, & la coutume qu'ils avoient de les déifier, attestoient leur sentiment sur l'immortalité de l'ame. Ce peuple de sages qui possédoit le dogme de l'unité d'un Dieu, & qui faisoit de cette vérité précieuse l'objet de ses mystères, avoit représenté la divinité comme embrassant toute la nature & la pénétrant de sa substance; ils voyoient Dieu partout, & pour établir l'universalité de sa providence, ils disoient qu'elle remplissoit tous les

espaces. Pythagore, en développant ce principe, imagina la refusion des ames dans le grand tout, & leur transmigration d'un corps dans un autre. Il supposoit que tantôt elles changeoient d'habitation, tantôt elles s'élançoient dans l'ame universelle. Ses disciples ajouterent qu'après une révolution de siècles elles retournoient à leurs premières demeures; Platon leur prêtoit une parfaite réminiscence du passé. Pythagore se souvenoit d'avoir été au siège de Troie.

Tandis qu'un délire de systèmes sembloit saisir tous les esprits, ce dût être un beau spectacle de voir Socrate assis sur son lit de mort & près de boire la ciguë, parlant tranquillement avec ses amis sur l'immortalité de l'ame! Ses principes n'étoient point fondés sur des hypothèses; il ne s'égaroit point dans d'absurdes conjectures; on eût dit que placé entre la vie & la mort, il découvroit déjà l'aurore d'un nouvel être, & qu'il voyoit s'ouvrir devant lui le rideau qui cache aux yeux de l'homme l'abîme de l'éternité! Fatigué de mes recherches par le vuide que j'avois trouvé dans les opinions des sages, je sentis se réveiller en moi la haute idée de ma destinée, quand j'entendis parler le maître de Platon. Mais il ne fit que montrer la lumière, & elle se perdit rapidement. En poursuivant ma route à travers la nuit des siècles, je ne rencontrais qu'erreur ou mauvaise foi. L'ambition d'établir un système, la manie des sectés, la vanité des paradoxes avoient enfanté les rêveries les plus absurdes. J'admirois l'esprit humain dont les écarts

me prouvoient la grandeur. Je concevois que ce chaos d'idées bizarres ne pouvoit naître que d'un agent parfaitement libre, & je le plaignois d'abuser de sa puissance.

Quelle fut ma surprise, lorsqu'en avançant vers les âges de lumière, je me vis rejeter tout-à-coup dans les fables de l'ancienne Ontologie ! Représentez-vous un homme recueillant toutes ces chimères, & venant me répéter après deux mille ans, que l'universalité des mondes est animée par un esprit immense composé de l'élément du feu, & toujours prêt à se séparer de sa masse, pour s'attacher aux corps susceptibles de la vie ! Cette matière, disoit Spinoza, est par-tout la même, soit quelle anime l'homme, la brute, ou la plante ; mais ses modifications varient suivant la différence des organes qu'elle fait mouvoir dans l'animal, & la disposition des parties du végétal où elle est placée. Elle se renouvelle continuellement par les portions qui se détachent de la grande substance, comme autour d'une bougie allumée se succèdent les particules de la lumière, & quand les ressorts qu'elle dirigeoit se détruisent, elle fuit dans l'ame de l'univers aussi promptement que la flamme se réunit à son principe.

Ce système insensé fut accueilli par Hobbes, & par tous les matérialistes : alors on fit une échelle des êtres qui montoit de l'atôme jusqu'à Dieu. On trouva des rapports entre le monde végétal & le monde sensible ; toute la création parut animée ; la plante acquit des organes,

& les veines du fossile reçurent l'esprit de vie ; l'œil de l'athée apperçut des fibres dans les rochers, & ne vit point la divinité qui faisoit grace à ses blasphêmes. Il accorda la pensée à la brute, & il osa se refuser une ame. Il se regarda comme une parcelle de matiere qui croît, se développe & se métamorphose.

Je disois dans l'amertume de mon cœur ; les hommes ne sont-ils pas assez infortunés, & faut-il augmenter leur misere en dégradant leur condition ? Que deviendrait l'équité du créateur ? que deviendrait cette providence qui se manifeste à toute la nature ? Quoi ! l'esprit & le corps ne seroient que la même matiere différemment modifiée ? Il n'y auroit dans l'univers qu'une seule substance, & mon être seroit le même individu qui existe a mille lieues de moi ! Quoi ! vous convenez que je pense, & vous me refusez la faculté de penser ! La cause de mes idées, dites-vous, n'est que l'impression des objets sur mes organes ! Hommes en délire ! portez loin de moi vos rêves téméraires ! J'approfondis ma pensée ; je la compare avec l'objet ; je doute ; je me détermine ; je choisis ; toutes ces opérations ne peuvent convenir qu'à un être simple & sans étendue. Pourriez-vous partager une réflexion, diviser un acte de jugement ou de volonté, concevoir sous l'idée de l'étendue & du mouvement l'ordre, la vertu, les qualités morales, les attributs métaphysiques ? Il est donc évident que les facultés de l'esprit n'appartiennent pas à la matiere, que cet esprit est un principe simple

agissant par lui-même, & que cet amas de petits corps dont vous faites le germe de la pensée, n'en peut produire aucune; car si le mouvement de vos atômes excitoit à penser, la même parole, chez tous les peuples, devoit faire naître la même commotion dans les organes, & il en résulteroit la même idée; cependant tel mot qui avoit une acception dans sa langue, n'offre aucun sens dans une autre. D'ailleurs je vous demande si cet amas de globules forme un amas d'idées, ou s'il n'en compose qu'une seule? On sent que dans l'une ou l'autre hypothèse leur opération seroit divisible. Je vous demande encore de quel agent vos atômes auroient reçu le mouvement? Seroit-ce de l'objet? Alors ce mouvement ne cesseroit qu'avec l'impression qui l'auroit produit, & nous ne pourrions ni quitter ni reprendre nos pensées, supposition qui blesse également la raison.

Mais pourquoi m'arrêter à combattre une chimère? L'esprit éprouve à la fois des impressions diverses; il les distingue, les compare & les juge. Il s'élance au milieu des idées abstraites, universelles, métaphysiques; il connoît le passé, prévoit l'avenir, rapproche les tems, mesure les distances, voyage dans l'infini, & porte dans le vaste champ des vérités le flambeau de l'analyse. Quel flux de contrariétés l'agite! Il veut; il ne veut pas; il loue dans un moment ce qu'il blâme dans un autre; il est tantôt gai, tantôt triste; il passe subitement de la crainte à l'espoir, de l'amour à la haine & de la tranquille modération aux excès de la

colere. L'harmonie l'enchanté; l'éloquence le persuade & l'entraîne; la magie des arts le séduit; le récit des vertus l'enflamme. La beauté embellie par une ame sensible est pour lui l'image de la divinité. Cette ardeur de connoître & de jouir, ces élans impétueux vers la félicité suprême, indépendans d'une volonté passagere, cet assemblage étonnant de grandeur & de bassesse, de foiblesse & de force, de vice & de vertu qui compose l'élément de notre ame, ce combat perpétuel entre les sens qui nous font peser vers la terre, & la raison qui nous élève au-dessus de nous-mêmes, cet être double qui nous constitue; toutes ces preuves éclatantes se réunissent comme dans un foyer lumineux pour me convaincre qu'une matiere aveugle & sourde n'est pas le principe qui nous anime.

Me voilà donc assuré de la spiritualité de mon ame. Je fais aussi qu'un esprit n'est susceptible, ni d'accroissement, ni d'altération de parties, ni de dissolution: ainsi j'ai fait un grand pas vers la connoissance de son immortalité. C'est ici que la main de l'être suprême, jette un voile sur la nature; c'est ici qu'il me dit, comme à l'océan qui couvre ses rivages; tu n'iras pas plus loin. Mais qu'ai-je besoin de franchir les limites de ma raison? Le dogme d'une autre vie a existé chez tous les peuples de la terre; toutes les bouches l'ont publié; tous les cultes l'ont admis. L'antiquité en faisoit l'objet de ses mysteres, de ses symboles, & de ses fêtes religieuses. Les images d'Isis, de Cé-

372 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

rès & d'Adonis n'étoient qu'une représentation de la vie future, & leurs cérémonies se rapportoient à la résurrection des êtres.

Cette voix qui s'élève de tous les coins de l'univers est celle de la conscience. Elle crie à tous les hommes qu'étrangers dans ce lieu de passage, ils sont créés pour une fin plus noble & pour un autre séjour. Elle dit au malheureux, attends & tu seras consolé; au criminel, frémis, car tu vivras; à l'homme de bien, ta récompense est prête. Voix divine! oracle sacré! comment ne te croirois-je pas? tu ne m'as jamais trompé. Quand l'erreur m'a séduit, quand la foiblesse humaine m'entraînoit vers le vice, tu tonnois dans mon sein; tu m'accusois; j'entendois tes accens terribles prononcer ma sentence. Quand je sortois de mon abjection & que je renaissais au plaisir de faire le bien, tu m'approuvois, tu me rendois content de moi-même. Maintenant tu me declares que je suis immortel, & je le crois.

Si quelque doute entroit dans mon cœur, je me prosternerois aux pieds de l'être suprême; je lui dirois : pere de la nature! je fais que tu peux détruire ton ouvrage & que toi seul domines au-dessus des siècles. Cette multitude d'instans fugitifs que nous appelons le tems, n'est qu'un point de ta durée. L'univers se perd dans ton immensité, & les atomes dispersés comme des grains de sable sur cet amas de boue, n'ont pas le droit de prétendre aux brillans attributs de ton essence. Mais sous l'empire d'un Dieu juste & bon,

mon ame se révolte contre la pensée du néant. J'ai vu les institutions humaines détruire l'harmonie des êtres , altérer les idées primitives de la morale , & remplacer par des loix arbitraires les saintes loix de la raison ; j'ai vu l'infortuné courbé sous le fardeau des besoins , élever ses mains vers le ciel pour réclamer l'héritage qui appartient à tous les enfans de la femme , & que les riches de la terre ont usurpé ; j'ai vu les succès du crime & les souffrances de la vertu. Si tout devoit mourir avec nous , où seroit l'économie de ta providence & la distribution de ta justice ? Cependant , quel que soit mon sort , ô souverain ordonnateur des mondes ! je ne demande point à pénétrer tes voies augustes ; je m'humilie devant ton trône , & ma confiance dans tes décrets est sans mesure comme leur équité. Si de nouvelles clartés pouvoient m'aider à perfectionner ma raison , si je devois être plus vertueux en devenant plus instruit , tu ne me laisserois point ignorer ce qui peut me rendre meilleur : mais dans le crépuscule de cette vie , ne m'as-tu pas donné la portion de lumière qui suffit pour me conduire ? Peut-être as-tu voulu confondre l'orgueil de l'homme , quand tu l'environnas de mystères , quand tu fis de sa propre nature un problème inexplicable. Jusqu'où l'a porté le desir curieux de connoître sa destinée ! que de rêveries sont nées dans le cerveau des sophistes ! que de tems ils ont perdu à poursuivre leurs chimères ! que de bien ils auroient pu faire , tandis qu'ils se devoient à de vaines

374 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

études! J'ai fermé leurs livres qui ne m'appren-
noient rien, & je médite aujourd'hui sur le
livre du monde, où j'apprends à sentir le prix
de tes bienfaits. Dieu de clémence! quand tu
m'appelleras à toi, mes jours n'auront pas été
perdus, si j'ai pu laisser quelques traces de
vertu sur la terre.

Le vieillard paroïssoit animé d'un feu céleste. Je croyois entendre un prophète annon-
çant aux hommes les vérités éternelles; pen-
dant cet entretien je restois immobile, & je
l'écoutois encore quand il eut cessé de parler.

Par M. LÉONARD.



BIBLIOGRAPHIE

DE L'EUROPE.

ITALIE.

MEMORIA sul novello metodo di ravnivar gli annegati, &c. *Mémoire sur la nouvelle méthode de rappeler à la vie les noyés, & les autres personnes dont la mort n'est qu'apparente, in-4to.* Naples, 1777, chez Porfite.

Ces savans de mauvaise humeur qui croient trouver dans les écrits des anciens toutes les grandes découvertes dont les modernes se glorifient, sont peut-être autant dans l'erreur que ces partisans enthousiastes de notre siècle, qui croient que nos peres étoient entièrement aveugles & ignorans dans les sciences naturelles. Ces sciences étant étroitement liées avec les besoins, les commodités, & les plaisirs de la vie, les hommes ont dû être portés naturellement à s'occuper de ce qu'elles offrent de grand & de vraiment essentiel. Mais d'un autre côté, les bornes de l'esprit humain ne lui permettant pas d'embrasser l'immensité de la nature, nos ancêtres n'ont pas sûrement pu trouver tout; & ils ont dû nécessairement laisser beaucoup à faire aux observateurs des siècles postérieurs. Voilà le sentiment judicieux que M. Thomas Fasano, au-

376 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

teur de ce mémoire, soutient dans son discours préliminaire, rempli d'érudition & d'excellens principes de médecine. Il fait voir à la fin combien sont éloignés de la vérité ceux qui pensent que la médecine est en quelque sorte une science toute nouvelle, & encore dans un état d'enfance, & ceux qui s'imaginent qu'elle est parvenue à un tel degré de perfection & de consistance, qu'elle n'est plus susceptible de corrections ni d'améliorations. La nouvelle méthode de rappeler les noyés à la vie, suffiroit seule pour prouver l'erreur de ces derniers; car l'auteur démontre jusqu'à l'évidence, qu'on ne trouve pas la moindre trace de cette découverte utile dans tous les écrits que les anciens nous ont laissés. Ils connoissoient à la vérité l'incertitude des signes de la mort, & ils la connoissoient si bien que Pline fait mention d'un ouvrage composé par Démocrite sur les moyens de rappeler à la vie les personnes mortes en apparence. Ils avoient pour coutume de réchauffer & de laver dans l'eau chaude ceux dans qui ils soupçonnoient qu'il restoit quelque principe de vie; mais il paroît qu'ils regardoient tous les noyés comme morts subitement & sans retour; & en effet dans le petit nombre de passages d'Hippocraté, de Celse & de Galien, que quelques-uns apportent en preuve du contraire, il n'est question visiblement que des hommes étranglés ou pendus. Aetius, qui vivoit vers le cinquieme siecle de l'ere chrétienne, paroît être le premier qui ait dit quelque chose des noyés, & on lit ce passage au chapitre quarante-neuvieme de son quatrieme livre. *Similiter etiam naufragos revocare oportet, si quidem respiratio adhuc in eis servetur; prius autem in caput ipsos suspendere convenit, ac cogere quo absorptam aquam evomant sive pin-*

nularum, sive digitorum irritatione, forinsecus vero manuum impositione juvare oportet ventris firmitatem. Mais le trait le plus ancien qui soit relatif à la nouvelle méthode de rappeler les noyés à la vie en leur soufflant dans la bouche, est celui qu'on trouve dans l'écriture-sainte au livre des rois, où l'auteur sacré décrit le miracle opéré sur le fils de la Sunamite, & donne clairement à entendre qu'Elisée ressuscita cet enfant par le moyen de l'*insufflation*, c'est-à-dire, en soufflant avec art dans sa bouche. L'enfant ressuscité par Elisée étoit réellement mort, & bien que l'*insufflation*, comme l'expérience le démontre, puisse opérer des effets merveilleux sur les personnes mortes en apparence, en rétablissant le mouvement & la respiration, elle ne peut cependant pas rappeler à la vie les personnes mortes véritablement, ni même celles qui sont aux portes de la mort par l'effet de quelque vice organique ou d'une maladie longue & considérable. Il faut donc dire que Dieu, par sa toute puissance, donna à l'*insufflation*, qui n'a de vertu physique que pour de certains dérangemens du corps, l'énergie nécessaire pour triompher de ce dérangement total de la machine occasionné par la mort. Il est donc certain que la méthode de l'*insufflation* est absolument nouvelle; mais il est encore plus certain qu'elle est préférable à l'ancienne méthode de suspendre les noyés la tête en bas, afin de leur faire vomir plus facilement l'eau qu'ils ont avalée. Suivant les observations de Becher, tous les noyés n'avalent pas de l'eau, mais tous perdent, du moins en apparence, la respiration. Ils n'ont donc pas tous besoin du vomissement qu'on prétend leur faciliter en les suspendant la tête en bas; mais ils ont tous besoin qu'on rétablisse leur respiration

378 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

perdue, ou devenue insensible, & c'est à quoi on parvient par l'*insufflation*.

Ce mémoire contient dans le plus grand détail tous les procédés de la méthode nouvelle, suivant les différens cas auxquels on l'applique; & l'auteur n'a rien négligé de ce qui pouvoit rendre la lecture de son ouvrage intéressante & utile.

(*Efemeridi di Roma.*)

SPECIMEN ineditæ, & hexaplaris bibliorum versionis syro-Estrangelæ cum simplici, atque utriusque fontibus græco & hebræo, collatæ cum duplici latinâ versione, ac notis. Edidit ac Diatribam de rarissimo codice Ambrosiano, unde illud haustum est, præmisit, *Johannes Bernardus de Rossi*, in regiâ Parmensi academiâ publicus linguarum orientalium professor, ac vice præses facultatis theologicæ, Corton. Etrusc. acad. socius, in-4to. Parmæ, 1778, ex regio typographeo.

Cette nouvelle production de M. l'abbé de Rossi, si connu dans la littérature par sa profonde érudition, est dédiée à M. le commandeur Pierre-Joseph Graneri, ministre du roi de Sardaigne à Rome. C'est un fait connu de tous les savans, que les Syriens ont deux interprétations différentes de l'écriture-sainte, l'une tirée du texte hébreu, & appelée simple; l'autre tirée du texte des Septante, & appelée figurée; mais improprement, comme l'observe notre auteur. Cette seconde version n'a point été imprimée, & se conserve dans un manuscrit très-précieux de la bibliothèque Ambrosienne de Milan, qui est du septième siècle. On voit dans ce manuscrit les mêmes astériques, *obeli* & autres signes qu'on

trouve dans les hexaples d'Origene, parce qu'on marquoit avec ces signes les différentes leçons des autres versions d'Aquila, de Symmaque, de Théodotion, &c. Le célèbre Mafius possédoit un manuscrit de la même forme, écrit en mêmes caractères, & ayant la plus grande ressemblance avec celui de la bibliothèque Ambroisienne mais on n'a jamais pu le retrouver, & c'est ce qui fait douter M. de Rossi, qu'il existe à présent. Ce manuscrit est devenu célèbre par ce qu'en ont dit Mafius à qui il appartenait, & d'autres savans tels que Morin, Walton, Renaudot, Grabe, Lelong, &c. qui l'ont connu & qui en ont parlé de manière à donner une grande idée de son importance. En attendant qu'on parvienne à découvrir ce monument précieux, qui est peut-être enseveli quelque part, dans la poussière, voici les traits auxquels on pourra le reconnoître, & qui prouvent qu'il seroit de première partie au manuscrit de la bibliothèque Ambroisienne, avec qui il formoit un ancien testament presque complet. Mafius assure dans sa préface au livre de Josué, que son manuscrit étoit écrit en caractère *syro-estranghele*, qui est le caractère des plus anciennes bibles syriaques manuscrites; que cette version syriaque étoit tirée du texte grec des septante, qu'elle avoit les *obeli* & les autres signes des hexaples d'Origene, & qu'enfin on trouvoit à la fin de ce manuscrit, un avis qui portoit qu'il avoit été traduit littéralement de l'exemplaire grec, corrigé de la propre main d'Eusebe sur les livres d'Origene conservés à la bibliothèque de l'église de Césarée, & que Pamphile avoit aidé Eusebe dans cette entreprise. Les livres contenus dans le manuscrit de Mafius étoient le Deutéronome, Josué, les Juges, les Rois, les

380 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

chroniques, Etdras, Esther & Tobie. Le manuscrit de la bibliothèque Ambrosienne contient les Pseaumes, Job, les Proverbes, l'Ecclésiaste, le Cantique, la Sageste, l'Ecclésiastique, Olee, Amos, Habacuc, Sophomas, Aggée, Zacharie, Malachie, Jérémie, Daniel, Ezéchiel, & enfin Isaïe. Il manque, comme on voit, plusieurs autres livres, & ainsi ces deux manuscrits réunis ne formeroient pas un ancien testament complet, comme Mabillon & le Long l'ont avancé trop légèrement. Dans le manuscrit de la bibliothèque Ambrosienne, on trouve les préfaces sur les pseaumes, de S. Basile, d'Eusebe, de S. Athanase d'Alexandrie, d'Origene, & de S. Epiphane. On voit en marge les signes d'Origene, qui indiquent les variantes d'Aquila, de Symmaque, & de Théodotion, & il y a dans ce manuscrit quelques signes de plus que dans les autres hexaples, comme notre auteur le prouve en entrant dans le détail. Il cherche ensuite quel peut être l'auteur de cette version, & il reste indécis entre Mar-Abba, Jacques d'Edesse, Philoxene, Paul, évêque de Tela, & Thomas d'Héraclée, que Monsig. Joseph-Simon Assemani regarde comme un véritable interprete, quoique d'autres prétendent qu'il ne fit que collationner les livres de l'écriture. M. de Rossi fait voir ensuite par plusieurs exemples que cette version *Syro-Estranghele* est exactement conforme au texte grec des Septante, dans les choses sur-tout où elle s'éloigne du texte hébreu. Enfin le manuscrit de la bibliothèque Ambrosienne se termine par un avertissement dont le sens est, *desumptus est & effectus ex exemplari Eusebii, & Pamphili, ad ejus scilicet normam, quod ipsi emendarunt ex bibliothecâ Origenis.* Il y a plusieurs autres hexaples grecs manuscrits, qu'on

dit pareillement corrigés par Eusebe & Pamphile. Dans un manuscrit mentionné par Montfaucon (*Paleogr. græc. pag. 225*), on lit en tête du livre d'Ezéchiel, *παμφίλος καὶ Εὐσέβιος ἐδιωρθώσαντο*, *Pamphilus & Eusebius correxerunt*. Notre savant auteur conclut de-là que la plupart des scolies du manuscrit de la bibliothèque Ambrosienne peuvent être d'Eusebe, bien qu'on y trouve des notes différentes, & même contraires que d'autres auteurs y auront insérées, comme l'observe Montfaucon. Si le manuscrit de Masius, d'après le compte qu'en a rendu le possesseur, paroît faire partie du même ouvrage que le manuscrit de la bibliothèque Ambrosienne, la date que porte le premier doit convenir avec celle du second; or par la date du manuscrit de Masius, il paroît qu'il a été écrit à Alexandrie l'an 927 depuis le regne d'Alexandre-le-Grand, qui correspond à l'an 615 depuis Jesus-Christ; il est donc du septieme siecle, comme nous avons dit qu'en étoit le manuscrit de la bibliothèque Ambrosienne. A l'égard du lieu d'où ce dernier manuscrit a été tiré, il est marqué à la fin où on lit : *Emptus est ex monasterio sanctæ Mariæ Matris Dei in deserto schitin, quod est monasterium Chaldæorum*.

M. l'abbé de Rossi donne à la fin de sa dissertation un échantillon de ce manuscrit; c'est le premier pseaume de David en six colonnes, la première contenant le texte grec des Septante; la seconde, le texte *Syro-Estranghele*; la troisième, le texte latin traduit du précédent; la quatrième, le texte hébreu; la cinquième, le texte syriaque simple, & la sixième, le texte latin traduit de ce dernier. L'auteur a ajouté quelques notes savantes sur le texte *Syro-Estran-*

382 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

ghele. Cet ouvrage est parfaitement imprimé & fait honneur aux presses du sieur Bodoni.

(*Efemeridi di Roma.*)

IL disinganno dei sistemi delle nuove filosofia, &c. *Réfutation des systèmes de la nouvelle philosophie, &c. ou raisonnemens ironiques adressés aux scientifiques philosophes libres penseurs. Ouvrage dédié à M. Joseph Riccardi, Marquis de Chianni, &c. Chambellan de LL. MM. II. & RR. A. & de S. A. R. le grand-duc de Toscane. In-8vo. Florence, 1778, de l'imprimerie de la Croix Rouge.*

Le titre seul, peut faire juger du mérite de cet ouvrage. La cause que soutient l'auteur, M. le comte Pierre de Prata, ne pouvoit être meilleure, puisqu'il s'agit de défendre la vérité des dogmes augustes de la religion catholique; mais falloit-il en traitant un sujet si sérieux employer l'ironie depuis le commencement du livre jusqu'à la fin, & encore une ironie sans graces, sans finesse & entièrement dépourvue de ce sel piquant qui fait le mérite de ce genre d'écrire? Il est à craindre qu'un pareil livre, bien loin de nuire aux adversaires de la religion, ne soit plus propre à leur attirer de nouveaux prosélytes, en donnant une nouvelle publicité à leurs opinions & à leurs sophismes. Les peres de l'église, il est vrai, lorsqu'ils ont combattu les hérétiques, n'ont pas fait difficulté d'exposer leurs erreurs au grand jour, mais en même-tems ils ont eu soin de les détruire par de bonnes raisons & non par de simples plaisanteries. Ici l'auteur introduit un prétendu philosophe qui écrit & raisonne tou-

jours conséquemment aux principes de sa secte. On jugera du reste par le début. *Les raisonnemens que j'écris maintenant, illustres chefs d'école & très-humains associés dans le bon sens & dans la philosophie, des raisons très-essentiellles m'ont engagé à vous les faire tenir avec la plus grande précaution, afin que vous les fassiez voir aux autres illustres champions attachés à la nouvelle profession philosophique, &c.* Peut-on croire qu'on fera triompher la religion avec de pareils écrits ? Peut-on croire même qu'ils seront lus ?
(*Novelle Letterarie.*)

SAGGIO su l'arte oratoria del foro, &c. *Essai sur l'art oratoire du barreau, adressé aux amis de la vérité & de la justice qui sont les miens : ni fallor. In-12.* sans datte ni lieu d'impression, mais se trouve à Naples.

Pour former d'excellens avocats, dit l'auteur anonyme de cet ouvrage, que nous avons de bonnes raisons de croire Napolitain, trois choses sont nécessaires, *les dispositions du cœur, les opérations de l'esprit, & le talent de la parole.* Quant aux premières, il doit dans toutes les causes qu'il traite, montrer sa probité au commencement, au milieu & à la fin ; au commencement, en ne se chargeant que de causes justes ; au milieu, en défendant ses causes avec vérité, loyauté, fermeté & modestie ; à la fin, en plaçant sa récompense dans le plaisir d'avoir bien fait, plutôt que dans la grandeur de son salaire. A l'égard des opérations de l'esprit, elles se réduisent à un bon raisonnement, à une critique juste, à l'exposition de la loi, & à la méthode. Mais si les dispositions du cœur & les opérations de l'esprit, sont les fonde-

384 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

mens de l'éloquence , le talent de la parole en est le complément. C'est ici que l'auteur fait preuve de bon goût , en caractérisant la véritable éloquence. Voici comme il parle de Démosthene. *Dans ses raisonnemens , il tonne , il foudroie , il enleve ; il parle à l'entendement , mais avec tant de véhémence que la volonté ne peut lui résister. Il sait préparer les esprits & s'en rendre maître sans s'écarter de l'austère sobriété qu'il s'est prescrite , & il ne laisse jamais voir l'orateur. La vérité dans sa bouche , bien loin d'avoir un air efféminé par une vaine ostentation de pensées ingénieuses & brillantes , a toujours cet air de candeur & de simplicité qui fait tout le mérite de l'éloquence moderne du barreau. Une attention continuelle à cacher l'art avec l'art , forme le caractère de son style. Met-il le calme ou l'agitation dans votre ame ? Vous ne sentez rien d'extraordinaire , vous croyez obéir à la nature. Parvient-il à vous persuader ou à vous dissuader ? Vous ne sentez rien qui vous transporte , vous croyez obéir à la raison.* L'auteur cite aussi le fameux Cochin , le Démosthene du barreau de France , dont il fait un portrait fort juste & un éloge très-mérité. Il expose ensuite les préceptes du cardinal de Luca sur la méthode oratoire , & après les avoir discutés & éclaircis , il conclut en disant que la méthode la meilleure est celle qui fait le mieux imiter la nature. Elle ne fait rien par sauts , ajoute-t-il judicieusement , & ses moindres opérations sont autant de systèmes particuliers , si méthodiquement ordonnés pour la perfection du système général , que tous les moyens ont leur fin.

Cet ouvrage sera très-utile à ceux qui se destinent au barreau en Italie ; bien lu & bien médité ;

dité, il formera des avocats sages & de bons orateurs.

(*Novelle letterarie.*)

DEI conduttori per preservare gli edifizî da' fulmini !, *Memorie, &c. Mémoires sur les conducteurs établis pour préserver les édifices de la foudre ; par M. l'abbé Joseph Toaldo, professeur d'astronomie, de géographie, de météorologie, &c. nouvelle édition retouchée & augmentée d'un appendice sur les faits les plus récents, servant à confirmer le sentiment de l'auteur sur la disposition des mêmes conducteurs.* Venise, 1778, chez Gaspar Storti.

M. l'abbé Toaldo rend compte, dans un discours préliminaire, des raisons qui l'ont engagé à publier cette nouvelle édition, dédiée à LL. EE. MM. les réformateurs des études de Padoue. Comme la merveilleuse invention des conducteurs, n'est pas exempte d'inconvéniens, & que le défaut de réussite dans certains cas, pourroit la rendre suspecte au peuple, l'auteur s'est occupé de toutes les précautions qu'il est possible de prendre en construisant ces machines & en les appliquant, pour en assurer le succès. En répétant les expériences, en réfléchissant sur les observations, & en faisant de nouvelles découvertes, il a trouvé des changemens & des corrections à faire dans les ouvrages déjà publiés par lui sur ce sujet, & il y a ajouté un appendice contenant divers faits qui servent à confirmer son système. Dans son *essai météorologique*, imprimé en 1770, & dans son *avis au peuple* imprimé en 1772, il avoit insisté sur l'isolement des conducteurs, mais il s'est convaincu depuis, que cette précaution est entiè-

386 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

rement superflue, excepté pour les magasins à poudre & les observatoires électriques. Ce discours préliminaire est accompagné de deux notes assez étendues, dans la première desquelles M. l'abbé Toaldo examine si les anciens ont connu l'électricité atmosphérique.

Viennent ensuite, *l'avis au peuple sur la manière de préserver les édifices de la foudre*, & une dissertation pour prouver l'utilité des conducteurs électriques, par M. de Saussure, professeur de Geneve. Le premier ouvrage a été imprimé, comme nous venons de le dire, en 1772; l'auteur l'a enrichi de notes nouvelles dans cette édition, & il en a supprimé une qui se trouvoit dans l'édition précédente. Le troisième article est une nouvelle apologie de l'usage des conducteurs, avec des réponses à vingt-deux objections; quelques unes de ces objections sont nouvelles, ainsi que leurs solutions. L'article quatrième est une lettre de M. Franklin à M. de Saussure. L'article cinquième est la description du conducteur de l'observatoire de Padoue. L'article sixième a pour objet le conducteur électrique placé au clocher de S. Marc à Venise. Les articles septième, huitième & neuvième traitent des conducteurs pour les magasins à poudre, des conducteurs pour les vaisseaux, & des conducteurs en général. Ces quatre derniers articles n'avoient pas encore paru. Le dixième, qui est une relation de la chute de la foudre sur le conducteur de l'observatoire de Padoue, a été déjà imprimé dans le journal d'Italie, au numéro 45 du 24 mai 1777. L'article onzième contient des notices sur la foudre, & sur le conducteur de l'université de Padoue, & le dernier est l'appendice dont nous avons parlé ci-dessus.

Nous ne nous étendrons pas davantage sur

cet ouvrage, tant parce qu'on connoît déjà la plus grande partie de ce qu'il renferme, que parce que les faits & les observations y sont présentés d'une manière si précise qu'ils ne sont pas susceptibles d'extraits. Nous invitons seulement ceux qui n'ont pas lu ces mémoires séparés, à se les procurer maintenant qu'ils sont réunis dans une nouvelle édition, & nous souhaitons que l'invention utile qui est l'objet des recherches de notre auteur soit aussi généralement adoptée que l'inoculation & d'autres nouveautés avantageuses l'ont été de nos jours. Tout nous donne lieu de l'espérer. Les Anglois étendent de jour en jour l'usage des conducteurs. Sa majesté l'impératrice reine, pour prévenir les suites funestes de l'explosion des magasins à poudre, a ordonné qu'on plaçât des conducteurs sur tous ceux qui environnent sa capitale, & elle en a fait placer aussi sur tous les clochers dans ses états héréditaires. Il y a déjà longtemps que le grand-duc de Toscane a fait armer tous ses magasins à poudre. Le sénat de Venise, par un décret du neuf mai dernier, a ordonné qu'on plaçât des conducteurs sur tous ceux que la république a dans ses états de terre ferme & d'outre mer; on en a placé aussi sur tous les vaisseaux de la flotte Venitienne, & c'est M. l'abbé Toaldo lui-même, à qui on a confié ce soin. Mais combien ne reste-t-il pas encore à faire pour que cet heureux établissement soit aussi général qu'il mérite de l'être ! le peuple est difficile à persuader, & combien de nations sont encore peuple !

(*Giornale enciclopédico.*)

STORIA generale della Cina, &c. *Histoire générale de la Chine, ou grandes annales chinoises.*

388 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

traduites de Tong Kien Kang-Mou ; par le Pere Joseph-Anne-Marie de Moyrac de Mailla , jésuite françois missionnaire à Pekin , & publiées par M. l'abbé Grosier. Traduction Italienne. Tome IX, in-8vo. Sienne, 1778.

Nous avons annoncé dans le tems, le premier volume , & nous nous dispenserions aujourd'hui de revenir sur cette traduction , si nous n'avions occasion de faire connoître le jugement des journalistes de Rome sur l'ouvrage même. *Le traducteur , disent-ils, espere que ce neuvieme volume fera à ses lecteurs trop délicats , le plaisir qu'il est étonné que la lecture des précédens ne leur ait pas fait. A parler franchement, il nous a ennuyés, comme les autres. Ces annales nous paroissent un recueil de gazettes Chinoises , & de gazettes assez mal faites ; & s'il est vrai que nous ne pourrions supporter la lecture d'une histoire de l'Europe ou de notre propre patrie , écrite en style de gazetier , cela n'est-il pas encore plus vrai d'une histoire écrite dans ce goût, qui nous parle d'un pays avec lequel nous avons si peu de relations ? Comment ne se pas laisser aller au sommeil , en lisant presque à chaque page , que telle année on observa à la Chine une éclipse de lune ou de soleil ; que telle autre année il y eut une grande sécheresse , qu'on prit le deuil à la cour de Pekin pour la mort d'une princesse, & d'autres insipidités semblables ? Somnum teneatis amici !*

(*Efemeridi di Roma.*)

STORIA universale sacra , e profana , &c. *histoire universelle sacrée & profane , continuée de celle de M. Jacques Hardion. Tome XX , in-8vo. Turin , 1777.*

Tout le monde connoît le mérite de l'histoire universelle de M. Hardion, & c'étoit dommage qu'un ouvrage si utile demeurât imparfait. La continuation qu'on fait à Turin de cette histoire, ne peut manquer de plaire aux personnes qui ont conservé le goût de la bonne littérature. Les ouvrages de cette espece ne sont pas faits seulement pour les érudits ; tout le monde peut les lire avec profit, sur-tout lorsqu'ils sont, comme celui-ci, écrits d'un style net & pur, semés de réflexions judicieuses, & purgés de tout esprit de parti. Le tome XX que nous annonçons, comprend l'histoire d'une bonne partie de l'Europe, de l'Espagne, du Portugal, des Provinces-Unies, de l'Angleterre, de la Pologne, du Danemarck & de la Suede, dans un intervalle de tems très-fécond en grands événemens, savoir, de l'an 1480 à l'an 1560. La découverte & la conquête du nouveau-monde & des indes orientales ; la fin malheureuse du jeune roi don Sébastien en Afrique, & la réunion du Portugal à l'Espagne ; la révolte des Pays-Bas & l'établissement d'une nouvelle puissance commerçante dans les marais de Hollande ; le schisme terrible qui sépara de l'église, l'Angleterre & une bonne partie du nord ; ces événemens & tant d'autres qu'il seroit trop long d'indiquer, rendent cette époque une des plus fameuses de l'histoire, comme elle a été une des plus funestes à l'église. Le travail du continuateur est digne de tous les éloges.

(*Efemeridi di Roma.*)

SAGGIO di reflexioni critico sacre, &c. *Essai de réflexions critiques & sacrées ; par M. Gaspar Bertelli, prêtre, sur certaines quêtes faites à titre de piété, avec cette épigraphe : Honora*

390 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

dominum de tuâ substantiâ. *Prov. 3. 9. in-8vo.*
Florence , 1778 , de l'imprimerie de Gaspar
Pecchioni.

» Autant le fameux principe , *veritas odium*
» *parit* , dit l'auteur dans son avis au lecteur ,
» m'éloignoit de publier ces réflexions fondées
» sur l'expérience , & la vérité de faits incon-
» testables , puisque j'en ai été témoin oculaire ,
» & autant le célèbre adage *tempus loquendi* ,
» *tempus tacendi* , me tenoit suspendu entre le
» oui & le non ; autant j'ai été déterminé prom-
» ptement pour le oui , par Isaïe & saint Paul ,
» par les paroles de l'un , *væ mihi , quia tacui* ,
» & par celles de l'autre , *væ mihi , si non evan-*
» *gelizavero & non erubescō evangelium* ; & j'ai
» été encore plus confirmé dans ma résolution
» par le pape S. Grégoire-le grand , & lorsqu'il
» m'a donné cette belle leçon , *præconis officium*
» *suscipit , quisquis ad sacerdotium accedit* ; &
» lorsqu'il m'a fait ce juste reproche : *sepe rec-*
» *tores improvidi humanam amittere gratiam for-*
» *midantes , loqui libere pertimescunt* , &c.

Nous ne croyons pas qu'il soit besoin d'en
voir davantage , pour savoir à quoi s'en tenir
sur le style de M. Bertelli.

(*Novelle letterarie.*)

LE tristez ze di P. Ovidio Nasone , &c. *Traduction*
des tristes de Publius Ovidius Nason , en Terza
Rima , avec des notes ; par M. le docteur Jean-
Baptiste Bianchi , de Sienne , recteur du sémi-
naire archiépiscopal ; à l'usage du même séminai-
re. In-8vo. Sienne , 1778 , chez François Rossi.

Tous ceux qui lisent les poètes latins connois-
sent la prodigieuse facilité d'Ovide , à qui il n'a peut-

être manqué pour être un écrivain aussi parfait que brillant, que de savoir ce que Boileau se van-
toit d'avoir appris à Racine, l'art de faire des
vers difficilement. En supposant donc qu'il soit
nécessaire que les jeunes gens qui s'appliquent
à l'étude de la langue latine, fassent pendant
quelque tems de mauvais vers en cette langue,
on ne peut pas leur mettre entre les mains d'ou-
vrages plus convenables que ceux d'Ovide, qui
semblent faits pour inspirer le desir de faire des
vers à ceux même qui sont nés, *Musis & Apolline
nullo*. Un avantage plus réel que les jeunes gens
peuvent retirer de la lecture des mêmes ouvra-
ges, est la connoissance de la mythologie,
science très-intéressante à cet âge, & à l'égard
de laquelle ce poëte est le plus instructif de tous.
On ne peut donc qu'approuver l'usage qui a rendu
ses ouvrages classiques, à l'exception de son *art
d'aimer*; & on doit applaudir au travail de M.
le docteur Bianchi : il a fait un véritable présent
à la jeunesse studieuse, en publiant cette tra-
duction des *Tristes*, accompagnée de notes ins-
tructives qui servent beaucoup à faciliter l'in-
telligence du texte. Il expose d'abord dans sa
préface, les raisons qui l'ont engagé à préfé-
rer les vers rimés aux *sciolti*; une des princi-
pales, c'est que dans les vers *sciolti*, il faut payer
l'épargne de la rime par une noblesse soutenue de
sentimens & de pensées, & une force d'expres-
sion qu'on ne trouve point dans les *Tristes*, ou-
vrage écrit d'un style familier & qui se ressent
dans beaucoup d'endroits de l'abattement d'es-
prit de l'auteur. M. Bianchi cherche ensuite à
conjecturer, quel pouvoit être le crime qui fit
condamner Ovide à cet exil rigoureux qu'il dé-
ploie dans tout le cours de son ouvrage. On
dit communément que son *art d'aimer*, fut la

392 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

seule cause de sa disgrâce ; mais cette opinion paroît peu fondée , & on sait que le siècle d'Auguste n'étoit pas si scrupuleux ; Properce , Tibulle , Horace , &c. qui n'étoient pas plus réservés qu'Ovide dans leurs vers , ne furent jamais punis de leur licence ; & d'ailleurs *l'art d'aimer* fut un des premiers ouvrages d'Ovide , & il avoit environ cinquante ans , lorsqu'Auguste l'envoya en exil. Il semble , dit le traducteur , qu'Ovide lui-même nous suggere quelques conjectures sur les véritables causes de son exil , dans ces quatre vers du second livre des *tristes*.

*Perdiderint cum me duo crimina , carmen , & error
Alterius facti culpa silenda fuit.*

*Nam non sum tanti , ut renovem tua vulnera , Caesar ,
Quem nimio plus est indoluisse semel.*

On peut inférer de-là que sa disgrâce eut deux causes , ses ouvrages érotiques , & une erreur , dont il ne peut parler , parce que ce seroit rouvrir les plaies de César. Mais quelle fut cette erreur , cette imprudence ? L'auteur paroît vouloir l'indiquer dans ces autres vers du même livre :

*Cur aliquid vidi ? Cur noxia lumina feci ?
Cur imprudenti cognita culpa mihi ?*

Et plus clairement encore dans le livre troisième :

*Inscia quod crimen viderunt lumina , plector ,
Peccatumque oculos est habuisse meum.*

Ovide avoit donc vu quelque action , qu'une autre personne avoit intérêt de cacher , & cette indiscretion , volontaire ou involontaire , fut la

cause de son malheur. Il semble faire entendre dans le même livre , que cette personne surprise par lui , étoit Auguste lui-même.

Scilicet in superis etiam fortuna luenda est ;

Nec veniam læso numine casus habet.

Inscius Adæon vidit sine veste Dianam ;

Præda fuit canibus non minus ille suis.

Le traducteur conclut de tout cela, qu'Ovide étant entré indiscretement dans le palais impérial, avoit vu, par malheur pour lui, quelque action obscene commise par Auguste, qu'il est difficile, ou plutôt impossible de deviner au juste. Mais combien de choses n'auroit-on pas encore à dire, & combien d'objections à faire, sur ce point d'histoire ?

(*Efemeridi di Roma.*)

SAGGIO storico-apologetico della letteratura Spagnuola, &c. *Essai historique apologétique sur la littérature Espagnole, pour répondre aux jugemens dictés par la prévention à quelques écrivains Italiens ; ouvrage divisé en plusieurs dissertations, par M. l'abbé D. Saverio Lampillas. Première partie in-8vo. Gênes, 1778, & se trouve à Rome, chez Grégoire Settari.*

L'Italie qui a été, à deux fois différentes, la maîtresse des autres nations, n'a pas été exempte de la révolution ordinaire des choses humaines, & après être parvenue au comble de la gloire littéraire dans les siècles d'Auguste, & de Léon X, elle a vu sa grandeur décliner, & sa splendeur s'obscurcir dans les siècles suivants. M. l'abbé Tiraboschi, dans son *histoire littéraire d'Italie*, M. l'abbé Bettinelli dans son

394 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

excellent livre sur la *renaissance des arts &c. en Italie*, & dans ses autres ouvrages, ont recherché les causes de cette décadence qui a suivi les deux siècles de gloire de leur patrie, & ils ont cru pouvoit l'attribuer au mauvais goût Espagnol, qui s'empara des Italiens à la fin de ces deux époques. L'Espagne ayant été une des premières provinces Romaines, adopta de meilleure heure que les autres pays, la langue, les coutumes, les sciences, & les arts de ses vainqueurs, & parmi les écrivains latins on a compté un grand nombre d'Espagnols. Les plus célèbres de ces derniers ont été Seneque, Lucain, Martial, qui vécurent à l'époque de la décadence du goût dans l'ancienne Rome; & ces auteurs ayant participé au mauvais goût de leur tems, on les a regardés comme les auteurs & les modèles de ce goût corrompu. A l'égard de la révolution semblable qui s'est faite en Italie le siècle dernier dans la littérature & la poésie, M. l'abbé Tiraboschi, & M. l'abbé Bettinelli, prétendent qu'il faut encore l'imputer en grande partie à la nation Espagnole, qui dominoit alors dans ce pays, à cause des vastes états qu'elle y possédoit. Ces imputations déjà très-graves, le deviennent encore davantage, lorsqu'on veut faire croire, comme font les écrivains ci-dessus cités, que le mauvais goût est en quelque sorte inséparable des Espagnols, portés par la chaleur de leur climat aux finesse & aux vaines subtilités. Plusieurs écrivains de cette nation, établis actuellement en Italie, ont déjà combattu avec plus ou moins d'avantage, les assertions injurieuses des deux auteurs Italiens. Dans le nombre de ces braves athlètes, il faut mettre au premier rang M. l'abbé Lampillas, auteur de l'ouvrage que nous annonçons, où il attaque ses adver-

fares avec une modération, une douceur & une urbanité dignes d'un écrivain estimable & d'un véritable savant. Cette première partie qui contient l'apologie de l'ancienne littérature Espagnole, est divisée en huit dissertations que nous allons parcourir rapidement. L'auteur expose dans la première, l'origine du préjugé qu'il entreprend de détruire. Il prétend qu'il faut l'attribuer en grande partie aux auteurs Allemands, Hollandois, Flamands & François du seizième siècle, qui, humiliés de la supériorité militaire des Espagnols sur les autres nations, s'en vengeoient comme ils pouvoient, avec la plume. Les calomnies de ces écrivains ont été ensuite, comme c'est l'ordinaire, transcrites & répétées par d'autres auteurs, qui ne se sont pas mis en peine d'en examiner les raisons. Les hérésies qui infectèrent presque toute l'Europe dans le même siècle, & qui ne purent jamais s'introduire en Espagne, accrurent encore le nombre de ses ennemis, en excitant contre elle la mauvaise humeur des religionnaires. Enfin, le peu de connoissance qu'on a toujours eue de la littérature Espagnole, peut être regardée comme une autre source des préventions défavorables qui se sont répandues & accréditées contre elle. Cependant il y a eu des hommes de lettres éclairés qui n'ont pas fait difficulté de rendre aux Espagnols la justice qui leur est due, & on peut citer parmi les Italiens, Gravina, Maffei & Muratori. La seconde dissertation & la quatrième, contiennent l'apologie littéraire des deux Sénèques, de Lucain & de Martial, & l'auteur fait voir qu'ils ne furent point les auteurs de la corruption de l'éloquence & de la poésie, comme les deux écrivains Italiens le leur reprochent. **L'éloquence Romaine commença à décliner dès**

396 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

les dernières années de Cicéron. La ruine de la république, les progrès du luxe & la corruption des mœurs doivent être regardées comme les principales causes de cette décadence. Bien-loin que les deux Sénèques aient mérité les reproches qu'on leur fait, ils furent les plus grands admirateurs de Cicéron, & les censeurs les plus rigides de la fausse éloquence de leur tems. A l'égard de la poésie, le premier auteur de la corruption du goût, fut Ovide qu'on pourroit appeler à juste titre, le Marini de son tems. Plein d'esprit & de génie, mais emporté par un feu qu'il ne savoit pas modérer, il introduisit dans la poésie une certaine négligence de style, un certain goût d'épithetes extraordinaires, & une abondance vicieuse de comparaisons, & ses défauts imités mal-adroitement par ses successeurs & portés à l'excès par eux, corrompirent entièrement l'antique simplicité de la poésie Romaine. Lucain & Martial lui rendirent quelque éclat par leurs ouvrages, puisque de l'aveu de M. l'abbé Tiraboschi lui-même, ils furent les meilleurs poètes de leur tems, & même les meilleurs qui parurent depuis le siècle d'Auguste. Nous n'avons rien dit de la troisième dissertation, dans laquelle M. l'abbé Lampillas fait l'apologie de la conduite de Sénèque le philosophe, parce que l'honnêteté morale de cet ancien écrivain intéresse très-peu, ou plutôt n'intéresse point du tout la littérature Espagnole. Il y a beaucoup d'érudition dans la cinquième dissertation, dont l'objet est de prouver qu'aucune nation étrangère, si l'on en excepte la Grecque, ne mérita si bien de la littérature Romaine que la nation Espagnole. Il n'y en pas moins dans la sixième où l'auteur restitue à sa patrie l'honneur d'avoir produit un grand nombre d'hommes célèbres,

oublies ou crus Italiens par M. l'abbé Tiraboschi, & où il prouve que ce furent les Espagnols ou plutôt les Arabes établis en Espagne, qui introduisirent en Italie l'étude de la philosophie, de l'astronomie & de la médecine, & qui même contribuerent le plus aux premiers progrès de la langue & de la poésie Italiennes. Dans les septieme & huitieme dissertations qui terminent cette premiere partie, l'auteur détruit victorieusement le systême de l'influence du climat par rapport au mauvais goût qu'on reproche aux Espagnols. Il observe très-judicieusement que dans le même siecle où florissoient ces auteurs du mauvais goût, qu'on suppose gâtés par l'influence du climat d'Espagne, savoir Martial, Lucain & Lucius Seneque, d'autres écrivains Espagnols, tels que Portius Latro, Marcus Seneque, Junius Columella, Pomponius Mela, & enfin Quintilien, se faisoient admirer par la beauté de leur esprit & la délicatesse exquise de leur goût. D'ailleurs en suivant l'hypothese de l'influence du climat, on devroit plutôt dire que celui de Rome a gâté le goût des trois écrivains déjà cités, puisque Lucius Seneque fut porté à Rome dès sa naissance, que Lucain y vint à l'âge de huit mois, & Martial assez jeune pour y commencer ses études, & qu'enfin les deux premiers y resterent jusqu'à leur mort, & le dernier, jusqu'à un âge très-avancé. Voilà en abrégé les principales raisons que M. Lampillas apporte pour défendre les Espagnols dans cette savante apologie, qui ne fait pas moins d'honneur à ses talens & à son érudition, qu'à son zele pour la gloire de sa patrie.

(*Efemeridi di Roma.*)

AN account of some remarkable Ruins, &c.
*Description de quelques ruines remarquables qui
ont été découvertes dernièrement dans les pays
montagneux & septentrionaux de l'Ecosse; par
M. Jean Williams. In-8vo. Londres, chez
Cadell.*

Il paroît que le manuscrit de ce voyage a été envoyé à Londres, il y a environ douze mois, pour être vendu à un imprimeur; mais qu'il fut renvoyé à l'auteur, parce qu'on croyoit que sa relation n'étoit pas véritable. Cependant ce soupçon étoit mal fondé, & on ne peut pas douter de l'authenticité des faits contenus dans cet ouvrage, puisqu'on trouve à la tête une lettre du lord Kaimes, dans laquelle ce seigneur rend témoignage à la véracité de M. Williams.

Avant de donner la description particulière des antiquités qu'il a découvertes, M. Williams les fait connoître en général par des circonstances communes à toutes. Elles sont situées sur des sommets de collines très-petites, en comparaison des montagnes ordinaires d'Ecosse, & ces collines commandent de tout côté, des vallées très-belles, très-unies & très-étendues. Elles ont toutes à leur sommet une plaine plus ou moins grande, & ces plaines étoient environnées de remparts, qui, à en juger par les ruines, devoient être d'une hauteur & d'une épaisseur considérables. Mais ce qui est plus extraordinaire, ces murs se sont vitrifiés, & dans quelques endroits la vitrification est si complète, que les ruines paroissent de gros fragmens de verre brut.

Ces collines fortifiées sont en général d'un accès très-difficile, excepté d'un seul côté qui étoit défendu par divers ouvrages, & elles ont toutes un ou deux puits. M. William a vu quelques-unes de ces collines d'une figure longue & ovale, qui étoient accessibles aux deux extrémités; mais il paroît par les ruines qu'on y découvre, que les deux entrées étoient très-bien fortifiées.

Le premier monument d'antiquité que l'auteur décrit, est situé sur la colline de *Knockfarril*, sur le côté méridional de la vallée de *Strathpeffer*, à deux milles au couchant de *Dingwall* en *Rosshirs*. Cette colline a environ neuf cents pieds de hauteur perpendiculaire; elle est d'une figure oblongue, & très-escarpée des deux côtés; mais à chaque extrémité la pente en est douce & aisée. La plaine du sommet, en y comprenant les remparts, a cent-vingt pas de long, & environ quarante de large. Mais il y a une partie de plaine assez unie qui n'est pas comprise dans cette enceinte, & il doit y avoir eu à chaque extrémité au-delà du rempart, des ouvrages très-élevés & probablement très-forts.

M. Williams a coupé quelques morceaux des ruines qui sont sur cette colline, & il rend compte ainsi de ses découvertes.

« J'ai commencé à couper à *Knockfarril*, non
 « pas au milieu précisément, mais un peu plus
 « près de l'extrémité qui est à l'orient, pour
 « ne pas rencontrer dans mon chemin deux
 « trous profonds, qui, à l'examen, se trouverent
 « avoir été des puits.
 « Je commençai à fouir dans cet endroit, le
 « long des ruines. D'abord nous ne trouvâmes
 « rien qu'une terre noire, engraisée du fumier

400 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» des brebis & des chevres que l'on conduit
» sur ces hauteurs depuis un grand nombre de
» siècles, & dans cette terre de grosses pierres
» & des fragmens de ruines vitrifiées.

» Ce fut toujours la même chose dans quel-
» ques verges de terrain, excepté que les pier-
» res & les fragmens devenoient plus nombreux
» à mesure que nous avancions ; quand nous
» fûmes près des ruines du mur, nous trouvâ-
» mes de petites pierres & des fragmens de ma-
» tière vitrifiée.

» En avançant encore plus près des ruines
» du mur, vers le sud, nous trouvâmes de la
» difficulté à pénétrer plus avant ; car quoiqu'il
» fût évident que le mur s'étoit écroulé, & que
» dans sa chute les pierres s'étoient brisées, ce-
» pendant plusieurs fragmens étoient si gros & si
» forts, & la vitrification étoit si entière, qu'il
» n'étoit pas aisé de rompre ces masses. Néan-
» moins, à l'aide des leviers & avec le secours
» de plusieurs mains, nous arrachâmes quelques
» gros fragmens, qui d'abord commencerent à
» rouler doucement le long de la colline, mais
» qui lorsqu'ils eurent acquis une vélocité de
» mouvement, se fracassèrent contre les rochers,
» retomberent en éclats & se précipiterent avec
» une rapidité furieuse dans le fonds de la val-
» lée.

» Du côté du nord, nous commençâmes à
» fouir le long du rempart, au milieu des rui-
» nes vitrifiées, & nous arrivâmes aussi-tôt aux
» ruines d'un mur, plus fortes & plus dures
» que je n'en avois encore vues ; ce que je n'at-
» tendois pas là, car ce mur étoit entièrement
» recouvert de bruyeres & de gazons.... La
» hauteur des ruines de ce mur, n'est pas de
» moins de douze pieds perpendiculaires, quoi-

» que certainement le mur se soit écroulé :
 » quelle hauteur ne devoit-il pas avoir lorsqu'il
 » subsistoit tout entier?...

M. Williams nous apprend, que le mur qui forme l'enceinte de la plaine du *Knockfarril*, est plus complètement vitrifié, que la plupart des autres qu'il a examinés. Dans quelques-uns de ces derniers, les pierres semblent avoir été pénétrées en partie & enveloppées par la matière vitrifiée; mais ici le mur entier forme une masse solide & continue de vitrification sans mélange; d'où M. Williams infère que ce phénomène a été produit par l'action du feu, & non par une matière plastique qu'on supposeroit répandue dans ces pierres.

Ces observations & d'autres semblables sur ces ruines curieuses, sont suivies d'une digression historique, dans laquelle M. Williams entreprend de prouver que *Knockfarril* étoit autrefois la résidence du roi Fingal, le héros des poésies d'Ossian, & que c'étoit la *Selma*, tant célébrée dans les mêmes poésies. Il faut voir dans l'ouvrage même les preuves de cette opinion qui intéresse fort peu les étrangers.

Les ruines vitrifiées que M. Williams, décrit ensuite, sont situées sur la colline de *Craig-Phadrick*, à deux milles au couchant d'Inverness; cette colline est de la même hauteur à-peu-près que celle de *Knockfarril*, & elle commande une plus grande étendue de pays. Les fortifications de cette colline paroissent avoir été très-considérables. M. Williams remarque comme une particularité, qu'il y a dans l'enceinte du sommet des ruines distinctes de deux murs vitrifiés, & des ruines de trois murs à l'entrée qui est à l'orient. Le mur intérieur paroît avoir été très-haut & très-fort; mais la hauteur du mur

extérieur ne paroît pas avoir été considérable. Il est fondé sur le roc, à six ou huit pas environ du mur intérieur, & l'auteur imagine qu'il a été construit, pour servir de défense au bétail que l'on gardoit dans cette enceinte. La plaine qu'enferme le mur intérieur à environ quatre-vingts pas de long, & vingt-sept de large; & les murs, à en juger par les ruines, paroissent très-bien vitrifiés. Il semble que cette colline est la même dont on trouve la description sous le nom de *Craig-Feterick*, dans la seconde partie du dernier volume des *Transactions philosophiques*, que nous avons annoncée dans notre journal précédent. L'auteur du mémoire prétend que cette colline a été autrefois un volcan, mais les observations ultérieures & plus exactes de M. Williams, détruisent cette idée.

Après avoir donné la description de trois autres collines fortifiées du même genre, savoir de *Castle-Finlay*, & de *Dun-Evan*, dans le comté de Nairn, & de *Finaven*, dans le comté d'Angus, & fait à cette occasion quelques observations ingénieuses, sur les progrès de l'esprit humain, dans l'invention des arts, M. Williams propose ses conjectures sur les ruines de certains bâtimens de pierre, d'une figure conique, qu'on trouve en divers endroits dans les montagnes d'Ecosse. C'est par-là qu'il termine son ouvrage, qui est suivi d'une description du *Craig-Patrick*, par M. Jacques Watt; & d'une lettre de M. Black, professeur de chymie dans l'université d'Edimbourg, à M. Williams, sur les vitrifications dont nous venons de parler.

(Critical Review.)

DISQUISITIONS relating to matter and spirit, &c.

Recherches relatives à la matiere & à l'esprit. Auxquelles on a ajouté l'histoire de la doctrine philosophique concernant l'origine de l'ame, & la nature de la matiere ; avec son influence sur le christianisme, par rapport sur-tout à la doctrine de la préexistence du Christ ; par M. Joseph Priestley, in-8vo. Londres, chez Johnson.

En annonçant l'édition de la *théorie de l'esprit humain*, de Hartley, donnée par M. Priestley avec des additions considérables, nous avons dit que cet habile physicien penchoit malheureusement vers le matérialisme. Le scandale qu'a causé la liberté avec laquelle il a exposé ses opinions, ne l'a pas empêché de publier ce nouvel ouvrage qui ne peut qu'augmenter les allarmes des personnes pieuses, quoiqu'il s'efforce d'y prouver que sa doctrine n'est point du tout contraire au christianisme. Nous n'entrerons dans aucun détail sur un livre si dangereux, qui ne doit être lu que des personnes assez instruites pour ne pas se laisser séduire par les sophismes de l'auteur.

(*Monthly Review.*)

THE doctrine of philosophical necessity illustrated, &c. *Doctrine de la nécessité philosophique, éclaircie ; ouvrage servant de supplément aux recherches sur la matiere & l'esprit. Auquel on a ajouté une réponse aux lettres sur le matérialisme, &c. par M. Joseph Priestley. In-8vo. Londres, chez Johnson.*

Il en est de cet ouvrage, comme du précédent auquel il sert de supplément ; & nous ne l'annonçons que pour avertir de ne point le lire.

A letter to John Dunning, &c. *Lettre à M. Jean Dunning, écuyer ; par M. Horne. In-8vo. Londres, chez Johnson.*

Dans cette lettre, qui ne contient que des discussions grammaticales, M. Horne détruit l'opinion commune sur la nature des conjonctions angloises telles que *that, but, if &c.*, & il prouve que ce ne sont point de véritables conjonctions, mais des abréviations d'anciens verbes Anglo-Saxons, lesquelles conservent encore dans le discours le même sens & la même propriété que ces anciens verbes. L'auteur prétend que son système s'étend à toutes les langues, & c'est ce qui rend cette brochure particulièrement intéressante pour les grammairiens.

(*Critical Review.*)

DISCOURSES on the four Gospels, &c. *Discours sur les quatre évangiles, particulièrement relatifs au dessein particulier de chacun, à l'ordre & aux lieux dans lesquels ils ont été composés. A quoi l'on a ajouté des recherches sur la manière de compter les heures, de S. Jean, des Romains, & de quelques autres nations de l'antiquité ; par M. Thomas Townson, recteur de Malpas en Cheshire, &c. in-4to. Oxford, 1778, de l'imprimerie de Clarendon, & se trouve à Londres chez Bathurst.*

Les théologiens se sont occupés en différens tems, de l'ordre chronologique des évangiles, ainsi que des lieux où ils ont été composés. L'auteur respectable de cet ouvrage s'est aussi livré à ces recherches, & en même tems il a examiné le dessein & les vues particulières dans

lesquelles chaque évangéliste a écrit l'histoire du Sauveur.

S. Matthieu ayant écrit son évangile, comme M. Townson le prouve, peu d'années après l'ascension de notre Seigneur, lorsque l'église n'étoit encore composée que de Juifs convertis, a eu en vue particulièrement l'instruction & l'avantage de ces derniers.

L'évangile de S. Marc, écrit probablement à Rome, étoit adapté à l'état où se trouvoit alors l'église composée d'un mélange de Payens & de Juifs. Cet évangéliste a inséré des explications directes ou indirectes de plusieurs passages de l'évangile de S. Matthieu, pour les rendre plus intelligibles aux Payens convertis.

S. Luc écrivit son évangile pour ces derniers particulièrement; & il paroît s'être attaché en plusieurs endroits à faire connoître aux Gentils l'étendue de la bonté divine. Il trace la généalogie de Jesus-Christ en remontant jusqu'à Adam, pour montrer que notre Seigneur étoit la semence de la femme promise à nos premiers parens; & le sauveur de toute leur postérité. Il marque l'époque de la naissance de Jesus-Christ; & celle de la prédication de S. Jean, par les regnes des empereurs Romains.

L'évangile de S. Jean, écrit long-tems après les autres, paroît avoir été destiné à leur servir de supplément, & composé dans la vue de conserver des discours importans du Sauveur, ou des faits relatifs à lui, qui avoient été omis par les précédens évangélistes. Mais le principal objet de S. Jean a été sans doute de s'opposer aux hérésies qui commençoient à naître dans l'église, & d'établir la véritable doctrine concernant la divinité de Jesus-Christ & son ca-

406 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

caractere de médiateur entre Dieu & les hommes.

Cette idée générale du caractère distinctif de chaque évangéliste & des vues particulieres dans lesquelles il a écrit , est confirmée par un grand nombre de citations & de raisonnemens qu'il faut voir dans l'ouvrage même. En conséquence de ce système , M. Townson prétend que chaque évangéliste a eu connoissance de l'évangile qui a précédé le sien ; & il tire de cette supposition probable , une preuve de leur authenticité commune.

» Les évangélistes écrivant les uns après les
 » autres, chacun d'eux a pris le meilleur moyen
 » de garantir l'authenticité de l'évangile précé-
 » dent. Supposons par exemple , que S. Pierre
 » eût été requis , ou eût désiré de rendre té-
 » moignage à l'authenticité de l'évangile de S.
 » Matthieu , dans l'évangile de S. Marc ; (M.
 » Townson prétend que S. Marc a écrit sous
 » la dictée de S. Pierre) que devoit-il faire ?
 » Il auroit pu faire mention de cet évangile ,
 » comme il a fait des épîtres de S. Paul , en
 » termes honorables , & par là il auroit assuré
 » la véracité du saint évangéliste. Mais qu'on
 » eût mis dans la suite en question , non pas
 » si S. Matthieu avoit écrit un évangile authen-
 » tique, mais qui étoit cet évangile, le témoi-
 » gnage de S. Pierre, tel que nous venons de
 » le supposer , n'auroit pas été dans ce cas
 » d'une plus grande utilité , que dans le cas où
 » les épîtres de S. Paul étant mêlées & confon-
 » dues avec les autres écritures , il s'agiroit de dé-
 » cider si l'épître aux Hébreux est de cet apôtre.
 » Si donc il avoit dû paroître un évangile sous
 » le titre d'*évangile selon les Hébreux* , que quel-
 » ques-uns eussent dû prendre mal à propos pour

» l'évangile de S. Matthieu , S. Pierre auroit-
 » il pu donner à l'église une meilleure pierre de
 » touche pour discerner l'évangile supposé du
 » véritable , qu'en insérant dans le sien , com-
 » me il a fait , un grand nombre de passages de
 » ce dernier ?

» De même , si S. Luc a transcrit divers pas-
 » sages de l'évangile de S. Marc , nous avons
 » une attestation de l'authenticité de cet évan-
 » gile , non-seulement de la part de S. Luc ,
 » mais encore de celle de S. Paul , son ami &
 » son guide.

» Enfin S. Jean a assuré l'authenticité des
 » trois précédens évangiles , par une méthode
 » opposée , c'est-à-dire , en omettant & non pas
 » en répétant ce qu'ils ont rapporté , &c.

Cet ouvrage savant est terminé par deux dis-
 fertations : l'auteur entreprend de prouver dans
 la première , que S. Jean comptoit les heures dif-
 féremment des autres évangélistes & à la ma-
 nière des modernes ; & dans la seconde , que les
 Romains divisoient leur jour naturel en douze
 heures & qu'ils le commençoient toujours au le-
 ver du soleil.

(*Monthly Review.*)

OBSERVATIONS and experiments on the power
 of the mephitic acid, &c. *Observations & ex-
 périences sur l'efficacité de l'acide méphitique ,
 pour dissoudre les pierres dans la vessie. Le
 tout dans une lettre à M. le docteur Percival ;
 par M. William Saunders , docteur en méde-
 cine , &c. In-8vo. Londres , chez Murray.*

Cette lettre a déjà été imprimée dans le troi-
 sième volume des *Essais de philosophie & de mé-*

408 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

decine expérimentale de M. Percival (*). Nous citerons quelques passages de la préface qui accompagne cette réimpression.

» Le sujet dont je m'occupe a attiré l'attention de M. le docteur Percival, & de M. le docteur Falconet de Bath, dont les expériences ont confirmé mon opinion sur l'efficacité de l'acide méphitique pour dissoudre la pierre.

» Je suis absolument convaincu par un grand nombre d'épreuves que j'ai faites, que l'eau imprégnée de cet acide est portée par la circulation sans altération, dans la vessie, & que ce remède a procuré un grand soulagement à des malades atteints du calcul.

» Le seul dissolvant dont on fasse maintenant usage, est le *lixivium* qu'on recommande au public sous différentes formes, comme un remède spécifique pour le calcul; l'irritation & la douleur que cette maladie occasionne généralement, s'apaisent plus facilement lorsqu'on y joint un opiat.

» J'expose avec toute l'étendue nécessaire dans la lettre suivante, les inconvéniens qu'on doit craindre en continuant d'user de ce remède alkalin, & les mauvais effets que produit sur le corps humain le régime animal & *putride* qui est nécessaire pour conserver à ce remède son efficacité; je fais voir aussi combien il est absurde de croire qu'il y ait un dissolvant universel pour toutes les espèces de calculs, qui diffèrent si essentiellement par leurs parties composantes & élémentaires.

(*) *Esprit des journaux*, décembre 1776, page 395

A la fin de cette préface on lit le post-scriptum suivant :

» M. le docteur Hulme a dernièrement rendu
 » compte au public du succès qu'a eu l'acide
 » méphitique, administré à un homme de soixan-
 » te-douze ans , qui, après avoir usé du *lixivium*. & d'autres remèdes communs , a eu
 » recours à ce remède ; il a été aussi-tôt sou-
 » lagé de l'extrême douleur qu'il souffroit , &
 » il a rendu sans peine de grandes quantités de
 » pierres , qui paroissent évidemment avoir
 » été diminuées par la dissolution. Il est actuel-
 » lement sans douleur.

» Un de mes amis a dernièrement éprouvé
 » l'efficacité de l'eau imprégnée de cet acide ;
 » & il a été soulagé de la douleur violente qu'il
 » ressentait en rendant de petites pierres. Ce
 » remède a sur tous les autres cet avantage ,
 » qu'il peut être prescrit également en forme
 » de médecine ou en forme d'aliment , & qu'il
 » peut convenir aux plus foibles estomacs.

» Au reste , un examen chymique de l'urine
 » d'un malade attaqué du calcul , fera connoître la nature de sa pierre & le dissolvant
 » qu'il sera le plus convenable d'employer , &c.

(*Monthly Review.*)

STRICTURES on the present practice , &c. *Observations sur la pratique actuelle de la médecine.* Petit in-8vo. Londres, chez Bew.

Quelques passages de cet ouvrage pourroient faire prendre l'auteur pour un empirique, mais une lecture suivie & attentive détruit ce soupçon. La plus grande partie de sa brochure traite de la nature de la goutte ; il réfute par plusieurs raisonnemens , l'opinion de ceux qui pensent

410 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

que cette maladie est héréditaire. Voici quelques-unes de ses réflexions sur ce sujet.

» Je ne demanderai pas à ceux qui croient
 » que la goutte est un mal héréditaire, si elle
 » nous est venue de nos premiers parens, &
 » si elle n'en vient pas, quand, où, & com-
 » ment elle a commencé, car on pourroit faire
 » également la même question sur d'autres ma-
 » ladies qui sont sans doute, jusqu'à un cer-
 » tain point, héréditaires. Mais si la goutte,
 » ainsi que quelques autres maladies, naît avec
 » nous, si elle est dans le germe qui nous pro-
 » duit, pourquoi n'est-elle pas commune à
 » toutes les classes d'hommes dans toutes les
 » parties du globe. Pourquoi est-elle absolu-
 » ment inconnue à de certaines nations? Pour-
 » quoi en Angleterre, la classe des gouteux
 » n'est-elle composée presque entièrement que
 » de gentilshommes & de riches, dont elle com-
 » prend un tiers environ, & qui vivent qua-
 » rante & cinquante ans avec cette maladie,
 » tandis que dans la classe des travailleurs, il
 » n'y a pas un homme sur dix mille qui en
 » soit attaqué? Dans cette terre de commerce,
 » de liberté & de luxe, où les propriétés sont
 » si variables, l'élévation & la chute des fa-
 » milles si soudaines; où le sang des nobles &
 » celui du peuple sont si mêlés & si souvent con-
 » fondus, pourquoi les hôpitaux & les maisons
 » de charité ne sont-ils pas pleins de gout-
 » teux? Pourquoi voyons-nous des hommes
 » attaqués de cette maladie, produire des en-
 » fans qui vivent jusqu'à un âge très-avancé, &
 » qui meurent sans en avoir éprouvé le moin-
 » dre symptôme? Pourquoi au contraire voyons-
 » nous tous les jours cette maladie se déclarer
 » de très-bonne heure chez des enfans dont les

» peres , encore vivans , n'en ont jamais été
 » attaqués ? A ces questions on répond
 » ordinairement , quand on veut répondre quel-
 » que chose , que ces différences proviennent
 » de la différence de constitution , de diette &
 » d'exercice : n'est-ce pas convenir de ce qui fait
 » le sujet de la question ? n'est ce pas accorder
 » tout ce qu'on demande ? n'est-ce pas attri-
 » buer à l'intempérance l'origine obscure de cette
 » maladie ? D'un autre côté , s'il y a des famil-
 » les où l'on voit chaque individu , pendant
 » dix générations , mourir martyr de la goutte ,
 » ce n'est pas une preuve concluante que cette
 » maladie soit héréditaire , car les mêmes cau-
 » ses qui l'ont produite à la première génération ,
 » peuvent également la produire dans les gé-
 » nérations suivantes ; & cet exemple ne forme
 » pas même une probabilité en faveur de l'o-
 » pinion commune , puisqu'il y a de l'autre
 » côté l'évidence des faits & du raisonnement.
 » Mais les partisans de l'opinion commune ap-
 » portent un exemple singulier & prodigieux ,
 » ils citent un enfant né avec des craies &
 » tous les autres symptômes d'une goutte in-
 » vétérée. En admettant le fait , que prouve-t-il ?
 » Nous examinons le cours ordinaire de la na-
 » ture , & nous irons tirer nos raisonnemens des
 » monstres ! Il y a cent exemples au lieu d'un ,
 » d'enfants qui sont nés avec tous les symptômes
 » de la maladie vénérienne ; doit-on pour cela
 » mettre cette maladie au rang des maladies
 » héréditaires ?

» Rien n'est plus commun , & en même tems
 » rien n'est plus dangereux dans la recherche
 » de la vérité , que de tirer ainsi d'exemples
 » particuliers des regles générales..... Ayant
 » hasardé de combattre l'opinion commune sur

412 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» l'origine de la goutte, on s'attend que je fe-
 » rai connoître la véritable. La meilleure maniere
 » de m'expliquer sur ce sujet, est de donner à
 » mon lecteur une recette qui, s'il en fait usa-
 » ge, lui procurera une goutte véritable & bien
 » conditionnée, quand il n'y en auroit pas eu
 » dans sa famille depuis cinquante générations.
 » Prenez peu ou point d'exercice; buvez beau-
 » coup, mais non jusqu'à l'ivresse, du punch,
 » des vins légers & piquans & d'autres liqueurs,
 » qui contiennent une grande quantité d'esprit
 » & d'acide réunis.... Continuez ce régime
 » exactement & régulièrement pendant neuf ou
 » dix mois, & vous deviendrez un des premiers
 » gouteux de votre tems; vous le deviendrez
 » plus vite si vous vous bornez à une liqueur
 » particuliere, sans mélange d'eau, de thé, &c.
 » & plus vite encore si vous êtes d'un âge avancé
 » en commençant ce régime. «

Cet ouvrage contient beaucoup d'observations
 judicieuses; mais on peut reprocher à l'auteur
 de se livrer un peu trop à l'esprit de spéculation
 & de système.

(Critical Review.)

A L L E M A G N E.

THESAURUS dissertationum juridicarum, &c.
*Trésor des dissertations de droit les plus choisies
 entre celles qui ont été publiées dans l'univer-
 sité de Mayence. Iere partie du 1er. vol. A*
 Francfort, chez Andreæ, .778, in-4to. de 310
 pag. (1 rthlr. 6 gr.)

La rareté de ces pieces academiques, même
 à Mayence, a porté M. Hartleben, docteur en

droit & conseiller de l'électeur, a faire un recueil des meilleures, en réunissant ensemble les mêmes matieres. Ainsi cette partie ne présente que des articles de droit public Allemand. Ier. De la préséance qui appartient à la noblesse immédiate de l'Empire au-dessus des villes libres & impériales, publiée par M. Kirschbaum en 1746. II. Du privilege qui appartient aux électeurs du S. E. R., de prescrire à l'empereur une capitulation publiée par M. Dahm, en 1747. III. Du droit d'établir des foires dans l'Empire Romain & Germanique, publié en 1752, par M. Horix. IV. Traité historique des foires de Mayence, du même, en 1765. V. Du même aussi en 1754, de l'union électoral. VI. De l'usage & de l'abus des droits régaliens, par M. Neureuter en 1755. La beauté de l'édition fait honneur à l'imprimerie d'Andreas.

DISSERTATIO de conditionum naturâ & indole.
Dissertation sur la nature & le caractère des contrats, par M. Volcmarus de Breslau, étudiant en droit à Halle.

Nous invitons à lire cette production académique pour connoître de plus en plus comment les élèves emploient bien le tems dans cette université.

VON verjährung der Blutschande, &c. *De la prescription de l'inceste & des autres actions charnelles aux degrés défendus*; par M. Heißler, professeur en droit dans l'université de Halle. A Halle, chez Hendel, 1778, in-4to. de 42 pages.

On cherche à établir dans ce traité que l'in-

414 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

ceste, en quelque degré que ce soit, ne se prescrit point par le laps de cinq ans, mais seulement au bout de vingt ans.

STEMPEL recht, &c *Traité du timbre*; par M. Muller, *conseiller de guerre & de domaine du roi de Prusse*. A Halle, chez Waifenhaus, 1778, in-8vo. (16 gr.)

Ce n'est point simplement un livre de droit ou un commentaire de l'édit de 1766 du roi de Prusse sur le timbre, mais c'est encore un ouvrage savant & riche de remarques historiques, politiques, & concernant les antiquités. L'invention du papier timbré est attribuée aux Hollandois, dont l'exemple a été suivi d'autres puissances dont on compare les usages sur ce point burfal.

EXPOSITIO brevis locorum scripturæ sacrae ad orientem sese referentium, &c. *Courte explication des passages de l'écriture sainte, qui ont rapport à l'Orient, soit qu'ils fassent mention expresse de la nature ou des usages de ces contrées, soit qu'ils y fassent seulement allusion, rédigée sur des observations certaines, la plupart de l'auteur même, M. Ludeke, assesseur consistorial, à Stockholm*. A Halle, 1777, in-folio. 5 feuilles.

On y traite en plusieurs chapitres, du climat de la Palestine & de ses productions, de l'agriculture, du jardinage & des animaux d'Orient, des coutumes & des mœurs des Orientaux, de leurs habits, de leurs voyages, de leurs occupations, de leurs villes, de leurs bâtimens, de leurs puits, de leur situation politique & militaire, & de leur service divin.

ECLOGÆ regis Salomonis. *Eglogues de Salomon*; par M. Lessing, correcteur du college de Pirna. A Leipfick, chez Dik, 1777, grand in-8vo. de 8 feuilles & demie.

Tel est le titre sous lequel M. Lessing publie le cantique des cantiques, qu'il a mis en vers latins, & partagé en 8. Eglogues, dans lesquelles il introduit plusieurs interlocuteurs. Il rend ainsi les premiers versets du texte sacré : c'est l'épouse qui parle.

*Hic dabit amplexus, labiis dabit oscula nostris,
 Infleñt blandâ guttur dulcedine vinum;
 Dulcius ardenti sensus infleñtis amore!
 Spiranti nares olei saturantur odore:
 Fama tui quâ non oleum præstantius ullum,
 Mobilitate viget, dulcesque inspirat amores:
 Te, nec ego miror, multæ optavere puellæ.
 Me rape sis tecum!*

LE CHŒUR.

Mens omnibus una sequendi.

MATERIALIEN, zu einer neun erlauterung des Hohenliedes, &c. *Matériaux pour servir à une nouvelle explication du cantique des cantiques.* A Halle, chez Gebauer, 1778, grand in-8vo. de 10 feuilles & demie.

Le cantique des cantiques, suivant ce système, n'a point Salomon pour auteur, mais pour objet. Il regarde son mariage avec la fille de Pharaon. Une nouvelle chanson d'amour orientale, est mise en comparaison pour rendre sensible le goût oriental. On a toujours obligation à ceux qui s'appliquent à expliquer sagement un mor-

416 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

ceau qui a toujours servi d'aliment, à la malignité des incrédules & des moqueurs.

UEBER den Verfohnung tod Jesu Christi, &c. *Traité de la mort expiatoire de Jesus-Christ, par le docteur Seiler.* A Erlang, chez Schleich 1778, in-8vo. de 530 pag. y compris une addition, ou traité de la justification du Pécheur devant Dieu. (1 thlr. gr.).

L'auteur de la gazette de Halle, dit ne point connoître de livre plus propre à lever les doutes sur ce dogme, & à en convaincre ceux à qui le christianisme est cher. Il en prend occasion de rappeler d'autres ouvrages de M. Seiler, qui paroissent édifiants & instructifs aux protestans, tels que *l'esprit & les sentimens du christianisme raisonnable*, dont il y a déjà cinq édition; un petit écrit de 47 pag. imprimé cette année à Erlang, sur la différence de la justification & de la prédestination, & la réponse aux traités de M. le docteur Danovius d'Iena sur ce même sujet.

SAMMLUNG von predigten, &c. *Recueil de sermons des meilleurs prédicateurs du siècle passé & du siècle présent.* 3 vol. in-8vo. A Halle, chez Gebauer 1777 & 1778.

Les meilleurs sont ceux de Klagett & de Kettlewel. On en trouve aussi de Newcome, de Bray, de Schower, de Horneck, &c. Presque tous sur des sujets de morale.

UEBER den religions zustand in den Preussischen staaten, &c. *Lettres sur la situation de la religion dans les états Prussiens; depuis le regne*

de Frédéric-le-Grand. A Leipfick, chez Weygand, 1778, in-8vo. de 557 pag. (1 thlr. 4 gr.)

L'ordre ne regne pas dans ces lettres qu'on attribue à un prédicateur de l'église réformée de Berlin, & l'on y chercheroit en vain l'histoire de la religion des états du roi de Prusse depuis 1740. Ce sont seulement des observations sur la forme & la liberté de la doctrine & de l'instruction, sur les établissemens & les réglemens ecclésiastiques, dans lesquelles l'auteur ne craint point de dire son opinion & de donner ses avis. Il s'attache aussi à faire connoître les principaux ecclésiastiques de Berlin, tels que Mrs. Sack, Spalding, Diederich, Silberschlag, Troschel, feu M. le recteur Damm & autres; les différens sentimens de religion & les diverses méthodes d'éducation; la liberté dont jouissent les catholiques Romains, les Hussites, les Francs-Maçons, &c.; la tolérance envers les incrédules & les gens sans religion, parmi lesquels il place la Métrie, Edelmann & d'Argens; enfin, le zèle du chanoine de Rochow & de l'abbé de Felbiger, pour perfectionner les études & pour faire enseigner la philosophie de Wolf dans les écoles. Ces lettres auront une suite dans laquelle on espère trouver des remarques sur les progrès du piétisme, & sur la grande influence qu'ont dû avoir par rapport à la religion les colonies de François favorablement accueillis dans la capitale de Brandebourg.

BEYTRAGE zur Kirchengeschichte, &c. *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique & ancienne; par M. Geuff, pasteur à Krummendiek. A Itzehoe, chez Müller, 1778.*

418 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

Ces mémoires touchent proprement les églises d'Heiligenstadt & de Schneefeld, & le monastere de Welna, aujourd'hui Münsterdorf. Ils commencent à l'année 823, au siecle qu'Ebion, archevêque de Rheims en France, Ansgarius, archevêque de Hambourg, & Gaudbertus, leur compagnon de voyage, ont annoncé l'évangile aux peuples du nord, & fondé le monastere de Welna. L'Histoire de ce monastere est continuée jusqu'en 1304, tems auquel le comte de Holstein fonda à Munsterdorf un illustre chapitre ou confraternité auquel des rois, des princes & des comtes avec leurs épouses n'ont pas dédaigné d'être aggrégés. Christian III, roi de Danemarck, y établit un consistoire en 1544, dans la supposition que la superstition s'y étoit introduite, & il le fit occuper par les prédicateurs d'Itzehoe. Beaucoup de particularités concernant les églises du Holstein, ont trouvé place dans ces mémoires, avec plusieurs excursions dans le champ des antiquités. L'appendice contient encore, entr'autres matieres, une généalogie des comtes de Holstein de la maison de Schauembourg, la liste des églises dépendantes du consistoire de Munsterdorff, celle des baillis de Steinburg, des prévôts de Munsterdorf depuis la réformation, des anecdotes sur François Alard, & un bref d'indulgence de l'an 1474. On avance que le pur évangile n'a point souffert d'altération depuis 1522, ce quiferoit à souhaiter.

UEBER den ursprung und fortgang der christlichen religion in Holstein, &c. *De l'origine & du progrès du christianisme dans le duché de Holstein; par M. Geuss. A Itzehoe, chez Muller, 1778, in-8vo. de 28 pag.*

Ce petit ouvrage est absolument dirigé contre la doctrine de l'église catholique romaine. Au moins le *mercure d'Altena*, où nous en prenons l'annonce, en indique le format & le nombre de pages; ce qu'il a omis dans l'article précédent, comme il lui arrive souvent, au déplaisir du lecteur qui seroit tenté d'en faire l'acquisition.

ABHANDLUNGEN und materialein zum neuesten deutschen staats-recht un reichs-geschichte des Jarhs 1778, &c. *Traité & mémoires pour servir à l'histoire du droit public & de l'Empire, en l'année 1778, depuis la mort du dernier électeur de Baviere Maximilien-Joseph.* 1er. cahier de la 1ere. partie. A Berlin & à Leipfick, chez Decker.

Tous les mois il paroîtra un cahier de ces mémoires, dont quatre réunis formeront un volume. On trouve dans ce 1er. le système politique de l'électorat de Brandebourg en 1672 jusqu'en 1679; une histoire de l'Empire pour l'année 1778; un mémoire pour servir à l'histoire ancienne du landgraviat de Leuchtenberg jusqu'à la mort du Landgrave Jean de Leuchtenberg en 1531; le traité de Pavie qui accorda au duc Henri de Mecklenbourg l'expectative de ce landgraviat; le pacte de famille entre les électeurs Palatin & de Baviere de l'an 1724; enfin les déclarations qui ont suivi la mort de Maximilien-Joseph.

On vient de publier en 33 feuilles in-fol., chez Weidmann & Reich, des tables généalogiques des régens de Baviere, dans lesquelles on a fait beaucoup usage des *origines Boicæ* de M. Dubuat, & des *monumenta Boica*.

UEBER Russlands Handel und manufakturen, &c.
Du commerce & des manufactures de Russie,
par un négociant. A Lubeck, chez Donatius, in-
 8vo. de 32 pag.

Il n'est guere de sujet plus difficile que le commerce à traiter d'une maniere qui satisfasse également tout le monde, parce que les intérêts des fabricans, des négocians & des ministres s'y croisent souvent. Ici c'est un marchand qui parle pour les marchands. Il paroît bien connoître les productions de la Russie.

DER man von Getuhl. *L'homme à sentimens.* A Berlin, chez Himburg, 1778. [14 gr.]

C'est une traduction de l'Anglois en Allemand, du *man of Feeling* de Mackenzie. On en avoit déjà une faite sur la 1ere. édition, mais celle-ci sur la 3me. mérite la préférence de toute maniere. L'auteur, qui est aussi auteur de *Roubigné*, a le talent d'inspirer beaucoup de morale sans dégoût, d'instruire en amusant & d'imaginer les situations les plus intéressantes. L'éditeur n'a rien épargné pour l'ornement du livre. On en voit peu d'imprimés avec autant d'élégance & de goût. Le même éditeur a aussi publié, depuis peu, une nouvelle traduction du *Candide* de Voltaire, avec des gravures de Chodowieki, & distribue les 12 estampes de Chodowieki, qu'il avoit annoncées devoir être jointes à l'édition de *Tristram Shandi*. Tous ces dessins & leur exécution sont de main de maître. Certes les étrangers n'ont pas de quoi se plaindre que les Allemands ne les traitent pas avec toute la considération possible; & quand on compa-

ra ces éditions avec celles des livres de Klopstock, on n'accusera pas les Allemands, d'une prédilection aveugle pour leurs compatriotes.

AUGUST Hermann Niemeyers Gedichte. *Poésies de M. Niemeyer.* A Leipfick, chez Weygand, 1778, petit in-4to. d'un alfab. 9 feuilles, avec des vignettes de Chodowicki.

Le portrait de Klopstock, & la dédicace qui lui est adressée, paroissent à la tête de ce recueil, suivis d'un traité, de l'usage religieux de la poésie & de la musique. Abraham, sur la montagne de Moria, la résurrection de Lazare, Thirza & ses enfans, ou les sept martyrs, & 36 odes qui n'avoient point encore été imprimées, attestent également la piété & les talens de M. Niemeyer.

Weygand débite aussi le 1er. vol. d'un recueil des meilleures poésies Allemandes, sous le titre de *Ausbund Fluchtiger Poesien der Deutschen.* On en a écarté tout ce qui n'est que frivole, & capable de gâter l'esprit de la jeunesse.

SINNGEDICHTEN, &c. *Poésies de M. Goeking.* A Leipfick, chez Weidmann & Reich. in-8vo. 1778.

De plus de deux cens pieces de vers que l'auteur a gardées dans son porte-feuille; & de plus de cent qu'il a éparpillées dans les Almanachs des muses, il n'en a pas admis le tiers dans cette éltre de ses travaux, plus sévère que les critiques envers lui-même. Bel exemple de modestie de la part d'un poète, considéré comme l'émule de Kasterer & de Lessing, pour l'épi-

422 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

gramme! Il est à désirer qu'il publie avec un égal discernement, le recueil de ses épîtres poétiques.

DIE schreibtafel. *Les tablettes*, 6eme. partie ou livraison. A Manheim, 1778, in-12. de 118 pag.

On fait que M. Schwan, savant imprimeur de la cour de Manheim, est l'éditeur de ce joli recueil, mêlé de prose & de vers, parmi lesquels ce qu'il y a de plus agréable est de sa façon. *Le panégyriste du tems passé*, est une comparaison naïve de la doctrine & des mœurs de notre âge, avec ceux des âges précédens qui récréa beaucoup le lecteur.

DAS leben, die bemerkungen und meinungen Joh. Bunkels &c. *La vie, Les réflexions & les observations* de Jean-Bunkel, *traduites de l'Anglois*. A Berlin, 1778, avec 16 planches de figures de Chodowieki [4 thal. 12 gr.]

C'est un Roman célèbre qui paroît composé exprès pour insinuer le système des unitaires. Il y a d'ailleurs des pages entières d'une morale si sage, qu'on croit souvent lire un livre de piété.

SKIZZEN von A. G. Meißner. *Ebauches ou amusemens* de M. Meißner, 1er. recueil. A Leipfick, chez Hertel, 1778, in-8vo. de 12 feuilles. [12 gr.]

C'est un recueil de fables, de comédies, d'historiettes en prose & en vers, où la religion n'est pas toujours assez respectée.

Le 1er. cahier du 9eme. vol. de la bibliothèque physique & économique, du professeur Beckmann, imprimé à Gottingen, chez van den Hoek, *Muller annonce Zoologiæ Danicæ icones*; du même, *Danicæ Zoologiæ prodromus*; le traité de Scheele, de l'air & du feu, en Allemand; les 10eme. & 11eme. vol. de l'encyclopédie économique en Allemand; les mémoires de la société de naturalistes de Berlin, en Allemand; Fournier *de metallis*, de Grosse, *Phosphorescentia adamantum*; Wolf, de l'alliage des minéraux en Allemand; Fleischer, traité de la biere en Allemand; histoire de la découverte & de la conquête des isles Canaries, par Glas en Allemand; mémoire historique sur la maladie des bœufs d'Hannovre en Allemand; & plusieurs autres livres en d'autres langues.

M. Els, recteur de l'école de Frédéric à Halle; travaille à l'histoire des églises réformées.

Outre les éloges de M. de Halier, par Mrs. Heyne & Baldinger, on vient d'en imprimer un à Geneve en François, par M. Senebier.

On répand en Allemagne, un vol. in-8vo. de 562 pag. qu'on suppose un récit fidele du traitement prétendu inoui, pratiqué à l'égard du feu électeur de Baviere, pendant sa petite-vérole par Mrs. Sanfftel & de Branca, ses médecins. Il suffit de dire qu'ils sont traduits comme les auteurs, par leur impéritie, des malheurs dont l'Allemagne est plus que menacée. Au surplus nous évitons d'entrer dans le détail des écrits qui attaquent la moindre réputation. Ceux dont la curiosité sera excitée par l'importance du sujet, peuvent recourir au livre même ou à l'extrait étendu, qui s'en lit dans le 15eme. cahier de la correspondance de M. le professeur

424 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Schloezer, ou seulement à la courte notice de la *gazette littéraire* de Halle, du 16 juin 1778, tous ouvrages Allemands.

HOMERS ilias verdeutscht. *L'Iliade d'Homere en vers hexametres Allemands*; par M. le comte Fr. Leopold de Stolberg. A Flensbourg & à Leipfick, chez Korten, 1778. 1er. vol. in-8vo. de 320 pag. [20 gr.]

Le nom du poëte Allemand & l'échantillon de son travail présenté dans le *deutsche museum*, lui affurent la considération publique. L'Homere Allemand est jugé dans le *mercure* d'Altona l'emporter par l'énergie, le feu & la précision sur l'Anglois de Pope.

HOMERS werke. *Œuvres d'Homere traduites en vers* par l'auteur de la Noachide (M. Bodmer.) A Zuric, chez Orelle, Fussin, Gessner & compagnie, 1778. 2 vol. in-8vo. [1 thlr. 16 gr.]

Voici dans la même lice deux rivaux assez illustres pour attirer l'attention. L'un y est entré le premier, mais le second l'a parcourue. Avec quel succès, & duquel des deux vaut-il mieux se pourvoir ? C'est-là ce qui intéresse le public.

Après une comparaison exacte des deux versions entre elles & avec l'original grec, les plus habiles ne savent à qui adjuger la préférence. Quiconque ignore le grec & veut lire Homere, desire reconnoître le pere des poëtes à ses traits & à ses contours. Ce n'est pas un Homere allemanisé, efforillé, ou enjolivé; ce n'est point un Homere poli & habillé à la françoise comme celui de Bitaubé : Homere dans sa sim-

plicité & avec ses rides de vieillesse, c'est l'Homere qu'il cherche. On n'ose assurer que l'Homere Allemand des deux concurrens ressemble parfaitement à l'ancien, mais seulement qu'il nous paroît lui ressembler mieux que l'Homere des autres nations. Tel est le jugement de la *gazette littéraire* de Halle.

M. Klopstock a observé dans le Deutsche museum du mois de juillet, qu'Homere n'étoit pas un rigide observateur de la quantité, & que dans le dernier chant de l'Iliade on rencontre plus de 60 syllabes breves au lieu de longues, & au delà de 230 longues pour des breves.

On attend encore une traduction de l'Odyssée par M. Voss.

Gebauer de Halle vient de mettre en vente le 1er vol. de son édition de l'Iliade d'Homere sous ce titre : *Homeri ILIAS ex recensione Samuelis Clarkii... in usum scholarum edidit, notas adpersit, clavem adjecit Aug. Herm. Niemeyer.* vol. 1er. 22 feuilles grand in-8vo. Le mérite de cette édition en trois volumes consiste dans la correction du texte, dans le choix des notes, & la modicité du prix, chaque volume ne coûtant que 16 gr.

M. Hebenstreit a distribué à Leipfick un programme de *vegetatione hyemali* en 16 pag. in-4to. Il y démontre que la sève est en mouvement pendant l'hiver dans le tronc des arbres, & que le froid qui la coagule, aide à former les anneaux ou couches du bois. Les racines en attirent beaucoup à elles pour leur nourriture, surtout dans les différentes sortes de bleds. Ainsi font les semences pour alimenter, fortifier, & pousser le germe; peut-être la neige contribue-t-elle beaucoup à l'accroissement. Les bourgeons, les tendres extrémités des branches, les bulbes

426 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

éprouvent en hyver des changemens qui tendent aussi à l'accroissement. Cette doctrine est développée & éclaircie par des exemples. Les vrais botanistes voient avec satisfaction que dans les écoles de Leipfick, on s'attache à étudier la physiologie des plantes, tandis qu'ailleurs & dans la plupart des livres modernes de botanique, on ne fait plus que compter les étamines, mesurer la figure des feuilles, & augmenter le chaos de la terminologie.

M. Walther, recteur de Stendal, célèbre par ses grands talens pour l'instruction de la jeunesse a aussi distribué un programme très-curieux dans lequel il explique mieux selon lui que ceux qui ont écrit sur le même sujet, quelle a été la fameuse méthode d'enseigner, pratiquée par Socrate. Il la fait principalement consister en ce que s'accommodant à la capacité des autres, il prenoit plutôt l'air d'un compagnon qui apprenoit avec eux que le ton dogmatique.

M. Leyding a déjà donné une nouvelle édition à Flensbourg, chez Korten, de son manuel des enfans, & des adolescens, *Hand bibiothek*, en 2 vol. in-8vo., qui est fort recommandable par le zèle pour la religion, la vertu, la vérité & le bon goût qu'il manifeste à chaque page.

Curt, imprimeur à Halle, donne avis qu'il continue d'imprimer in-8vo., les commentaires latins de Voët, sur les pandectes, dont les deux iers. vol. ont été imprimés chez Beyer qu'il remplace pour cette entreprise. Il y en aura 6 vol. Le second a paru à pâques dernier, le 3me. sera livré à la St. Michel, le 4me. au nouvel an prochain & ainsi de suite, sans plus d'interruption. Les souscripteurs payeront avant la St. Michel 5 rixdalers 12 grosschen aux collecteurs ou

principaux libraires des grandes villes, s'ils n'aiment mieux s'engager à payer un rixdalers en recevant chaque volume : ceux qui n'auront pas souscrit payeront l'ouvrage 8 rixdalers. Les collecteurs auront de bénéfice l'onzième exemplaire, & sur 6 exemplaires un demi seulement. Il faut affranchir le port des lettres & de l'argent.

La traduction Allemande du Zend-avesta, dont M. le recteur Kleuker a publié le 1er. vol. in-4to à Riga en 1776, est enfin achevée en 3 volumes.

Donatius imprime à Lubeck l'abrégé du dictionnaire de Bayle, en 6 vol. de manière que chaque volume est destiné à une science particulière, & que le 1er. est proprement un dictionnaire théologique. On le trouvera à Leipfick, à la prochaine foire de St. Michel.

Bôhme de Leipfick a mis en vente la seconde partie de l'art des accouchemens, traduite en Allemand du François de M. Levret. Cette traduction est estimée, parce que M. Held, qui en est l'auteur, fait parfaitement les deux langues, & qu'il est célèbre accoucheur lui-même, & élève de Levret.

On ne cesse point de traduire les meilleurs livres de toutes les langues. Ainsi la médecine pratique de M. Lietaud vient d'être publiée en Allemand, à Leipfick, chez Junius, 1778. Nous venons de recevoir aussi la seconde partie du théâtre des Romains laquelle contient *Hypolite*, *Œdipe* & *Thyeste* de Sénèque, à Anspach, chez Haveisen, 1778. Et *Iphigénie en Aulide*, tragédie d'Euripide, traduite du Grec, par M. Kohler. A Berlin, chez Nicolai, 1778.

Steinbruchel l'avoit traduite avec la division nouvelle, en actes & en scènes. M. Kohler a rejeté cette division, afin de ne pas donner une fausse idée du théâtre des Grecs. Il a néan-

428 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

moins partagé la piece en cinq parties qui sont marquées par les chants intermédiaires des chœurs. En effet chez les Grecs l'action n'étoit point interrompue. Elle se passoit presque toujours toute entiere en présence du chœur qui prenoit part au sort des personnages, quelquefois à l'action même, & qui dans les repos, tenoit le spectateur continuellement attentif par ses chants liés au sujet. Aucun ancien auteur n'a partagé en actes. Aristote, dans sa poétique, divise le drame en trois parties seulement, savoir, le prologue, qui doit renfermer l'annonce de l'action représentée, l'épisode ou l'action même, & la catastrophe ou dénouement. Le nombre des personnes qui composoient le chœur fut d'abord fixé. *Æschyle*, dans ses *Eumenides*, fit paroître cinquante furies sur la scene; dans la suite il les réduisit à douze pour diminuer la terreur. Les chœurs de Sophocle étoient garnis de 15 personnes; & ce fut peut-être la regle après lui. Les choristes se formoient en trois rangs & cadencoient leur démarche de droite à gauche en chantant la strophe, & de gauche à droite en chantant l'antistrophe. Les tragédies grecques étoient mises en musique comme nos opéra, de maniere qu'excepté les chants du chœur, tout étoit en récitatif. Les dialogues étoient ordinairement en vers iambes, & en anapestes ou trochées quand il falloit les rendre plus animés; dans les endroits les plus touchants, on introduisoit aussi des monostrophes qui se chantoient comme nos ariettes. La présence du chœur interdisoit les monologues si peu naturels, & ces rôles de confidens de mauvais goût qui ne font que rendre l'action languissante. L'unité de lieu & de tems suivoit naturellement, parce que le chœur ne pouvoit quitter la scene sans une permission particliere,

comme dans l'*Ajax* de Sophocles. Tous les personnages étant fort occupés à l'action, les maximes de morale ne trouvoient guere place que dans la bouche des chœurs où elles servoient à calmer ou augmenter les passions. Plutarque, dans *Lyfandre* & dans la vie de Nicias, rapporte deux traits frappans de l'effet des chœurs.

On juge qu'aucun lecteur ne lira sans émotion cette Iphigénie Grecque même en Allemand. On ne peut la comparer avec l'Iphigénie de Racine, sans sentir la différence qu'il y a entre le langage naturel des passions & un étalage de dialogues artistement compassés.

On destine mille thalers à perfectionner un dictionnaire Allemand. Ils seront répartis entre les trois principaux concurrens qui auront fourni les meilleures définitions du plus grand nombre de mots avec leur étymologie, & leurs divers sens appuyés sur des exemples : de maniere que le 1er. prix sera de 600 fl. le second de 500, le troisieme de 400. l'envoi des articles aura lieu avant le 1er. mai 1781, & les prix seront distribués trois ans après. Afin d'exciter les auteurs à un prompt travail on accordera un prix particulier de 100 fl. à celui qui avant le 1er. mai 1779 aura fourni les meilleurs articles. L'argent a été déposé par un seigneur chez Ackermann, banquier à Mayence. On indiquera dans peu à qui & où on doit s'adresser pour l'envoi des articles, dissertations, ou mémoires.

L'école de Dessau vient de faire l'acquisition de deux bons instituteurs, M. du Toit pour la littérature Françoisise, & M. Busse pour les mathématiques & l'histoire-naturelle. Le prince vient de l'ériger en college public de grammaire.

Herold imprimeur à Hambourg, a commencé,

430 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

d'imprimer cette année une nouvelle feuille périodique Allemande, sous le titre de *Buchhand-lerzeitung*, gazette des libraires, qui contient l'annonce des nouveaux livres & les jugemens qu'on en pore.

Il s'est formé à Heidesheim près de Worms sur le Rhin, une maison d'éducation qui acquiert beaucoup de célébrité. Le plan imprimé qu'on en distribue en Allemagne est au fond celui de Dessau beaucoup perfectionné. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que la pension n'est que de six guinées ou six louis par an, y compris la nourriture, un *habillement décent*, des leçons de danse, de musique, d'escrime & de toute espèce. Nous lisons dans un journal d'Angleterre (*the Monthly Review*, du mois d'août pag. 130) qu'on y a envoyé plusieurs jeunes anglois, & qu'on est très-satisfait du soin qu'on en prend.

On imprime à Berlin en François un ouvrage périodique qui a pour titre : *Correspondance académique*, où l'on rend compte de tout ce qui est relatif aux académies & autres sociétés savantes. Le prospectus de cet ouvrage se distribue gratis. On souscrit à Berlin chez le portier de l'académie royale militaire, ailleurs aux bureaux des postes & chez les principaux libraires de l'Europe. Le 1er. n°. a dû paroître le 15 du mois d'août.

M. Henri-Guillaume Martini, docteur en médecine, secrétaire perpétuel de l'académie des naturalistes de Berlin, & membre de plusieurs académies étrangères, est mort à Berlin d'un catharre suffoquant le 27 juin, âgé de 49 ans. La multitude de ses ouvrages imprimés & des manuscrits qu'il laisse témoignent l'étendue de son travail & de ses connoissances dans la phy-

sique & l'histoire naturelle. La conchyologie étoit son étude favorite. Il en a donné un traité qui suffiroit seul pour faire passer son nom à la postérité. Son cabinet en ce genre est des plus riches qu'on connoisse. Il seroit triste de le voir morcelé : on en dresse le catalogue ainsi que de ses autres raretés.

M. le conseiller de Taube, qui vient d'enrichir la géographie de la description de l'Esclavonie, est mort à Vienne le 16 juin, âgé de 54 ans.

M. Schmidt, professeur en théologie, est mort à Wittemberg le 19 mai. Sa bibliothèque philologique & ses autres ouvrages l'ont fait avantageusement connoître.

Nous commencerons au journal prochain l'extrait des mémoires de l'académie d'Erfurt.



CATALOGUE

D E

LIVRES NOUVEAUX.

Lamy, libraire, quai des Augustins, au coin de la rue Pavée, donne avis au public qu'il vient de recevoir de Louvain les articles suivans :

- 1°. *Benedicti XIV. de Synodo dioecesana* : 4 vol. in-8vo, en feuilles. 15 l.
- 2°. *Ejusdem, de sacrificio missæ* 2 vol. in-8vo, en feuilles. 7 l. 10 f.
- 3°. *Ejusdem Institutiones ecclesiasticæ* : 3 vol. in-8vo, en feuilles. 12 l.
- 4°. *Ejusdem, de Festis* : 2 vol. in-8vo. en feuilles. 7 l. 10 f.
- 5°. *Daelman theologia* : 9 vol. in-8vo, en feuilles. 24 l.
- 6°. *Gouget, institutiones catholicæ, editio nova* : 14 vol. in-8vo, en feuilles. 35 l.
- 7°. *Sanctus Francisci Salesii instructio pro confessoribus* : in-12. en feuilles. 1 l. 4 f.
- 8°. *Sancti Caroli Boromei Tractatus aureus* : in-12. en feuilles. 18 f.
- 9°. *Rieger Institutiones Juris ecclesiastici* : in-8vo, en feuilles. 1 l. 16 f.
- 10°. *Synopsis Juris ecclesiastici* : in-8vo, en feuilles. 1 l. 4 f.
- 11°. *L'Eloquënce chrétienne*, par Gibert : in-12. en feuilles. 2 l. 12°.

OCTOBRE, 1778. 433

- 12°. *Kées ad instituta* : in-4to. en feuilles. 6 l.
 13°. *Heineetii Elementa Juris civilis* : 2 vol. in-8vo. en feuilles. 9 l.
 14°. *Ejusdem Fundamenta stili cultioris* : in-4to. en feuilles. 10 l.
 15°. *Ejusdem Carta maxima*, en feuilles. 15 l.
 16°. *Ejusdem opera omnia* : 9 vol. in-4to. en feuilles. 90 l.
 17°. *Morgani de sedibus & causis morborum* : 4 vol. in-4to. en feuilles. 24 l.
 18°. *Histoire littéraire des Pays-Bas*, pour servir de continuation au P. Niceron; par M. Paquot : 18 vol. in-8vo. en feuilles. 54 l.

Lettres physiques & morales sur les montagnes & sur l'histoire de la terre & de l'homme; adressées à la reine de la Grande-Bretagne, par J. A. de Luc, citoyen de Genève, lecteur de sa majesté, membre de la société royale de Londres, & correspondant des académies royales des sciences de Paris & de Montpellier : in-8vo. br. 2 l. 8 s.

A la Haye, chez Detune, L. & à Paris, chez la V. Duchesne, L. rue S. Jacques.

Code ecclésiastique, ou collection des capitulaires, ordonnances, édits, lettres-patentes & déclarations de nos rois, depuis le regne de Clovis, jusqu'à celui de Louis XVI; touchant la juridiction de l'église de France, & les affaires ecclésiastiques; par Messire Jacques des Lacs d'Archambal, abbé de Candei, vicaire-général du diocèse de Bazas; ouvrage proposé par souscription.

La souscription est de 10 liv. pour chaque volume en feuilles.

On paiera 15 liv. en recevant le premier, & on ne paiera que 5 liv. pour le dernier.

Tome X.

T

434 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Le premier volume paroît actuellement , le second volume paroîtra au mois de juin 1779.

La souscription est prorogée jusqu'au premier décembre de cette année , passé lequel tems ceux qui n'auront pas souscrit , paieront chaque volume en feuilles 14 liv. au lieu de 10 liv.

On a tiré quelques exemplaires sur beau papier. On souscrit à *Paris, chez Morin, impr.-L. rue Saint-Jacques.*

Collection d'observations sur les maladies & constitutions épidémiques , années 1763 à 1770 , & 1771 à 1777 ; publiée par ordre du gouvernement , par M. Lepecq de la Clôture : deux parties , in-4to. br. 18 l.
--- rel. 22 l.

Paris, chez Didot jeune, L. quai des Augustins ; & Méquignon aîné, rue des Cordeliers.

Le droit général de la France , & le droit particulier à la Touraine & au Lodunois , contenant les matieres civiles , criminelles & ecclésiastiques , & une explication méthodique des dispositions , des coutumes de Touraine & de Lodunois , ouvrage enrichi , &c. &c. par M. Cottereau fils , avocat : 6 vol. in-4to. qu'on pourra relier en trois.

Le premier volume de cet ouvrage paroîtra incessamment , & se vendra , relié en veau. 15 l.

Le second est sous presse.

On pourra se le procurer chez *Vauquer-Lambert ; impr.-L. à Tours ; & à Paris, chez Onfroï, quai des Augustins ; Musier fils, rue du Foin S.-Jacques ; Lottin aîné, impr.-L. rue. Saint-Jacques ; Ve. Méquignon, rue de la Juiverie ; Knapen, impr.-L. pont S. Michel ; Méquignon fils, au palais ; Leclerc, au palais ; Panc-*

*koucke , rue des Poitevins ; & Debure , freres
quai des Augustins.*

Nouveaux élémens de la science de l'homme ;
par M. Barthez , chancelier de l'université
de Montpellier : in-8vo. br. tome I. 4 l. 4 f.
Paris , chez Didot jeune , L. quai des Augustins.

On trouve chez le même libraire la *Pharmacopée de Lyon.*

Eloges de Gui Du Faur de Pibrac , discours qui
a remporté le prix , au jugement de l'académie
des jeux floraux à Toulouse , en 1778 ;
par M. l'abbé Calvel , de l'académie des sciences ,
inscriptions & belles-lettres de Châlons-
sur-Marne : in-8vo. br. 1 l. 4 f.
*Paris , chez Mèrigot jeune , L. quai des Au-
gustins.*

Eloge historique de M. Théophile de Bordeu ;
par M. Roussel , docteur en médecine , de
l'université de Montpellier : in-8vo. br. 1 l. 4 f.
*Paris , chez Ruault , L. rue de la Harpe , &
Méquignon , L. rue des Cordeliers.*

Œuvres de Moliere , avec des remarques gram-
maticales , des avertissemens & des observa-
tions sur chaque piece ; par M. Bret : 8 vol.
in-12. petit format , br. 12 l.
Paris , chez Musier , L. rue du Foin S. Jacques.

L'apologie du commerce , essai philosophique &
politique , avec des notes instructives ; sui-
vie de diverses réflexions sur le commerce en
général , sur celui de la France en particu-
lier , & sur les moyens propres à l'accroître
& le perfectionner : par un jeune négoc-
iant : in-12. br. 12 f.
*Geneve , & à Paris , chez Ruault , L. rue de
la Harpe.*

T A B L E

D E S

M A T I E R E S

Contenues dans ce Volume.

- M**emoires pour servir à l'histoire de Caïenne & de la Guiane Française, dans lesquels on fait connoître la nature du climat de cette contrée, les maladies qui attaquent les Européens nouvellement arrivés, & celles qui regnent sur les blancs & les noirs, avec des observations sur l'histoire-naturelle du pays, & sur la culture des terres; par M. Bajon. Pag. 3
- Sermons de M. de Surian, évêque de Vence. 39
- Almanach des Muses de Leipfick, pour l'année 1778. 53
- Dictionnaire historique, critique, politique & moral des bénéfices, contenant tous les établissemens ecclésiastiques, tant séculiers, réguliers, qu'hospitaliers, militaires de France, où l'on trouvera les titres de tous les bénéfices, les noms des patrons & des collateurs; avec une note historique sur chacun d'eux, & sur les personnages célèbres ou intéressans qui y reposent; par M. H. D. C. Tome I. 58
- Traité des prairies artificielles, des enclos & de

Éducation des moutons de race Angloise ; par M. de Mante. 72

Pieces mêlées relatives aux affaires d'état ; depuis l'an 1501 jusqu'à l'an 1726. 76

Bibliothèque générale des écrivains de l'ordre de St. Benoît, patriarche des moines d'Occident, contenant une notice exacte des ouvrages de tout genre, composés par les religieux de diverses branches, filiations, réformes & congrégations de cet ordre, sous quelque dénomination qu'elles soient connues ; avec les dates des tems où ces ouvrages ont paru, & les éclaircissemens nécessaires pour en faire connoître les auteurs ; par un religieux Bénédictin de la congrégation de St. Vannes, &c. 104

L'art de faire les crystaux colorés, imitant les pierres précieuses ; par M. Fontanieu. 117

Ecole pour la recherche de la vérité ; ouvrage composé suivant la méthode de Wolf, &c. par frere Joseph-Antoine Vinciguerra de Faormina. 119

Épître à ma muse, après avoir quitté Paris, qui a remporté le prix de l'académie des jeux floraux, en 1778 ; par le P. Castan de la Courade. 125

Contes & fables indiennes de Bidpai & de Lokman, traduites d'Ali-Tchelebiben-Saleh, auteur Turc ; ouvrage commencé par feu M. Galand, continué & fini par M. de Cardonne. 129

Remede sûr & aisé pour la pierre & la gravelle, le scorbut, &c. avec différens exemples qui en prouvent l'efficacité. Ouvrage suivi d'une mé-

- rhode pour imprégner l'eau & les autres liquides, d'air fixe; par M. Nathaniel Hulme.* 148
- Lettres contenant la relation d'un voyage fait en Islande en 1772.* 152
- Observations sur le froid rigoureux du mois de janvier 1776; par M. J. H. Van Swinden.* 159
- Lettres de l'auteur de l'Economie nationale, écrites à différentes personnes à l'occasion de ce livre.* 167
- L'illustre voyageur, ou retour du comte de Falkenstein dans ses états, comédie en deux actes & en prose, dédiée à S. A. R. Mgr. le duc Charles de Lorraine & de Bar, &c. par M. d'Orfeuille, premier acteur de la comédie de Gand, &c.*
- Traité des maladies des enfans; ouvrage qui est le fruit d'une longue observation, & appuyé sur les faits les plus authentiques; traduit du Suédois de feu M. Nils-Rosen de Rosenstein, chevalier de l'étoile polaire, &c. par M. le Febure de Villebrune.* 177
- L'hymne au soleil, traduit en vers latins, sur la troisième édition, avec le texte françois à côté, auquel on a joint une traduction en vers latins de quelques morceaux de poésie françoise; par M. l'abbé Métivier.* 188
- Mémoires de l'académie impériale & royale des sciences & belles-lettres de Bruxelles.* 192

M É L A N G E S.

- Dialogue traduit de l'anglois, entre Mercure & une Petite-maîtresse; par madame ***.* 219

DES MATIERES. 439

- Notice sur le caractère & les écrits du duc de la Rochefoucauld.* 224
- Anecdote sur l'attachement des républicains à leur gouvernement, tirée des voyages manuscrits de l'Europe de M. Pingeron.* 233
- Extrait de la vie du baron de Haller, traduit de l'allemand.* 236
- Lettre sur une ancienne monnoie d'or de Liege, adressée aux rédacteurs de ce journal; par M. D. F.* 245
- Remarques critiques sur la bibliothèque générale des écrivains de l'ordre de St. Benoît; par un bénédictin de la congrégation de St. Vannes, &c. adressées aux rédacteurs de l'esprit des journaux, par M. l'abbé de St. L***.* 249
- Lettre adressée aux rédacteurs de ce journal.* 278

POÉSIES FUGITIVES.

- Essai de traduction en vers des premières octaves de l'Orlando furioso de l'Arioste; par M. François de Neufchâteau.* 280
- Vers de M. d'A** à M. de Voltaire.* 282
- Réponse de M. de Voltaire aux vers précédens* 283
- Romance; par M. de Murville.* 284
- Sur le premier signe évident de la maternité de la Reine, à la nouvelle de l'avantage remporté par notre armée navale.* 285
- A M. Duport l'aîné, musicien du roi de Prusse, qui vient de jouer du violoncelle devant la Reine, par M. Imbert.* *ibid.*
- Chanson de table ajoutée à la comédie des trois*

<i>sultanes, paroles de M. Favart, musique de</i>	
<i>M. Gibert.</i>	286
<i>Epigramme; par Tr. L.</i>	287
<i>Autre.</i>	ibid.

ACADÉMIES. SÉANCES DE DIVERSES SOCIÉTÉS.

I. <i>Académie royale des sciences de Paris.</i>	288
II. <i>Académie des sciences, arts & belles-lettres de Nancy.</i>	289
III. <i>Académie royale des sciences & belles-lettres de Berlin.</i>	290
IV. <i>Société Batave de philosophie expérimentale de Rotterdam.</i>	295
V. <i>Académie royale des Georgofili de Florence.</i>	298

S P E C T A C L E S.

PARIS.	<i>Opéra.</i>	300
LONDRES.	<i>Hay-Market.</i>	302
MILAN.		310
GENES.		311
COLOGNE.		ibid.

HISTOIRE NATURELLE. PHYSIQUE. CHYMIE. BOTANIQUE.

I. <i>Lettre de M. le Roi, de l'académie des sciences, adressée à M. l'abbé Rozier, relative aux expériences sur l'air inflammable des marais, découvert par M. Volta.</i>	313
--	-----

DES MATIERES. 447

- II. *Observation de M. Bosc d'Antic, sur l'évaporation de l'eau jetée sur le verre en fusion dont il a été question dans le journal d'avril 1778.* 317
- III. *Lettre de M. Michel du Tennerar, docteur médecin, &c. sur un moyen simple de réduire l'or & l'argent en chaux.* 322
- IV. *Travaux chymiques sur le lait.* 324
- V. *Lettre aux auteurs du journal de Paris, sur une découverte annoncée depuis peu.* 326

MÉDECINE. CHIRURGIE.

- I. *Aux auteurs de la Gazette de Santé.* 329
- II. *Observation sur le traitement de l'hydropisie, & dans laquelle on indique la recette d'un sirop propre à combattre ce cruel fléau.* 332
- III. *Lettre aux auteurs du Journal de Paris, sur un ouvrage Italien dont on a donné l'extrait dans l'Esprit des Journaux, du mois de juin dernier; par M. Perrolle.* 334
- IV. *Lettre aux rédacteurs de ce journal, en leur envoyant la recette d'un eau vulnéraire; par M. Mayeur.* 336

AGRICULTURE. ECONOMIE. INDUSTRIE. COMMERCE.

- I. *Réflexions sur la liberté des corps de métiers.* 339
- II. *Fontaines en saïance.* 342

III. *Recette pour la composition du vernis d'or.* 343

IV. *Etoffes à l'épreuve du mousquet.* 345

V. VI. VII. VIII. *Nouvelles inventions mécaniques du sieur Lavocat , mécanicien de la cour de Bruxelles , & demeurant à Champigneul , près de Nancy.* 346

TRAITS DE BIENFAISANCE,
DE PATRIOTISME , DE COURAGE ,
DE JUSTICE , ET D'HUMANITÉ. 348

ANECDOTES. SINGULARITÉS. 360

BIBLIOGRAPHIE DE L'EUROPE. 375

ITALIE. *ibid*

ANGLETERRE. 398

ALLEMAGNE. 412

CATALOGUE DES LIVRES NOUVEAUX.

432

A V I S.

MM. les Souscripteurs de l'*Esprit des Journaux* sont priés d'annoncer de bonne heure s'ils continuent leur souscription , pour l'année prochaine , afin de régler en conséquence le nombre du tirage , & n'être plus dans le cas d'en réimprimer plusieurs volumes , comme il est arrivé ; ce qui a occasionné du retard dans les expéditions. Nous les prions aujourd'hui de le faire , pour qu'ils n'éprouvent plus ce retard , & qu'ils puissent être servis avec la ponctualité que nous avons observée jusqu'à ce jour pour les satisfaire.

